This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00037031 6

KED

~~620.F.18~~
(Unstamped)
KBD

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XLII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. Baron, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN.	François, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN.	Manoury, libraire.
MARSEILLE. . . .	Camoin, libraire.
MONTPELLIER. .	Patras, libraire.
NANCY.	Georges Grimblot, libraire.
AGEN.	Bertrand, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	Creusat, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	Pageot, libraire.
TOULOUSE. . . .	Dagallier, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	Garnier, libraire.
CHARTRES. . . .	Garnier fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	Gaulard, libraire.
ABBEVILLE. . . .	Gavois-Grare, libraire. .
AVIGNON.	Fructus, libraire.
SÉDAN.	Aug. Pierrot, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	Delsol, libraire.
STRASBOURG. . .	Lagier, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	Bronner-Bauwens, imprimeur-libraire.
TOULON.	Monge et Villamus, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-Fnd. .	A. Veysset, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	Bintot, libraire.
GRENOBLE. . . .	Prud'homme, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE AIGNOUX ET C°, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXV.

VOYAGES

EN AMÉRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

MAW.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE, A TRAVERS LES ANDES ET LE NORD DU PÉROU, ET EN DESCENDANT LE FLEUVE DES AMAZONES.

(1827-1828.)

Départ de Callao. Truxillo. Cascas. Condors. Magnifique passage des Cordillières. Vallée de Magdalena. Ville de Caxamarca.

En novembre 1827, étant sur le point de quitter le vaisseau *le Menaï*, en station dans l'océan Pacifique pour revenir en Angleterre, j'appris qu'il serait possible d'aller trouver l'Atlantique en traversant le Pérou et en descendant le fleuve Maragnon, autrement dit des Amazones. Cette route peu connue présentait, disait-on, beaucoup d'intérêt, et les négocians anglais trafiquant sur la côte désiraient avidement des détails sur l'intérieur. Le consul général anglais avait même conclu avec le

gouvernement de la république péruvienne un arrangement pour explorer ces pays; mais l'expédition avait manqué. Je me proposai pour cette entreprise, et le gouvernement du pays, loin de s'y opposer, me fournit toutes les recommandations possibles près des autorités que je pourrais rencontrer. Je m'approvisionnai donc de grains, de couteaux, de ciseaux et d'hameçons pour payer les Indiens; et, ayant reçu les passe-ports nécessaires, je montai à bord du brick péruvien *l'Alcanze*, pour quitter Callao le 30 novembre.

L'Alcanze était principalement manœuvré par des Anglais, et avait deux contre-maîtres de ce pays; et quoique le commandant fût un Indien, les ordres se donnaient en langue anglaise. Le 4 décembre, ayant dépassé Ferrol et Lima, nous avions en vue une montagne nommée *Campana*, ou *Cloche de Huanchaco*, à quatre ou cinq lieues de nous, et à midi nous étions en face de la ville ou pueblo de Huanchaco, port de Truxillo. Ce pueblo se compose tout simplement de quantité de cabanes qui appartiennent aux Indiens employés dans le port.

La route de Huanchaco à Truxillo traverse une plaine nommée la *vallée de Chimu*, qui a trois ou quatre lieues de longueur sur deux de large environ. La plaine s'étend aussi à l'est sur les bords de la petite rivière de Moche. Le sol de cette vallée, humecté par les eaux de la rivière, est assez bien

partagé en verdure et en végétation, ce qui forme un contraste agréable avec ce désert désolé, de rocs, de sables et de salpêtre, qui, à peu d'exceptions près, règne tout le long des côtes du Chili et du Pérou.

A mi-chemin environ de Truxillo, la route passe dans les ruines d'une grande ville indienne nommée le *Grand-Chimu,* dont les chefs se maintinrent, dit-on, indépendans des Incas du Pérou. Plusieurs des édifices sont encore dans un état remarquable de conservation, et l'on y voit les restes de quelques grandes huchas, d'où l'on rapporte que les Espagnols enlevèrent de fortes quantités d'or.

La ville de Truxillo est entourée d'un mur bâti en *adobe* (grandes briques non cuites), qui a environ cinq pieds d'épaisseur et dix de haut. Il peut avoir une lieue et demie de circonférence, et l'on y compte cinq portes auxquelles aboutissent le même nombre de routes. Les rues sont larges et coupées à angle droit, et les maisons, bien bâties, sont carrées et ont des toits plats. Vers le centre de la ville est la *plaza* carrée, sur le côté est de laquelle s'élève la cathédrale, d'un aspect simple, et construite, comme les remparts, en briques crues; au nord, est le *quartell;* au sud, la prison avec la salle où se tient le *cabildo* (conseil de ville); le côté ouest est occupé par des boutiques et des maisons particulières.

Le 10 décembre nous quittâmes Truxillo à midi, avec une *requa*, composée de cinq mules, deux pour M. Hinde, mon compagnon, et moi, deux portant le bagage, et une pour l'*arriero* (muletier ou guide). La route suivait la direction de la côte, au nord, à la distance d'une lieue ou une lieue et demie de la plage, passant entre la Campana et le pied des Andes, sur des sables, et çà et là parmi des rochers qui sortent de terre, et semblent plutôt les sommets d'immenses montagnes ensevelies en terre que de petites montagnes détachées. Après une marche de cinq lieues environ, nous arrivâmes près de sillons très extraordinaires creusés, nous dit-on, et je le crois, par le passage constant des mules sous le régime des Espagnols.

A six lieues de Truxillo, et à cinq heures du soir, nous arrivâmes dans un groupe de *ranchos* (chaumières que l'on nomme le *pueblo de Chicama*); et, ayant acquis la certitude que nous y trouverions un abri pour nous, et pour nos mules de l'*alfalfa* (sorte de grain), nous y fîmes notre halte de nuit. Attendu l'abondance des puces dans la maison, je préférai m'établir dehors, sous un appentis où elles ne manquaient pas non plus.

Entre trois et quatre heures, la lune s'étant levée, nous reprîmes notre marche, et, laissant la côte derrière nous, nous commençâmes à gravir la base des Andes. La route était mauvaise, et comme la

lune n'était pas claire, nous fûmes plus de deux heures à faire les deux premières lieues; mais quand le jour parut, il nous montra une route meilleure. Après avoir remonté, l'espace de plusieurs lieues, la vallée de Chicama, qui s'étend au sud et à l'est, nous passâmes près de quelques *chacras* (fermes). Le jour était excessivement chaud: nous nous procurâmes quelques melons d'eau pour étancher notre soif. Bientôt la route ou le sentier quitte la vallée, et traverse des sables et un terrain pierreux; enfin, au soleil couchant, nous passâmes une belle petite vallée et entrâmes dans le pueblo de Carcas, au moment où la cloche sonnait l'*Angelus*.

Comme nous avions à changer de mules à Carcas, nous n'en pouvions sortir que le lendemain à huit ou neuf heures du matin : avant de partir, nous allâmes donc voir le pueblo. Tous les hommes étaient dans leurs chacras ou occupés dans les *corals* (enclos, vergers, ou cours de fermes). Les femmes étaient sur le devant de leurs maisons, filant le coton sur un morceau de bois mince, long d'un pied environ. Ce village est situé sur une éminence, dans une petite vallée qui forme l'extrémité d'un vallon ou ravin des Andes. La plupart des maisons ont leurs jardins ou vergers. Carcas est célèbre par la diversité de ses fruits et sa manufacture de ponchos de coton.

Dès que les mules furent prêtes, nous prîmes

congé du gouverneur et partîmes. La route remontait un ravin dont les flancs étaient couverts de bois, hormis aux endroits où les rochers étaient trop dépouillés de terre et trop à pic pour le permettre: une petite rivière coulait au fond. Il était à peine midi quand nous atteignîmes le sommet de la chaîne, et alors un nouveau tableau se déploya devant nous. La terre était couverte de gazon et de fougère, et nous entendîmes ou vîmes plusieurs perdrix, tandis que dans le lointain nous remarquions quelques condors, ces magnifiques vautours des Andes. Bientôt le sol changea, devint une argile rouge, et nous descendîmes vers le pueblo de Coutumasa, où nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi. Nous nous rendîmes aussitôt chez le gouverneur pour lui exhiber nos passe-ports, et demander des mules qui nous conduisissent à Caxamarca. Il nous fit répondre que, comme ce jour était fête annuelle, ou veillée du pueblo, les muletiers ne partiraient certainement pas; mais le gouverneur nous en promit pour le lendemain de bonne heure.

En traversant les rues, nous rencontrâmes plusieurs groupes masqués, exécutant la vieille danse indienne, descendue par tradition du temps des Incas. La musique se composait de l'ancien tambour et d'une sorte de flûte ou de fifre. Quand ces groupes s'arrêtaient pour danser, ils formaient un cercle irrégulier: il y avait plus de tumulte que de

grâce ou d'harmonie dans la représentation. Dans la soirée on joua une pièce sur une plate-forme dressée à cet effet dans la place, et l'auditoire avait pour siéges de vieux ponchos et des vêtemens étendus à terre.

Les habitans de Coutumasa sont remarquables par la beauté de leur teint, et les femmes, dont quelques-unes sont décorées de coloris et de fraîcheur, sont très belles; mais elles ne sont pas renommées pour leur chasteté. Une très jolie fille, d'environ dix-huit ou vingt ans, avait un enfant dans ses bras et l'allaitait, tandis que la grand'mère, femme à tête blanche, et qui paraissait très considérée dans le pueblo, ne trouvait rien de mal à cela.

Nous partîmes le lendemain d'assez bonne heure, et bientôt après avoir quitté le pueblo, nous commençâmes à gravir des crêtes plus élevées que celles du jour précédent; mais plus nous avancions, plus devenait magnifique le paysage des Andes. Je ne saurais y comparer rien qu'une vaste mer de montagnes, et la mer profondément sillonnée et brisée au large du cap Horn ne serait, relativement à cet océan de rochers immenses, que ce que sont les bulles qui s'élèvent sur un étang en comparaison des vagues dans la tempête.

A deux heures de l'après-midi, nous descendîmes, par un chemin en zig-zag, dans la profonde et

étroite vallée de Magdalena, au fond de laquelle est une rivière du même nom qui se rend dans la mer Pacifique. Pendant notre descente, plusieurs condors planaient autour de nous et des rochers sur lesquels ils bâtissent leurs nids; mais l'échelle des rocs et des montagnes était telle, que ces énormes oiseaux eux-mêmes paraissaient tout-à-fait insignifians, et je fus long-temps à me demander si c'était bien des condors.

Arrivés dans la vallée, nous traversâmes un pont sur la rivière, à un endroit où elle s'est violemment ouvert un passage entre deux rochers de formes très régulières, sur lesquels, à quarante pieds de l'eau environ, étaient placés horizontalement une douzaine d'arbres avec des pièces de bois transversales recouvertes de cannes et de terre. Ce pont, quand on le traversait, avait un mouvement de vibration qui eût été périlleux avec des animaux non accoutumés, surtout ce pont n'ayant ni parapets ni appuis de côté et d'autre.

Le gouverneur n'était pas chez lui; et, pour nous procurer une volaille, il fallut que nous allassions à l'alcade, qui, avec une grande gravité, sortit, portant une longue baguette, son insigne, et un réal à la main pour acheter un poulet. La verdure de la vallée de la Magdalena est riche, et consiste en cannes à sucre, bananiers, et divers arbres à fruits. Le pueblo se compose de quelques ran-

chos, avec une église et une maison y attenant, où loge le curé. Ce lieu n'est pas regardé comme sain, et est particulièrement sujet aux fièvres tierces.

Nous partîmes à minuit pour monter la première Cordillière : le chemin était étroit : et, autant que nous pouvions l'entrevoir dans l'obscurité, les précipices étaient profonds et escarpés. Le matin commençait à poindre quand nous entendîmes les coqs chanter, car la raréfaction de l'atmosphère permet aux sons de monter d'une manière extraordinaire. Bientôt après le lever du soleil, comme nous n'avions pas cessé de monter, nous sentîmes que l'air piquait, bien que nous fussions pesamment vêtus. Nous n'atteignîmes la *Jalca* ou cime de la Cordillière qu'à neuf heures : ce plateau était couvert d'une herbe épaisse. Plusieurs couches du roc qui forme la montagne se terminent en crêtes âpres et étroites, tandis que d'autres s'élèvent en piliers perpendiculaires à la hauteur de douze à vingt pieds. C'est la continuation de cette Cordillière à quatorze lieues environ dans le nord-ouest, qui devient le Cerro-de-Gualgayoc, célèbre pour ses mines d'argent.

En haut de la Jalca nous eûmes la vue de la ville de Caxamarca, située sur une pampa du même nom, et cette vue était riante. La pampa, dans les portions qui avoisinent la ville, était coupée de haies et de rangées d'arbres, tandis que des trou-

peaux de bétail paissaient dans les parties découvertes et plus éloignées. Les maisons de la ville étaient couvertes de tuiles, blanchies, bâties en carré, et on apercevait plusieurs églises.

Je reconnus que la latitude de la ville est 7 degrés 3 minutes 26 secondes sud.

Caxamarca est célèbre pour avoir possédé un palais des Incas, dont quelques pierres forment encore le bas de la muraille d'une maison toute simple : ses sources chaudes qui sont renommées, se trouvent à une lieue à l'est de la ville. Les habitans ont la réputation d'être de très fidèles dévots. Les rues sont pavées en grandes pierres rondes, et le pain que l'on fabrique avec le froment que produit la pampa est d'une blancheur et d'une bonté reconnues.

Seconde Cordillière. Pueblo de Selendin. Magnifique vue du Maragnon sous un arc-en-ciel. Balsas. Passe singulière. Chemin en échelle. Leimabamba. Soutah. Levanto. Chachapoyas.

Le 17 septembre nous quittâmes Caxamarca, et, traversant la pampa dans la direction des sources chaudes, nous passâmes par une crête escarpée à une autre pampa plus élevée et moins fertile, que l'on nomme *Polloc*, où nous passâmes la nuit dans une *hacienda* (ferme) que nous quittâmes le lendemain à trois heures du matin, et à dix nous commençâmes à gravir la seconde Cordillière. Nous

avions à peine atteint le sommet que nous rencontrâmes de nombreuses sources sur tous les points des montagnes. Un petit cercle d'arbres et de taillis marquait la position de chaque source, et leurs eaux, se réunissant, formaient des torrens de montagne qui se précipitaient le long des vallées, et forment, je le pense, quelques-unes des diverses sources de la branche la plus occidentale du Maragnon. En descendant cette Cordillière, nous vîmes quelques ranchos dont le nombre croissait à mesure que nous approchions du pueblo de Selendin; mais là même, la population était si chétive que quelques riches pampas qui paraissaient exiger à peine les soins de la culture pour produire, n'étaient pas entièrement défrichées.

Nous prîmes des mules fraîches à Selendin, qui est située dans une pampa petite mais belle. Ce pueblo ne se compose que de ranchos, plus propres que d'ordinaire, avec une petite église et une maison pour le padre. Un peu avant le coucher du soleil nous étions sur la cime d'une crête, et c'est de là que, pour la première fois, nous vîmes le Maragnon. Je ne saurais concevoir que rien sur la terre puisse surpasser la magnificence de cet aspect, et je ne crois personne capable d'en donner la description exacte. La pluie venait de cesser, et un arc-en-ciel, complet et splendide, s'étendait d'un bord de la rivière à l'autre, et la rivière,

large de soixante pas en cet endroit, se précipitait entre des montagnes dont les sommets, de chaque côté, se perdaient dans les nuages, portant les extrémités de cet arc-en-ciel.

A huit heures du soir, ayant été pris par la nuit dans un bouquet d'arbres, nous fîmes halte et passâmes la nuit en plein air, au lieu de coucher à Balsas comme je l'avais espéré. Nous ne fûmes sur le bord occidental de la rivière que le lendemain à neuf heures. La balsa, ou radeau, qui nous transporta d'un bord à l'autre, se composait d'une douzaine de petits arbres que l'on nomme *bois de balsa*. Le Maragnon n'est pas navigable; encore la vallée est extrêmement étroite sur quelques points, et donne à peine une largeur suffisante à la rivière. Le pueblo consiste en rares ranchos accompagnés d'une église. Nous le quittâmes à deux heures environ avec des mules fraîches qui nous menèrent à notre station de nuit, un *tambo*, où se trouvait déjà une troupe de mules que l'on conduisait à la côte.

Le lendemain, pendant la première partie de la journée, nous eûmes à marcher sur les crêtes de hautes chaînes qui n'avaient pas, en certains endroits, plus de trois ou quatre cents pieds de large au sommet, et allaient en s'élargissant vers la base; mais elles restaient toujours tellement à pic qu'elles ressemblaient plutôt à des murailles immenses qu'à des montagnes, tandis que de leur hauteur il nous

était impossible de distinguer, à travers la brume de l'atmosphère, les vallées qui se creusaient au-dessous.

Après avoir laissé derrière nous ces montagnes, nous entrâmes dans un étroit chemin très raide, taillé principalement dans les rocs d'une chaîne escarpée. Il y avait à peine de la place pour les mules, et les bords du sentier s'élargissaient à la hauteur des pieds, mais si mesquinement, que la protection des étriers de bois était insuffisante, et qu'il nous fallait placer une jambe sur le cou des mules pour éviter d'être serrés. De chaque côté, le roc s'avançait de beaucoup en saillie au-dessus de nos têtes, et cette passe avait environ un mille de longueur. Quand nous en fûmes sortis, et après un court repos, nous montâmes et descendîmes parmi des plantes et des arbres variés. Nous y remarquâmes l'aune, le lupin, la mûre de ronces, le chèvre-feuille, le genêt, la bruyère, la fougère, et abondance de ce que l'on nomme des *bassinets*. Les plantes communes aux climats tropicaux ne me parurent pas nombreuses.

Nous étions encore dans les nuages et avions par moment une légère pluie; mais vers midi nous étions par-delà, et nous vîmes au-dessus de nous la jalca de la troisième Cordillière : il nous sembla que la jalca était entourée d'une ceinture de bois sur laquelle étaient suspendues les nuées. Comme

c'était là le point le plus élevé que nous eussions atteint et que nous dussions atteindre jamais, nous nous arrêtâmes pour boire à la santé du roi. Il soufflait une bonne brise fraîche, et le thermomètre de Fahrenheit, exposé au vent, se tenait à 50 degrés.

Nous descendîmes de cette hauteur par un sentier tout taillé en escalier, où les mules sautaient plutôt qu'elles ne marchaient, et au bout duquel nous trouvâmes un tambo à l'entrée d'une vallée étroite mais riche. Quand nous le quittâmes, ce fut pour traverser un bois petit, mais beau, puis nous entrâmes dans le pueblo de Leimamamba. Nous nous rendîmes au rancho de l'alcade, qui nous accueillit très bien, et nous donna une part de son habitation, concurremment avec d'autres êtres animés ou inanimés qui en avaient déjà pris possession. Une cabane irlandaise eût été propre en comparaison de la demeure de ce magistrat. Quand je lui demandai pourquoi il ne bâtissait pas une meilleure habitation, puisque les matériaux sont si abondans, il me répondit, partie en Espagnol, partie en un langage indien quelconque, « qu'ils étaient tous de pauvres diables, et que le pays avait été troublé ! » Cependant le district de Leimamamba est regardé comme riche et mieux cultivé que la plupart des districts du Pérou.

Nous partîmes le 21 au matin, et suivîmes le

cours d'une rivière dans la direction du nord-nord-ouest, et un peu avant le coucher du soleil nous arrivâmes au pueblo de Soutah, qui est dans une belle situation, et nous parut plus propre que celui de Leimamamba. Nous y traversâmes un pont qui a un toit de bois et des portes à chaque bout. Ce pont et d'autres semblables avaient été établis par les Espagnols pour empêcher la fraude sur le tabac, dont le gouvernement avait le monopole.

Le lendemain, en entrant dans le pueblo de Magdalena, nous rencontrâmes une procession de femmes chantant une espèce d'air plaintif et dans toutes les apparences de la douleur. J'appris que l'on avait demandé au pueblo, pour être soldats, un certain nombre d'hommes, et que le jour était venu où ils devaient se rendre à Caxamarca. L'attachement au pays et à la famille est le trait dominant du caractère de ce peuple, et le gouverneur lui-même, Indien fort, robuste et au regard décidé, paraissait sous l'influence du sentiment de tous.

En partant, nous quittâmes la rivière, car la route prend plus au nord-est, et il nous fallut monter et descendre dans des chemins rendus glissans par la pluie, jusqu'à minuit : alors nous entrâmes dans un joli village nommé *Levanto*, qui a un square ou place gazonnée devant l'église.

Sur une crête plus élevée, que la route suit pour

aller à Chachapoyas, il y a beaucoup de bois, mais les arbres ne sont pas hauts. On dit que le voisinage est infecté d'ours noirs en grand nombre, qui attaquent et détruisent le jeune bétail. Nous vîmes les restes de deux bâtimens de pierre circulaires, et que l'on dit avoir été des maisons d'Indiens.

A une lieue environ de Levanto, nous aperçûmes la ville de Chachapoyas, située sur une plaine grande, mais qui paraît peu fertile. En descendant vers cette plaine, nous passâmes devant de nombreuses croix de bois élevées à chaque détour, souvent au nombre de trois ensemble. Nous entrâmes dans la ville par un chemin pavé à quelque distance des premières maisons, et l'intendant nous reçut à dîner et à coucher. Cette ville ne présente pas une grande régularité de construction. La plupart des maisons sont dans le goût européen, hormis qu'elles ont un seul étage : les rues sont longues, pavées, et l'église est au centre. Les pampas qui entourent la ville sont brûlées dans la saison des sécheresses; mais quand viennent les pluies, elles sont très fertiles en fruits de toutes sortes, oranges douces, *tunono* (espèce de poire), *lacumas*, et autres espèces de pêches, etc.

La latitude de Chachapoyas est 6 degrés 7 minutes 41 secondes sud, et le thermomètre marquait 65 degrés Fahrenheit.

Passage périlleux. Singuliers chiens de bergers. Tambo. Sentier étroit et escarpé. Prudence et agilité des mules. La Ventana. Clôtures. Rivea. Sarbacane à lancer la flèche. Moyobamba. Danses. Luttes.

Nous partîmes le 24 décembre dans la direction du sud-est par l'est, et après avoir fait six lieues nous traversâmes la rivière que nous avions longée; et bientôt la vallée que nous suivions devint un ravin où la rivière, transformée en un torrent de montagne puissant, écumait avec un grand fracas: le sentier, de son côté, quittant le fond, montait dans les flancs des rochers, que la pluie rendit bientôt glissans. Du reste, la lune nous éclairait, et la scène était belle et pittoresque au plus haut point. Partout où la terre végétale était suffisante pour entretenir des arbres, ils s'étendaient en voûte sur le chemin, tandis que les lueurs scintillantes de nombreux vers luisans, jointes à la pâle clarté de la lune, donnaient plus d'effet encore au paysage escarpé et au torrent.

Nous allâmes assez bien pendant quelque temps; mais le muletier, qui connaissait la route, contrarié de ce que nous l'avions contraint à s'y embarquer pendant la nuit, nous laissa au moment où nous commencions à gravir une pointe très raide du chemin. Je ne m'en aperçus pas et le laissai en arrière; mais je vis bientôt que ce chemin se composait de degrés taillés dans le roc, et dont l'un avait

environ quatre pieds de haut. Il était trop tard pour revenir sur ses pas; mon cheval était jeune, à peine dressé : il sauta pour franchir ce pas, manqua son coup et tomba à terre. Par bonheur, la montée était si rapide qu'il ne put descendre que sur ses quatre pieds. Sentant que je n'avais d'autre chance que de le tourner s'il était possible, je tirai la rêne de gauche, lui donnai un bon coup d'éperon, et, grâce à un mors espagnol, et à l'aide de la Providence, je réussis à lui faire prendre le travers du chemin, et à le mettre en sûreté sur un degré qui se trouvait à quelque distance de celui qu'il avait manqué.

Quand nous fûmes hors de cette passe, nous remontâmes et gagnâmes assez péniblement une chacra appartenant au pueblo de Toulca. Il était alors neuf heures à peu près, et les habitans étaient au lit; mais nous frappâmes, et ils ouvrirent : puis avec cette hospitalité que j'ai presque toujours trouvée dans le Pérou, ils nous abandonnèrent leurs lits et nous firent du chocolat, sans nous demander qui nous étions, d'où nous venions et où nous allions.

En entrant dans le rancho nous trouvâmes les deux piétons qui desservent la poste de Moyobamba : ils nous dirent que les pluies avaient été abondantes et que les rivières étaient grossies. Nous dormîmes profondément toute la nuit, et les premiers objets qui me frappèrent au réveil furent une pomme de

pin mûre et un bouquet de fleurs placé près d'un crucifix dans une niche taillée dans le mur : c'était pour fêter le matin de Noël. Pendant que nous prenions le chocolat pour déjeuner, et la porte du rancho toute grande ouverte devant moi, je songeais à la différence qui existe entre ce pays et l'Angleterre. Tandis que pour nous il était six ou sept heures, il en était onze et plus en Angleterre. Ce pays était très probablement couvert de frimas et de neige : ici la chaleur du soleil élevait déjà en vapeurs l'humidité des toits de chaume du rancho. La petite pampa était couverte de pâturages abondans que paissaient des bestiaux et des moutons; les bois, qui révèlent les parties basses des Andes, déployaient dans leur feuillage une extrême diversité de teintes; et les profils hardis des montagnes se dessinaient distinctement sur le bleu limpide de l'horizon.

Les habitans, me voyant écrire quelques notes au crayon, furent très étonnés de voir un bâton qui écrivait sans encre, et je l'étais presque autant qu'eux en les voyant se servir de la plume du condor. Je m'en procurai deux, qui avaient deux pieds quatre pouces de long, et un pouce et demi à peu près de circonférence.

On m'a conté un fait assez curieux sur les chiens qui gardent les troupeaux. On apprend à ces chiens, quand ils sont petits, à téter le troupeau auquel ils

doivent être plus tard attachés en qualité de gardiens, et élevés de cette manière, ils continuent, quand ils sont grands, à accompagner ces troupeaux qui les ont nourris, partant avec eux le matin, restant près d'eux tout le jour, et les ramenant le soir sans qu'il soit besoin de pasteurs.

On peut regarder le district de Toulca comme le commencement des bois de *la Montagna,* sur le revers est des Andes. Le 26 nous fîmes huit lieues dans des bois dont le sol est de sable blanc, sur une montagne où la route est formée de troncs de petits arbres placés en travers, et enfin sur une des chaînes les plus désolées des Andes; puis au coucher du soleil nous arrivâmes dans une vallée marécageuse et inculte, où nous passâmes la nuit.

Le 27 nous traversâmes des montagnes encore plus mornes au sortir de la vallée. Ensuite nous entrâmes dans ce qu'on appelle *la Montagna,* ou le district des bois, où la végétation des arbres et des fleurs est d'un luxe excessif. Il y a à peine dans les rochers un coin inoccupé : les sources devenaient nombreuses, et nous entendions un chant que nous reconnûmes pour être celui de l'oiseau orgue.

Vers les onze heures, nous fîmes halte; et quand nous remontâmes, les arrieros nous dirent de nous préparer à un mauvais chemin : ils avaient raison. En montant, nous étions forcés de nous tenir sur

le dos des mules et de nous bien tenir : pour descendre, c'était aussi dur; et ce qu'il y avait de pire c'est que, le sommet d'une montée à peine atteint, le pas suivant descendait sans transition, et il fallait changer de position sur-le-champ. Il y avait certains passages où, en gravissant couchés sur le dos de nos mules, nous paraissions presque debout. La raideur de ce chemin n'était pas le seul obstacle : quelques-uns de ces escaliers étaient taillés dans le roc; mais ils étaient si étroits qu'en descendant nous étions continuellement serrés contre les bords, si élevés d'ailleurs, qu'une personne vue à quelques pas de distance semblait plutôt pénétrer dans l'intérieur de la terre que marcher à sa surface. Il était d'autres endroits où les branches d'arbres et surtout de robustes *sogas* (plantes grimpantes) nous prenaient par la tête et le cou, et il fallait être continuellement sur ses gardes pour éviter de rester pendu à ces cordes végétales. Comme je descendais un des plus rapides passages, une soga qui coupait le chemin en travers m'entra droit dans la bouche, qu'elle ouvrit de force. Par bonheur, cette plante n'était pas très forte, et je la mordis ferme, ce qui, joint à la force et à la pesanteur de ma mule, la brisa. Il y avait, entre les crêtes, des fondrières dans lesquelles les mules enfonçaient jusqu'au ventre. Les ponts qui traversaient les torrens des montagnes consistaient en un grand arbre flanqué

de deux plus petits : certes, si nos mules n'avaient pas été actives et n'eussent pas eu le pied aussi sûr que des chèvres, nous ne nous en serions pas tirés. La mienne n'avait point de mors, mais elle grimpait et franchissait avec l'agilité et la prudence la plus surprenante. Son affaire était d'aller; la mienne, de me tenir ferme.

A quatre heures de l'après-midi environ, nous arrivâmes à un petit espace couvert avec un appentis, nommé, je ne sais pourquoi, *le tambo de l'Amiral* : au-delà nous vîmes un monticule de terre, de plusieurs pieds de diamètre, percé de trous nombreux faits par de grandes abeilles noires, qui produisent une cire également noire. Les arbres de la forêt devenaient plus hauts, les broussailles moins épaisses, et nous commencions à rencontrer plus de plantes tropicales, parmi lesquelles plusienrs variétés de palmiers et de fougères : quelques-unes des fougères égalaient en circonférence les palmiers.

Vers le coucher du soleil, ayant atteint une autre clairière avec assez de pâturage pour les mules, et une eau courante, nous dressâmes notre tente près d'un grand arbre. C'est là que, pour la première fois, nous fûmes tourmentés par les mosquites.

La direction de notre marche avait varié du nord au sud; mais, en résumé, je crois qu'elle avait été jusqu'ici nord-est.

Le lendemain, nous passâmes par un lieu que les

habitans nomment *la ventana* (fenêtre), à cause de la perpendicularité du roc, où il n'y a que quelques trous creusés pour que les mules y posent le pied. Nous mîmes tous pied à terre, et grinpâmes le mieux possible; mais je suis encore à concevoir comment les mules s'en tirèrent. J'avais donné la mienne à tenir à un arriero, mais il la lâcha trop vite, et elle retomba en arrière, se tenant toujours sur ses pieds comme un chat.

Pendant notre voyage, nous avions plus d'une fois eu l'occasion de remarquer des os, qui étaient évidemment les restes des mules succombées chemin faisant; et à quatre heures de l'après-midi nous nous trouvions sur les bords d'une rivière assez large et rapide, que l'on nomme *Rio-Negro*. La couleur de ses eaux, à laquelle son nom fait allusion, est évidemment causée par la nature du sol sur lequel elles coulent : elles sont du reste limpides.

Au-delà du Rio-Negro, le pays se découvre et est revêtu d'une herbe qui croît abondamment sur le sol blanc et sablonneux. Nous arrivâmes au coucher du soleil à la première habitation que nous visions depuis Toulca. C'était un grand rancho bien bâti, avec une chacra, le tout appartenant au district du pueblo de Rioca, qui est à une lieue de là. On travaillait à faire la clôture de cette habitation, et je vais dire en quelques mots de quelle manière on construit ces enceintes.

Quand on a tracé le contour du mur ou de la clôture, on fiche en terre des pieux peu solides, deux de chaque côté, et l'on place de toute leur longueur des planches l'une sur l'autre dans l'intérieur de ces pieux, en laissant entre eux et les planches un intervalle de deux pieds environ. Alors on lie les pieux l'un à l'autre par le sommet, et l'on remplit l'espace qui les sépare des planches, de terre détrempée d'eau, et que l'on a tirée d'une tranchée creusée autour de l'enceinte. Alors on bat la terre avec des pièces de bois, jusqu'à ce que le ciment soit formé; on retire ensuite les planches, et la chaleur du soleil durcit le ciment et le rend durable.

Après une demi-heure de marche, le 29, nous arrivâmes à une rivière nommée *Eranchi-Yanco,* où il fallut décharger les mules pour la passer à la nage : à une demi-lieue au-delà, nous trouvâmes Rioca, pueblo bâti irrégulièrement. En entrant nous passâmes près de plusieurs femmes qui lavaient du linge : elles étaient grandes et leur teint était peu foncé, mais elles n'étaient ni aussi fortes ni aussi bien faites que la plupart des Indiennes que nous avions vues jusqu'alors. Nous ne fîmes que traverser, et allâmes au-delà passer le Rio-Grande dans le canot de deux Indiens.

Pendant que nous rechargions le bagage, un Indien, venant de sa chacra, passa avec un *pucuna*

à la main : c'est le tube avec lequel on lance, au moyen du souffle, les flèches empoisonnées. Nous le décidâmes à en lancer une ainsi, et elle alla à cinquante pas, cet homme ayant craint de la jeter plus loin et de blesser ainsi quelqu'un. Ce tube avait huit pieds de long et un pouce et demi de diamètre au plus gros bout, celui par lequel on soufflait; puis la sarbacane allait s'amincissant graduellement jusqu'à l'autre extrémité : le calibre était celui d'une balle de pistolet ordinaire. Ce tube était composé de deux pièces, appliquées l'une contre l'autre, comme les crayons, autour desquelles était roulée de la ficelle faite d'écorce et enduite d'une espèce de gomme. Sur le tube, et environ à un pied de l'embouchure, était fixé un os comme point de mire, et de chaque côté de l'orifice par où l'on soufflait était une défense de sanglier courbée extérieurement, dans le double objet d'empêcher l'haleine de se disperser quand on souffle une flèche, et de garantir le tube de toute avarie quand on ne s'en sert pas. Les flèches sont faites avec des bambous fendus, qui sont environ de la dimension d'une aiguille à tricoter. Quand on les lance, on roule autour de l'extrémité opposée à la pointe un peu de coton non travaillé, pour les diriger et les empêcher d'être emportées par le vent. Le poison qu'on y met est très cher, parce qu'il est difficile de se le procurer. Ce sont des tribus par-

ticulières qui le préparent et en tiennent la composition secrète; mais on dit qu'il y entre une grande quantité d'essence de tabac. Le sel et le sucre, le sel surtout, sont des antidotes reconnus.

En approchant de Moyobamba, nous passâmes plusieurs chacras, et un petit village à quelques distance de la route : nous traversâmes ensuite à gué une rivière, puis au bout d'une plaine nous entrâmes dans Moyobamba, où nous fûmes logés chez le commandant militaire. A huit heures du soir une cloche, semblable au couvre-feu normand, sonne et tous les habitans de la ville, à l'exception de quelques traînards, rentrent se coucher.

Nous n'étions pas, du reste, les premiers Européens venus à Moyobamba, car nous y vîmes un M. Dubayle, ancien capitaine de l'armée de Napoléon, qui venait pour chercher à faire de l'argent dans le commerce, et on nous parla d'un matelot anglais nommé *Ramsay* ou *Ramos* dans le pays, qui s'y était marié, et un beau jour avait laissé là le pays et sa femme. Les Andes, vues de Moyobamba, située sur un plateau assez étroit, allaient décroissant par degrés, pour arriver à cette plaine immense dont nous approchions.

Les Moyobambiens ont le teint très peu foncé, et la raison que l'on en donne est tant soit peu scandaleuse, et s'attaque au nombre de mission-

naires qui y résidaient. Ils ne se servent pas de pain, et y substituent des bananes, ce qui est probablement la cause de la maigreur de beaucoup d'entre eux, de ceux surtout qui vivent dans les chacras, et ne mangent que peu de viande. Moyobamba est renommée pour sa manufacture de gros coton qui sert de monnaie pour payer l'impôt. La latitude est de 5 degrés 30 minutes 43 secondes.

Dans la soirée du 1er janvier 1828, nous accompagnâmes l'intendant à une danse destinée à célébrer le début du nouvel an. Cette danse était une espèce de fandango. Les hommes étaient généralement en vestes, et peu de femmes avaient des robes. Le costume de la plupart d'entre elles était une chemise simple ou brodée, avec un jupon attaché autour de la taille. Plusieurs étaient sans bas ni souliers, mais elles avaient en général des chaînes d'or, des pendans d'oreilles, dont quelques-uns très brillans. J'étais à peine entré, qu'une vieille femme me proposa d'être son cavalier.

Pendant que les gens distingués dansaient à l'intérieur, les Indiens exécutaient la vieille danse inca au-dehors, et quand elles furent finies, un cercle se forma à l'extérieur, et quelques-uns des Indiens les plus forts et les plus actifs luttèrent devant l'intendant et les dames. Les lutteurs s'attachèrent d'abord autour des épaules et sur le dos une bande de coton très solide; puis, se prenant par ces

bandes, ils commencèrent à combattre à qui renverserait l'autre. Pendant tous ces divertissemens, la liqueur fermentée nommée *guarapo* circulait abondamment parmi les dames.

L'intendant avait à son service plusieurs filles et garçons appartenant à diverses tribus sur l'Ucayali : ils avaient le teint très foncé et étaient forts. L'on me dit que quelques-uns appartenaient à des tribus cannibales. L'enfant le plus intelligent d'eux tous avait eu son père et sa mère mangés. On me raconta d'un de ces garçons qu'il dormait en plein air avec son chien, sans avoir peur des tigres qui rôdaient aux environs de la chacra où il servait.

Cascade. Torrent formidable. Échelle. Balsapuerto. Indiens peints. Danses. Loi pour le travail des femmes.

Le 7 janvier 1828, à quatre heures de l'après-midi, nous quittâmes Moyobamba pour nous rendre à pied à Balsapuerto, et passâmes la nuit dans un tambo de l'autre côté de la rivière ; puis dès que le jour vint, nous partîmes par la pluie, traversant toujours la Montagna, où les chemins étaient glissans et escarpés; et au bout de cinq lieues, à la prière de quelques Indiens qui nous accompagnaient, nous fîmes halte pour la nuit.

Nous commençâmes le lendemain notre marche en traversant un limpide torrent de montagne nommé *Rumiagua*, ce qui signifie, je crois, *l'eau*

des rochers; puis nous montâmes un sentier raide pour arriver à une région découverte et montueuse, où étaient encore visibles des traces de la vieille culture péruvienne : vers la dernière partie de la journée, le chemin prit l'apparence de cordages, plutôt que l'aspect d'une route. Des degrés étaient formés par les racines des arbres que la succession des années avait entassées sur les flancs des crêtes escarpées, et la pluie avait enlevé la terre qui en comblait les intervalles. Les montées, bien que fatigantes, n'étaient pas difficiles, mais en descendant nous manquions des moyens de nous retenir, car les branches auxquelles nous nous cramponnions rompaient souvent, et les épines nous déchiraient les mains.

Nous arrivâmes au tambo avant M. Hinde, mon compagnon, et Valcra, le guide. Quand la brune vint, et que je ne les aperçus pas, j'ordonnai à mes Indiens de crier et de siffler : je me joignis à eux pour prononcer à haute voix le nom de M. Hinde, afin qu'il pût savoir où nous étions. Nos cris retentissaient dans les bois et couraient dans les échos, mais la seule réponse que nous reçussions était le cri aigre de quelque oiseau effrayé. La nuit était venue : je pensais qu'ils ne pourraient prendre le même chemin que nous, mais le lendemain à huit heures ils reparurent.

Après avoir marché quelque temps dans les

bois, nous arrivâmes au lit d'un torrent considérable, dont nous suivîmes le cours à quatre lieues dans le nord-est. Les eaux qui descendent de la Sierra grossissent tellement ce torrent vers la fin de la saison pluvieuse, que, arrachant les arbres et emportant le sol, il ne laisse sur son passage que sable et gravier : c'est un chemin ainsi encombré que nous eûmes à parcourir. La soirée était belle, et nous nous divertissions dans notre halte, à entendre le bruit de divers escarbots, dont l'un produisait un murmure si fort que nous supposions qu'il devait provenir de quelque animal plus considérable ; mais le détachement nous assura que c'était seulement un *animaletta*.

Le 11, après une courte marche dans les bois, nous arrivâmes à une cascade de trente ou quarante pieds de large, et qui tombe d'un rocher de cinquante pieds de haut : nous eûmes à traverser le torrent que forme cette cascade, et M. Hinde, ainsi qu'un Indien, faillirent y être emportés. On me dit que ce torrent s'appelle *Pumi-Yaco* (l'eau-tigre), et que l'on y avait vu un daim périr en le passant.

Nous eûmes bientôt une très belle vue de la vaste plaine qui sépare les dernières chaînes des Andes : elle avait pour limite l'horizon, et, bien que couverte de bois, elle paraissait comme la mer. Presque immédiatement après, nous arrivâmes sur

le penchant d'une descente que les naturels nomment *Escalera* (l'escalier). Elle était presque perpendiculaire, avec des trous creusés de distance en distance pour y poser le pied. Elle est d'une telle hauteur, qu'un Indien avec sa charge a besoin de sept heures pour en atteindre le sommet. Après avoir descendu pendant quelques heures, nous trouvâmes une échelle faite de deux grands palmiers à laquelle trente-six morceaux posés transversalement servent d'échelons. Je puis ajouter que, tout accoutumé que je suis à me trouver sur des points élevés, cette descente d'escalier me fit plier le genou : chaque os souffrait en moi, et la sueur me sortait par tous les pores. Au bas de cette échelle est un torrent nommé *Escalera-Yaco,* que nous traversâmes à gué, ainsi qu'un second nommé *Cachi-Yaco.* Quand nous eûmes passé ce dernier, nous vîmes des Indiens s'avancer à la rencontre de nos Peons, qui étaient leurs amis, et qui venaient de Balsapuerto pour leur fournir une provision de *chicha,* faite de yucas mâchés.

Le 12 nous arrivâmes à Balsapuerto. Le pueblo n'est pas immédiatement sur le bord de la rivière : les ranchos sont bâtis séparément, avec un espace libre entre chacun, de manière cependant à former une grande rue large, et il y a une espèce de place avec une église au centre. Les ranchos de Balsapuerto consistent en une seule chambre de vingt

à trente pieds de long, et qui a environ un tiers en largeur. Les murailles sont de petits bambous plantés verticalement, et des feuilles de palmier composent la toiture, qui, s'élevant quelquefois à trente pieds au centre, descend à six ou sept pieds sur les côtés. Chaque rancho contient quatre ou cinq ménages. Comme il était presque soleil couché quand nous sortîmes pour une petite promenade hors du pueblo, nous vîmes plusieurs Indiens qui revenaient de leurs chacras.

La plupart des hommes avaient diverses plumes de couleurs rouge et jaune, suspendues au cou, et les femmes portaient des fardeaux plus pesans en apparence que ceux des hommes. Les deux sexes avaient le visage et différentes parties du corps teints en rouge pourpre, ce qui, ajouté à l'expression peu bonne de leur physionomie, à leur teint obscur, et à la longue chevelure des hommes et des femmes, leur donnait une tournure féroce : ils étaient néanmoins de mœurs paisibles, et quelques-uns nous saluèrent quand nous passâmes.

Le dimanche étant ici pour les Indiens un jour de repos, ils se peignirent dans le meilleur goût, et mirent des culottes et des blouses blanches ou bleues, après avoir orné leur chevelure de quelques plumes jaunes et rouges attachées derrière à des queues. Ils se réunirent de bonne heure, et se rendirent à l'église avec beaucoup de calme et de

décence, ils y tinrent la même conduite pendant une demi-heure qu'ils y restèrent, bien qu'il ne s'y trouvât point de prêtre, et ils revinrent avec tout autant d'ordre pour se livrer aux amusemens de la journée, dont le favori nous parut être la danse au son du tambour et de fifres faits avec des os : divertissement qu'ils entremêlaient d'amples libations de yucachicha mâché. Les peintures dont ils se bariolaient étaient évidemment des parures du premier ordre : quelques-uns avaient des bandes rouges sur le front, d'autres, une barre rouge perpendiculaire sous chaque œil, tandis que certains avaient du fard. Ils s'appliquaient une teinte rouge pour tenir lieu de moustaches et de barbe; d'un autre côté, les femmes s'étaient munies de paires de bottes de la même couleur. Les émissaires du curaca, agent indien et toujours élu par eux, et qui portent comme insigne de leur office une petite baguette souple avec laquelle ils infligent des corrections à leurs compatriotes, ne regardaient pas comme au-dessous de leur dignité de prendre part aux réjouissances; au contraire, ils y coopéraient d'une manière active en qualité de musiciens.

Le lundi au matin toutes les femmes se rassemblèrent sur la place pour savoir ce qu'elles avaient à faire, en exécution d'une loi qui les oblige à consacrer, pendant un certain temps, les trois premiers jours de la semaine à tenir le pueblo

propre, ou à d'autres travaux que le gouverneur indique.

Les voyageurs s'embarquent sur le Maragnon. Canal. Yurimaginas. Santa-Cruz. Mosquites. Indiens cannibales.

Le mardi 15 janvier nous descendîmes au port, et prenant congé des personnes qui nous avaient conduits, nous nous embarquâmes dans deux canots longs de vingt pieds environ, et larges de deux et demi; chacun ayant une couverture de chaume, ou *apalmacaya*, faite de feuilles de palmier, et assez haute pour qu'on pût se tenir assis tout droit au-dessous. En prenant le large, les Indiens poussèrent tous ensemble un hurlement, qu'ils continuèrent pendant quelque temps, puis ils soufflèrent dans un instrument fait avec la corne d'un taureau, ayant un trou d'un côté, et qui produisait un son creux et retentissant.

Quand nous fûmes à cinq ou six lieues de Balsa-Puerto, ayant reconnu qu'il était impossible de songer à naviguer de nuit sur cette rivière de profondeur inégale, et souvent barrée par des arbres que les grandes inondations y avaient apportés, nous débarquâmes pour la nuit sur une *playa* (banc sec de sable), sur laquelle nos Indiens dormirent à l'abri de petites tentes de tucuya qu'ils suspendaient à des bâtons fichés dans le sable. Ils nous dirent que si aucune partie du corps ne pa-

raissait en dehors de la tente, les tigres pouvaient descendre et tourner à l'entour, mais qu'ils n'attaqueraient jamais les dormeurs, au lieu que si une main ou un pied était visible, il est probable que le résultat serait tout autre. Quant à nous, nous dormîmes dans les canots, de peur de quelques mauvais tours de la part des Indiens, ce qui n'était pas impossible.

Le lendemain à midi nous dînâmes de la façon de nos Indiens, avec de la banane au lieu de pain, et des yucas qui sont une espèce de manioc. Quand le yuca est bouilli, surtout avec de la viande, il a le goût du marron rôti. Nous découvrîmes que les Indiens préféraient le singe séché au sanglier conservé.

Quand ils eurent mangé avidement, ils coururent à la rivière et y entrèrent jusqu'aux genoux, puis, s'y accroupissant, ils se jetèrent avec les mains sur la tête et le dos de l'eau en abondance. Après cette ablution ils burent d'amples coups de chicha, qu'ils faisaient en prenant une poignée de yucas mâchés, que leurs femmes et leurs amies du même sexe s'étaient occupées à préparer avant leur départ, et qu'ils conservaient dans des jarres de terre couvertes de feuilles, et en les mêlant avec de l'eau dans de grandes calebasses. Quand ils eurent fini ce repas, leurs corps me semblaient tout-à-fait sur le point de crever, mais ils étaient contens et ne nous tracassaient nullement.

Vers le soir nous remarquâmes sur le sable de la playa des empreintes toutes récentes des pas d'un animal : les plus grands de ces pas étaient de la dimension d'une main humaine. Les Indiens dirent que c'était la trace du vachywaka, et nous découvrîmes que cet animal était le tapir.

Le lendemain, dans le milieu du jour, nous passâmes devant le pueblo de Muniches, et le soleil était près de son coucher quand nous arrivâmes au confluent du Cachi-Yaco et du Guallaga. Cette dernière rivière était meilleure et plus profonde, et nous couchâmes à Yurimaguàs pueblo, située à environ un mille au-dessus du confluent et du côté où se décharge le Cachi-Yaco. Dès trois heures du matin nos canots étaient lancés, et nous descendions dans la direction du nord-nord-est. De nombreux oiseaux, surtout du genre des perroquets, volaient à travers la rivière pendant la première ou la dernière partie du jour, mais durant la chaleur de la journée tout était muet et calme.

Au coucher du soleil nous arrivâmes au large de l'entrée d'une petite crique : en y entrant les canotiers soufflèrent dans leur cornet et nous avançâmes. Un son de cor ou de tout autre instrument est une chose d'usage chez les Indiens, et dénote des intentions pacifiques. Après avoir passé par une espèce d'étroit labyrinthe, bordé de rives escarpées et couvertes de bois, nous nous trouvâmes au

bout d'un mille dans un petit bassin, sur la rive droite duquel Santa-Cruz occupe une situation élevée. Le gouverneur de ce pueblo était un vrai Nemrod, et quand nous vînmes à parler de rounsoukas, de vachywakas et de tigres, il s'empara avec ravissement de ce sujet de conversation, et nous donna des détails animés sur la chasse aux tigres. Il regrettait qu'ils devinssent rares, et rien ne saurait rendre l'effet de ses descriptions, quand, un épieu à la main, il nous peignait le tigre tenu en arrêt.

Le lendemain, pendant notre voyage, nous commençâmes à être attaqués par un insecte de la taille d'une petite fourmi, mais qui ressemble à la mouche ordinaire : les naturels le nomment *pium*. Il est très tourmentant le jour, et semble s'entendre avec le mosquite qui préfère la nuit. Quand il mord, il ne cause pas la douleur que fait éprouver le mosquite, mais il se gorge de sang, et laisse le pore tout saignant. Puis une marque noire de la dimension d'une tête de petite épingle paraît et reste des jours et même des semaines entières. La partie piquée gonfle beaucoup.

Le soleil allait se coucher quand nous arrivâmes à Laguna par une crique moins sinueuse, mais plus étroite que celle de Santa-Cruz. Un marécage couvert de roseaux était peuplé de mosquites d'une grosseur extraordinaire : le soir même de notre ar-

rivée, et le lendemain au matin, nous fûmes l'objet de la curiosité insatiable des habitans. Ils se passaient la tête à travers les barreaux de bois qui nous servaient de fenêtres, nous tenant ainsi dans une obscurité presque complète. Ces gens avaient toute l'apparence de sauvages : ils étaient à moitié vêtus de tuenya, et diversement peints en rouge de plusieurs nuances. Notre visite fut évidemment la *curiosité* d'une fête qui avait lieu alors, et ils se témoignaient leur surprise par de gros rires et des sons discords. Nous eûmes beaucoup de peine à nous en débarrasser un peu, non toutefois sans le secours d'un alcade indien, avec sa baguette, qui se tint en sentinelle.

Je questionnai le padre du lieu sur ce qu'il pensait des tribus idolâtres, et surtout des cannibales, et s'ils mangeaient la chair humaine, seulement comme une espèce de luxe atroce, où si c'était à défaut d'autres vivres. Il me répondit que, suivant lui, s'ils avaient quantité suffisante de provisions, ils ne mangeraient pas de chair humaine. Pendant les dernières années du gouvernement espagnol, on avait distribué à ces tribus des instrumens de chasse et de pêche, et ils s'étaient bien conduits.

Le lundi au soir nous allâmes chez le padre pour lui faire nos adieux, et nous le trouvâmes au milieu de quelques barres de fer et d'autres objets de commerce, car les Indiens paient ainsi leurs prêtres, et

il faut qu'ils réunissent à leurs fonctions ecclésiastiques celles de marchands. Pendant que nous étions là, quelques Indiens vinrent, avant de s'embarquer avec nous, demander au padre sa bénédiction : nous profitâmes de cette circonstance pour le prier d'y ajouter l'injonction expresse de se bien conduire avec nous.

Cette bénédiction ainsi arrangée eut un effet surprenant, et nous fûmes on ne peut plus contens de nos canotiers.

Pêche. Ourarinas. Sagacité des Indiens pour s'orienter. Coates. San-Régis. Omaguas. Iquitos. Oran. Pébas. Les Yaguas. Cochichenas.

Nous partîmes le 21, et les femmes accompagnèrent leurs maris jusqu'aux canots, leur apportant pour le voyage des yucas mâchés pour faire de la chicha et quelques grands morceaux de sel de roche destinés à payer les provisions dont ils pourraient avoir besoin pendant le retour. A environ deux lieues du chemin, en descendant la crique, nous vîmes quelques enfans dans des canots légers, et occupés à la pêche. Ils étaient munis de paquets de racines succulentes, qu'ils écrasaient et jetaient à l'eau : leur effet était presque soudain, et les poissons, engourdis, remontaient à la surface, flottant ou plutôt errant de côté et d'autre, et on les attaquait alors avec de petits dards, que les enfans lançaient avec beaucoup de précision.

Au coucher du soleil nous arrivâmes au point où la Guallaga se jette dans le Maragnon. Le bassin que forme ce confluent peut avoir un mille environ par le travers, mais il se trouve au milieu un banc de sable sec. Le 22 nous repartîmes pour gagner à midi environ le pueblo d'Ourarinas, composé de vingt petits ranchos. Au-delà d'Ourarinas la rivière est moins coupée d'îles. Jusqu'alors nous étions tous désappointés en ne trouvant jamais cette magnificence que nous avions anticipée: les arbres des rives ne nous paraissaient nullement grands, mais la sublimité des Andes, dont l'impression était encore toute récente en nous, pouvait nous rendre mauvais juges des dimensions actuelles.

Le lendemain dans la journée, pendant que l'on préparait le repas, j'allai à la chasse et tirai un grand oiseau noir ayant une crête formée d'un plumage luisant, et de la taille d'un poulet. Cet oiseau, que l'on appelle *peury* dans le Pérou, *mouton* au Brésil, et *curasow* en Angleterre, se distinguait de ceux que nous vîmes ensuite par une substance charnue, ronde et globuleuse au-dessus du bec, et deux semblables appendices au-dessous. J'abattis ensuite deux faisans, nous le crûmes du moins, mais la chair n'en était pas mangeable, attendu qu'ils se nourrissaient d'herbes de la fondrière. Il fallait penser à revenir, et la chasse nous avait menés loin: le bois était épais, et nous ne voyions pas le moindre sen-

tier tracé. Ceci devenait inquiétant; mais l'Indien fit une courte halte pour examiner autour de lui, puis il alla droit au lieu d'où nous étions venus : cette sorte de sagacité, si remarquable dans quelques animaux, était à un plus haut degré dans ces Indiens. Le monde de la nature était devant eux, et ils semblaient s'y trouver dans leur pays natal: jamais je ne les vis embarrassés pendant le passage. Toutes les fois que nous entendions ou que nous voyions des oiseaux, des singes, des coatis, des rounsoukas ou des fruits, les Indiens cessaient de ramer et nous demandaient la permission d'aller à terre. Ils avaient une facilité extrême pour imiter le cri des oiseaux et des animaux, espérant par ce moyen s'assurer de leur espèce et les attirer à la portée de leurs pucunas. Le bruit des coatis ressemble un peu à celui d'une crécelle et peut s'entendre à une grande distance. Cet animal se place ordinairement sur le plus haut point d'un arbre élevé, et de là il s'amuse à faire résonner les bois de son chant.

Le lendemain 24, dans l'après-midi, nous arrivâmes à San-Régis : nous passâmes la nuit dehors avant d'entrer dans le pueblo. Le padre de ce lieu était en même temps gouverneur: c'était un homme fort, de petite taille et âgé, appartenant à l'ordre Séraphique. A cet endroit on prend dans la rivière la vacca marina, au moyen d'un harpon, quand elle

vient sur le rivage pour paître l'herbe nommée *gamitola.*

Pendant que nous causions avec le padre, quelques Indiens étaient à creuser une fosse devant l'église avec des pieux taillés en forme de coins. La personne à qui était destinée cette fosse avait perdu la vie la veille même, et c'était la seule qui fût morte dans le pueblo depuis nombre d'années. Les ranchos étaient disposés sans ordre et sans égard aux rues; cependant il y avait au centre un espace libre pour l'église et la maison du curé, qui avait en avant un verandah couvert de chaume.

Le 25, à minuit environ, nous étions à Omaguas et, en entrant le matin dans le pueblo, nous fûmes surpris de retrouver le padre que nous avions vu à San-Régis, occupé alors à instruire les enfans devant l'église. Les alligators sont nombreux sur ce point, et quand un poisson est harponné, il n'est pas rare de voir ces voraces amphibies s'en emparer. Quand le padre eut fini sa leçon, il vint nous demander à acheter quelques hameçons : il n'avait reçu aucun salaire depuis neuf ans, mais il possédait encore quelques dollars qu'il gardait pour des cas urgens.

Après avoir quitté Omaguas, à cinq heures du soir, nous vîmes une petite rivière qui entre dans le Maragnòn sur la rive gauche, et à un tiers de mille environ de ce confluent, nous trouvâmes le

pueblo d'Iquitos. En le traversant, je vis un grand roi-pêcheur d'un plumage éclatant, de nombreux merles avec des becs semblables à ceux des perroquets et des hérons qui abondent sur les bords du Maragnon. J'en tirai un, et le coup de feu fixa l'attention du gouverneur et de ses gens, qui se montrèrent sur une petite plate-forme pratiquée au point le plus élevé de la rive, et nous demandèrent qui nous étions. Nous débarquâmes et donnâmes les explications nécessaires. Le pueblo est situé sur une éminence presque perpendiculaire, et l'église, qui est jolie, a, en avant, un boulingrin. Iquitos est célèbre pour sa fabrique de hamacs d'herbe : nous nous y procurâmes un paquet de ces racines à étourdir le poisson; et un de nos compatriotes, après notre retour en Angleterre, voulant s'assurer si cette herbe était un narcotique, en mordit une petite quantité, qui faillit être beaucoup trop considérable et l'empoisonner mortellement.

Le 27, vers le milieu du jour, nous étions à la hauteur de la jonction du Napo et du Maragnon, et peu de temps après nous prîmes terre au pueblo d'Ovan, sur la rive gauche. Il se compose seulement de cinq ménages chrétiens, y compris le gouverneur ou lieutenant et sa famille, ainsi que douze Indiens idolâtres appartenant à la tribu origone, et qui désiraient devenir chrétiens. Les Origones ne portent pas d'autre vêtement qu'une coquille pour

couvrir leur nudité, et, suivant le rapport du gouverneur, il y en a beaucoup qui fréquentent une vallée située à trois journées de distance en remontant une petite rivière ou *quebrada.*

Le voisinage de ce lieu est infecté de bêtes féroces. Un tigre avait, le matin même, emporté un chien appartenant au pueblo, et comme on se mit à sa poursuite, il lâcha le corps, mais sans tête. Les Moyabambiens qui remontaient le fleuve s'étaient oint les pieds, jusqu'aux chevilles, de cette peinture rouge qui, disaient-ils, éloignait les mosquites ou les empêchait au moins de piquer.

Le 28, après avoir passé la nuit sur un playa, nous débarquâmes dans la matinée à Pébas, où le gouverneur d'Iquitos arriva en même temps: voici quelle était la cause de son arrivée. Peu après notre départ, il avait voulu mettre la paix parmi des Indiens ivres qui faisaient du bruit dans un rancho, mais tous ses efforts furent loin d'y ramener le calme. Les Indiens s'armèrent de leurs pucunas, de leurs piques empoisonnées, et suivirent le gouverneur jusqu'à sa maison, où commença une attaque. Le père du gouverneur, vieillard infirme, reçut une blessure grave sinon mortelle, et une de ses filles, une entaille profonde. Il avait réussi à se sauver, et venait à Pébas se plaindre au gouverneur qui a le commandement de toutes les missions inférieures dont fait partie

Iquitos. Le gouverneur de Pébas répondit qu'il irait attaquer les mutins.

On récolte beaucoup de vanille de ce côté, mais la plus grande quantité est apportée par des gens de la nation yagua, qui vit à environ trois journées de marche dans l'intérieur. Cette tribu doit être de la race des Incas, car elle diffère autant des autres Indiens que des Européens, et, ce qui est extraordinaire, les naturels portent leurs cheveux coupés droits par le travers du front et écourtés derrière, tout-à-fait à la manière toute distinctive des Incas. Leur teint est d'un jaune basané, plus clair que celui des Moyobambiens. Ils ont la chevelure moins foncée que les autres Indiens, et leur physionomie est loin d'être stupide. Ils portent des ceintures faites d'une mince écorce blanche qui tombe derrière et devant, et ils ont la tête ainsi que les bras ornés de longues plumes du macaw écarlate, ou, comme on l'appelle, *Papagayo*. Il est à peine possible de donner une description plus exacte des Yaguas, que les représentations ordinaires des Péruviens à l'époque de la conquête espagnole.

Les Origones, qui forment une autre tribu, sont plus basanés, plus trapus, et ont des formes plus rondes que les Yaguas. Ils se peignent aussi en couleurs plus sombres. Leur principale occupation est la préparation du poison pour les flèches et les

lances. C'est dans ces parages que l'on se procure le *palo de cruz,* ou bois de la croix, qui arrête, dit-on, le sang, s'il est appliqué sur une blessure.

Immédiatement au-dessous de Pébas nous vîmes un troupeau de rounsoukas, qui venait de boire et remontait vers la *montagna.* Ces animaux ressemblent à des cochons, et ils étaient conduits par un vieux qui avait un petit à côté de lui. Le lendemain matin nous entrâmes dans le pueblo de Cochichenas qui consiste en quelques pauvres ranchos bâtis sans régularité. Nous y vîmes une femme qui avait les cheveux d'un blond filasse. Pour prouver l'état de la civilisation en ce lieu, il suffira de dire que l'os de l'épaule d'un animal, fiché au bout d'un bâton, servait de bêche.

Le 29 à midi nous arrivâmes devant une réunion de ranchos sur la rive droite, mais je ne saurais dire si c'est celle de Camucheros. Un homme que j'y trouvai, et qui parlait espagnol, me dit qu'il avait depuis deux ans fondé ce pueblo en y réunissant les Indiens de *la Montagna,* et en leur donnant des instrumens. L'établissement paraissait en état de prospérité, et les Indiens donnaient au fondateur le nom de *père.* Le lendemain, vers le soleil couchant, nous entrâmes dans le pueblo de Loretto, où le gouverneur seul est chrétien. J'y vis un Indien appartenant à la nation tecuna. Il n'avait autour de la ceinture qu'une bande décorée, quelques

rangées de dents suspendues au cou, et quelques plumes sur les bras. Nous y fûmes traités très hospitalièrement. Nous désirions y coucher, mais les mosquites nous chassèrent, et nous nous remîmes en route pour gagner Tabitinga, poste frontière du Pérou et du Brésil, occupé par les Brésiliens. Avant d'y arriver, nous vîmes sur la rive gauche le petit pueblo de Putumayo.

Tabitinga. Danses indiennes. Combat d'un Indien avec un tigre.

Le 31 janvier 1828, au point du jour, nous avions en vue Tabitinga, situé sur une éminence élevée et raide, à la rive gauche ou septentrionale du Maragnon, où nous fûmes retenus, plus que nous n'y comptions rester, par l'absence du nouveau gouverneur qu'il fallait attendre, et nous y fûmes défrayés par le gouvernement.

Pendant la semaine que nous y passâmes, nous allâmes souvent chez le padre ou le gouverneur, et accompagnâmes ce dernier à une danse indienne. Ces danses s'exécutent en masques et sont, ce me semble, en action. Je vais m'efforcer de donner une idée de celles que nous vîmes.

Au moment où nous entrâmes (et la danse avait déjà commencé dès la soirée précédente) plusieurs personnes étaient réunies dans une maison récemment bâtie selon toute apparence, et les spectateurs se tenaient le plus près possible des murailles pour

laissér aux danseurs et à leur nombreuse suite le milieu de la chambre libre. Le maître des cérémonies, viril Indien, qui se tenait à part, nous donna des chaises. Les danseurs qui, à ce que nous pouvions en juger, car ils étaient déguisés, nous parurent des hommes : ils avaient pour vêtement des chemises d'écorce d'arbre, enlevée tout entière, et par conséquent sans couture, semée d'ailleurs de figures de diverses couleurs, rouge et garance principalement. Cette chemise montait jusque par-dessus la tête, avec des trous pour les yeux, le nez et la bouche; au-dessus de la chemise était une coiffure faite des tiges du blé d'Inde (maïs). Les manches se composaient de l'écorce enlevée à de plus petits arbres ou à des branches, n'ayant par conséquent pas d'autres coutures que celles qui les joignaient au corps de la chemise : des oreilles, semblables la plupart à celles du singe, étaient attachées à la tête. Aux jambes, sur la cheville droite particulièrement, étaient passés des chapelets faits de coquilles d'une petite noix dure dont le son était bruyant, mais non désagréable. Les danseurs étaient en général par groupes de trois, le principal rôle étant soutenu par les deux autres, qui se tenaient chacun d'un côté, et deux de ces groupes dansaient ordinairement à la fois, conduisant des femmes et des enfans qui sautaient comme eux. Ils furent remplacés par d'autres danseurs, vêtus de ma-

nière à représenter des caractères différens, et armés de fausses piques ou javelines qu'ils lançaient de temps à autre dans le chaume du toit à l'intérieur, et du reste ils dansaient comme leurs prédécesseurs : la conclusion de la fête fut, comme à l'ordinaire, une ivresse générale pour les hommes et pour les femmes.

Il y avait à Tabitinga un grand canot qui venait des missions de l'Ucayale, et les Indiens qui le conduisaient tenaient à ces missions. Ils avaient l'air d'être calmes et paisibles, et leur vêtement consistait en une espèce de blouse faite de grosse étoffe de coton et teinte en brun. Ils avaient pour armes des arcs de bois de palmier, longs de six pieds environ, et les flèches étaient de forts roseaux, gros comme le doigt d'un homme, sans nœuds, et ayant pour pointes quelques-unes des os, d'autres, une large canne creuse fendue par la moitié et aiguisée.

Pendant notre séjour nous allâmes souvent faire quelques promenades dans le bois, et nous y vîmes de petits défrichemens. Les Indiens n'ont pas la même méthode que nous pour déboiser une terre : au lieu de couper les arbres la racine, ils laissent à peu près cinq ou six pieds du tronc, ce qui fait que les racines meurent beaucoup plus vite, et quand tout est sec, ils y mettent le feu.

Tabitinga a un fort, situé sur un point plus élevé que le pueblo, et armé de six ou neuf bouches à

feu. Le pueblo ou village se compose de la maison du gouverneur, du padre et des ranchos appartenant aux soldats qui forment la garnison. Elle consistait, à l'époque de notre passage, en quinze soldats et un sergent, dont la plupart étaient mariés à des Indiennes. Il y a peu d'Indiens établis à Tabitinga; ceux-ci ont l'inexplicable habitude de se faire des ligatures tellement serrées sous les genoux et les coudes, que la circulation du sang doit être arrêtée presque entièrement. Les jointures gonflent en conséquence, et la chair ainsi que les muscles des membres souffrent et se réduisent à rien.

Dans le cours de nos visites journalières au padre, nous rencontrâmes un Péruvien, homme d'environ six pieds de haut, qui portait sur la tête et le bras les marques d'un combat qu'il avait soutenu contre un tigre, il y avait déjà quelques années. Cet homme et son frère étaient propriétaires d'une chacra infestée par tous les animaux que comprend la dénomination commune de *tigre*, c'est-à-dire une grande variété d'espèces, les unes plus formidables que les autres. Un jour ce Péruvien, traversant une partie de sa chacra ou métairie, vit le tigre couché sous un buisson ou un arbre, et, suivant la mode péruvienne, ou la sienne plutôt peut-être, il s'adressa ainsi à l'animal : — « Hó! mon ami, êtes-vous là? Est-ce vous? Je vous cherche depuis long-temps : nous avons un grand compte à régler

ensemble. Attendez que j'aille chercher mes armes et je reviens vite vous trouver. » En effet, il courut à la chacra, prit son pucuna (tube à lancer les flèches) et ses flèches, et revint. Ces hommes portent toujours un long couteau dans une gaîne de cuir, suspendue à une lanière qui se boucle à la taille. Quand le tigre le vit arriver avec son pucuna, il pensa qu'il était temps de gagner le large, et se levant d'un bond il se mit à fuir. Alors commença une chasse, et la conversation de l'homme de continuer : — « Quoi ! vous voilà parti, vous voilà ! mais vous ne passerez pas si aisément ! Il faut que nous nous voyions encore avant de nous séparer. » En ce moment le tigre, à qui la voix du chasseur ou la vue de ses armes ne plaisait pas, bondit et se trouva dans un arbre. Il s'ensuivit une courte pause, puis l'homme déposant ses dards, si toutefois il en avait, commença à faire usage de son pucuna pour souffler sur le tigre des flèches empoisonnées; mais ou le poison était trop vieux pour être actif, ou la peau du tigre était trop dure et trop garnie de poil lustré: ces flèches ne produisaient aucun effet décisif. Cependant l'animal était fatigué de ces attaques, et quand plusieurs flèches lui eurent été lancées, il se jeta en bas ou tomba de l'arbre, et reprit sa course. La chasse recommença donc, et l'homme vint droit au tigre qui s'était retourné sur lui-même pour se défendre.

Le pucuna était alors inutile, et le chasseur le mit de côté, avança le bras gauche pour tenir l'animal en respect, et de la main droite chercha son couteau. Dans sa course violente, la lanière qui le portait s'était cassée et il se trouvait sans armes. Le désespoir donne du courage, et cet homme n'en manquait pas; de plus sa force était peu commune. Il resta donc ferme sur ses gardes : le tigre essaya alors de s'élancer, et l'homme lui frappa le nez de son poing, tenant le bras gauche toujours tendu et continuant de lui parler. — « Je suis sans armes, mais je ne suis pas battu. » Le tigre s'élança de nouveau, et reçut un nouveau coup de poing sur le nez, et le combat continua ainsi jusqu'à l'instant où le tigre, ne pouvant s'élancer efficacement, tenta diverses autres attaques. Il saisit le bras gauche de l'homme et le mordit de part en part, mais un autre coup sur le nez lui fit lâcher prise sans qu'il eût attaqué l'os. Il posa ensuite une de ses pates sur la tête de son antagoniste, et les griffes lui déchirèrent la peau jusqu'au crâne. Enfin cet homme allait probablement succomber, quand son frère, l'entendant parler d'un ton de voix inusité, arriva avec une lance et perça le tigre au milieu du corps.

La facilité avec laquelle le petit perroquet vert du Brésil apprend à parler est surprenante. Si un enfant venait à crier dans le pueblo, une demi-

douzaine de perroquets se mettaient à pousser les mêmes lamentations, et l'enfant qui avait mis tout en train était forçé de se taire pour éviter l'imitation de ces mimes emplumés. Ils étaient aussi disposés à la gaîté qu'aux pleurs; et si quelqu'un venait à rire, ces perroquets faisaient un chorus qui nous mettait toujours dans un nouvel embarras, car nous cherchions les rieurs parmi nous sans nous douter que ce fussent ces oiseaux.

San-Pablo. Urubus. Amazones. Les Brancos. Captifs tenus en réserve pour être vendus ou mangés. Animaux. Serpent immense. Égas.

Nous quittâmes Tabitinga le 8 février, et le 11, au point du jour, nous entrâmes dans le bourg de San-Pablo ou d'Olivença, qui est situé sur une éminence à quelque distance de la rivière. Plusieurs maisons sont construites dans le goût européen, mais elles n'ont qu'un étage. Nous remarquâmes que les canotiers brésiliens étaient loin d'être gais et rians comme les Péruviens: ils étaient au contraire sombres et sans aucune obligeance.

Le 13 février nous entrâmes au pueblo d'Içа pour tâcher de nous procurer un renfort d'Indiens; mais n'y pouvant réussir, nous continuâmes à descendre le Maragnon, et nous nous laissâmes même aller au courant pendant la nuit; mais, le matin, nous nous trouvâmes abandonnés par notre équipage qui s'était enfui après nous avoir volés, et

nous n'avions pour diriger le bateau qu'un aviron cassé.

Nous faisions notre cuisine à terre; mais, pour perdre le moins de temps possible, nous prenions le pot dans le bateau, et nous nous laissions aller en mangeant. Rien n'était divertissant comme le désappointement que nous faisions alors éprouver aux gallinazas ou urubus, espèce de vautours ou de corbeaux, qui nous suivaient. Dès qu'un feu est allumé sur les bords du Maragnon, les urubus, voyant à la fumée ou avertis par l'odorat qu'il y a cuisine de ce côté, se rassemblent et prennent leurs stations sur les arbres voisins, attendant assez impatiemment les restes, surtout ce qui peut leur échoir en partage. Quand ils nous voyaient emporter le pot, tout leur espoir était détruit, et il était amusant de les voir descendre au moment où nous poussions au large et sautiller autour du charbon mourant, avec toutes les apparences de la déconvenue la plus complète.

Nous avions le plus grand désir de nous arrêter à Fonteboa, pueblo que l'on nous avait désigné; mais nous nous aperçûmes trop tard que nous l'avions passé. Or, comme il nous était impossible de songer à remonter avec le triste moyen que nous avions de ramer, et que nous n'avions pas aperçu un être humain depuis Iça, il fallut se résoudre et descendre. Par bonheur il nous restait

un peu de vache marinée et de farine. La nuit vint noire comme de la poix, et nous continuâmes de nous laisser aller au courant, ayant un grand désir, mais un faible espoir, de voir les lumières de quelque pueblo et d'entendre les chiens aboyer. Il eût été inutile de nous désespérer; cependant notre situation devenait critique. Si nous allions passer Égas comme nous avions passé Fonteboa, que ferions-nous alors? Nous écoutions et regardions sans cesse, mais le bourdonnement des escarbots, les rauques coassemens d'innombrables grenouilles, et encore le lamentable cri de l'oiseau de nuit, c'était tout ce que nous entendions. Nous vîmes une fois une lumière à un tiers ou à un grand mille de la rivière : était-ce une mouche à feu, une étoile, ou un feu-follet? Nous ne pûmes nous en assurer à cause de l'attention qu'il fallait donner au bateau, et elle disparut. Le lendemain au matin, nous vîmes deux Indiens qui traversaient la rivière dans un petit canot : nous les hélâmes, mais ils n'y firent aucune attention, et s'éloignèrent. Nous arrivâmes enfin à une chacra, où nous achetâmes des provisions.

Le 19, au point du jour, nous entrâmes dans Casara, pueblo que l'on nomme quelquefois *Alvarens*, et qui se compose d'une longue rangée de maisons et de ranchos. Il est habité en grande partie par des Indiens et par quelques blancs. A partir de ce point jusqu'à l'embouchure du Maragnon, il

n'est pas rare de voir les femmes manœuvrer les canots; et comme il peut arriver qu'elles aient à se défendre contre les animaux qui les attaquent de préférence, elles prennent des armes : c'est probablement un fait de cette nature qui aura donné lieu aux récits des Amazones, qui ont été propagés par Orillane et ceux qui l'ont suivi. Le pays qui borde le Maragnon est, à peu d'exceptions près, une plaine continuelle, ou plutôt un plan incliné qui descend imperceptiblement vers l'Atlantique; mais le terrain, bien que plat, n'est point marécageux, attendu que les bords sont de quelques pouces au-dessus du niveau de l'eau. Ils sont couverts de bois, dans lesquels s'élèvent quelques grands arbres.

Après avoir quitté Casara, nous nous dirigeâmes vers la rivière Teffe, sur laquelle est située la vallée d'Égas, à une lieue et demie en la remontant, et là nous apprîmes ce que c'est que les *Brancos* ou Blancs. Je crois que primitivement les Européens envoyés sur les bords du Maragnon furent des condamnés, et dernièrement quelques matelots portugais s'y sont établis pour trafiquer; mais, condamnés ou matelots, à peine arrivés sur les bords du Maragnon, ils se trouvèrent non plus dans les derniers rangs de la société, mais bien les seigneurs et maîtres du pays, et comme en cette dernière qualité il n'ont *na braços* (point de bras), pour remédier à cet in-

convénient ils jugèrent et jugent encore convenable de se servir des Indiens. C'est dans cet intérêt que, nous dit-on, une loi autorisait autrefois les Brancos à prendre les Indiens et à les faire esclaves pour dix ans. Bien que cette loi ait été rapportée, nous apprîmes à Égas qu'en ce moment même il y avait dans les bois deux Brancos qui cherchaient fortune. Souvent des familles entières sont enlevées ainsi.

Quand les Indiens sont avertis que les Brancos sont dans ces expéditions-là, ils creusent des trous dans les sentiers et les différentes parties de bois, fichent de forts épieux empoisonnés; après quoi ils placent par-dessus en travers, et couverts de feuilles ou de terre, de légers bâtons pourris; et si un homme vient à tomber sur ces épieux, on dit qu'ils lui donnent la mort sur-le-champ. S'il arrive que les Brancos ne soient pas assez heureux pour prendre les Indiens, reste la ressource de les acheter aux petits chefs qui peuvent en avoir de captifs et qu'ils tiennent dans les corals pour les cuire et les manger, ou pour les échanger contre des denrées. Un Branco d'Égas nous dit que son beau-père, étant allé dans le bois pour chasser aux Indiens, vint à l'habitation d'un de ces gens qui avaient des prisonniers à vendre, et qu'au fond d'un mets qu'on lui offrit il trouva un pouce humain. Il est bien démontré, au reste, que les Indiens ne sont

cannibales que par faim, car ceux qui les retiennent dans les corals ne les traitent pas avec cruauté. Quand on a besoin d'un homme pour la cuisine, le propriétaire lui souffle une flèche empoisonnée, il tombe, et on l'entraîne sans que les autres y fassent attention, la coutume et la nécessité les ayant amenés à ne point regarder ces pratiques comme blâmables. Le vicaire-général nous compta une anecdote touchant une fille qu'un blanc voulait acheter de son maître, mais qui préféra à la captivité que lui offrait le blanc, qui lui eût sauvé la vie, rester avec ses parens et être mangée à son tour.

On nous décrivit plusieurs animaux qui fréquentent les bois et les rivières aux environs d'Égas. Le tapir ou *anta*, qui est le même animal que la *vachywaka*, le *dante* ou la *granbeastia* du Pérou, a une petite trompe longue de quatre pouces à peu près, dont il se sert comme l'éléphant, et il est gros comme un bœuf. Les tigres (*onças*) y sont nombreux et de diverses espèces, depuis le grand animal noir qui égale, dit-on, la taille d'un bœuf, jusqu'à celui qui n'est guère plus grand qu'un chat; et on nous dit que l'onça, quand elle attaque le tapir, se jette sur son dos, et que celui-ci l'emporte dans les bois cherchant à l'écraser contre quelque grand arbre.

Les alligators sont très nombreux aussi; mais il suffit d'un coup léger sur le revers du cou pour

les tuer sur-le-champ. On nous parla aussi d'un énorme serpent qui infeste les lacs, nombreux dans cette partie de l'Amérique méridionale; on nous le peignit comme étant d'une telle grandeur que le lac où l'on sait qu'il se trouve est inhabité, et que le danger de le rencontrer est si grand que les canotiers n'entrent jamais dans un lac inconnu, sans sonner du cor ou faire un bruit quelconque afin de s'assurer si le serpent y est: dans ce dernier cas, il répond au canotier par un son creux, et le canotier se retire. Les oiseaux ne passent point au-dessus du lac où est ce serpent. On dit qu'il a de diamètre la hauteur qui sépare la terre de la hanche ou de la taille d'un homme. Un négociant anglais me raconta à Para qu'un de ses amis, se rendant à Marajo pendant la saison des pluies, vit, sur un petit pont à moitié couvert par l'eau, une partie du corps d'un serpent énorme, dont on ne voyait ni la tête ni la queue, qui, l'une et l'autre, étaient cachées dans la montagne ou les buissons de chaque côté du pont.

Il y a à Égas des grenouilles ou des crapauds mortellement venimeux, et quelques Indiens, ayant mangé de ces grenouilles, en moururent. Les singes sont en général petits.

Il y a une grande variété d'oiseaux qui ont tous de beaux yeux clairs, et un chant agréable, quoique plaintif. Ils sont tous bons à manger.

Égas compte quatre cents habitans dont beaucoup sont des Brancos, et la ville est située sur une pointe découverte, sablonneuse, qui fait partie du rivage oriental d'un bassin formé par la rivière Teffe : les maisons sont la plupart blanchies et dans le goût européen, mais elles n'ont qu'un étage.

Sur le même bassin, mais du côté opposé à Egas, est Nogueyra, qui se trouve à une lieue et demie de distance. Les femmes d'Égas, outre les soins domestiques et ceux des chacras, font aussi les pots et peignent les calebasses-cuyas, fortes gourdes qui viennent sur les arbres, et que l'on coupe en deux pour faire des tasses ou des bassins : on les couvre d'abord d'un vernis noir ou bleu, qu'on parsème ensuite de figures curieuses et de diverses couleurs. Cette invention est tout-à-fait indienne. Ils prétendent que le vernis rend l'eau plus fraîche à boire.

Barra de Rio-Negro. Effroi des femmes devant un télescope. Serpa. Villanova. Obidos. Santarem. Singulier moyen d'avoir de l'argent. Baie de Limoeiro. Santa-Anna.

Le mercredi, les Indiens étaient prêts, et nous sortîmes de la rivière Teffe, qui se jette dans le Maragnon par deux embouchures, pour rentrer dans ce fleuve, dont nous suivions la rive droite : il y avait beaucoup de petits bois flottans dans le courant. Ayant rencontré un Branco qui nous dit que son beau-père avait deux tapirs dans une chacra

sur un lac, nous y entrâmes. Ce lac se nomme *Peixe-Yeuna*, et il a environ une lieue de long, une demie de large, et communique avec le Maragnon par un *igarape*, long de trois quarts de mille, et qui a soixante ou soixante-dix pieds de largeur : les bords de ce lac sont âpres et à pic. Nous revînmes ensuite dans le Maragnon qui, le lendemain, était d'une telle étendue que nous pouvions à peine en distinguer les rives, et il avait plutôt l'air d'une mer que d'un fleuve. Vers le coucher du soleil, nous vîmes le Coary, rivière qui se décharge dans le Maragnon, et vient du sud.

Le dimanche au matin, nous passâmes devant une petite baie où se décharge la bouche inférieure de la Japure, et les Indiens appellent cette embouchure *Codaja*. Ils disent que quelques sauvages, nommés *Muras*, habitent sur ses bords. Le lendemain, dans la nuit, nous passâmes devant la rivière Puru, qui vient du sud.

Deux jours après, nous arrivâmes à la Barra de Rio-Negro. Cette rivière a l'apparence du marbre noir; mais cet effet doit être attribué à la nature ferrugineuse du sol sur lequel elle coule. Dans les endroits où l'eau est peu profonde, celle que l'on puise en petite quantité est limpide et brillante. Nous séjournâmes quelques jours dans la ville de Barra pour attendre un passage sur le vaisseau qui descendrait le plus prochainement à Para. Nous

nous arrangeâmes à cet effet avec le cabo ou maître d'une embarcation, qui n'attendait que le moment de partir. Cet homme était un Français venu à Para comme forgeron, et qui avait remonté le Maragnon, où il avait épousé la fille naturelle d'un Branco, propriétaire de l'embarcation. Nous allâmes savoir la place qui restait à bord pour nous, et nous y trouvâmes un espace libre de huit pieds de long à peu près, de six de large, et que nous estimâmes à quatre et demi de hauteur; mais nous comptions ainsi nous débarrasser des ennuis que nous avaient donnés les Indiens, et nous acceptâmes. Le vicaire-général de Barra avait un télescope qui faisait l'admiration des Indiens, et l'effroi de leurs femmes, qui allaient tous les jours à la rivière se baigner, et attribuaient à cet instrument non-seulement la faculté de rapprocher, mais encore celle de retourner et de prendre à la renverse les objets. Elles étaient toujours au guet quand elles descendaient à l'eau, et s'il arrivait que le télescope du bon padre fît son apparition pendant qu'elles y étaient, elles se précipitaient à la hâte plus avant ou couraient se cacher. C'était à peu près à ce point que s'étendait la chasteté de ces femmes; car leur pudeur n'est point jusqu'à présent leur vertu la plus renommée.

Le 19 au matin, je me réveillai dans le bâtiment qui descendait au courant du Maragnon. Nous n'étions pas depuis long-temps à bord, quand nous nous

aperçûmes que maître, pilote, équipage, personne ne savait conduire un bâtiment, et, à la prière du cabo, je me mêlai un peu de la manœuvre.

Le lendemain, à midi, nous arrivâmes à un pueblo neuf et que l'on bâtissait encore. Le padre me dit qu'il s'occupait, par ordre du gouvernement, à fonder un pueblo de la tribu Mura qui avait jusqu'alors vécu dans les bois, sans lois, gouvernement ni religion. Il avait réussi à réunir une centaine d'Indiens dans l'espace de deux mois. Nous rencontrâmes plus loin des canots conduits par des Indiens qui avaient de légères barbes et des moustaches, avec les traits européens, toutes choses très rares parmi les Indiens. Dans l'après-midi nous passâmes devant la rivière Madeira.

Le lendemain au matin, nous trouvâmes le vaisseau en repos, et amarré à un arbre à quelque distance au-dessous du pueblo de Serpa, ou débarcadère d'une chacra où le cabo avait quelque affaire à traiter. Nous allâmes avec le cabo dans la *montarie*, ou petite chaloupe du bâtiment, pour examiner le pueblo, habité presqu'entièremeut par des Brancos. Nous apprîmes que Serpa est un des plus vieux pueblos de la rivière.

Quand on quitte Serpa, la rivière coule à l'est pendant trois ou quatre lieues, puis elle tourne au nord-est par l'est jusqu'à la dernière partie du jour suivant, et alors elle se dirigeait au nord-est par

le nord vers une terre haute et boisée dont le sol était rouge, et, vue de loin, avait l'aspect d'une montagne. En approchant de ce point, le courant devint plus fort, et il charriait des arbres, des roseaux ou des herbes. Nous ramassâmes aussi quelques pierres-ponces.

Le dimanche au matin, nous passâmes devant l'embouchure de la rivière Mauy, et, à une demi-lieue au-delà, nous jetâmes l'ancre dans une petite anse peu profonde vis-à-vis du pueblo de Villa-Nova, sur la rive droite du fleuve. Villa-Nova étant le dernier pueblo de la comarca de Rio-Negro, a été créé port impérial. Nous allâmes voir le commandant, qui nous fit servir de la guarana, avec de la limonade. La guarana se fait avec le bois d'une plante qui croît dans plusieurs parties du Brésil, mais que les Indiens de Villa-Nova savent seuls préparer. On estime beaucoup cette boisson comme fraîche pour le sang et diurétique; mais, prise à l'excès, elle a pour résultat une grande irritation nerveuse.

Villa-Nova est une rangée irrégulière et interrompue de maisons et de ranchos d'un demi-mille à peu près de longueur, et est défendue par deux mortiers. A une lieue et demie au-dessous, sur la même rive, sont plusieurs bâtimens nommés *la Commendâcia-balâv*, consacrés par le gouvernement à tracer les frontières des comarcas de Para et de Rio-Negro.

Le commandant de Villa-Nova nous ayant autorisés à nous rendre à sa chacra pour nous procurer un renfort de bananes, nous arrivâmes au large de cette chacra au soleil couchant, et nous nous y rendîmes au moyen de la Montaria. Elle était gardée par un vieux nègre estropié et borgne, qui vint nous reconnaître entouré d'une troupe de chiens. Le cabo, qui était toujours prêt à faire parade d'autorité, voulut parler au gardien au nom de son maître avec beaucoup de hauteur; mais loin de réussir ainsi près du nègre, celui-ci lui répondit qu'il n'y avait rien pour lui, sinon *carapane*, *motuca* et *piùm* (trois des pires espèces d'insectes).

Le lundi, dans l'après-midi, nous attérîmes dans une petite anse au-dessus de laquelle est une chacra avec une chapelle qui y est attachée. La situation est riante, et l'effet pittoresque. Là nous fûmes reçus par le propriétaire, robuste vieillard qui ne pouvait revenir de ce que nous étions Anglais et arrivions du Pérou. « Oh! s'écriait-il, je me rappelle le « temps où l'on aurait regardé comme un miracle la « présence d'un Anglais dans le Para. Maintenant il « y a plusieurs négocians anglais dans le Para, et « vous, vous venez du Pérou! cela peut-il bien « être? » Il nous montra ensuite une fabrique de grosse poterie qu'il avait établie, et nous conduisit après cela près de sa femme et des filles de la maison, qui préparaient le manioc. La mère était assise,

ayant deux ou trois tamis dans lesquels elle passait la plus fine fleur de la farine, qui était d'une blancheur extrême. Quant à ses filles et aux Indiennes, elles se tenaient debout, groupées près d'un grand poêle ou four, où les gâteaux cuisaient.

Le 25 à midi nous étions devant le grand pueblo d'Obidos, situé sur une hauteur de la rive gauche, qui est à peu près à pic du côté du fleuve, et en pente douce du côté opposé. Nous n'y allâmes pas, mais plusieurs maisons nous parurent bien bâties et l'église grande. A Obidos, le canal a, dit-on, une demi-lieue, et contient tout le Maragnon.

A une lieue et demie au-dessous d'Obidos, nous fûmes contraints par un coup de vent de jeter l'ancre devant une chacra, ou *engenho,* dont le propriétaire était venu, lors de la constitution, en Portugal, avec les députés de la province, et nous donnait d'amples détails sur l'état de l'Europe et du monde, qu'il connaissait parfaitement, suivant lui.

Le gros temps passé, nous retournâmes à bord; mais, au moment où nous levions l'ancre, notre hôte vint nous jeter quelques regards d'adieu. Il était entouré de sa femme, d'un garçon et de deux filles qui avaient une longue chevelure brune, des yeux noirs et de jolies figures.

A partir de ce point, les rives du fleuve se couvrent de plantations de cacao qui ont des milles entiers d'étendue, mais sans grande profondeur.

Les arbres nous parurent plantés en rangées régulières, mais très serrées les unes contre les autres. Ils étaient tous d'une hauteur égale, et le feuillage avait une teinte jaune.

Le fleuve s'étendit de façon que nous ne pouvions du regard en embrasser toute l'étendue, que coupaient plusieurs îles.

Le 27, avant le jour, nous jetâmes l'ancre en face de la ville de Santarem, située sur la rive droite de la rivière Tapajos, et à trois lieues environ d'une grande ouverture où les eaux du Tapajos et des rivières plus petites se perdent dans le Maragnon. Cette ville n'est pas tout-à-fait aussi grande que celle de la Barra-de-Rio-Negro. Elle a plusieurs rues, dont les maisons se tiennent et sont de dimensions à peu près égales. Celle que j'habitais faisait partie de plusieurs habitations appartenant à la même personne, et qui avaient toutes une communication au moyen de grandes portes, de façon qu'en les ouvrant (car elles étaient tout simplement fermées à serrures et à verrous) tout un côté de la rue pouvait former une seule maison, quoique les cours, ou enclos, sur les derrières, fussent distinctes. Ces maisons sont couvertes en tuiles, et l'église a deux petites tours carrées. On me raconta relativement au quartel, un fait qui nous parut, à nous autres Anglais, assez singulier. Le commandant militaire voulant y faire des embellissemens

sans qu'il eût les moyens pécuniaires nécessaires, résolut que toute personne qui serait prise hors de chez elle à certaine heure de certaine nuit, serait mise en prison et retenue jusqu'à paiement d'une somme fixe, un milrei, je crois, qui fait cinq ou six schellings.

Le 3 avril nous passâmes devant la rivière Xingu qui vient du sud, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Gurupa, un des plus vieux postes ou établissemens des Portugais dans cette partie du Brésil. Gurupa consiste en une longue rue, bâtie parallèlement au bord de la rivière. La plupart des maisons sont ombragées par des orangers, mais l'apparence de la ville n'est nullement florissante, bien qu'elle ait été autrefois réputée un lieu important.

Le 5 avril nous quittâmes le principal lit de la rivière pour entrer dans quelques étroits passages qui forment ce que je conçois être un delta. Il me parut que le Maragnon, après avoir été accru par le Xingu au-dessus de Gurupa, prend une direction plus septentrionale jusqu'à ce que, rencontrant des obstacles à la pointe de quelques grandes îles, une partie de ses eaux tourne au sud-est, et forme ce que l'on appelle l'île de *Marajo*. Cette terre en delta, pareille toutefois à celle de l'Yrrawady et d'autres grandes rivières, est coupée par des criques ou nullahs sans nombre, et c'est là que nous

entrâmes, au lieu de rester dans le principal canal au sud-est.

Ces passages sont si nombreux, si tournans, et tellement pareils, que les Indiens eux-mêmes sont contraints de laisser de vieux haillons sur les arbres, à certains endroits, pour retrouver leur chemin. Nous passâmes devant deux *resistos*, où un officier et quelques soldats stationnent pour surveiller la navigation : ce sont certainement les derniers lieux qu'un être humain pourrait choisir pour sa résidence.

Le 13 avril nous arrivâmes à un endroit ouvert, que l'on nomme *la baie de Limoeiro*, formée par les eaux de la grande rivière Tocantins, qui vient du sud et se précipite à travers les passages secondaires du Maragnon. Les eaux réunies du Tocantins et des petits passages du Maragnon prennent ici la direction du nord, et c'est sur la rive droite ou orientale de cette branche qu'est située la ville de Para.

Pendant que nous étions à attendre dans la crique, les Indiens s'amusaient à parcourir les bois et à ramasser de petits coquillages à la marée basse; mais quelque agréables que pussent être pour eux ces temps d'arrêt, ils ne l'étaient nullement pour nous. Nous partîmes enfin, et arrivâmes bientôt à Santa-Anna, pueblo petit, mais joli en comparaison de toutes les autres stations du Maragnon. L'église

est grande et bien bâtie, et tandis que nous attendions la marée, nous vîmes une procession y porter un corps qui était venu en bateau de quelque chacra du voisinage.

Quand on a quitté Santa-Anna, le canal devient plus étroit et plus sinueux : ce qui lui a fait donner le nom de *Igarupe-Merim*, mots qui signifient, je crois, *le petit passage*. Dans l'après-midi nous vîmes la rivière Moju, qui peut avoir un quart de mille de largeur.

Para. Description. Tigre privé. Chevaux de Para. Départ pour l'Angleterre. Considérations générales.

Le 17 avril, dès le matin, nous eûmes enfin le bonheur de voir la ville de Para, et j'eus la satisfaction plus grande encore d'y apercevoir une frégate de la marine impériale, commandée par un de nos compatriotes. Nous fûmes à peine à l'ancre que je me rendis à l'hôtel du président. Il y avait dans le port trois bricks anglais qui attendaient leur chargement.

Nous fûmes très bien accueillis à Para par un négociant anglais, M. Campbell. Cet homme dans une de ses excursions à l'intérieur s'était procuré une jeune onça, ou tigre noir, qui avait alors, je crois, la grosseur d'un chat, mais quand nous vîmes cet animal, il était très formidable. Je ne dirai pas qu'il avait la longueur des membres d'un tigre du

Bengale, mais il était plus gros et pesait plus, j'en suis certain. Sa force de muscles était extraordinaire. Il aimait à être couché le dos contre terre, et la tête ainsi que les quatre pates en l'air. Dans une de ces occasions, j'étais dans une galerie à le regarder, quand un chien vint à passer. Le tigre le vit et s'élança sur lui de la position renversée où il était, et sans paraître se retourner. Par bonheur le chien l'avait vu et s'éloigna de sa portée, habitué qu'il était à se tenir à une distance respectueuse. Cependant le tigre se régalait à l'occasion des animaux qui ne connaissaient pas sa force. Mon malheureux perroquet passa une fois par son gosier presque sans y penser. On nous parla d'une circonstance toute récente, où le tigre avait pris un cochon et l'avait emporté dans sa niche. Un chien s'y étant tout aussitôt précipité, chose étrange! le tigre ne fit aucune résistance, se jeta sur le dos comme s'il avait peur, et le cochon fut sauvé. Il avait absolument une niche à chien, placée dans une cour où les habitans de la maison passaient et repassaient continuellement, et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les enfans s'amusaient souvent à lui donner des coups de pied, qui certainement ne lui produisaient pas un grand effet. S'il se montrait de mauvaise humeur, on lui donnait du bâton; mais s'il était en colère, il était bon de se tenir loin de lui, car il eût certainement brisé sa chaîne

avec un peu d'efforts. On le lavait soir et matin, et il paraissait trouver beaucoup de plaisir à ce qu'on lançât de l'eau sur lui : le son qu'il faisait entendre ordinairement ressemblait au miaulement d'un chat, mais il n'était pas si élevé.

Un jour je me promenais dans un varanda avec le capitaine de la frégate brésilienne, quand nous entendîmes une exclamation subite dans la chambre où étaient les dames, et en même temps nous les vîmes se précipiter dehors tandis que les hommes s'armaient de chaises avec lesquelles ils se mirent à battre le plancher. Il paraît qu'un petit enfant qui était couché près d'un sofa avait averti sa mère qu'un serpent corail (coral), que l'on regarde comme venimeux, s'était glissé dans la chambre. Une cravache que je tenais à la main en fit justice.

La ville de Para est située sur une partie basse de la rive droite de la branche est du Maragnon. Tout-à-fait vis-à-vis et à deux milles environ, est la grande île des Onças, avec plusieurs autres plus petites. En descendant la rivière, à un peu plus d'une lieue au-dessous de la ville, est un rocher isolé sur lequel s'élève un fort nommé *Serra*, et au-dessus de la Para, à une lieue, est l'embouchure de la rivière Guama, que les voyageurs qui vont à Maranham montent, dit-on, dans la direction de l'est. La ville est défendue par deux forts.

Le principal édifice de Para est le palais, grand

carré à deux étages, et ayant au second un balcon couvert orné de grandes figures de bois à l'extérieur, et de feuilles de palmier entre les fenêtres. Plusieurs des bureaux du gouvernement se trouvent dans ce palais. A l'intérieur il est bien meublé, et dans la chambre principale est un portrait en pied de l'empereur, devant lequel il est d'usage, en certains jours, de passer en procession et de faire un salut.

Il y a à Para une cathédrale, et, je crois, huit ou neuf églises, y compris quatre ou cinq couvens. Les maisons de la ville sont grandes et en général bien bâties, formant des rues larges dont quelques-unes pavées, mais on n'y trouve pas ce bruit et ce mouvement d'affaires de la plupart des villes commerçantes. On voit rarement dehors les femmes distinguées. Quand une dame va visiter une voisine, on la porte dans un hamac suspendu à une perche, avec une large étoffe jetée par dessus pour l'empêcher d'être vue.

Il existe un singulier usage. Quand les habitans ont terminé leurs affaires et que la chaleur du jour est passée, ils ont habitude d'aller faire une promenade à cheval, et quand ils reviennent, ils laissent leurs chevaux sortir seuls et libres de leurs maisons: ces animaux s'en vont de leur propre mouvement sur un terrain vague près du palais et dans d'autres parties des faubourgs. Quand le jour vient, ils re-

paraissent à la porte de leurs maîtres, pour qu'on les fasse rentrer ou travailler. Ils ne sont cependant point commodes à monter, et n'aiment ni le mors ni l'éperon.

Le 7 mai enfin, nous levâmes l'ancre et quittâmes Para pour l'Angleterre; mais avant de faire cette narration, il est peut-être bon de renfermer ici l'impression du voyage dans quelques observations générales. On a vu comment, au commencement de notre route, nous nous retirions des lumières de la civilisation pour passer au milieu de peuples peu éloignés encore de la nature la plus sauvage. En continuant notre route, nous trouvâmes des traces, non de civilisation, mais de démoralisation européenne, l'injuste et oppressive domination des Brancos, et nous passâmes lentement de cet état de choses à un théâtre de ce grand commerce qui ramène avec lui la civilisation.

Je suis d'avis que le Pérou, dans la direction où nous le traversâmes, se compose de trois provinces distinctes tout naturellement. De la côte, à la première Cordillière et la Cordillière y comprise, est le district des mines. De cette première Cordillière jusqu'à Montagna, c'est-à-dire les bois qui sont sur le revers oriental des Andes, est un district non pas entièrement susceptible de culture, mais qui évidemment, à une certaine époque, nourrit une population considérable, comme le prouvent les traces

abondantes de la vieille culture péruvienne. A présent elle est relativement dépeuplée et inculte.

Depuis le commencement de la Montagna jusqu'à la frontière, est un district riche naturellement en productions végétales, gommes, baumes, teintures et plantes médicinales dont peu sont connues. On y trouve aussi, dit-on, divers fruits des tropiques, y compris le cacao.

L'opinion que je vais exprimer sur le premier de ces districts pourra étonner un grand nombre de mes lecteurs. Néanmoins je crois être juste en disant que non-seulement la côte du Pérou, mais celle du Chili et du Pérouvien, n'est à de rares exceptions près, rien autre chose qu'un désert de rocs, de sable et de salpêtre, dont la stérilité a pour cause principale le manque de pluie. Les terres qui font exception à cette stérilité sont quelques vallées qui servent de lit à de petites rivières dont le cours est vers la mer Pacifique; mais ces lieux d'exception même ne déploient pas ce luxe merveilleux que certains de leurs noms supposent, le sol de Valparaiso (*Vallée du Paradis*) entre autres.

J'ai déjà parlé de la tribu des Yaguas que nous vîmes à Pebas, et que j'imagine être les descendans des Incas ou de leurs gens, qui s'enfuirent dans la Montagna à l'approche des Espagnols: il me semble, et je n'oserais dire si c'est à tort ou à raison, que si les Parsis, adorateurs du feu en Perse, poussèrent

jusqu'au Pérou lors de leurs troubles et de leurs transmigrations, l'histoire des Incas, descendans du Soleil, est jusqu'à un certain point expliquée. Il s'agit de savoir si quelques-uns de ces Parsis, fuyant l'oppression de leur pays en descendant le golfe Persique ou la mer Rouge, n'ont pas pu arriver au Pérou en traversant la mer Pacifique, où le ciel est beau, et vers lequel pays leur trajet était facilité par de nombreuses îles; et si, ayant gagné le Pérou, ils ne furent pas les fondateurs de l'empire des Incas. Le teint et la physionomie de ces Yaguas correspondent à ceux de Bombay.

Quant à l'immense province de Para, il n'est guère possible de dire autrement que les Brésiliens, elle est *muy rica, muy*... très, très riche; mais il faut ajouter qu'il n'est aucun pays chrétien dans une condition plus barbare : je veux parler du système des Brancos. Le fait est que, dans les parties reculées de cette province, le pouvoir fait le droit, et la force la loi. L'empereur peut bien y envoyer des édits, et le président des ordres; le blanc isolé est empereur, et plus absolu que celui de Rio-Janeiro; ce n'est point ici une exagération : l'empereur a déclaré ces sujets indiens *libres*, les Brancos les chassent comme des bêtes fauves. Où est l'autorité absolue ? Dans le bas du fleuve même, et dans le voisinage immédiat de la ville de Para, les Brancos conservent encore un peu de leur turbulence et de

leur mépris des lois. Là, ils ne chassent plus, comme ils disent, *les Indiens sauvages*, mais ils commettent les vols les plus audacieux et des assassinats en masse. Les communications sont difficiles et les habitans pauvres. Tel est, suivant moi, l'état du plus beau pays du monde et du plus riche par sa nature.

Quant à définir la source du Maragnon ou quelle est la branche qui doit être considérée comme le principal bras de la rivière, il existe diverses opinions. Je ne regarde pas, toutefois, la branche qui porte le nom de *Maragnon* et continue le plus loin dans l'est et l'ouest, comme de beaucoup inférieure à l'Ucayali, ainsi qu'on l'a quelquefois pensé. En prenant le confluent des deux rivières pour centre et point de départ, si l'on mesure, on trouvera, je crois, que la branche occidentale est la plus considérable, et de plus, l'Ucayali et ses autres branches paraissent principalement formés par une réunion des eaux courantes, tandis que le Maragnon sort des Cordillières en un seul et large canal.

Pendant le passage, je demandai quelle était la signification du mot *maragnon*, et j'appris que c'était un mot composé, qui signifie *ce n'est point la mer*, et c'est le premier navigateur qui le découvrit qui lui donna ce nom. Le mot indien *para*, qui signifie *un grand amas d'eau*, peut donner aussi lieu à réflexion.

Puisque j'ai cité plus d'une fois l'Ucayali, il sera

utile sans doute de rapporter ici quelques renseignemens officiels sur les tribus qui habitent ses bords et les points collatéraux.

Le Mayorunas occupe l'angle que forme l'Ucayali avec le Maragnon sur la droite, s'étendant presque jusqu'à la rivière Auanacha. Cette tribu est très nombreuse et mériterait le titre de nation, puisqu'elle a un idiome à part. Quant à ceux qui vivent dans Sarayacu (6 degrés 35 minutes sud) ils sont dociles et industrieux. Les Capanahuas ou Busquipanes sont aussi établis dans le sud. Ces sauvages vont entièrement nus, et, par l'effet d'une sorte de piété, ils mangent leurs parens défunts, les fumant et les faisant rôtir comme les animaux qu'ils prennent dans les bois. Ils se divisent en plusieurs détachemens, et parlent un dialecte qui est en partie compris par ceux qui savent la langue puna.

On parle d'une nation très nombreuse qui est réunie en grands pueblos sur les bords d'une autre rivière aussi grande que l'Ucayali, et qui a pour voisin un autre peuple qui lui fait la guerre pour enlever ses femmes. Au sud, ils touchent aux Sencis, alertes et gais, qui ont une physionomie agréable et que leurs ennemis redoutent beaucoup. Ils vont nus comme les Capanahuas, et le seul signe de pudeur qu'ils donnent est une bande étroite que les femmes portent autour de la ceinture et qui est générale. Parmi toutes les tribus de l'Ucayali

qui ne portent pas de vêtemens, leur coutume est de brûler les morts et d'en boire les cendres dans la chicha.

Les Remos s'étendent des Cerros de Chanchaguya à Abayan; ils vivent dans l'intérieur des bois, et viennent rarement aux bords de l'Ucayali. Ils paraissent former une nation considérable, vaillante et très semblable à celle des Sencis. Les Cunibos les ont à plusieurs reprises attaqués pour s'emparer de leurs enfans et de leurs femmes.

Les Amahuacas occupent tout le pays entre les grandes rivières Cuja et Ucayali et les deux collatérales, Tamaya et Sipahua. Les Piros et les Cunibos font de grandes captures parmi ce peuple, qui est doux et docile, mais moins stupide que ne le sont en général les Indiens de cette Montagna.

Toutes ces tribus habitent la rive droite de l'Ucayali ; à gauche sont les Hottentots ou Pinhuas, comparés aux Hottentots d'Afrique, à cause de leur saleté. Les Panos les nomment *Puinahucya.* (C'est une expression indécente.)

Les Maparis habitent entre l'Ucayali et le Guallaga : ils paraissent très paisibles. Quant aux Silegnos, ils vivent réunis dans Saracayu. Les Piros et les Schipios sont doux et se livrent aux emplois domestiques; mais les Caschibos, peuple cruel et féroce, qui est la terreur de l'Ucayali, sont répandus sur les rivières de Pachiter, de Sipiria et d'Aguatia,

et ne perdent jamais l'occasion de faire du mal à celui qu'ils rencontrent. Ils sont connus pour manger de la chair humaine. Ils circoncisent les femmes de la même façon que les Setivos, les Cunibos, les Piros et les Schipios.

Les Campas, Antis ou Andes, s'étendent des frontières de Cuzco à celles de Tarma, et se divisent en nombreux détachemens. Quelques familles de ces tribus sont éparses sur les bords de la rivière Tambo, depuis Pisipaqui jusqu'à Jesus-Maria. Ils vivent tous en état d'hostilité.

FIN DU VOYAGE DE MAW.

WALSH.

VOYAGE AU BRÉSIL.

(1828-1829.)

Départ d'Angleterre pour Rio-Janeiro. Relâche devant Madère. Ville de Funchal, chef-lieu de l'île. Continuation du voyage. Une famille de marsouins. Vie d'un marin à bord. Merveilleuse beauté du havre de Rio.

Dans la matinée du 26 août 1828, je m'embarquai à Portsmouth pour le Brésil. Chemin faisant *la Galatée*, frégate de Sa Majesté britannique, qui m'avait reçu à son bord, relâcha le 12 septembre devant l'île de Madère. Aussitôt que l'opération du mouillage fut finie, la plupart des passagers, et moi du nombre, s'entassèrent sur les chaloupes afin de gagner le rivage. Nous vîmes bientôt, tandis que nous approchions, la ville de Funchal, chef-lieu de l'île, se développer sous nos yeux comme une vaste blanchisserie; car, de loin, ses maisons blanches, parsemées sur le penchant d'une montagne verdoyante, ressemblent tout-à-fait à des pièces de toile qu'on aurait étendues sur l'herbe pour les blanchir. Le bord de la mer est, en cet endroit, si sale et si boueux, que nous n'atteignîmes pas sans beaucoup de peine une porte magnifique, mais sans doute

peu passagère, qui nous introduisit dans Funchal. Les rues de cette ville sont extrêmement escarpées, car elles se dirigent toutes vers le sommet de la montagne, et sont pavées de petites pierres non-seulement fort pointues, mais encore très glissantes. Aussi ne sont-elles pas moins pénibles à gravir pour les piétons, que dangereuses à descendre pour les cavaliers. Nous rencontrâmes plusieurs chevaux espagnols qui en descendaient avec la plus effrayante vitesse, et nous croyions à chaque instant qu'ils allaient, eux et leurs maîtres, rouler de haut en bas; mais, avec une admirable sagacité, ces nobles animaux rapprochaient les pieds de derrière des pieds de devant dès qu'ils arrivaient à une partie extraordinairement raide, et sans plus d'efforts glissaient souvent sur le plan incliné l'espace de plusieurs verges à la fois, par suite de la vélocité qu'ils avaient acquise. Les fardeaux sont traînés par une petite race de bœufs, qui dans leur vieillesse approvisionnent d'ordinaire la boucherie. Ils sont toujours attelés deux de front, et un traîneau pouvant tenir une tonne de vin se rattache au joug par le moyen d'une forte courroie. Un paysan, armé d'une longue gaule dont l'extrémité est munie d'une pointe de fer, les conduit avec une corde qui passe dans un trou pratiqué au bout d'une de leurs cornes, et un autre marche derrière la machine avec un gros goupillon de guenilles imprégnées d'eau : de temps

en temps, il le jette sous le traîneau, qui, le franchissant, reste ainsi toujours humide, et glisse avec facilité. Les bœufs dont il est ici question appartiennent à une race montagnarde, fort petite, comme je l'ai déjà dit, et sont d'une couleur brune presque semblable à celle des souris. Ils paraissent fort doux, fort traitables, et le conducteur ne cesse de les exciter soit en les piquant, soit par de bruyantes clameurs.

Les gens de la campagne sont robustes, mais ils ont la peau singulièrement foncée, et leurs mains, leur poitrine, en un mot, toutes les parties de leur corps qui se trouvent exposées au soleil sont presque aussi noires que celles des nègres. C'est, suppose-t-on, la conséquence de l'origine moresque de la plupart d'entre eux qui vinrent des Algarves. Ils sont, en général, chargés d'embonpoint et portent des chemises de coton blanc, qui, même parmi les pauvres, me semblèrent d'une blancheur aussi éclatante que la neige. J'ai, à ce propos, remarqué qu'il y avait dans l'air des climats méridionaux quelque chose de favorable au blanchissage des étoffes. Je n'ai jamais vu le coton ni la toile y contracter, à force d'être lessivés, cette vilaine nuance de jaune si commune dans la froide et brumeuse atmosphère du nord de l'Europe; mais le chiffon le plus troué reste toujours aussi blanc qu'il a pu l'être dans son neuf. Les culottes

des paysans sont fort courtes, et leurs bottes montent jusqu'à moitié de leurs jambes, laissant jusqu'aux genoux un intervalle de peau noire à nu. Chaque homme porte habituellement une jaquette jetée sur les épaules, et tient à la main un long bâton. Mais la partie la plus remarquable du costume est un petit bonnet conique de coton bleu, bordé de rouge, qui recouvre à peine le faîte de la tête. Il se termine en pointe, et est muni, sur les côtés, de deux pates qui servent à le faire entrer autant que besoin. Cette coiffure bizarre et caractéristique est, m'a-t-on dit, particulière aux habitans de Madère, et adoptée par les femmes aussi bien que par les hommes. Je les ai vus l'ôter par la pointe pour saluer un ami qu'ils rencontraient, ajoutant toujours au salut : « Dieu vous bénisse! » Les femmes sont remarquables par leur grosseur et leur graisse, et, pour peu qu'elles soient avancées en âge, extrêmement laides et repoussantes. Leurs figures ont toutes la forme grotesque de celles des babouins, c'est-à-dire les os des mâchoires avancés et les pommettes saillantes; leurs seins sont énormes et flasques; ils pendent souvent fort bas, et ces difformités naturelles sont augmentées par une hideuse négligence de toilette. Les plus jeunes sont plus attrayantes et plus soigneuses de leurs personnes. Elles ont généralement des cheveux aussi noirs que le jais, qu'elles relèvent et rattachent en

chignon derrière la tête, sauf deux boucles qui tombent le long de leurs joues. Elles se coiffent tantôt avec les bonnets pointus dont j'ai parlé, tantôt avec des chapeaux de castor, décorés d'un large ruban et d'une boucle qui retiennent une plume d'autruche ou d'autre oiseau. Une pèlerine, espèce de manteau court en drap qui ne dépasse guère leurs épaules, cache leur cou, et leurs robes sont de cotonnade brune. Plusieurs de ces jeunes filles étaient si jolies, qu'il est à peine concevable qu'elles doivent un jour dégénérer autant que leurs mères. Elles sont très fécondes, et presque chaque femme mariée donne à son époux de six à douze enfans.

Une des rues que nous traversâmes était pleine de mendians, couchés au soleil le long des murs comme les lazzaroni de Naples, mais fort inférieurs à cette race robuste. Il y en avait d'âge et de sexe différens, et quelques-uns qui n'étaient pas trop misérablement vêtus. Il est d'usage que certains jours de la semaine on distribue des aumônes à certaines maisons, et tous les fainéans que nous vîmes étaient réunis pour les recevoir. Les habitations de ville sont en général grandes et solides, bâties en longues pierres de taille, et ornées de moulures qui surtout encadrent les portes et les fenêtres. Elles ont cependant l'air fort négligées et fort mal tenues; et quoiqu'elles regorgeassent d'habitans, elles ressemblaient à des ruines de nobles édifices qui ne sont

plus habités. Souvent un immense bâtiment, dont la magnifique façade attirait les regards, n'avait ni toiture ni plafonds, le rez-de-chaussée servant d'écurie ou de boutique. En somme, on remarquait à chaque pas l'absence complète de cette propreté et de ces mille inventions commodes qui rendent si agréable le séjour des cités d'Europe.

Quand nous eûmes gravi plusieurs rues les unes après les autres, non sans beaucoup de fatigue, car le soleil était brûlant, nous parvînmes à l'extrémité de la ville, et dès lors nous contemplâmes à loisir la partie de la montagne qui s'élevait immédiatement au-dessus de nos têtes, la ville elle-même qui se déroulait à nos pieds, et la mer qui s'étendait par-delà, le tout formant un spectacle d'une rare beauté. Si on regardait la partie la plus haute de la montagne, on voyait sa cime divisée en plusieurs échancrures profondes, dont les flancs étaient revêtus de bois. Parmi ces bois, formés principalement de châtaigniers, de noisetiers et de pins, on distinguait l'oranger, le citronnier, le laurier qui produit le camphre, et le palmier qui donne la gomme appelée *sang de dragon*. Au nombre des arbres indigènes de l'île, il y avait des cèdres de taille magnifique, mais ils deviennent chaque jour de plus en plus rares. Au-dessus de la forêt s'élevait un dais de noir et épais brouillard, voilant les plus hautes chaînes et descendant vers les pré-

cipices avec une variété infinie de lumière et d'ombre. Sur les confins de l'obscurité, on apercevait le couvent de *Nossa senhora d'el Monte*, la plus haute place habitée de ce côté de la montagne. Il était situé sur une éminence entre deux profonds ravins, entouré du feuillage le plus riche, et présentait, avec ses tours et ses créneaux qui sortaient du sombre brouillard, un coup d'œil fort pittoresque. Lorsque les Européens abordèrent pour la première fois à Madère, cette île était déserte, et cependant ils trouvèrent sur la montagne une statue de femme : aussi crurent-ils qu'elle devait n'y avoir pas été apportée par des mains humaines. Le monastère de Notre-Dame fut bâti au lieu où avait été découverte la statue, qu'on plaça sur le maître-autel de l'église, dans une châsse superbe. Toutes les fois que surviennent des calamités publiques, on la promène religieusement pour en arrêter les progrès; et quand elle n'est pas en promenade, une multitude de pèlerins la viennent sans cesse visiter pour leur compte particulier. Les marins sont surtout attentifs à remplir ce devoir. On rencontre des équipages entiers qui mendient dans les rues au-dessus, et qu'on voit ensuite, leurs capitaines à leur tête, gravir la montagne avec les offrandes qu'ils ont pu recueiller. De toutes parts, autour du saint lieu, sont parsemées les maisons de campagne des négocians les plus respectables

de l'île, auxquels on donne encore aujourd'hui le nom de *quintas,* parce qu'autrefois la cinquième partie de leurs revenus appartenait de droit aux seigneurs.

Nous retournâmes à bord dans l'après-midi, et bientôt *la Galatée* remit à la voile. Peu après avoir quitté Madère, nous rencontrâmes une brise qui nous entraîna toute la nuit avec une vitesse de douze nœuds par heure, et le matin suivant nous étions déjà à cent vingt milles de l'île. Déjà nous concevions l'espérance d'être tombés, même sous cette haute latitude, dans la mousson du nord-ouest; mais vers une heure le vent mourut tout-à-fait. C'était un dimanche, et on célébra l'office divin sur le pont.

Dans la soirée du 23 il y eut à bord une alerte générale, causée par un banc de marsouins à nez de bouteille qui nageaient le long des flancs de la frégate. Devant eux était une bande considérable de poissons volans qu'ils poursuivaient, et, nombreux d'une quarantaine, ils cheminaient sous les sabords de *la Galatée,* qui ne filait pas moins de huit nœuds. Pendant plus d'une heure ils marchèrent au pas avec nous, cherchant sans cesse à nous dépasser, mais n'y parvenant jamais que de quelques verges et pour quelques minutes. Dès qu'ils eurent attirés nos regards, une espèce de soulèvement se déclara tant parmi les gens de l'équipage que parmi

les passagers : tous, nous courûmes à leur rencontre, munis de harpons ou d'autres armes, et nous encombrâmes le gaillard d'avant, le beaupré et ses vergues. C'était un fort singulier et fort récréatif spectacle que de voir cette famille de monstres marins fournir une course avec notre vaisseau, sautant ou plongeant devant lui et faisant bouillonner la mer par leurs manèges. Ils semblaient réellement animés du désir de nous battre; et quand l'un d'entre eux restait par hasard en arrière de ses compagnons, on le revoyait bientôt, se piquant comme de rivalité, s'élancer à moitié hors de l'eau, redoubler d'ardeur, et rejoindre les autres en tournant la tête et les yeux, et nous regardant tout-à-fait avec l'air de nous railler. Ils étaient en général longs de six ou sept pieds, de couleur grise, plus foncée sur le dos, et leur groin se terminait par une trompe semblable à celle de l'esturgeon, mais beaucoup plus saillante, qui avait la forme d'un goulot de bouteille : d'où le nom que les marins leur donnent.

Le 4 octobre nous n'étions plus qu'à deux degrés de l'équateur : on fit donc à bord tous les préparatifs pour la fameuse cérémonie de la réception de Neptune et de sa cour. Il avait été préalablement dressé une liste exacte de tous ceux qui n'avaient pas encore passé la ligne, et qui devaient, suivant les us et coutumes, être initiés à ce mystère. Sur les

huit heures du soir, l'officier de quart engagea le matelot de vigie à examiner soigneusement du côté de la proue les profondeurs de l'Océan. On brûla en conséquence des feux bleuâtres sur l'avant, et aussitôt la nouvelle retentit qu'une chaloupe s'avançait vers nous. Puis, une voix nous héla de la mer : — « Ho hé ! les enfans, quel est ce navire ? » — « *La Galatée*, frégate de Sa Majesté britannique ! » répondit immédiatement le capitaine, qui était monté sur le tillac. — « Et qui la commande ? » — « Sir Charles Sullivan ! » répliquâmes-nous. — « Et où va-t-elle ? » — « A Rio-Janeiro. » — « Bien, » reprit la voix : — « Sachez, continua-t-elle avec beaucoup de solennité, que je suis Neptune. J'ai déjà eu le plaisir de votre compagnie par-delà la ligne ; mais comme je ne connais pas encore quelques gens de votre équipage, il faut que je leur rende visite. Ce sera demain dimanche, et je n'ai pas l'habitude d'enfreindre ce saint jour ; mais je vous prie de m'indiquer quand je puis venir à bord. » — « Vos scrupules sont honorables, monsieur Neptune, répartit le capitaine, et je m'estimerai heureux de vous recevoir lundi, entre une et deux heures. Je vous présenterai alors quelques enfans. » — « Fort bien, comptez sur moi, » risposta Neptune, et après ce dialogue il disparut, pour, hélas ! ne plus revenir.

Au jour fixé, en effet, un des passagers se trouva si gravement malade, que, d'un commun accord,

on supprima, par sympathie pour ses souffrances, la joyeuse cérémonie qui devait avoir lieu. Beaucoup d'entre nous furent charmés aussi, pour leur compte, d'échapper à une coutume dont l'observance ne promettait pas d'être fort agréable, comme on peut en juger par les détails qui suivent. Les acteurs qui s'étaient préparés à jouer un rôle dans la farce d'usage étaient au nombre de cinquante-sept, et tous auraient été vêtus d'un costume approprié à la circonstance. Il y aurait eu Neptune, Amphitrite, comme sa femme, et Triton, comme leur progéniture; deux ours avec leur gardien, et une grotesque multitude d'officiers formant le cortége de leurs majestés marines. Neptune se serait avancé sur un char traîné par huit chevaux, et on aurait amené tour à tour chaque novice, garotté solidement et les yeux bandés, devant lui. On eût ensuite assis le pauvre diable sur un baquet plein d'eau de mer, en le contenant au-dessus avec un simple drap. Puis, après lui avoir savonné le visage avec une composition de goudron et de suif, on l'eût barbifié avec une doloire. Pendant cette opération de toilette, on lui eût adressé les questions les plus burlesques, et toutes les fois qu'il aurait ouvert la bouche pour y répondre, on lui eût enfoncé la savonnette jusque dans le gosier, et, retirant soudain le drap, on l'eût plongé dans le baquet. Il y avait à bord cent quarante-huit personnes de

tout rang qui étaient enregistrées pour subir ce plaisant noviciat.

Le 9 nous prîmes le vent alizé du sud-est, et comme dès lors nous avançâmes avec une extrême rapidité, comme il y eut rarement besoin de changer la position d'aucune voile, les gens de l'équipage se trouvèrent exemptés de presque toutes les occupations qui leur sont ordinairement dévolues. Ils n'eurent plus qu'à s'acquitter le matin de légers devoirs, qui étaient pour eux moins une fatigue qu'une distraction, et à s'amuser le soir par des chants et des danses. La vie d'un marin à bord d'un navire de l'État semble être, en pareille circonstance, plus heureuse que celle de toute autre classe de mercenaires, sans parler des approvisionnemens qui ont été faits sans qu'il se mêlat de rien pour qu'il fût toujours bien nourri et bien vêtu. Pendant la journée, le pont était d'un bout à l'autre encombré par des groupes de matelots qui se livraient avec ardeur à divers petits travaux d'industrie, passant ainsi leur temps d'une manière à la fois lucrative et agréable. Quand arrivait la nuit, on s'abandonnait sans contrainte à la joie, toute discipline était relâchée, et chacun choisissait le genre de divertissement inoffensif le plus de son goût. Le tillac devenait salle de bal. Sur une pièce d'artillerie s'asseyait un joueur de violon aveugle, l'homme à coup sûr le plus généralement chéri du navire. Les vieux

marins formaient ce qu'on appelle *la tapisserie*, tandis que les jeunes remuaient bras et jambes avec autant d'allégresse que j'en aie jamais vue dans un véritable salon. De l'autre côté, était un chœur de chanteurs, qui, dans l'intervalle des contredanses, entonnait, sur les airs les plus gais, les plus joyeuses chansons. Sur le gaillard d'avant se tenait une troupe de drôles, pour qui chanter et danser étaient choses encore trop sérieuses. Excellens farceurs, pétillans d'esprit, ils se laissaient aller, aux dépens les uns des autres, à toute espèce de bons mots et de sarcasmes. Il est étonnant combien l'habitude de la discipline modifie le caractère des gens. Chaque matin, ces matelots reprenaient leur besogne avec le silence et la régularité d'une horloge, pour, le soir, se permettre de nouveau leurs amusemens et leurs mille bouffonneries.

Le 15 un changement de couleur dans l'eau de la mer, qui, de bleu-foncé qu'elle était, devint vert-clair, nous annonça que nous approchions enfin de la terre. Le lendemain en effet, à midi sonnant, favorisés par une bonne brise, nous entrâmes dans le havre de Rio, le plus magnifique assurément qui soit au monde. Notre pilote gouverna entre l'Ilha da Lage et la pointe de Santa-Cruz, à travers un passage d'environ cinq mille pieds seulement de largeur; et comme deux solides forteresses s'élèvent l'une sur l'île, l'autre sur la pointe, l'accès en paraît

être absolument impossible à une flotte ennemie. Lorsque nous eûmes dépassé les forts, la baie s'étendit devant nous, formant un immense bassin. Elle était entourée de romantiques montagnes, couvertes de bois. Celles-ci s'avançaient à une distance considérable dans le havre, et celles-là laissaient entre elles et la berge de profonds enfoncemens ou de creuses vallées remplies de villas. A notre gauche, était la ville de Rio, située entre plusieurs hautes collines, sans que toutefois, comme Rome et Constantinople, elle les recouvrît entièrement de maisons; mais les rues serpentaient autour de leurs bases, et il n'y avait que des églises et des couvens qui en couronnaient les cimes. Dans la baie, on apercevait des multitudes de navires de toutes les nations, tant de guerre que de commerce, et non entassés les uns près des autres comme dans nos ports étroits d'Europe, mais disséminés sur la surface des flots dans toutes les directions. Au loin, se montraient les monts Orgas, faisant un fond bizarre à ce tableau. C'est une rangée de pics granitiques hérissant la ligne de l'horizon, et perçant les nuages de leurs longs sommets pointus, qui s'élèvent vers le ciel comme des tuyaux d'orgue dans une vaste cathédrale : c'est de là qu'ils ont pris leur singulière dénomination. J'avais beaucoup entendu vanter la beauté de ce havre, mais la réalité surpassa encore l'idée que j'en avais conçue. On ne peut

guère le comparer à celui de Constantinople, leurs caractères sont si différens; mais il est certain que le premier l'emporte sur le second pour l'étendue, la majesté et le pittoresque. Il a l'air de ce qu'il doit vraisemblablement devenir un jour, le grand bassin d'une contrée magnifique que la nature semble avoir destinée à être tôt ou tard le marché de l'univers. Nous jetâmes l'ancre à la nuit tombante.

Spectacle de la baie au point du jour. La ville de Rio. Première impression que produit la vue des nègres esclaves; mais on a d'eux meilleure idée quand on les voit comme soldats, comme citoyens et comme prêtres. Les *ruas* et les *travessas*. Le campo de Santa-Anna. Rues obstruées par des montagnes. Agrémens de notre demeure au bord de la mer.

Le matin suivant, la baie nous présenta la scène la plus animée. Sa surface était un panorama mouvant de barques de toute espèce, qui sans cesse passaient et repassaient d'une rive à l'autre. Elles étaient généralement manœuvrées par des nègres, qui avaient pour seul vêtement une paire de culottes, et pour coiffure un vieux chapeau de paille. Ces embarcations étaient larges, avec une tente à l'arrière pour abriter les passagers du soleil, et conduites au moyen de quatre longues rames que maniait l'équipage noir [1]. Je descendis bientôt dans

[1] Lorsqu'en 1816 M. Auguste de Saint-Hilaire arriva devant Rio-Janeiro, des barques nombreuses se croisaient en tous sens dans la baie, et les pirogues légères creusées dans un seul tronc d'arbre semblaient voltiger sur les eaux. Différentes îles qui s'élèvent peu

la chaloupe avec plusieurs des officiers de la frégate, impatient que j'étais de poser pour la première fois le pied sur les côtes de l'Amérique méridionale. Nous débarquâmes vis-à-vis du *Largo do Paço* ou *Palais Carré*, sur une pente pavée en larges dalles de granit, et nous montâmes jusqu'à un quai que protégeait un parapet de la même pierre. Je découvris par la suite que Rio était environné par des montagnes de ce roc, et que, parmi les nombreux avantages naturels de la capitale du Brésil, il ne fallait pas oublier qu'elle avait dans tous les quartiers d'inépuisables et magnifiques carrières. Longeant le palais, nous prîmes la rue Direita, qui est la rue la plus vaste de la ville et le centre du commerce. Elle se prolonge parallèlement à la baie, et toutes les autres rues s'en détachent à angles droits. L'Alfandega, c'est-à-dire la douane, y est située, et je ne tardai guère à y voir ce que je n'avais encore jamais vu, la population noire soumise à un traitement dont tout Européen doit s'étonner.

Quand il s'agit au Brésil de porter ou de remuer

à peu au-dessus de l'eau passèrent rapidement sous les yeux et présentaient un spectacle enchanteur. Dans presque toutes sont de petites maisons basses, comme celles des environs de Rio-Janeiro, mais d'une grande élégance, avec un toit presque plat, relevé aux extrémités à la manière des pavillons chinois, et couvert en tuiles creuses. Des groupes de bananiers entourent ces petites habitations, et quelquefois un cocotier ajoute encore à la beauté du paysage. A. M.

des fardeaux, la tâche en est toujours dévolue aux nègres, et l'état dans lequel vous rencontrez ces malheureux est révoltant pour l'humanité. Ils étaient entièrement nus, à l'exception de quelques sales guenilles attachées autour de leur ceinture. Leur peau, à force d'être exposée aux injures de l'air, était devenue dure et calleuse; elle était couverte de cicatrices, et ressemblait à l'enveloppe grossière et noirâtre de quelque animal, à celle, par exemple, d'un éléphant dont le cuir ridé est parsemé de poils rares. Lorsqu'on les examine des pieds à la tête, leur organisation physique est telle, que vraiment on les prendrait pour des êtres d'un degré au-dessous du rang d'homme. Leurs talons formaient une saillie extraordinaire, *le muscle gastronimique* leur manquait, et vainement à leurs jambes cherchiez-vous des chevilles; leurs lèvres et leurs mentons avançaient singulièrement, leurs nez étaient plats, et leurs fronts renfoncés; enfin ils avaient tout-à-fait la tête et les jambes de la tribu des babouins. Les uns étaient attelés à des traîneaux, sur lesquels ils tiraient de pesantes charges; les autres étaient enchaînés ensemble par le cou et par les jambes, et, quoique ainsi embarrassés, ils n'en travaillaient pas moins rudement. Ceux-ci marchaient en rangs ou par longues files, avec de lourds fardeaux sur la tête, accompagnant leurs pas de sons cadencés, mais rauques et inintelligibles; ceux-là

dévoraient de jeunes cannes à sucre, comme des bêtes de somme mangent de l'herbe verte. On en voyait encore, près de l'eau, qui étaient couchés parmi des ordures, accroupis comme des chiens, ne paraissant ni attendre ni désirer un sort meilleur, ou plus d'égards, en somme, offrant si peu l'aspect humain, que non-seulement ils semblaient, mais qu'ils étaient réellement beaucoup au-dessous des divers animaux qui les environnaient. On n'employait pas, comme eux, les chevaux ni les mulets, car on s'en servait uniquement pour le plaisir, et non pour le travail. Vous en rencontriez dans les mêmes rues, qui étaient étrillés avec soin, et caparaçonnés avec luxe, qui piaffaient avec orgueil, qui jouissaient à coup sûr d'un sort meilleur que celui des nègres, et qui avaient l'air de regarder dédaigneusement les misérables chargés de fers et pliés sous les fardeaux, près desquels ils passaient, comme des êtres dont le rang était inférieur au leur dans l'ordre de la création. Il y avait beaucoup de ces nègres qui, à parler sérieusement, semblaient envier les riches caparaçons des brutes leurs semblables, et qui regardaient avec jalousie les brillans harnais dont elles étaient couvertes. Par esprit de rivalité, j'imagine, ils étaient passionnés pour les écharpes de différentes couleurs, et j'en vis un qui avait autour des reins un ignoble haillon soutenu par une sorte de bretelle rouge,

tourner à chaque instant la tête pour la regarder sur son épaule nue. Le plus grand nombre de ces infortunés, cependant, se souciaient aussi peu de vêtemens et de parure qu'un pourceau ou qu'un âne.

Mais quelques heures suffirent pour corriger la triste opinion que la vue de ces nègres m'avait porté à concevoir de leur race en général. D'autres se montrèrent bientôt à mes yeux sous un aspect différent et plus favorable. Tandis que nous cheminions par la ville, les sons d'une musique militaire parvinrent à nos oreilles, et nous découvrîmes qu'ils provenaient de celle d'un régiment stationné dans une des rues voisines. Le colonel venait de mourir, et les soldats attendaient que le corps sortît de la maison mortuaire pour l'accompagner à sa dernière demeure. Leurs visages présentaient tous différentes teintes de noir, mais la plupart d'entre eux étaient nègres. Leur équipement était irréprochable : ils portaient des jaquettes brunes, des pantalons blancs, et des bonnets ainsi que des ceinturons de cuir noirci, le tout tenu, de même que leurs armes dans le meilleur état. Leurs musiciens exécutaient un air funèbre plein de charme et de douceur, de la composition d'un des officiers, tandis qu'eux-mêmes faisaient diverses évolutions avec autant de régularité que d'adresse. Bien qu'ils n'appartinssent qu'à la milice, ils étaient néanmoins

aussi bien instruits, aussi disciplinés que des troupes de ligne peuvent l'être en Europe. C'était donc le premier pas de la gradation par laquelle la population noire de ce pays s'élève dans l'échelle de l'humanité : d'un état inférieur à celui de bête de somme, elle monte au rang militaire, et se montre aussi capable de discipline et d'instruction qu'aucun être humain d'autre couleur.

Notre attention fut ensuite attirée par des nègres, hommes et femmes, qui, les uns dans des corbeilles, les autres dans des boîtes ou sur des planches, dont ils avaient la tête chargée, offraient aux passans toute sorte de marchandises. Ils appartenaient à une classe de petits commerçans, dont quelques-uns débitent leurs denrées à domicile, mais dont le plus grand nombre les envoient débiter de cette manière, comme dans des boutiques ambulantes. Plusieurs de ces noirs gémissaient encore sous le joug de l'esclavage, et portaient chaque soir à leurs propriétaires une certaine somme d'argent comme produit de leur travail quotidien. Mais presque tous, m'assura-t-on, jouissaient de la liberté, et exerçaient à leur compte cette petite industrie. Ils étaient tous fort propres et fort avenans de leurs personnes ; même ils avaient beaucoup plus l'air décent et respectable que les blancs de pareille classe et de pareille profession. Tous les objets qu'ils étaleient en vente étaient de bonne

qualité et proprement tenus ; surtout ils vendaient avec autant d'honnêteté que de confiance, ne cherchant jamais à attraper personne, et ne soupçonnant pas qu'on voulût les tromper. J'achetai quelques friandises à une des femmes, et je fus frappé de la modestie et de la convenance de ses manières. C'était une jeune mère, qui avait avec elle un enfant, très gentillement habillé, dont elle paraissait folle. Je lui présentai un peu de gâteau, et tournant son brun visage d'abord vers elle, puis vers moi, il accepta en même temps qu'il me baisait la main. Comme je ne connaissais pas encore la monnaie du pays, je me trouvai ne pas porter sur moi une seule pièce d'argent qui eût cours, et j'allais être obligé de laisser mon achat ; mais la pauvre jeune femme, sans songer à se défier de moi, me supplia de l'emporter. « Outo tempo, outo tempo ! » Me répéta-t-elle en mauvais portugais. Hélas ! je suis fâché de dire que cette autre fois n'arriva jamais, car il m'a été impossible de reconnaître ou de retrouver la marchande pour m'acquitter de ma petite dette, quoique plusieurs fois je sois retourné exprès à la même place.

La nuit commença bientôt à tomber, et je vis alors avec étonnement une foule de personnes qui tenaient toutes de gros cierges allumés, en guise de torches, se réunir devant une maison. Comme je poursuivais ma route, il m'en fut mis un dans la

heures dîner avec lui, et quand je revins à l'heure dite, je trouvai sur ma route, quoique mon compatriote demeurât dans le quartier le plus commerçant, toutes les rues désertes, toutes les maisons fermées, et toute cette partie de la ville semblable à une cité des morts, aussi solitaire et silencieuse en plein jour qu'elle aurait pu l'être à minuit. Tous les habitans dînaient alors ou faisaient la sieste; et pendant ce temps il est d'usage que toute espèce d'affaire reste suspendue. Chez mon hôte, j'eus beau chercher au rez-de-chaussée une pièce dont la porte fût ouverte : il me fallut monter jusqu'au faîte de sa maison avant de rencontrer personne. Là, je découvris enfin M. Price, comme il s'appelait, et sa famille rassemblés dans le même appartement. On annonça bientôt que nous étions servis; mais avant que je passasse dans la salle à manger, un domestique me conduisit dans une chambre voisine où je dus modifier un peu ma toilette, c'est-à-dire quitter mon habit et le remplacer par une jaquette de calicot. Au Brésil, quand une personne riche donne à dîner, l'usage est de pourvoir chacun des convives d'un pareil vêtement aussi bien que de leur distribuer des serviettes.

Le soir, je rencontrai en me promenant la *rua dos Pescadores*, ou *rue des Pêcheurs*, dans laquelle demeurait M. Price, et qui va se terminer à une immense place appelée le *campo de Santa-Anna*.

Les boutiques, qui s'étaient ouvertes de nouveau, étaient pleines de toutes les espèces de marchandises qui se confectionnent dans les manufactures et dans les ateliers d'Europe. C'étaient des châles de laine, des mouchoirs de coton, des indiennes des plus brillantes couleurs, des draps, des soieries, des chapeaux, des bottes, des souliers, des bas, le tout pendu le long de la façade des maisons, et obstruant les portes et les fenêtres de leur riche draperie. Les objets que je viens de mentionner s'exportent en si grande profusion au Brésil, qu'ils ne coûtent pas plus cher à Rio, pour la plupart, que sur les marchés européens.

Après avoir dépassé un grand nombre de boutiques, j'arrivai à une partie de la rue qui, plus rapprochée de la campagne, cesse d'être commerçante, et n'offre dès lors que des habitations bourgeoises. L'isolement et la tranquillité de ces maisons formaient un frappant contraste avec l'entassement et le bruit des magasins que j'avais d'abord longés. Les fenêtres étaient, comme dans les villes turques, munies de persiennes à barreaux épais et serrés, qui laissaient à peine entrer quelque lumière, et au travers desquelles il était impossible de voir ou d'être vu. Elles étaient attachées par le haut avec des gonds, et s'ouvraient par le bas, de sorte que, pour regarder sur la voie publique, les habitans n'ont besoin que d'appuyer la tête contre et de pousser

devant eux. Dans presque toutes les maisons qui se trouvèrent sur mon passage, je vis le front de quelque femme presser un de ces volets, et dans l'entrebâillement j'aperçus un visage noir, basané ou jaunâtre, avec des yeux de la couleur du charbon, qui dardaient obliquement à travers l'ouverture, l'un vers le haut et l'autre vers le bas de la rue. A l'époque où la cour de Portugal se réfugia au Brésil, les croisées de toutes les maisons de la capitale étaient défendues par de telles *jalousies,* qui, faisant, lorsqu'elles étaient ouvertes, une saillie considérable, interceptaient le passage des rues étroites; mais il fut alors publié par un édit que, comme Rio était appelé à de hautes destinées, il devait s'en montrer digne par l'abolition de toutes ses coutumes gothiques, et adopter les diverses améliorations introduites dans les cités européennes; que la mode de barricader ainsi les fenêtres n'était pas moins insalubre que barbare et contraire au bon goût; qu'en conséquence, dans le délai de six mois les persiennes dont il est question devraient avoir toutes disparu, hormis des maisons bâties en terre. L'édit eut l'effet désiré, et aujourd'hui on ne rencontre plus de ces vilains volets qu'à d'humbles maisons dans les quartiers retirés.

L'aspect des rues de Rio est extraordinaire: elles sont très étroites, se coupent les unes et les autres à angles droits, et reçoivent, moitié la dénomina-

tion de *rua*, moitié celle de *travessa*. Les *ruas* ou rues commencent au bord de la mer et se prolongent en droite ligne jusqu'à une vaste esplanade intérieure. Les *travessas*, ou rues de traverse, sont terminées par deux chaînes de montagnes, en sorte que, quand je me trouvais à l'angle d'interjection d'une rua et d'une travessa, et que je regardais des deux côtés, je voyais aux extrémités de l'une la mer et la campagne, et à celles de l'autre les flancs sourcilleux des rocs escarpés. Si ce défilé de montagnes, dans lequel la partie la plus opulente et la plus populeuse, aussi bien que la plus vaste de la ville est enterrée, s'étendait dans la direction de la baie, il serait ventilé continuellement par des courans d'air, soufflant tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, et causés par des brises régulières de la terre et de la mer; mais, par malheur, il est situé transversalement, et le moindre souffle de vent qui passe est intercepté dans sa route par les deux chaînes de montagnes.

Lorsque je sortis enfin de cette gorge étouffante, ce fut pour entrer dans une immense plaine où débouchent toutes les rues qui partent de la mer; et je vis aussitôt que l'intérieur des terres n'offrait pas dans cette magnifique contrée un moins beau spectacle que la côte. La plaine en question était presque environnée par un vaste amphithéâtre de montagnes; leurs bases offraient à l'œil des pelouses de

la plus riche verdure, inclinées en pente douce, et terminées par des ceintures de forêts dont les arbres vous étonnaient autant par leurs proportions gigantesques que par leur variété infinie, et du milieu desquels s'élançaient leurs cimes sourcilleuses présentant toutes des formes diverses. Les unes se prolongeaient en chaînes, les autres se dressaient en pics, d'autres encore se brisaient par de brusques détours. Une de ces dernières est appelée, à cause de son aspect bizarre, *le Corcovado,* c'est-à-dire *le Dos-cassé,* nom qu'elle mérite bien. M'avançant de quelques cents pas dans cette plaine, je m'aperçus qu'elle était, de manière à former un quadrangle, entourée de bâtimens, et que dans le nombre il y avait le Palais du Sénat, le Muséum, la *Camera* ou *Maison commune*, et d'autres édifices publics. Il est donc à peu près certain qu'elle ne sera jamais rétrécie, et que la capitale du Brésil pourra se vanter long-temps de posséder sans doute la place la plus vaste du monde. Elle se nommait dans l'origine *Campo de Santa-Anna,* mais actuellement elle s'appelle *Campo d'Acclamaçao* ou *Place de l'Acclamation*, et les Brésiliens la regardent en quelque sorte comme sacrée, parce qu'elle a été le théâtre d'un des principaux événemens de leur révolution: don Pédro y fut, le 12 octobre 1822, proclamé empereur constitutionnel par les voix réunies de cent mille personnes.

Les premières impressions que produisit sur moi la ville de Rio furent très favorables. Les rues, en effet, quoique manquant de largeur, étaient bien pavées, et généralement bordées, tant à gauche qu'à droite, de trottoirs aussi amples que l'espace le permettait. Les maisons étaient solides et bâties en granit, avec les croisées et les portes encadrées dans des blocs élégamment sculptés de cette pierre, que les carrières situées au bout de chaque rue fournissent en abondance et de la plus belle qualité. Au nombre des heureux avantages de ce pays on doit mentionner qu'il n'est pas sujet à ces terribles accidens qui sans cesse se renouvellent sous une pareille latitude de l'autre côté du continent. Les tremblemens de terre sont inconnus au Brésil, et jamais le moindre péril n'y est redouté de l'ébranlement des lourds et hauts édifices. Les maisons des particuliers sont jolies, et toujours on y voit régner un ordre parfait. Les rues sont propres, et nulle part des tas d'ordures ou de mauvaises odeurs n'y affectent désagréablement l'odorat des promeneurs.

L'hôtel que nous avions loué, plusieurs de mes compagnons de voyage et moi, pour le temps de notre résidence, se trouvait absolument à l'autre bout de la ville, et à une distance considérable. Quand, à Rio, vous avez besoin de faire une course, ne croyez pas que jamais vous puissiez prendre une route directe : chaque rue est, sans aucune exagé-

ration, séparée de ses voisines par des montagnes; et comme il vous est impossible d'escalader leurs sommets, il vous faut en tourner les bases. Une chaîne de ces montagnes s'approche tellement de la mer, qu'il ne reste plus qu'un étroit espace entre elles et le bord de l'eau. Mais par-delà s'étend une autre vaste plaine, assez semblable à celle que j'ai décrite plus haut, et appelée *Catète,* sur laquelle est bâtie une nouvelle ville. Une rue avec des maisons d'un côté, mais donnant sur la mer de l'autre, la réunit à l'ancienne, et c'était dans cette rue que nous étions logés. Notre maison s'élevait au pied d'un roc qui la dominait avec ses flancs revêtus d'une riche végétation; en face, immédiatement sous nos croisées, s'étendait l'Océan, dont les vagues roulaient sans cesse sur un beau lit de sable fin, formant une petite baie, et se terminant par le superbe promontoire de Gloria. Son faîte est couronné de la magnifique église du même nom, et de charmantes villas parsèment ses versans. A l'opposé étaient les monts pittoresques qui formaient le côté oriental du havre, les uns sur le premier plan, les autres sur le second, tous garnis de forêts dont la verdure est éternelle, tantôt dorés par le soleil, et tantôt voilés dans d'épais brouillards, qui, roulant autour d'eux, produisaient une variété infinie de lumière et d'ombre. L'immense partie de mer que nous apercevions était sans cesse sillonnée par des

navires qui arrivaient et qui partaient avec les vents du matin et du soir. Enfin, nous n'aurions pu choisir notre habitation dans un lieu où la scène fût plus belle et l'air en même temps meilleur.

Limites du Brésil; son immense étendue; ses productions. Esquisse historique. Découverte du pays par Cabral. Il n'est longtemps qu'une colonie du Portugal. La famille royale portugaise est contrainte de s'y réfugier en 1808, et Jean VI l'érige en royaume. Don Pedro. Enfance et jeunesse de ce prince. Son goût pour les arts mécaniques, la musique, les chevaux et la chasse. Son esprit de duplicité. Il se fait proclamer empereur constitutionnel, et sept ans après chasser ignominieusement. Sa mort.

Maintenant que me voilà bien installé dans la capitale du Brésil, j'ose croire que le lecteur me saura gré de lui rappeler en quelques pages les principaux faits qui se rattachent à l'histoire de ce vaste pays. Mais, d'abord, il est nécessaire d'exposer sa délimitation géographique, qui semble avoir été soigneusement établie par la nature elle-même. L'Amazone, en effet, le sépare au nord de la Guiane et de la Colombie; la Plata le sépare au sud de la république de Buénos-Ayres. L'océan Atlantique baigne ses côtes de l'est, et la chaîne des Cordillières s'élève à l'ouest entre son territoire et celui du Pérou. Quoiqu'il comprenne une étendue six fois plus considérable que celle de la France, il ne compte qu'une population de trois millions d'âmes; encore sont renfermés dans ce nombre les sauvages dont

les hordes errantes habitent le désert. Les neuf provinces du Brésil, dont chacune pourrait presque former un État en Europe, portent les noms de Maragnon, Para, Pernambuco, Bahia, Rio-Janeiro, Saint-Paul, Matto-Grosso, Goyas et Minas-Geraes. Ses villes les plus importantes, en longeant la côte du nord au sud, sont Maragnon, Piauhy, Siara, Rio-Grande du nord, Para, Goyane, Paraïba, Pernambuco, Aleguas, Reregyppe-del-Rey, Bahia, Ilheos, Potto-Seguto, Espiritu-Santo, Rio-Janeiro, Saint-Paul, Sainte-Catherine et Rio-Grande du sud.

Le Brésil, ainsi appelé du brésillet, bois de couleur rouge qu'on y trouve, n'est surpassé par aucune contrée du Nouveau-Monde pour les richesses métalliques ni pour l'excellence et la variété des productions végétales. Il fournit au commerce du coton, du tabac, du sucre, du café, du cacao, de l'indigo, des cuirs, de l'ipécacuanha et les plus beaux bois pour la teinture, les constructions et les ouvrages de luxe. Il exporte aussi en grande abondance de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des diamans.

La découverte du Brésil, si vaste que soit cette contrée, n'est due qu'au hasard. En 1499 Vasco de Gama revint en Europe avec la certitude d'avoir trouvé le passage, par l'ouest, aux Grandes-Indes, qui occupait depuis si long-temps l'imagination des Espagnols; et l'année suivante, Emmanuel envoya

une flottille de treize voiles qui portait douze cents personnes, et dont le commandement était confié à Pedralvez Cabral, former un traité de commerce avec le roi de Callicut. L'escadre, afin d'éviter les calmes de la côte d'Afrique, prit une direction tout-à-fait occidentale; et, à la fin d'avril, se trouvant par 17 degrés de latitude sud, le commandant fut étonné de voir flotter certaines plantes. Le 3 mai il débarqua à Porto-Seguro, fut favorablement accueilli par les indigènes, fit examiner en secret leur territoire, et, convaincu de son importance, il lui donna le nom de *Santa-Cruz* ou *Sainte-Croix*, qui depuis a été changé en celui de *Brésil*. Il en prit possession au nom de la couronne de Portugal, et se hâta d'instruire son souverain de sa précieuse découverte. Cette nouvelle, confirmée par l'envoi de quelques-unes des productions du pays et d'un de ses habitans, éveilla la curiosité des monarques lusitaniens. Par leur ordre, et sous leurs auspices, plusieurs vaisseaux partirent successivement pour explorer les côtes, les fleuves et les rades du nouveau continent. C'est ainsi que le havre de Rio fut découvert, le 1er janvier 1531, par Martin Alphonso de Souza : il était appelé *Nitheroby* par les naturels; mais lui, supposant à première vue que cette magnifique baie n'était que l'estuaire de quelque grand fleuve, comme l'embouchure de l'Amazone ou de l'Orénoque, l'appela *Rio-de-Janeiro* ou *Rivière*

de Janvier, parce qu'il y était arrivé le premier jour du nouvel an. Bientôt le Brésil fut distribué par divers donataires en diverses portions avec des droits et des prérogatives considérables. Des villages, des bourgs, des villes s'élevèrent comme par enchantement sur le terrain le plus fertile, et sous le plus beau ciel des deux hémisphères. Cependant les conquérans marquaient leur passage dans le Nouveau-Monde par d'affreuses traces de sang. Réduit aux plus horribles extrémités, le peuple sortit plus d'une fois de son indolence, et prit les armes pour recouvrer sa liberté : néanmoins la discipline européenne triompha partout.

En 1580 le Brésil subit le joug de l'Espagne, mais soixante ans après, il fut rendu à ses premiers possesseurs. Plus tard, lorsque les colonies espagnoles de l'Amérique ont secoué le joug de la mère-patrie et se sont formées en républiques, il a encore appartenu long-temps au Portugal, et n'a jamais recouvré entièrement son indépendance. Mais ceci est anticiper sur les dates. Au commencement du XVIIIe siècle, l'Angleterre, toujours jalouse de la puissance française en Amérique, était parvenue à empêcher le Portugal de conclure une alliance avec le cabinet de Versailles. Le capitaine Duclerc se présenta devant la capitale du Brésil pour venger cette opposition. Mais il échoua dans son attaque, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut

massacré au moment où il posait les armes : ses soldats subirent le même sort. Désirant réparer l'outrage fait au pavillon français, Duguay-Trouin, aidé par une compagnie de négocians, parut avec quinze navires dans la baie de Rio-Janeiro, et fit bientôt cesser le feu des batteries qui défendaient le port. Les troupes françaises effectuèrent leur débarquement, et marchèrent en trois colonnes sur la ville. Le bruit de la foudre se mêlait au fracas de l'artillerie. Les vainqueurs entrèrent dans la place, et l'amiral fit tous ses efforts pour empêcher le pillage. Le gouverneur, qui s'était réfugié sur la flotte, consentit, après plusieurs sommations infructueuses, à racheter la ville moyennant un million cinq cent vingt-cinq mille francs, cent caisses de sucre, et de vastes approvisionnemens pour l'armée.

La paix d'Utrecht ramena la paix entre les deux puissances. Le territoire du Brésil s'agrandit; les fortifications de la capitale furent augmentées; les mines, mieux exploitées, devinrent pour la métropole une immense ressource. Mais la jalousie du Portugal entravait les progrès des colons dans les arts et dans l'agriculture : les Brésiliens étaient chez eux traités comme des esclaves. Cet état de choses ne pouvait changer que par le contre-coup d'une révolution européenne. L'armée de Napoléon, après avoir déjà envahi l'Espagne, allait envahir aussi le Portugal... Le 14 janvier 1808, il fut annoncé à Rio,

par l'arrivée du brick *Guerra-Vodolez*, que les Français et les Espagnols étaient entrés sur le territoire portugais pour s'emparer de la personne du prince régent, et que, le 29 novembre, il s'était embarqué avec toute la famille royale dans le havre de Lisbonne, avec l'intention de gagner Rio-Janeiro et d'y établir sa cour. Ces nouvelles furent reçues dans la capitale avec un mélange extraordinaire de chagrin et de joie; car si d'un côté les Brésiliens s'affligèrent des malheurs qui menaçaient de fondre sur la mère-patrie, à laquelle ils étaient encore attachés tendrement, de l'autre ils apprirent avec enthousiasme qu'un auguste souverain, dont ils avaient encore l'idée la plus flatteuse, daignait visiter leur pays et y fixer sa résidence. Sur-le-champ les préparatifs pour sa réception occupèrent toutes les pensées : on disposa pour lui et pour les personnes de sa suite, non-seulement le palais du vice-roi, mais encore chacun des bâtimens publics, n'importe quel en fût l'emploi, qui étaient situés sur la même place; et, de crainte qu'il n'y eût pas même ainsi assez de logemens, tous les propriétaires des maisons bourgeoises du voisinage furent obligés de quitter leurs demeures et d'en remettre les clefs aux magistrats, ce qu'ils firent à ce qu'il paraît sans la moindre hésitation. Enfin, des courriers furent sans délai dans les provinces pour y répandre l'heureuse nouvelle et pour enjoindre aux gouverneurs

de diriger vers la capitale des provisions de toute espèce.

Dès le 17, lorsque tous ces apprêts commençaient à peine, l'escadre royale fut signalée en vue de la côte, mais on se trompait. Elle avait été, le 9 septembre, assaillie et dispersée par une tempête, et il n'arriva qu'un seul navire sur lequel se trouvait une partie des femmes de la royale famille. C'était par hasard la fête de Saint-Sébastien, en l'honneur de qui l'usage est d'illuminer la ville : pour commémorer l'événement, on prolongea l'illumination trois soirs consécutifs; et pendant les trois jours on demanda au ciel, par de solennelles prières dans toutes les églises, le salut du reste des vaisseaux dont personne ne connaissait le sort. On passa un mois entier en suspens à ce sujet, et pendant cet intervalle les princesses demeurèrent à bord de leur navire dans le havre, de peur qu'elles ne violassent et l'étiquette et le respect dû au prince régent si elles débarquaient avant lui. A la fin pourtant, un exprès, venu de Bahia par mer, apprit aux habitans de la capitale que les princes avaient échappé à l'ouragan, qu'ils s'étaient réfugiés dans ce port, mais qu'ils ne tarderaient pas à gagner Rio : on était alors aux derniers jours de février. Le 7 mars, le régent, après avoir pris congé de Bahia, malgré les pressantes sollicitations des citoyens pour qu'il se fixât parmi eux, et leur pro-

position de lui construire un magnifique palais, atteignit la barre de Rio et entra dans le havre. On ne saurait dire combien fut grande l'allégresse publique. Toutes les maisons furent abandonnées, les montagnes se couvrirent de spectateurs, et, riches ou pauvres, ceux qui purent se procurer des barques allèrent à la rencontre de la flottille royale. Bref, entre autres démonstrations de joie, la ville fut illuminée neuf nuits de suite.

Aussitôt qu'il eut mis le pied sur le territoire brésilien, le régent jeta, avec solidité (on pouvait le croire) les fondemens du nouvel empire qu'il se proposait d'élever; il octroya une charte qui abolissait le vieux système de prohibition, jusqu'alors maintenu à l'égard du Brésil, accordait aux habitans du pays la permission de commercer avec toutes les nations étrangères amies de la couronne, et ouvrait les ports aux vaisseaux de ces nations. Puis, par un autre décret, don Jean, pour exciter les indigènes à entreprendre des spéculations commerciales, permit le libre exercice de tous les genres d'industrie à toutes les classes de Brésiliens. Auparavant, ils ne pouvaient, avec le coton qu'ils récoltaient, que fabriquer de grossières étoffes pour le vêtement des esclaves. De cette première année aussi datent, et la fondation d'une imprimerie royale et la publication d'une gazette. Si simple dans son action, et pourtant si puissante

dans ses résultats, la machine qu'on appelle *presse* avait été, trois siècles durant, prohibée au Brésil, par crainte des effets dangereux qu'on la supposait devoir y produire; et jusqu'en 1808 il n'avait été, dit-on, jamais imprimé une seule ligne dans toute cette vaste contrée! Rien peut-être ne démontre plus manifestement, d'une part, le déplorable état de ténèbres et d'ignorance dans lequel gémissait alors cette belle partie de l'Amérique, de l'autre, la diffusion des lumières qui s'y est introduite depuis, que l'énonciation de ce fait : dans la capitale seule, où, il y a vingt-cinq et quelques années, ne se publiait pas un seul journal, on compte aujourd'hui quinze feuilles périodiques qui sont toutes lues avec ardeur. Don Jean institua ensuite une fabrique de poudre qui existe encore, un trésor royal, une cour des comptes pour régulariser la recette et la dépense des revenus de l'État. L'année suivante, il fonda une banque nationale, une école d'anatomie, de chirurgie et de médecine, un laboratoire chimique, et un lazaret sur le promontoire de Boa-Viagem.

Les Indiens fixèrent aussi l'attention particulière du gouvernement. Outre les tribus sauvages répandues dans les provinces de Mato-Grosso, et dans les parties plus lointaines de la contrée, il existait encore, presque dans le voisinage de la capitale, une horde de tout temps fameuse pour sa férocité et

son cannibalisme. C'était celle des *Botécudos*, nommés ainsi à cause d'une difformité bizarre par laquelle ils croient s'embellir le visage. Elle consiste en un morceau de bois, appelé *botoque*, qu'ils s'insèrent dans la lèvre inférieure après se l'être fendue au-dessous du menton. Ils habitaient les bords du Rio-Doce, et se complaisaient à détruire tous les établissemens qu'on tentait de fonder dans cette belle et fertile région. En 1809, par ordre de l'autorité, un parti d'Européens remonta la rivière, et trouva cent cinquante fermes en ruines, dont les propriétaires avaient ou péri ou pris la fuite. Des détachemens furent donc envoyés dans toutes les directions, tant pour punir les Botécudos de leurs anciens crimes, que pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. On chercha aussi à les civiliser, et dans ce but on accorda de grands priviléges aux colons qui osèrent aller s'établir parmi eux. Ainsi, toute agglomération de douze huttes d'Indiens, ou de dix de blancs, eut droit aux bénéfices et avantages dont jouissait une seigneurie; et des *sesmarias*, ou concessions de terre, furent faites avec exemption de certains impôts à tous ceux qui voulurent devenir cultivateurs. De nouvelles routes furent ensuite ouvertes pour rendre les communications plus faciles, et d'heureux résultats furent peu à peu produits sur ces intraitables naturels. Les Puris, tribu voisine, furent, au nombre de mille,

fixés dans des villages appelés *aldeas ;* et à partir de cette époque les arts et l'industrie de la civilisation firent plus de progrès chez eux en quelques années, qu'ils n'en avaient encore fait pendant un pareil nombre de siècles.

L'année 1811 fut mémorable par l'introduction de la vaccine au Brésil. Pour que cette bienfaisante mesure portât ses fruits, des institutions où l'on vaccina gratis furent établies dans différentes provinces, et à Rio, même, ce fut dans l'église de Rosario que se firent les vaccinations. Les habitans purent y porter leurs enfans les mercredi et samedi de chaque semaine, jours auxquels deux chirurgiens les attendaient. L'idée que l'opération s'exécutait dans un lieu saint contribua beaucoup à détruire les préjugés qui pouvaient s'élever contre elle, et les gens du peuple se soumirent d'autant plus volontiers à un usage qui leur était offert sous les auspices de la religion. Mais ils n'avaient qu'à peine besoin d'un pareil motif, tant la *bexigas*, ou petite vérole, avait jusqu'alors fait au Brésil, comme dans les autres parties de l'Amérique, de terribles ravages.

En octobre 1813, un nouveau théâtre fut ouvert du côté septentrional de la place, appelée *praça da Constituiçao*, et on le baptisa du nom de *Saint-Jean*, en l'honneur du prince régent qui avait lui-même dirigé les travaux. C'est un édifice d'une rare

magnificence, et qui surtout était en harmonie avec les embellissemens que prenait la capitale depuis que la cour y avait fixé sa résidence. En 1814, la chute de l'empereur Napoléon ramena la paix entre le Brésil et la France. Quelques négocians de cette nation vinrent s'établir à Rio, et ce fut cette année-là seulement que des vaisseaux portant ses couleurs entrèrent pour la première fois en amis dans le havre. Depuis, le nombre des résidens français a tellement augmenté, que maintenant il surpasse beaucoup celui des Anglais qui les avaient précédés, et que des rues entières sont occupées par leurs boutiques et leur bijouterie.

Le sort des esclaves occupa ensuite l'attention de don Jean. Le trafic devait encore en être permis quelques années; mais du moins prit-il plusieurs mesures pour alléger les souffrances inhumaines que ces malheureux enduraient pendant leur passage de la côte d'Afrique. On les entassait en nombre considérable dans un espace tout-à-fait étroit, et on ne leur distribuait qu'une avare portion de nourriture malsaine. Il régla le nombre de nègres qui pouvaient être pris à bord d'un vaisseau, proportionnément au tonnage, et enjoignit, sous les peines les plus sévères, qu'on les traitât avec les égards que commandaient la religion et l'humanité. Peu après, il livra au public une bibliothèque, toute composée de ses propres livres qu'il avait apportés

avec lui de Portugal. Dans le courant de 1815, il fit reconstruire divers édifices dont la prospérité commerciale et financière de l'État nécessitait l'agrandissement: la Trésorerie, la Monnaie, la Douane. Outre ces sages et salutaires améliorations, il y en eut mille autres qu'il serait peut-être ennuyeux de détailler ici. Bientôt, par suite de l'affluence des étrangers, la population s'accrut considérablement sur différens points. De nouvelles villes surgirent dans le désert, et d'anciennes se transformèrent en cités; on ouvrit des routes à travers des forêts où l'homme n'avait encore jamais pénétré; on remonta jusqu'à leurs sources des rivières qui n'avaient encore jamais porté d'embarcations; enfin, toute la face de la contrée subit un changement miraculeux. Les mœurs aussi des indigènes prirent une sensible amélioration en fort peu de temps. Beaucoup de vieilles et respectables familles créoles, dont les manières étaient aussi rudes que leurs esprits étaient rétrécis, conséquence de la longue retraite où elles avaient vécu aux champs, visitèrent alors la capitale où les banquets, les bals, les fêtes de tout genre, qui se donnaient à la cour, attiraient une multitude de monde. Là, en se mêlant aux étrangers, aux Portugais, aux Anglais et aux Français, elles se dérouillèrent bientôt, et remportèrent dans leurs foyers des idées nouvelles, un genre de vie nouveau, qui furent de même

adoptés par leurs voisins; en sorte que les perfectionnemens et la civilisation se répandirent de proche en proche à travers toute la contrée. Cet heureux état de choses se manifesta d'abord dans la ville de Rio même. Depuis l'époque où elle avait acquis quelque importance par la découverte des mines, jusqu'à l'arrivée de la cour, les améliorations n'y avaient été que lentes. On avait bien projeté des places et des rues; mais les endroits où les unes devaient s'étendre et les autres se prolonger n'étaient toujours que de dégoûtans réceptacles où les nègres jetaient les ordures; et toujours le voisinage de la ville et les îles de la baie demeuraient couverts d'épaisses broussailles. Mais du moment que la cour débarqua, tout fut changé: les rues et les places se bâtirent; les îles et les montagnes se parsemèrent de villes; enfin, déjà si favorisée par la nature, la capitale devint, lorsqu'elle eut été embellie par la main de l'art, la magnifique cité qu'elle est aujourd'hui.

Après tous ces efforts pour civiliser le Brésil, don Jean, par un décret du 16 décembre 1815, l'érigea en royaume; et bientôt sa mère, dona Maria Ire, venant à mourir, de régent qu'il était, il régna en son propre nom. Mais, en dépit de ses louables volontés et de son amour du bien public, les courtisans qu'il avait amenés d'Europe pressuraient les malheureux Brésiliens, et les Anglais, qui

avaient l'oreille du monarque exilé, faisaient de ses domaines d'outre-mer une colonie qu'ils exploitaient presque exclusivement. Une révolution ne tarda donc guère à éclater dans la province de Pernambuco. En 1816, un jeune homme, appelé *Martins*, qui appartenait à la classe du commerce, se mit à la tête des mécontens, et proclama l'indépendance. Le comte dos Arcos, gouverneur de Bahia, obligea la cour de Rio, dont l'indolence ne pouvait être comparée qu'à l'inconcevable sécurité des indépendans, à prendre des mesures promptes et énergiques. Une flotte bloqua le port de Pernambuco : Martins essaya vainement d'enflammer le courage des milices. L'armée royale n'eut qu'à se présenter pour diviser ce timide rassemblement. Martins, couvert de blessures, fut fait prisonnier, et fusillé avec plusieurs ecclésiastiques. Quelques autres de ses complices se donnèrent la mort pour ne pas survivre à la liberté. Ainsi se termina la première révolution de Pernambuco.

Des troubles violens éclatèrent à la même époque dans d'autres provinces, dans celle de Bahia, par exemple, et jusqu'au sein de la capitale, où la populace armée et furieuse entoura plus d'une fois le palais du souverain. Toutes ces émeutes parvinrent cependant à être comprimées, soit par la force des armes, soit par de sages concessions. Le soir du jour où la concorde parut enfin rétablie, il

y eut en signe de réjouissance spectacle gratis au théâtre de Saint-Jean. La famille royale devait y assister; mais elle ne le put, la plupart de ses membres se trouvant indisposés, ou, par crainte, ils feignirent de ne pas le pouvoir; et en cette occasion on recourut à un usage national assez bizarre. Les portraits du roi et de la reine furent envoyés au théâtre comme remplaçans pour les originaux : on les plaça sur le devant de la loge, et le peuple accueillit leur apparition avec les mêmes marques de respect et les mêmes applaudissemens, que si les personnes qu'ils représentaient eussent été en effet présentes.

Mais, d'une part, la cour tint mal ses promesses: elle ne réforma presque aucun des abus qui avaient donné naissance aux troubles; et de l'autre, le rétablissement des cortès en Portugal, qui changea tout à coup la situation politique de la métropole, dut aussi décider du sort de la colonie. En 1821, la nation portugaise invita Jean VI à revenir dans son sein : il accepta, et repartit pour l'Europe, après avoir nommé régent du Brésil l'infant don Pedro, qui avait récemment épousé une princesse de la maison d'Autriche.

Ce prince, né à Lisbonne le 12 octobre 1798, n'était que le second fils du roi Jean, et de Charlotte-Joachime, fille de Charles IV d'Espagne; mais par la mort prématurée de son frère aîné Antonio,

il était devenu l'héritier présomptif de la couronne.

Il fut dans son bas âge d'un tempérament faible, mais montra de bonne heure un peu de cette vivacité de caractère qui l'a distingué depuis. Élevé par un pieux ecclésiastique, il lui dut sans doute les vifs sentimens de religion qu'il conserva jusqu'à l'instant de sa mort; mais du reste son éducation n'eut rien autre chose de remarquable, sinon qu'il acquit, en commun avec ses sœurs, quelque connaissance de la langue latine. Lorsque sa famille fut obligée en 1808 d'aller chercher un asile en Amérique, don Pedro, qui était de la partie, se montra, pendant toute la traversée, un enfant plein d'activité et d'énergie. Il prenait souvent plaisir, soit à suivre de l'œil la manœuvre des voiles et des cordages du vaisseau qui le portait, soit à y mettre lui-même la main, et, dans ce dernier cas, il déployait une rare adresse. Quand il n'était pas occupé ainsi, on le voyait, assis seul au pied du grand mât, lire *l'Énéide* de Virgile, trouvant, à ce qu'il disait, beaucoup de rapport dans la destinée du héros de ce poème et la sienne. Le voyage fut long, par suite de tempêtes et de vents contraires; et, comme on était parti à l'improviste, les approvisionnemens de tout genre furent bientôt épuisés. On assura que, entre autres privations, le linge manqua à don Pedro et à son frère don Miguel, et

qu'il fallut couper des draps pour leur confectionner des chemises.

Don Pedro avait dix ans lorsqu'il posa le pied sur le rivage du Nouveau-Monde. Dès lors, presque abandonné à lui-même, il ne suivit pas un plan régulier d'études, et divisa toujours son attention entre un grand nombre d'objets. Toutefois un goût marqué le porta pendant sa jeunesse aux arts mécaniques, et j'ai vu à Rio des spécimens de son savoir-faire en ce genre, que l'on conserve, comme, à Saint-Pétersbourg, ceux de son illustre homonyme. Par exemple, il fit un modèle parfait de vaisseau de guerre, et construisit un excellent billard, sur lequel il acquit ensuite comme joueur un rare degré de force. Mais de toutes ses passions, la plus ardente fut pour la musique. Elle se développa en lui de bonne heure, et lui valut une réputation de talent véritable. Non-seulement il apprit à jouer d'une foule d'instrumens, mais encore il composa, m'a-t-on assuré, beaucoup de musique pour la chapelle de son père, et les Brésiliens lui doivent les paroles et l'accompagnement de leur chant le plus populaire peut-être. D'ailleurs il variait ces tranquilles occupations par des exercices plus violens. C'était un chasseur aussi hardi qu'adroit, et tout jeune il menait avec une singulière habileté, comme je l'ai vu cent fois, un cabriolet à quatre chevaux.

En 1827, éclatèrent les troubles politiques dont

il a été question plus haut. Comme dans beaucoup de circonstances don Pedro avait professé des opinions libérales, ses ennemis insinuèrent qu'il fallait le compter au nombre des instigateurs de la révolte, et son père conçut des soupçons contre lui. Mais, pour se disculper de ces imputations injurieuses, il leva un bataillon de tous les domestiques et gens employés à la cour, auxquels il donna le nom de *volontaires du prince royal*. Il l'équipa à ses frais, le disciplina lui-même, et l'offrit à son père pour qu'il l'envoyât des premiers à la rencontre des rebelles. Néanmoins, on chercha par tous les moyens possibles à comprimer l'élan de la faveur populaire, qui avait commencé à se déclarer pour le jeune homme, et quelques individus, qui avaient crié *vivat* pour lui au théâtre, furent envoyés en prison comme séditieux.

Lorsque Jean VI remonta sur son trône d'Europe, le Portugal se retrouva, par ce fait, métropole à l'égard du Brésil, qui avait pourtant acquis dans les dernières années un grand nombre d'institutions propres à un état indépendant. Les cortès portugaises, sans même attendre que les députés brésiliens vinssent prendre part à leurs délibérations, anéantirent la régence, et voulurent ôter au Brésil tous ses nouveaux priviléges. Les indigènes de cette belle contrée refusèrent, quant à eux, de redevenir une seconde fois colonie, et ce fut le si-

gnal de longues discordes. Don Pedro fit tous ses efforts pour les apaiser, mais sans trop y réussir. Il parvint toutefois à gagner la faveur presque générale, et se popularisa par de grandes réformes dans l'administration de sa maison privée. Bref, il manœuvra si bien dans son propre intérêt, quoiqu'il parût n'avoir à cœur que de servir ceux de son père, que la nation brésilienne l'investit un beau jour de l'autorité suprême. Dans toute cette affaire, il déploya un esprit de duplicité rare. Jusqu'au dernier moment il ne cessa, tandis qu'il le trahissait, d'endormir la vigilance du roi Jean par de belles protestations de fidélité. J'en ai la preuve dans la correspondance qu'il entretint avec lui la première année de leur séparation, et qui est un curieux monument d'histoire. Elle fut imprimée par ordre du roi pour être soumise aux cortès, et, pendant ma résidence à Rio, il m'en est tombé un exemplaire sous la main.

Vaincu par les instances de don Pedro, Jean VI accorda enfin à son fils la permission de quitter le Brésil, et lui envoya un navire pour le ramener en Europe; mais dès lors don Pedro jeta le masque. Il annonça avec grand fracas son départ, et soudain cette nouvelle lui rallia comme par enchantement tous les cœurs. On ne voulut pas qu'il partît. Un patriote, M. d'Andrade, se mit à la tête des habitans de la province de Saint-Paul, marcha sur

Rio-Janeiro, s'opposa au départ du prince, et arrêta sur le port le gage, à ce qu'il croyait, de la tranquillité et du bonheur des Brésiliens. Le ministère du régent fut la récompense de cette conduite. D'Andrade leva des troupes, équipa une escadre, battit les Portugais sur terre et sur mer, les chassa de tout le Brésil, déclara cet état indépendant, fit proclamer empereur constitutionnel don Pedro qui ne refusa plus (et qui d'abord se prêta docilement à tous les projets de son ministre), convoqua une assemblée constituante, et y siégea lui-même comme député de Saint-Paul. Pour conserver toute son indépendance dans la discussion de la loi constitutionnelle, il se démit du ministère; mais quand l'assemblée discutait les points les plus importans de la constitution qu'il avait rédigée, l'empereur, à la tête de l'armée, vint la dissoudre au milieu du plus menaçant appareil de guerre. L'auteur de l'indépendance brésilienne fut arrêté comme un vil criminel et exilé en France. A partir de ce jour, rien ne devait plus arrêter la contre-révolution du Brésil. Maître de Para, de Bahia et de Maragnan, don Pedro convoqua une autre assemblée, non pour rédiger et débattre l'acte constitutionnel, mais pour recevoir celui que son conseil d'État avait préparé. Ce nouvel ordre de choses ne rendit pas la paix à l'empire, car il n'y eut que l'ombre et non la réalité d'une repré-

sentation nationale. Pendant les sept années suivantes, le calme ne régna que dans la capitale et dans le rayon très circonscrit des régions qui l'avoisinent : au-delà, le gouvernement rencontra toujours une opiniâtre résistance. Ajoutez à cela qu'une invasion du territoire des Chiquitos, par les armes impériales, attira sur elles les forces de Buénos-Ayres et des autres républiques américaines, et que l'armée du Brésil fut battue dans presque toutes les rencontres. Cependant don Pedro avait jusque-là réussi à se maintenir sur le trône, lorsqu'un beau matin, dans les derniers mois de 1830, il débarqua en Europe, contraint qu'il avait été de fuir après avoir abdiqué en faveur de son fils, âgé seulement de cinq ans. C'est aujourd'hui un conseil de régence qui gouverne au nom du jeune Pedro II, à qui ses droits n'ont pas été encore contestés; mais qui pourrait dire que le Brésil, placé au milieu de républiques, ne doive pas bientôt abolir aussi la source du gouvernement monarchique ?

Quant à don Pedro Ier, il est mort en 1834, au moment où il venait d'arracher à son frère don Miguel la couronne de Portugal, et de la replacer sur la tête de sa fille dona Maria.

Un postillon brésilien. La veille de la fête des Morts à Rio. Représentation dramatique. Églises de San-Francisco, de la Candelaria et de Rosario. Couvens de Santa-Bento et de Santo-Antonio. Santa-Theresa. Boa Viagem. Santo-Domingo. Santa-Rita. L'Ajuda. Profession d'une nonne. Recolhimentos. Irmandades. Ingnorance et pauvreté des ecclésiastiques. Manière d'annoncer à Rio les fêtes des saints. Les Sébastianistes.

Revenons maintenant à la description de Rio, à celle tant des mœurs et des coutumes que des édifices. Le 1er novembre je devais aller dîner à la campagne chez un ami; et comme la distance était de plus d'une lieue, j'envoyai quérir un carrosse de louage. Après que je l'eus bien attendu une heure, il arriva enfin. C'était un *segé*, espèce de voiture à deux roues ressemblant à un cabriolet, mais attelée d'un cheval et d'un mulet, et conduite par un *bollero*, ou postillon, qui portait un élégant costume. Il avait une culotte de peau, des bottes larges et molles lui montant aux genoux, une petite veste de drap et un chapeau galonné. Ces bolleros sont généralement des mulâtres, et appartiennent au *genus irritabile*, c'est-à-dire que, pour le plus léger motif, ils se mettent en colère, habitude qui peut-être leur vient de l'obstination et de la méchanceté des animaux qu'ils mènent. Comme il était six heures sonnées quand nous partîmes, et que nous avions à faire bonne partie de la route dans un sable profond, j'invitai mon homme à se presser, et nous allâmes au pas raisonnable jusqu'au pont

de Catète, qui présente une légère descente. Mais là le mulet s'arrêta soudain, et ni prières, ni menaces, ni coups de fouet ne purent le décider à remuer plus que la queue et les oreilles. Le bollero, impatienté, courut alors vers une maison voisine, et en rapporta un énorme gourdin dont il frappa si fort sur la tête du récalcitrant, que bientôt il tomba sans vie. Dans sa chute il entraîna le cheval, et le timon se trouvant ainsi toucher terre, je fus moi-même précipité par dessus l'attelage, au risque de me briser les os. Le postillon m'offrit de courir chercher une autre bête; mais me souciant peu de m'exposer à un second saut, je renonçai au plaisir de dîner en campagne, et je repris à pied le chemin de la ville.

Comme c'était le jour de la Toussaint, et par conséquent la veille de celui des Morts, une des fêtes les plus solennelles de la religion catholique, qui est la seule permise au Brésil, je profitai de ma mésaventure pour parcourir les diverses églises et chapelles de Rio, et voir comment on se préparait à l'y célébrer. Après en avoir visité dans les principales rues un grand nombre qui étaient toutes tendues de noir et magnifiquement éclairées, le hasard me dirigea vers une espèce de passage qui menait à la mer. On y entrait par un arc triomphal illuminé d'une multitude de lampes, et l'on se trouvait dans une avenue de palmiers superbes, trans-

plantés là pour l'occasion, aux branches desquels étaient aussi suspendues des lampes. D'un côté, sur une haute estrade, une bande de musiciens exécutaient de lugubres mélodies; de l'autre, il y avait une charmante petite chapelle entièrement drapée de velours et de satin cramoisi. Sur le devant, s'élevait un autel tout couvert de fleurs, dont la croix et les candélabres d'argent massif montaient jusqu'à la voûte. Un respectable vieillard, voyant que j'étais étranger, m'offrit poliment la main pour me conduire dans l'intérieur, et m'apprit avec orgueil qu'on y adorait particulièrement Nossa-Senhora de Annunciaçao (Notre-Dame de l'Annonciation).

A l'extrémité de l'avenue était un théâtre en plein vent, éclairé par des muets portant des torches, sur lequel se donnait une représentation dramatique. Les personnages étaient des Maures masqués, qui tenaient captifs deux chrétiens, un homme et une femme, qui, accablés d'ans, avaient un antique et grotesque costume à l'européenne. La vieille se résignait à son sort; mais le vieillard cherchait à reconquérir sa liberté tantôt par prières, tantôt par force. Dans ce dernier cas, la pantomime se changeait en un ballet, où les acteurs s'attaquaient et se défendaient avec des épées nues, frappant d'estoc et de taille, et exécutant une foule d'évolutions militaires qui excitaient les frénétiques applaudissemens des nombreux spectateurs dont l'allée

était remplie. Ce spectacle était absolument *gratis;* on ne vous demandait pas la moindre rétribution en entrant, pas la moindre en sortant, et mes voisins parurent jaloux que je remarquasse bien ce fait. A onze heures, quand je me retirai, la pièce durait encore.

Le lendemain, dans les journaux, fut annoncée la *Commemoraçao dos defunctos,* et tous les habitans s'occupèrent du soin de rappeler la mémoire des parens ou amis qu'ils avaient perdus. La cérémonie de commémoration a principalement lieu dans la grande église Francisco-de-Paula, et je m'y rendis entre neuf et dix heures du matin. Cette église, appelée aussi *Caritas,* est célèbre dans tout le Brésil, tant pour les miracles que l'image de son patron opère à guérir les vivans que pour sa sainteté à conserver du moins les os des morts, si saint François ne peut prolonger leur vie. Les murailles des bas côtés sont tout du long couvertes de peintures à fresque ou de tableaux qui représentent soit des malades couchés dans leur lit, soit des gens à qui arrivent diverses sortes d'accidens, mais toujours dans le fond apparaît santo Francisco descendant du ciel pour les secourir; ou bien, ce sont en cire des jambes, des bras, des têtes, des poitrines, et d'autres parties du corps qui, tachées de sang et hideuses d'ulcères, font mal à voir tant ils imitent parfaitement la nature. Au-dessus de chacune de

ces imitations vous voyez écrit en lettres d'or : *Milagre que fez S. Francisco de Paula.* Un vaste portrait du saint lui-même le représente comme un vieillard avec un long bâton. Son seul vêtement est un manteau qui s'entr'ouvre pour laisser lire sur sa poitrine nue le mot *Caritas.* Attenant à l'édifice sont de longs corridors, sur lesquels donnent, à droite et à gauche, des chambres pour les malades qu'on y amène dans l'espérance que l'intercession du saint les guérira.

La chapelle des Morts, où je portai bientôt mes pas, était encombrée de femmes, la plupart couvertes de voiles noirs, et assises à terre avec leurs pieds sous elles, mais sur de petits tapis de diverses couleurs. Un tel usage avait tout-à-fait l'air oriental, et j'ai appris qu'en effet le Portugal l'avait adopté des Espagnols, qui eux-mêmes l'ont reçu des Maures. Leur attention semblait fixée sur quelque objet intérieur, et elles remuaient toutes les lèvres, recommandant par de silencieuses prières à la miséricorde divine les âmes des personnes chéries qu'elles avaient perdues. Au milieu de cette multitude de femmes pressées les unes contre les autres, il y avait un étroit passage dans lequel s'engouffraient incessamment des gens de toute condition, mais tous revêtus de leurs plus beaux habits. Je me mêlai parmi eux, et entraîné par le torrent je débouchai dans un vaste jardin

qui était entouré de galeries. Là, le long soit des allées, soit des murs, étaient rangées en nombre immense des caisses et des boîtes de différentes formes et de différentes tailles, les unes aussi grosses que des tombeaux, les autres aussi petites que des coffrets à thé. Elles avaient toutes des serrures, et sur leurs couvercles on lisait diverses inscriptions. Sur l'une c'était : *Aqui jazem os ossos de nosso irmao Joao Marquida dos Neves ;* sur l'autre : *Aqui seccao os ossos ;* sur une troisième : *Ora por nossos irmaos.* Ce qui signifiait : « Ici reposent les os de notre frère Jean, etc.; Ici sèchent les os; Priez pour nos frères. » Les boîtes contenaient réellement les os des individus que l'épitaphe indiquait. L'usage est de plonger le corps du mort dans la chaux vive, et lorsque les chairs sont consumées par cet acide, on recueille les os, on les gratte, on les nettoie, puis on les place dans une caisse à serrure que l'on ferme, et dont la clef est remise à la famille. Ces coffres n'ont aucune ressemblance avec des cercueils : il y en a de toutes les formes, et souvent ils sont si ornés à l'extérieur que vous prendriez les moins grands pour des boîtes à ouvrage de dames. On les dépose dans des cénacles bien secs pratiqués dans les murailles des galeries ou dans d'autres parties de l'église; et chaque année, le jour des *Morts*, on les en retire pour que les parens puissent les ouvrir et en examiner le contenu.

Après San-Francisco, la plus belle église peut-être de la capitale est celle qu'on nomme la *Candelaria* ou *Chandeleur*, nom qu'elle doit à une des principales fêtes de la religion catholique. C'est la plus vaste de tout le Brésil; mais elle est située dans une rue tortueuse de même nom, trop étroite pour, lorsque vous êtes dedans, vous laisser voir toute la façade de l'édifice, tandis qu'à moins d'y être vous n'en apercevez pas une seule pierre. Il est cependant question d'abattre les maisons intermédiaires, et de bâtir une place, ouvrant sur la rue Direita, dont l'église formera un des côtés. Elle mérite assurément cet honneur, car son noble porche de granit est couvert de sculptures et flanqué de deux hautes tours. On l'a toutefois défigurée en la badigeonnant plus d'une fois de blanc, de même que presque toutes les autres églises de Rio. Elle n'est pas encore finie, quoique commencée il y a cinquante ans : elle doit devenir un jour la cathédrale. Lorsque je la visitai, une multitude de nègres, récemment importés d'Afrique, recevaient le baptême, cérémonie pour laquelle on choisit presque toujours la Candelaria.

L'église du *Rosario*, ou *Rosaire*, s'élève dans une rue pareillement nommée. Ce monument n'est en quelque sorte qu'un vaste cimetière. Partout, en effet, jusque dans le moindre recoin, vous y marchez sur des tombes, et j'ai même ouï dire qu'à une

époque peu reculée il était impossible d'y faire un pas sans heurter une tête ou des pieds qui sortaient de terre, tant les cadavres étaient inhumés avec négligence. Aujourd'hui ce hideux état de choses, d'ailleurs si insalubre, a cessé, et c'est une des nombreuses réformes faites depuis la révolution. Le Rosario est maintenant dallé d'un bout à l'autre, mais on y dépose encore les morts sous les dalles.

Parmi les beautés particulières à Rio, sont les églises et les monastères qui couronnent les montagnes dont cette ville est parsemée, et qui invitent les passans à quitter les rues sombres qui tournoient au bas pour y monter respirer un air plus pur. Le principal est le couvent de San-Bento, ou Saint-Bénédict. Il est délicieusement situé au-dessus de la mer, plongeant sur l'Ilhadas-Cobras, et commandant une magnifique vue de toute la cité, de toute la baie. C'est un des premiers édifices religieux élevés à Rio, car une inscription placée sur la grande porte apprend que, dès l'année 1671, il eut besoin de réparations, et le style de son architecture paraît aussi vieux que grossier. Il est excessivement solide, massif même; le rez-de-chaussée, avec ses fenêtres garnies d'épais barreaux de fer, ressemble à une sombre prison; mais vous montez un escalier de pierre, vous arrivez à un long corridor, terminé à chaque bout par une spacieuse

salle, d'où les plus délicieuses perspectives se développent devant vous. Dans ces appartemens, de même que dans la galerie, les plafonds et les murailles sont lambrissés en bois de jaracanda, soigneusement poli ou richement sculpté, et de plus ornés de tableaux peints par des artistes indigènes, qui représentent les divers événemens de la vie du saint, dont les reliques sont conservées dans la chapelle, et jouissent d'une grande réputation de sainteté. Un des salons mène à une vaste bibliothèque qui contient six mille volumes, tous bien choisis et précieux, et qui est ouverte au public chaque jour, depuis neuf heures du matin jusqu'au soir.

A l'extrémité opposée de la ville, s'élève, perché de même sur une montagne, un autre couvent, le plus vaste et le plus beau de la capitale : c'est celui de San-Antonio. On y arrive par une large route dallée qui traverse une plaine d'un rude escarpement, et qui conduit à une immense plate-forme, entourée d'un parapet, d'où on découvre encore une vue magnifique. La façade du couvent, qui en forme un des côtés, est d'une longueur considérable. A l'intérieur, outre la salle du chapitre, la bibliothèque, le réfectoire et les cellules des frères sont deux vastes chapelles élevées sur un immense cloître souterrain. Autour de ce dernier, règne une multitude de petits autels, dédiés à différens saints,

entre autres au patron saint Antoine, dont la naissance et la mort sont représentées par des groupes de sculpture. Dans le passage circulaire, est une suite de caveaux dont l'entrée est recouverte de planches ou de dalles, avec des ouvertures pour y insérer un instrument et les lever quand il faut déposer un corps. Un vaste hôpital dépend aussi de ce monastère, qui dans toutes ses parties est tenu avec un ordre parfait, et qui passe pour le plus élégant, pour le plus saint de Rio. Ses églises sont les plus fréquentées; ses offices, les plus splendides; ses processions, les plus magnifiques; et cependant, à la différence des Bénédictins qui possèdent de nombreux domaines, les frères de San-Antonio n'ont d'autre ressource que la charité publique, car, par une loi spéciale, il leur est défendu d'avoir aucune propriété.

Sur la montagne en face, vous apercevez le couvent de Santa-Theresa. Les Brésiliens, avec raison, n'aiment pas beaucoup les couvens, surtout ceux de femmes, dont ils regardent le célibat comme très nuisible à la prospérité d'un pays où la population manque. Il n'y a donc à Rio que deux maisons de religieuses, et l'une est celle qui a été nommée plus haut, qui ne doit et ne peut recevoir que ving-une sœurs. Sa situation surpasse en beauté celle même de San-Bento, et on n'en saurait pas imaginer qui convînt mieux à de saintes contem-

plations. L'édifice n'est pas entouré, comme d'après l'usage le plus général, de murailles et de cours pavées; mais sa blanche façade s'élève du milieu d'une verte pelouse, précisément au faîte de la montagne qui est ceinte par une plantation naturelle d'arbustes à fleurs odoriférantes, et d'où l'œil découvre l'entrée si pittoresque du havre. Comme notre maison était presque située à sa base, je la gravissais matin et soir, et toujours avec un surcroît de plaisir.

Couronnant une autre éminence qui fait saillie dans la mer, tout-à-fait au-dessous de Santa-Theresa, est la jolie église de Nossa-Senhora da Gloria. C'est un édifice octogone, avec un charmant portique et un superbe clocher, qui décore admirablement bien l'éminence au faîte de laquelle il surgit. L'impératrice, première femme de don Pedro, venait souvent, lorsqu'elle était enceinte de sa fille, la reine actuelle de Portugal, demander d'heureuses couches à la patronne de cette église, et chaque samedi on y voyait l'empereur lui-même agenouillé au pied de l'autel.

Vis-à-vis Gloria, sur un haut promontoire qui s'élance brusquement du centre de la baie, on distingue l'église de Boa-Viagem, qui passe pour être aussi propice aux marins que l'autre l'est aux mères. C'est là qu'ils viennent faire leurs vœux quand ils s'embarquent. Ordinairement, ils promettent d'y

consacrer tous les agrès de leur navire, s'ils reviennent sains et saufs. Aussi, on y voit, suspendus autour des murailles, des toiles, des cables, des ancres, etc. Comme les desservans du saint lieu ne peuvent se servir eux-mêmes de toutes ces choses, ils les vendent à qui veut les acheter; et comme le vulgaire croit qu'elles sont saintes, car elles offrent la preuve frappante d'une intèrvention surnaturelle en faveur de ceux qui en ont déjà fait usage une fois, et que la mer a épargnés, elles ne manquent jamais de chalands, quoiqu'elles coûtent plus cher que d'autres. Il arriva cependant, il y a quelques années, une circonstance qui diminua beaucoup la foi des bonnes gens à de telles absurdités. Une barque, qui portait des marchandises de ce genre, qui appartenait au couvent, et qui par cette double raison devait être à l'abri de tout péril, chavira, même toutes les personnes qui se trouvaient à bord périrent. Ce malheur fut d'abord attribué à quelque méfait du clergé de l'église, dont s'était offensé le patron; mais comme, enquête faite, le clergé se trouva être irréprochable, les marins commencèrent à soupçonner que si le saint n'avait pas pu protéger son monde, encore moins les pouvait-il secourir eux-mêmes. Leur confiance en l'efficacité des vœux faits à Boa-Viagem a été grandement ébranlée, et ils ne fréquentent plus ce lieu autant qu'autrefois.

Outre ces églises et ces couvens, il y en a d'autres célèbres à différens titres. Par exemple, l'église de San-Domingo est spécialement réservée aux noirs qui se cotisent pour l'entretenir, et tous les ministres en sont des nègres. Celle de Santa-Rita s'appelle aussi la *chapelle du Malfaiteur*. Les criminels, en effet, s'y arrêtent lorsqu'ils se rendent au supplice, et y recoivent les derniers secours de la religion. Ils restent devant la porte jusqu'à l'élévation de l'hostie, et vont ensuite subir le châtiment de leurs fautes.

Le grand couvent de l'Ajuda est ouvert à un nombre illimité de nonnes, mais qui pourtant ne s'élève d'ordinaire qu'à vingt-huit. C'est un des plus vastes édifices de Rio : il a toute une rue de longueur, mais il est si dépourvu d'ornemens qu'on dirait une grange ou une prison. Une de ses façades regarde la rue, l'autre la mer, et il contient deux rangées de cellules. Sous et contre le grand mur, du côté de la mer, se trouvent les casernes des soldats de police, en sorte que par un hasard singulier les saintes sœurs dorment d'un côté, et les vauriens les plus consommés de l'autre. La chapelle est immense, mais obscure, sombre, et la moins ornée de toute la capitale. Au bout opposé à l'autel, est une grille de fer, dont les barreaux extrêmement pressés s'élèvent du sol à la voûte, et derrière laquelle les religieuses assistent aux offices divins. La

masse des bâtimens de ce couvent forme à l'intérieur un large quadrangle, dans lequel on pénètre par un portail massif, et qu'entourent trois étages de fenêtres grillées. Tous les matins, des négresses qui vendent des fruits ou des gâteaux, de petits merciers, des colporteurs, y viennent étaler leurs marchandises. Les nonnes voient à travers leurs grillages ce qui leur plaît, et laissent tomber une corde pour qu'on y attache l'objet en question. Elles le hissent alors, l'examinent, et, s'il leur convient, elles en jettent le prix. Plusieurs d'entre elles, que j'ai vues vendre et acheter ainsi, étaient fort gaies: elles riaient, plaisantaient avec les noirs d'en bas: elles me semblèrent fort disposées à en faire autant avec moi si je l'eusse voulu. Sous trois des fenêtres du rez-de-chaussée, il y a aussi ce qu'on appelle des tours, car les nonnes sont renommées pour la fabrication des confitures, et elles en débitent beaucoup. L'acheteur tire un certain cordon de sonnette; une religieuse vient voir, au travers d'une plaque de fer-blanc, percée comme une râpe à sucre, ce qu'on désire : elle met alors le pot dans un des tours en question qu'elle fait mouvoir, et on le retire pour mettre à la place l'argent dont elle se saisit par un second virement de l'ingénieuse machine.

Les communautés de femmes sont si peu nombreuses à Rio, la vie qu'elles y mènent est si réglée,

si calme, et le climat si doux, si salubre, qu'elles vivent jusqu'à un âge très avancé, et qu'il se trouve rarement de vacance pour une nouvelle sœur. La profession d'une nonne est donc une cérémonie extraordinaire qui ne se renouvelle que de loin en loin : j'eus cependant l'avantage d'y assister une fois. La rue où est situé le couvent était encombrée de noirs et de mulâtres, qui, comme c'est l'usage dans toutes les fêtes religieuses, tiraient devant la porte des feux d'artifice. La vaste chapelle regorgeait aussi de monde; mais le milieu de la nef était protégé contre les envahissemens de la foule, par deux files de soldats qui se prolongeaient de la grille au maître-autel. Le rideau qui d'habitude est abaissé derrière la grille, était levé ce jour-là, et laissait apercevoir une grande pièce où les sœurs étaient assises, sans voile, eu égard à la circonstance. On ne pouvait toutefois distinguer de leur visage que les yeux, le nez, la bouche et une partie des joues, car il était encadré dans les plis d'une coiffure blanche dont les bouts retombaient sur leurs longues robes noires. L'abbesse, placée en avant, était une grande et belle femme, avec une étoile sur la poitrine, et un gros crucifix d'or pendu à son rosaire.

Il y avait dans la grille un petit guichet d'environ dix-huit pouces carrés. Quand la messe fut dite, il s'ouvrit, et l'archevêque qui avait officié s'en ap-

procha d'une part, suivi d'un archiprêtre, tandis que, de l'autre, la novice qui devait prononcer ses vœux en fit autant, accompagnée de ses deux marraines. C'était la fille d'un des plus riches planteurs de cannes à sucre : elle avait vingt-deux ans, et allait prendre le voile, au chagrin de toute sa famille qui aurait préféré lui donner un mari. Elle me parut charmante, car sur sa physionomie naturellement douce était répandu un air pensif qui lui séiait à merveille. « Prudente vierge, lui dit l'archevêque, allumez votre lampe, car voici votre époux. » La novice, à ces mots, alluma un cierge qu'elle tenait dans la main. « Très révérend père, dirent alors les marraines au prélat, notre sainte mère l'Église vous demande de bénir cette vierge, et de l'unir à notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu. — Est-elle digne? reprit l'archevêque. — Autant que l'humaine fragilité nous permet de le savoir, répondirent les deux sœurs, nous croyons et certifions qu'elle est digne. » Se tournant alors vers l'assemblée, l'archevêque dit à haute voix : « Avec le secours de Dieu et du Sauveur, nous élisons cette vierge pour lui conférer le titre d'épouse du Christ; » et s'adressant à elle-même : « Êtes-vous prête? » continua-t-il. « Oui, et de tout mon cœur, » répliqua-t-elle. La pauvre fille, sans avoir pourtant l'air trop triste, ne parlait que d'une voix timide et tremblante. « Jurez-vous, reprit l'archevêque, de

vivre dans une sainte chasteté? » Elle rougit vivement, et, les yeux baissés, d'un ton bas mais ferme, répondit : « Je le jure. — Le promettez-vous? » demanda une seconde fois le prélat. « Je le promets! » répliqua-t-elle plus distinctement, et avec une sorte d'emphase. « Voulez-vous donc que je vous bénisse et vous consacre? — Oh! oui; je le désire. » Après avoir ainsi parlé, elle s'agenouilla, et avec respect baisa la main de l'archevêque. On apporta alors les habillemens qu'elle devait porter désormais, et celui-ci les sanctifia par une aspersion d'eau bénite, disant : « Mon Dieu, de même que vous avez béni les vêtemens d'Aaron, de même bénissez maintenant ceux de votre servante, et répandez-y l'abondante rosée de votre bénédiction. » Alors la jeune fille, les prenant, alla s'en couvrir, et revint peu après dans le costume de l'ordre, sinon qu'elle ne portait pas encore de voile. Mais le prélat en déploya un, et le lui jetant sur la tête de manière qu'il retombât sur ses épaules et son sein : « Recevez, dit-il, ce voile sacré, à l'ombre duquel vous apprendrez facilement à mépriser les pompes du monde, et à vous soumettre en toute humilité de cœur à votre époux. — C'est lui, répliqua la jeune fille, qui vient de voiler ma face, afin que je ne voie pas d'autre amant que lui-même. » L'archevêque prit alors une couronne de fleurs, un collier, et un anneau d'or, qu'il bénit tour à tour; et

plaçant sur la tête de la novice, qui s'agenouilla devant lui, la première de ces parures, lui attachant la seconde au cou : « Puisses-tu, lui dit-il, mériter un jour d'être enrôlée dans la compagnie des cent quarante-quatre mille vierges qui sont restées chastes, et ne se sont pas mêlées parmi les femmes impures! » Ensuite, lui saisissant la main, il la garda pendant qu'un chœur chantait : « Chère épouse, viens; l'hiver est passé, les tourterelles roucoulent, et les bourgeons rougissans de la vigne annoncent le printemps... Oh! viens, chère épouse! » L'archevêque lui passa enfin l'anneau d'or au doigt du milieu de la main droite, et d'un ton solennel : « Je vous marie, dit-il, à Jésus-Christ, qui désormais sera votre protecteur. Recevez cet anneau, gage de votre fidélité, et gardez-le afin qu'on puisse vous dire l'épouse de Dieu. » La religieuse (car dès cet instant elle l'était) se relevant alors, chanta d'une voix douce et touchante : « Combien est grand mon bonheur! Je suis mariée à celui que les anges servent, à celui dont le soleil et la lune admirent la beauté. » Puis, montrant avec enthousiasme sa main à l'assemblée : « Le seigneur, continua-t-elle, m'a, comme son épouse, gratifiée d'un anneau, décorée d'une couronne. C'est pourquoi, en cet instant, je renonce à tout ornement terrestre par amour de lui, de lui que seul je vois, que seul j'aime, en qui seul j'ai confiance, en qui seul je mets toutes mes

affections. Oh! que mon cœur a été bien inspiré, quand l'idée m'est venue de faire ce que j'ai fait, de me consacrer au Seigneur!... » Après qu'elle eut ainsi renoncé à tout attachement terrestre, l'archevêque donna une bénédiction générale, et reprit le chemin de l'autel. Les nonnes emmenèrent leur nouvelle sœur parmi des cierges allumés et des guirlandes, le rideau de la grille retomba... et la cérémonie fut terminée.

Outre les couvens de l'Ajuda et de Santa-Theresa, il y a encore à Rio deux *Recolhementos*, ou *Retraites* pour les femmes. Dans l'une, les maris conduisent leurs moitiés quand ils ont motif d'être mécontens d'elles; dans l'autre, sont admises les orphelines sans fortune, pour y rester jusqu'à ce qu'elles trouvent des mariages convenables ou de bons emplois. A certain jour de l'année, on leur permet de recevoir des visites : viennent alors de jeunes artisans se choisir des femmes parmi elles. Mais il faut qu'ils présentent un certificat de parfaite moralité, et qu'ils prouvent que leur travail pourra subvenir aux frais du ménage. Dans ce cas, l'État dote la future de cinq cents milreis.

Les ordres réguliers de moines, non plus que les membres du clergé, ne sont pas nombreux au Brésil; mais il y existe une multitude d'*irmandades* ou confréries religieuses. Leurs membres prennent les noms de *Carmes*, de *Franciscains*, de *Minimes*, quoi-

que tous sans exception soient laïques. Elles ne se composent généralement que d'ouvriers, mais quelques gens des hautes classes y entrent aussi par dévotion. On paie cinquante dollars d'entrée, plus une contribution annuelle d'un dollar, argent qui va former une masse commune. En retour, on a droit d'être soigné si l'on tombe malade, secouru si l'on est pauvre, enterré si l'on meurt. En outre, ces confréries supportent une partie considérable des frais du culte public. En outre encore, elles bâtissent et réparent des églises, fondent des hôpitaux, ensevelissent les morts, font dire des messes pour le repos de leurs âmes, enfin dépensent en œuvres pies ou charitables des sommes immenses que les Européens ne pourraient s'empêcher de croire exagérées.

Les ecclésiastiques qui desservent les paroisses ne sont pas, à généralement parler, des gens instruits, car ils n'ont pas le moyen de l'être. La pauvreté des évêques ne leur permet pas d'établir leurs séminaires sur une échelle assez vaste ou assez libérale pour que les élèves y reçoivent une éducation savante. Puis les avantages qu'offre l'état sacerdotal sont si minces, les traitemens y sont si misérables, que les fils de famille et les gens à talent aiment cent fois mieux embrasser toute autre carrière. Aussi, l'autel manque-t-il de ministres. C'est à cette cause peut-être qu'on doit principale-

ment attribuer l'admission des nègres aux ordres saints, et la tolérance qui leur permet d'officier indistinctement avec les blancs. J'ai un jour vu de mes yeux, dans une même église, trois prêtres à la fois, dont l'un était blanc, l'autre mulâtre, et le troisième noir. La faculté qu'ont ces malheureux de remplir ainsi les plus hautes fonctions auxquelles puisse prétendre un mortel contraste d'étrange façon avec le dédain qui, en d'autres pays, est déversé sur eux à pleines mains. Aux Indes occidentales, un pasteur a été sévèrement censuré par ses ouailles pour avoir osé administrer à un pauvre nègre, en même temps qu'à elles, le sacrement de la communion. Au Brésil, on voit les blancs le recevoir des mains d'un nègre qui officie.

On crie beaucoup en Europe contre la vie immorale que mènent les prêtres brésiliens : suivant moi, c'est à tort. En effet, à parler généralement, ils ne mangent que la plus frugale nourriture, ils observent avec rigueur les lois de leur église, s'empressant toujours de secourir les malades, et sont aussi charitables que leurs faibles moyens le leur permettent. Sans doute, il y a une accusation grave dont je ne puis les justifier, et c'est la trop fréquente violation des vœux du célibat. Leurs attachemens toutefois sont constans, et ne manquent que de la sanction légale pour devenir même dignes d'éloges,

car ils se regardent comme unis non moins indissolublement que si elle avait eu lieu. Nombre de ces ecclésiastiques sont d'excellens fazendeiros ou fermiers, qui laissent après eux une famille dans le désert pour continuer les améliorations du sol qu'ils ont commencées; et cela dans le pays passe pour un bienfait si important, qu'on n'y trouve pas la chose aussi scandaleuse qu'on le devrait peut-être. Les Brésiliens souhaitent tous avec ardeur que l'obligation de chasteté, qui n'est, disent-ils, qu'une simple affaire de règlement et non de principe, devienne au plus tôt facultative, et que la discipline de leur église soit adaptée à l'état de leur patrie.

Dans la capitale, les fêtes des saints sont toujours annoncées, la veille à midi, par une décharge de trois fusées volantes en face de l'église dont ils sont les patrons. Ces fusées sont remplies de pétards qui éclatent en l'air à une immense hauteur, et qui redescendent en pluies de fumée blanchâtre sur le toit de l'édifice. En outre, chaque paroisse a une neuvaine ou fête de neuf jours, pendant laquelle on tire continuellement des fusées et d'autres feux d'artifice, de sorte que, toute l'année, on entend de ses explosions dans quelque partie de la ville. Rarement passais-je dans une rue, n'importe à quelle heure du soir ou du matin, sans que soudain un grand fracas ne retentît au-dessus de ma tête, et que, levant les yeux, je ne visse, s'il faisait jour, de

petits nuages blancs et épais flotter dans l'atmosphère, ou, si c'était la nuit, des multitudes de brillantes étoiles tomber comme des cieux. Une autre circonstance qui marque une fête de saint, est l'immense profusion de candélabres qui brûlent devant l'autel, et mêlés tant à des fleurs artificielles qu'à d'autres ornemens. Cette manière de décorer les églises est une occasion pour les desservans de déployer leur goût, et produit souvent un bel effet. Un plan incliné de flambeaux allumés commence au niveau du sol et monte jusqu'à la voûte, formant des murailles graduées de lumières, outre celles qui sont suspendues au plafond : aussi, quand vous entrez dans une église, vous demeurez long-temps ébloui. Les flambeaux sont tous de cire, et généralement on les importe de la côte d'Afrique exprès pour cet usage.

Il m'a semblé, malgré tout, que les Brésiliens n'étaient pas aussi empressés que jadis, soit à chômer une quantité infinie de fêtes, soit à suivre les lointaines processions. Mais ils conservent encore une sage et fervente piété; et tandis qu'ils sont fermement attachés aux parties essentielles de leurs doctrines et de leur discipline, ils se montrent presque tout-à-fait exempts de bigoterie et d'intolérance envers les gens qui ne partagent pas leurs opinions religieuses. Cependant il se perpétue parmi eux une secte d'un genre fort extraordinaire ; c'est

celle des sébastianistes, ainsi appelés à cause du fait qui constitue le principe fondamental de leur foi. L'année 1577, don Sébastien, roi de Portugal, entreprit une expédition en Afrique contre les infidèles; vers le mois d'août, son armée fut totalement défaite par les naturels à la bataille d'Alcanzar, et il disparut lui-même. Aucun des quelques soldats qui échappèrent au désastre et qui revinrent en Europe, n'osa affirmer que le roi eût péri dans le combat; plusieurs au contraire prétendirent l'avoir vu après l'action se diriger vers une certaine rivière : de là naquit la supposition que don Sébastien, au lieu d'être mort en Afrique, s'était simplement *perdu*, mot à double entente, comme on voit, et que, d'un jour à l'autre, il pouvait revenir. En conséquence, beaucoup d'imposteurs se sont donnés et se donnent encore pour lui. Mais outre les gens qui toujours profitent des préjugés populaires afin de servir leurs intérêts, il y a réellement au Brésil et au Portugal un nombre considérable de personnes, qui, de la meilleure foi du monde et dans toute la simplicité de leur cœur, croient, à l'heure qu'il est, que le roi Sébastien vit, et que d'un moment à l'autre il reparaîtra en chair et en os, soit à Lisbonne, soit à Rio-Janeiro, ville qui autrefois a porté son nom. Ils sont persuadés que cet événement arrivera pendant leur vie, et ils l'attendent avec la même conviction que les juifs mo-

dernes la venue du Messie. Le piquant de l'histoire, c'est que beaucoup de marchands qui ont adopté cette croyance, vendent souvent leurs marchandises en se contentant par manière de paiement d'un billet payable à l'échéance de la réapparition de don Sébastien.

Instruction publique. Hôpital de la Miséricorde. Dissection des cadavres. Diverses maladies auxquelles les Brésiliens sont sujets. Bizarres remèdes qu'ils emploient pour les combattre. Le mauvais œil. Académie des Beaux-Arts. Muséum national d'histoire naturelle. Antiquités indiennes.

Les divers établissemens d'instruction publique que Rio renferme sont, une École Militaire où les élèves suivent pendant sept ans des cours réguliers de mathématiques, de fortification, etc.; une École de Marine, d'où les élèves sortent au bout de trois ans pour s'embarquer; une École de Chirurgie et de Médecine, dont les élèves exercent après cinq ans d'études; une Académie des Beaux-Arts, où s'enseignent la peinture, la sculpture et l'architecture; enfin deux séminaires où l'on apprend le latin, le grec, le français, la rhétorique, la philosophie et la théologie.

L'École de Médecine dépend de l'hôpital de la Misericordia, où les étudians sont à même de voir pratiquer. Cet hôpital, qui est immense, s'élève à l'endroit où furent bâties les premières maisons de Rio, lorsqu'on transporta le siége de cette ville au

de le guérir. A coup sûr, les fous que j'ai vus à la Miséricorde m'ont paru très inoffensifs; leur démence avait principalement un caractère religieux; entre autres il y eut un homme qui me suivit partout, et chaque fois que je me retournai je le vis derrière moi, qui, les mains levées au ciel, priait pour le salut de mon âme : quant à celui de la sienne, il n'en doutait pas. Au bout de ce corridor, est un grand cimetière, asile général des pauvres, n'importe où ils meurent. Le mode de sépulture est fort simple : on creuse une longue et profonde tranchée dans laquelle on dépose les corps. Avant de les confier à la terre, on les place sur une estrade dans une petite maison qui s'élève au centre du cimetière, jusqu'à ce que plusieurs soient réunis ensemble; alors on dit un même service funèbre pour tous, puis on les couche dans la fosse sans cercueils : ils sont nus quelquefois; mais plus ordinairement cousus dans de grosse toile ou dans un morceau de natte. On les range ainsi en travers, généralement la tête de l'un aux pieds de l'autre. Je n'ai jamais visité ce lieu sans y trouver quatre ou cinq cadavres qui attendaient, et toujours, chemin faisant, j'en ai rencontré d'autres qui les allaient rejoindre.

A côté est une salle où chaque élève en médecine est parfaitement libre d'emporter tel corps qu'il trouve à son goût, et de l'anatomiser. Il n'existe en effet au Brésil ni loi ni préjugé qui empêchent

la dissection des morts; personne ne témoigne la plus légère répugnance à l'idée qu'il sera après sa mort déchiqueté par le scalpel; et les pauvres ne montrent jamais la moindre hésitation pour entrer à l'hôpital parce qu'ils savent que leurs cadavres fourniront des sujets aux étudians. Même, les Brésiliens sont d'une remarquable insouciance pour ce que deviennent après cette vie les restes de leurs parens. Je les ai souvent ouïs dire que leur âme immortelle était l'unique objet de leur sollicitude, car ils savaient que leur corps n'était qu'une vile poussière et ne méritait plus aucun soin dès que l'esprit immatériel l'avait quitté. Ils conservent leurs os comme ils feraient d'une boucle de leurs cheveux, et n'y attachent pas plus de sainteté ou de respect qu'à tout autre objet venant d'eux. Cependant, on dissèque beaucoup moins qu'on pourrait le croire, lorsque c'est chose si facile : la rapide putréfaction des cadavres dans un climat chaud, et l'obligation que les morts soient toujours enterrés au bout de vingt-quatre heures, sont de grands obstacles. Quand un professeur fait apporter un corps pour le disséquer en présence de ses élèves, on vient toujours le lui réclamer après que la leçon est finie, de sorte que les studieux carabins n'ont pas le temps de l'examiner en détail.

Jamais, au Brésil, la profession de médecin n'est séparée de celle de chirurgien. Ils pratiquent tous

deux dans l'une et l'autre de ces branches ; tous deux aussi ils sont appelés comme accoucheurs. La maison d'une sage-femme se reconnaît à une croix blanche tracée sur la porte. Les maladies les plus fréquentes et les plus graves dans cette contrée sont la fièvre bilieuse, la dyssenterie et les maux de foie. Elles ont cependant un caractère moins dangereux, cèdent à un traitement plus doux, et durent plus long-temps lorsque l'issue doit en être fatale, que dans aucun pays des tropiques. La sciatique est aussi fort commune aux voyageurs sous le ciel brésilien, surtout pendant la saison pluvieuse. On la suppose produite par la chaleur du dos de l'animal qu'on monte d'une part, et de l'autre, par l'excessive humidité de l'atmosphère. C'est pourquoi recommande-t-on comme préservatif d'user de selles très rembourrées. Une autre maladie, que les indigènes appellent *bobas*, est souvent accompagnée de conséquences terribles. Elle ressemble à la *frambésie* des Indes orientales. Le corps se gonfle et éclate en ulcères qui d'habitude ont l'apparence de mûres, spectacle le plus dégoûtant qu'on puisse imaginer. Elle est contagieuse, mais se communique encore, à en croire les habitans, d'une manière qui défie toute précaution. L'œil est quelquefois affecté partiellement, et alors la suppuration attire certaine petite mouche. L'insecte s'envole chargé de virus, et donne la maladie à la pre-

mière personne sur la figure de laquelle il se pose. Un autre insecte, dont l'existence est toute problématique, engendre aussi un mal qui, dans beaucoup de cas, est suivi par de très sérieux effets. Ce mal, communément appelé *bichu* ou *chigre*, reçoit des nègres du Brésil le nom de *beish*. On sent au pied, en général dans le talon ou bien sous l'orteil, une petite tumeur légèrement douloureuse d'abord et qui démange un peu. Quand on la perce, on découvre enfoncée dans la chair une espèce de sac quelquefois plus gros qu'un pois : en l'examinant au microscope, j'ai reconnu que c'était un nid plein d'œufs parfaitement formés. Si on le laisse subsister ou qu'on l'extirpe avec maladresse de sorte qu'il crève, une forte inflammation s'ensuit, et elle dégénère en une plaie qui souvent finit par une enflure permanente ou par un ulcère incurable. Dans ce cas, on est boiteux pour le reste de sa vie. Le bichu atteint souvent les nègres et les gens des classes pauvres qui marchent dans la poussière et le sable, sans porter de chaussures : même les souliers, non plus que les bottes, n'en protégent pas toujours; car, de toutes les personnes que je connaissais, peut-être n'y en avait-il pas une seule qui n'eût été au moins attaquée une fois. Mais une circonstance bizarre, et qui enveloppe d'obscurité l'origine de ce mal, c'est que l'insecte générateur, je crois, n'a été jamais aperçu, et que

jamais, quoique le sac soit évidemment un nid qui contient des œufs organisés, on n'a découvert qu'ils y eussent éclos. J'aurais été fort curieux de voir ou l'animal lui-même ou ses petits; mais je n'ai jamais pu découvrir ni l'un ni les autres, et nul des nombreux individus à qui je me suis adressé pour des renseignemens n'a su me les décrire avec exactitude, comme choses qu'il connût par ses yeux. L'opinion universelle est néanmoins, dans la contrée, que la maladie en question provient de quelque animal infiniment petit, considéré par les naturalistes comme une espèce de puce. Aussi la nomme-t-on *bichu*, c'est-à-dire insecte.

Il en existe une autre d'une nature non moins extraordinaire. On m'a montré un jeune nègre qui un jour s'était plaint de violentes douleurs dans la tête, entre les yeux particulièrement : elles lui avaient duré quarante-huit heures avec une forte fièvre, et, au bout de ce temps, une multitude de vers lui étaient sortis d'abord du nez, ensuite du palais. Ils continuèrent à sortir pendant presque toute une semaine; mais alors le malade se trouva entièrement soulagé. Ces vers étaient longs d'un demi-pouce, blancs et terminés par une tête brune, enfin absolument pareils à ceux que la viande putréfiée engendre. Il ne pouvait pas se rappeler que jamais une mouche ni aucun autre insecte lui fût entré dans le nez. Il était natif de Mozambique; et

comme jamais il n'avait dans son pays entendu parler d'une maladie semblable, on supposa que les insectes s'étaient engendrés dans le sinus frontal.

De plus, les Brésiliens éprouvent presque toujours différens malaises dont le genre ne saurait être défini, et qui sont attribués souvent aux effets de poisons que leurs esclaves leur administrent. Ceux-ci, outre les végétaux et minéraux ordinaires qui peuvent ôter la vie, ont, pour arriver au même but, des moyens secrets qui, sans compromettre immédiatement la santé d'une manière alarmante, ruinent peu à peu la constitution, et causent une mort lente mais sûre. Une de ces recettes, m'a-t-on dit, ce sont des cheveux humains, coupés très menus, qui, s'attachant aux parois de l'estomac et aux intestins, produisent leur effet par une érosion continue. Il est probable, cependant, que beaucoup de symptômes attribués à de telles causes ne sont que des manifestations de la dyspepsie à laquelle les Brésiliens sont sujets. Les nègres se rendent souvent malades en mangeant des ordures et de la chaux. Toutefois, on suppose quelquefois que, s'ils en mangent, c'est l'effet plutôt que la cause d'une maladie, et que ce goût leur vient d'un état maladif de l'estomac, semblable à une affection qui, en Europe, se trouve d'habitude accompagner les vers chez les enfans. Mais le mal le plus hideux et le plus général à Rio, c'est une espèce d'élé-

phantiasis qui se porte sur certaines parties du corps, et y suscite d'énormes tumeurs que tous les efforts de l'art ne sauraient faire disparaître. Les gens à qui elles arrivent les gardent bon gré malgré jusqu'à la fin de leur vie; mais ils n'en éprouvent pas d'autre inconvénient que d'être surchargés d'une masse inutile de chair qu'il leur faut traîner avec eux. Ce n'est pas exagérer que de dire qu'un dixième des habitans est, sous une forme ou sous une autre, attaqué de cette infirmité. Jamais je ne sortais dans la rue sans voir un grand nombre de ces malheureux, les uns blancs, les autres noirs, dont la démarche était ralentie par ces affreuses excroissances. Les marches de tous les couvens et de toutes les églises sont remplies d'esclaves nègres et mulâtres, qui, par suite, se trouvant incapables de travailler, ne soutiennent leur misérable existence que grâce à la charité des religieux et des fidèles.

Outre les remèdes empruntés à l'Europe, et dont aujourd'hui il est généralement fait usage dans la contrée, il y en a quelques autres que les indigènes gardent comme plus efficaces, et qu'ils emploient comme dernière ressource lorsque le traitement régulier ne réussit pas. Un jour, un de mes amis fut attaqué d'un violent accès de sciatique; et, après avoir mis à contribution, sans aucun succès, non-seulement toute la science des esculapes

de profession, mais encore toute la pharmacie européenne, un bon bourgeois lui persuada d'essayer d'une sienne méthode de guérison. Il le fit coucher sur le ventre, et, lui mettant le dos à nu, il commanda à un de ses nègres de lui monter debout sur le bas des reins, pour de là lui piétiner d'importance les hanches. L'esclave, quoiqu'il eût quitté toute chaussure, causa d'abord au goutteux une intolérable douleur; mais par degrés il se sentit considérablement soulagé, et bientôt la souffrance cessa entièrement. Depuis, j'ai entendu maintes fois attribuer ce bonheur au rude mais efficace piétinement qu'il avait subi. Dans une autre occasion, un planteur brésilien, dans la maison de qui je m'arrêtai, me dit avoir un sac qui était l'apothicairerie d'où lui-même et les siens tiraient tous les remèdes qu'ils employaient en cas de maladie; et appelant un de ses noirs, il lui demanda sa « bolsa das cobras », ou bourse aux serpens. L'esclave apporta sur-le-champ un sac de toile, dont le maître tira plusieurs reptiles desséchés sans la peau, et il m'assura que rien n'était plus souverain pour guérir tous les maux de notre pauvre carcasse. « Toutes les fois, continua-t-il, que quelqu'un de la famille ne se porte pas bien, on coupe un bout d'un de ces animaux, on le broie dans un mortier, et on le fait bouillir avec certaines herbes. Quatre ou cinq cuillerées de ce jus ont

bientôt rétabli la santé la plus compromise. » C'est un reste de l'antique confiance qu'avait la faculté dans le bouillon de vipère; mais ce à quoi un Brésilien recourt en désespoir de cause quand tout le reste ne sert de rien, c'est au sang d'un coq noir qui passe pour une panacée universelle. Nous rencontrâmes un jour, en nous promenant, un de mes amis et moi, un bonhomme qui souffrait beaucoup d'un érésipèle; et comme nous lui demandions s'il avait tenté de tel et tel moyen pour se guérir, il nous répondit que non, parce qu'il avait employé sans succès le seul remède efficace qui fût au monde, et reconnu dès lors que son mal était incurable. Curieux de savoir à quoi il faisait allusion, je l'interrogeai, et il m'apprit que c'était à du sang de coq noir; mais il en avait inutilement bu, inutilement frotté la partie malade. Ce vieillard mourut peu après, refusant avec obstination de chercher à se guérir d'une autre manière. Les maladies d'enfans qu'on ne peut expliquer, on les attribue à l'influence d'un mauvais œil; et les Brésiliens ajoutent autant foi à cette fascination, que les Romains des temps passés ou les Grecs des temps modernes; et ils ne prennent pas de moins nombreuses précautions pour y échapper. Dans le nombre il y en a une assez bizarre. On attache sur la tête de l'enfant qu'on veut garantir une petite main qui a le pouce placé entre les doigts et qu'on

appelle un *figa*. Elle est faite d'or, d'argent, de corail ou d'autres matériaux, et se vend chez tous les bijoutiers.

L'Académie des Beaux-Arts est située dans une rue étroite, et la façade de l'édifice ne fait nullement honneur aux talens de l'architecte, qui pourtant y enseigne l'architecture. Même la porte est décorée d'une inscription latine dont le style ne brille pas par la pureté. On y lit en effet : *Academia imperialis bellarum artium*. En sorte que, par un étrange contre-sens, rien n'annonce à l'extérieur ni goût, ni élégance, ni savoir. L'institution est ouverte à quiconque désire suivre les cours. Il suffit aux élèves de se présenter en habit, et on les reçoit sans autre formalité ; mais on fait toujours, au Brésil, une distinction entre les gens qui portent des habits et ceux qui portent des jaquettes, car ces derniers sont regardés comme appartenant à la classe des domestiques, et exclus même des jardins publics.

Le Muséum national est situé sur le Campo d'Acclamaçao, presque en face du Sénat. C'est un long bâtiment avec un portique et un fronton dans le vieux genre portugais. Il est ouvert au public une fois par semaine, ordinairement le jeudi. Le rez-de-chaussée sert de caserne ; mais au premier sont les salles qui renferment les collections d'histoire naturelle. On y voit, comme c'est l'usage en pareil lieu, des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons,

des coquillages et des minéraux, jusqu'à présent néanmoins en petit nombre. Les oiseaux sont bien conservés; mais ils étaient presque tous couchés de côté sur les rayons, et non encore posés sur leurs piédestaux. La partie minéralogique est plus soignée, et les familles entomologiques contiennent beaucoup de magnifiques papillons. Une salle offre plusieurs momies égyptiennes et d'autres antiquités du vieux monde, avec quelques-unes du nouveau. Ces dernières sont des têtes trouvées, m'a-t-on dit, dans des catacombes indiennes. Elles sont conservées comme des momies, et tatouées d'une très curieuse façon. Il y a de plus des vêtemens, des armes, et d'autres ustensiles indiens qui démontreront à la postérité l'existence d'une race dont bientôt nul fils ne restera sur la terre.

Journaux. *Noticias particulares. Correspondencia.* Exemples de lettres diffamatoires. Curieux certificat de baptême. Écoles d'enseignement mutuel. Bizarres pacotilles envoyées au Brésil par les Européens. La Monnaie. Insupportable bruit des charrettes dans les rues. Population de Rio. Nombre des Français qui l'habitent. Manières brésiliennes. Singulières confusions d'états; les barbiers.

Le nombre des livres qui ont été depuis 1808 imprimés au Brésil est considérable; mais, proportionnément, celui des journaux, des gazettes et des feuilles périodiques l'est encore davantage. En 1829, époque de mon voyage, cet empire, sur cent trente-trois qui se publiaient dans toute la pénin-

sule américaine, en comptait vingt-cinq, dont quinze dans la capitale, trois à Bahia, et le reste à Pernambuco, à Saint-Paul, à Saint-Jean-du-Roi, et à Villa-Rica. Cependant il n'en paraissait quotidiennement que trois à Rio; et c'étaient l'*Imperio do Brazil,* le *Diario do Rio-Janeiro,* et le Journal *do Commercio.* Les deux premiers, comme leurs titres l'indiquent, traitaient surtout de politique; le troisième, plus spécialement consacré au commerce, était, comme les deux autres, imprimé sur vilain papier, avec une typographie si mauvaise qu'on pouvait à peine le lire, quoiqu'il eût beaucoup plus d'abonnés que ses confrères. Ses colonnes n'étaient cependant presque remplies que d'annonces; car chaque numéro en contenait plusieurs centaines. Il y avait en outre la partie des *Noticias particulares,* et ce n'était pas la moins curieuse. Là, un individu était informé que s'il ne rapportait pas les livres qu'il avait empruntés, son nom serait livré au public; un autre, que certaine personne avait besoin de lui parler, et l'avertissait qu'on attenterait à ses jours s'il manquait à un rendez-vous; un troisième, que les eaux qu'il laissait croupir devant sa porte étaient fort désagréables, et que, s'il ne les faisait pas écouler, un voisin viendrait les lui jeter dans ses fenêtres. De curieux avertissemens venaient aussi des dames. En voici un copié mot à mot : « Le monsieur qui est entré dans la

maison de Luiza da Conceiçao, rue de Livradio, n° 1; qui a demandé à la maîtresse du papier pour écrire, et qui, sa lettre finie, lui a pris dans son tiroir quatre milreis d'or, un billet de banque de huit milreis et une paire de bas, est prié de rendre le tout, s'il ne veut pas qu'on publie son nom. Même faveur est réclamée de l'individu qui a dérobé l'éventail de cette dame : autrement son nom sera aussi publié. »

Souvent, avec les journaux, on distribue au Brésil une feuille volante, appelée *Correspondencia*. Elle consiste en une lettre à l'éditeur, où la personne qui la lui adresse attaque certaines gens qu'elle croit avoir raison de haïr; et généralement elle renferme les plus odieuses diffamations qui furent jamais imprimées. Le journaliste, qui imprime le libelle, et qui le met en circulation, n'encourt aucune responsabilité, pourvu qu'il ne refuse pas d'accorder à la réponse les mêmes faveurs. Voici un ou deux extraits de cette correspondance:

« Acte de justice. — Comme Dieu se préparait à appeler de ce monde dans un meilleur le marchand Joao Pereira-Borba, et que celui-ci avait toujours mené une conduite irréprochable, il a voulu prouver avant sa mort, par un authentique témoignage, qu'en effet il était un honnête homme dont la mémoire méritait d'être respectée. Il a donc inséré la clause suivante dans son testament : Je dé-

clare que j'ai toujours été voisin du marchand José-Loureno Dios, natif de San-Joao-del-Rey, avec qui j'ai même vécu dans une étroite amitié; et pour cette raison j'enjoins sévèrement à mon héritier de ne pas lui réclamer une grosse dette qu'il a contractée envers mon magasin par ses journalières et continuelles visites à la cannelle d'un mien tonneau de vin de Catalogne; car ce serait un fardeau pour ma conscience qu'on lui redemandât ce qu'il me doit, puisque le voisinage de mon magasin et de la maison dudit marchand fut la cause véritable et première de ce qu'il se déshonorait chaque jour par une ivresse complète, et qu'alors il insultait tout le monde d'une manière, soit directe, soit indirecte. Il y aurait donc injustice évidente à recevoir de l'argent pour une chose qui rend ce pauvre diable aujourd'hui si méprisable aux yeux de tous ses concitoyens.

« Un des insultés. »

« Au rédacteur de l'*Imperio do Brazil*. — Monsieur, je signerai avec une croix, parce que je ne sais ni lire ni écrire. Je vivais paisiblement aux environs de la ville de Rezende, lorsqu'un certain Simao de Roza, trouvant de son goût une ferme que j'exploite, a voulu s'y établir en mes lieu et place. Puis, comme je refusais de lui livrer mon bien, il s'est mis à faire porter contre moi de fausses accusations par des

gens qu'il avait dans sa manche. Il y a surtout un père Marriano, frère du même Simao, qui, sous toute espèce de rapports, lui ressemble. Oui, c'est ce père, ou plutôt ce monstre, qui en son propre nom m'a dénoncé, disant que j'avais tenu des propos injurieux à Sa Majesté l'empereur : sur quoi, on m'a arrêté, puis amené ici comme un vil criminel. Et cependant, monsieur, tandis que moi-même je suis innocent, combien l'homme qui m'accuse n'a-t-il pas commis de crimes! combien n'a-t-il pas injustement dénoncé de malheureux! combien de fois n'a-t-il pas assassiné! Surtout, combien n'a-t-il pas séduit de femmes! Je vous citerai entre autres l'épouse d'un de ses meilleurs amis, Francisco de Sylva, qu'il a ensuite ruiné à force de procès, et une Anna Ferreira, à laquelle il n'a donné l'hospitalité dans sa maison que pour mieux pouvoir se livrer à d'indignes violences envers la fille de cette dame, à peine âgée de douze ans... Mais je ne saurais vous dire en une seule lettre toutes les atrocités accomplies par un prêtre qui se dit ministre de Dieu, mais qui, sauf votre respect, monsieur le rédacteur, est réellement celui du diable.

« Joaquim-Jose †. »

Ces épîtres diffamatoires constituent à Rio la plus grande partie des jouissances littéraires. Quand je passais dans les rues le matin après la distribution

des journaux, je voyais toujours des groupes de voisins assemblés dans quelque boutique, et l'un d'eux, assis sur le comptoir, qui lisait aux autres un feuillet de la *Correspondencia*. Il arrive souvent que l'homme attaqué se trouve parmi les auditeurs, mais d'ordinaire il ne songe à se venger que par une réplique aussi bouffonne.

Cette espèce de petite guerre met quelquefois en relief de fort singuliers traits du caractère national, et montre la bizarrerie des opinions brésiliennes à divers égards. D'après un article de la constitution, nul affranchi ne peut être électeur. Or, les habitans, pour démontrer qu'ils n'ont pas été esclaves et jouir du droit de voter aux élections, ce à quoi tous attachent beaucoup de prix, produisent souvent les plus extraordinaires certificats. Certain colonel, nommé *Joaquim das Chagas*, voulut un jour se faire inscrire sur la liste électorale de son district, mais un fabricant de chandelles lui opposa qu'il ne devait sa qualité d'homme libre qu'à l'affranchissement. Il s'ensuivit une longue correspondance burlesque qui amusa plusieurs matins les boutiquiers, et qui enfin se termina lorsque le colonel produisit l'attestation suivante de son baptême: « Je, soussigné, atteste que, dans l'année 1780, j'ai conféré le saint sacrement du baptême à un enfant du nom de Joaquim, fils naturel de Francisca das Chagas, mulâtresse libre, non mariée, elle-même

fille illégitime d'un père inconnu, et alors servante chez le révérend Gonzalvès Fiqueiredo, de cette paroisse, etc.

« Alberto-Caetano Alvès. »

Après avoir donné copie de cet honorable certificat, le colonel, pour achever de confondre ses ennemis, terminait sa dernière réplique par ces mots : « Je suis actuellement le chef de ma famille, et j'occupe le plus haut grade dans le premier régiment de la ligne : j'étais donc tenu par les liens du sang, par la nature élevée de mes fonctions, et par l'honneur d'un soldat, à réfuter comme je l'ai fait les calomnies avancées contre moi. » Et il les réfutait en prouvant qu'il était fils illégitime d'une servante mulâtresse, elle-même fille illégitime, on ignorait de quel père ! Au Brésil, où tant de gens haut placés ne savent pas le moindre détail sur leur naissance, on fait peu de cas de la noblesse et de l'ancienneté des familles, à moins d'en avoir une qui soit noble et ancienne ; mais je doute qu'il y ait en Europe, parmi les dernières classes du peuple, un homme disposé à établir son droit d'électeur au prix des mêmes aveux que ce colonel.

Dans presque toutes les rues de Rio, vous voyez des écoles primaires, où la méthode d'enseignement mutuel est en vigueur. On y enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, et la langue

française. Les cours sont entièrement gratuits, car c'est l'État qui paie les professeurs, et on y admet tous les enfans qui se présentent, hormis ceux pourtant des infortunés esclaves. Il n'y a du reste aucune distinction de rang ni de couleur : le plus pauvre artisan, le mulâtre le plus foncé, un nègre libre, peuvent, aussi bien que le plus riche planteur, envoyer leurs fils, de telle sorte qu'il n'existe peut-être pas de pays où l'éducation soit plus généralement répandue parmi la génération qui s'élève qu'au Brésil, et surtout dans la capitale. On y conserve cependant toujours un usage qui, m'a-t-on dit, remonte aux anciens temps de l'ignorance, et qui, dans ce cas, prouverait on ne peut mieux combien elle était universelle. Aujourd'hui même, lorsqu'une maison est à louer, on l'annonce en clouant ou collant sur la porte une feuille de papier blanc. Il était autrefois regardé comme inutile d'écrire ou de faire imprimer une affiche qui donnât des renseignemens, car les personnes auxquelles ils pouvaient être destinés étaient en général connues pour ne savoir pas lire. Mais j'ai aussi vu, à Rio, annoncer, par cette espèce d'écriteau muet qu'on leur attache aux cornes ou aux jambes, que des chevaux et des bestiaux sont à vendre : c'est également la coutume en Portugal, où j'ai ouï dire que la feuille de papier en question servait à écrire les conditions du marché quand il était conclu.

La vaste contrée du Brésil abonde en productions de toute sorte, dont les autres parties du monde, principalement l'Europe, ne sauraient se passer. Lors donc que le port de Rio, si long-temps fermé, fut enfin ouvert aux différens peuples, il n'est pas étonnant que cette ville et son commerce se soient accrus avec une rapidité sans exemple. Telle fut l'avidité de spéculation qui s'empara des étrangers, surtout des Anglais, qu'ils expédièrent vers cette partie de l'Amérique méridionale d'immenses pacotilles, sans avoir le moindre égard au climat du pays, ni aux besoins des habitans. On vida les boutiques, on vida les magasins, car on s'embarrassait peu du genre de marchandises qu'on envoyait: la seule chose à considérer, pensait-on, était qu'elles arrivassent vite. Aussi, quand une multitude de caisses furent déclouées à la douane, les Brésiliens ne purent, à ce qu'il paraît, contenir leur étonnement et leur gaîté à la vue des singuliers objets qui s'offrirent à leurs regards. Une région, en effet, comprise entre les tropiques, fut inondée d'instrumens qui ne pouvaient être utiles qu'à des Canadiens ou à des Groënlandais, de tissus et de meubles qui ne convenaient qu'à des latitudes polaires. Parmi ces envois judicieux, il y avait quantité de grosses couvertures, de bassinoires, et, pour mettre le comble à l'absurdité, de patins, comme si on devait patiner dans un pays où jamais on n'a vu ni

une parcelle de glace, ni un flocon de neige. Si absurde que la chose paraisse, néanmoins aucun des articles ainsi importés à tort et à travers ne fut inutile dans une contrée neuve, où la nécessité ingénieuse fait souvent appliquer des marchandises à des usages auxquels les fabricans ne les avaient nullement destinées. Les Brésiliens ne s'étouffèrent donc pas avec les couvertures de laine qu'on leur apportait d'Europe, lorsqu'ils trouvent quelquefois une simple chemise de coton trop pesante et trop chaude. Au lieu de les étendre sur leurs propres lits, ils les étendirent dans ceux de leurs rivières qui roulent de l'or. Les longs poils de l'étoffe s'y saturèrent des grains du précieux métal que charriait le courant, de sorte qu'alors elle se trouva littéralement convertie en une toison qui valait bien celle de la fable. Ils s'étaient auparavant servis pour cette besogne de peaux encore revêtues de poils, et ils y revinrent quand leur provision de couvertures fut épuisée. De la même manière, ils parvinrent à utiliser les bassinoires dans leurs *engenhos* ou *sucreries :* ils ôtèrent les couvercles, et avec les fonds se firent d'excellentes écumoires pour ramasser l'écume à la surface des chaudières où bouillaient les cannes à sucre. Il n'y eut pas jusqu'aux malencontreux patins dont ils ne réussirent à tirer bon parti. Alors, comme aujourd'hui, rien n'était plus rare dans la contrée que le fer travaillé pour ferrer

les mulets et les chevaux; et quoique vous rencontriez presque à chaque coin des *ferradors* ou *maréchaux-ferrans,* rarement ont-ils à votre service des *ferraduras* ou *fers*. Lors donc que les Brésiliens reconnurent ne pas pouvoir se servir eux-mêmes des instrumens en question, ils les adaptèrent aux pieds de leurs animaux, et beaucoup d'entre ceux-ci sont réellement allés de Rio à Villa-Ricca sur des patins anglais. L'acier des lames était-il bien trempé, on en forgeait des *facas* ou *couteaux*, et moi-même j'en ai encore vu une qui, avec sa forme première, formait le loquet d'une porte dans un village de l'intérieur.

De la Trésorerie, qui est située derrière le théâtre, dépend la Monnaie. C'est un long et bas édifice moderne; en haut d'un escalier par lequel on y monte se trouve un péristyle, d'où partent des galeries conduisant aux divers bureaux, et, s'il en faut juger par le nombre des commis, c'est un vaste et actif établissement. Dans une cour intérieure, on voit sans cesse des hommes rouler des brouettes pleines de morceaux de cuivre ronds qui arrivent d'Europe et qui servent à fabriquer les pièces de quatre-vingts reis, les seules presque dont il soit communément fait usage. On employait autrefois pour les monnayer des feuilles de métal qu'on tirait des manufactures européennes; mais il y avait ainsi, on le conçoit, beaucoup de morceaux perdus que les

Brésiliens ne savaient pas utiliser. Plus sages aujourd'hui, ils achètent le cuivre déjà coupé en forme de pièces, et n'ont besoin que d'en faire frapper les revers. On voit aussi en circulation quelques dollars espagnols : nominalement, ils ne valent que huit cents reis; mais quand ils ont passé par la monnaie brésilienne, ils sont dès lors reçus pour neuf cent soixante, sans aucune augmentation cependant de valeur intrinsèque. Près de la Monnaie, et dépendant aussi du Trésor, est l'atelier où se taillent les diamans. Chose extraordinaire, c'est un vaste bâtiment ouvert de toute part, aussi public que la rue, où chacun peut entrer sans qu'on lui demande rien, et, sans se gêner, toucher aux différentes pierres que les ouvriers travaillent. Souvent même ce sont ceux-ci qui vous invitent à les examiner.

Le style des maisons de Rio est susceptible de grandes améliorations, car généralement on les bâtit sans égard à l'uniformité. Du moins elles sont toutes numérotées, et d'une manière commode : a droite sont les nombres impairs, les pairs à gauche, et le passant est toujours supposé avoir la figure tournée vers le palais. Cette méthode abrége beaucoup les recherches, car vous savez toujours de quel côté de la rue se trouve le numéro que vous cherchez. Autrefois, la seule lumière qu'on avait pour se guider de nuit par la ville provenait des cierges qui, aux coins des rues, brûlaient devant

les statues de saints : aujourd'hui les réverbères sont suffisamment nombreux, et la capitale du Brésil n'a sous ce rapport rien à envier aux cités d'Europe. Mais ce qui est incommode et ennuyeux pour un étranger dans les rues de Rio, c'est le continuel craquement des charrettes. Les roues sont de pesans blocs de bois, fixés aux extrémités d'un gros essieu, qui tourne en même temps qu'elles. La friction de tout cet essieu, qui est aussi de bois le plus souvent, et qu'on ne graisse jamais, contre les poutres formant le fond de la voiture, qui d'ordinaire porte une charge immense, non-seulement augmente beaucoup la difficulté du tirage, mais encore produit un bruit sourd tout-à-fait désagréable pour des oreilles inaccoutumées. Les charretiers sont dans ce cas passibles d'une amende de six milreis; mais ils ne prennent aucune précaution pour empêcher que la machine crie; car, à ce qu'ils disent, les bœufs ne tireraient pas avec ardeur sans le vacarme auquel ils sont habitués, et, comme ce préjugé est général, aucun officier de police ne fait exécuter la loi contre les délinquans. Don Pedro seul, du temps qu'il occupait le trône, était plus sévère. Voulant mettre un terme à une si absurde incommodité, quand il sortait dans la ville et qu'il entendait une charrette crier, il arrêtait le conducteur, réclamait l'amende et la mettait dans sa poche.

On ne saurait trop dire au juste quelle est la po-

pulation actuelle de Rio, car le dernier recensement fait par ordre de l'autorité remonte à une époque très ancienne. Toutefois, cette capitale renferme quinze mille six cent vingt-trois maisons habitées, chose exacte, car je les ai comptées moi-même; et, comme les Brésiliens sont un peuple très prolifique, il n'y a point d'exagération à mettre six personnes par famille. On aurait ainsi près de cent mille habitans, s'il s'agissait d'une ville d'Europe. Mais cette façon de calculer n'est nullement applicable à Rio, ni même à aucun pays où l'esclavage existe. En effet, toutes les maisons appartiennent à des gens libres, et généralement à des blancs; mais outre leurs familles, il y a rarement moins de trois ou quatre esclaves dans chacune. Dans plusieurs il y en a vingt, et l'on m'a un jour montré un homme qui, pour lui, sa femme et ses quatre enfans, n'avait pas moins de cinquante noirs, vivant tous dans sa maison, qui n'était pas grande. Comment alors, direz-vous, était-il possible qu'un pareil nombre de créatures humaines trouvât à s'y loger? Mais un esclave est un être misérable dont le logement n'inquiète jamais personne, pas même lui. Un lit, une couverture, une chambre à coucher, ce sont choses dont jamais il n'est question. Quelquefois, quand le pauvre diable s'écoute, il se procure une vieille *estera* ou *natte*, qu'il étend au premier endroit venu; mais, d'ordinaire, il se couche soit sur le plancher

du vestibule ou de la cuisine, soit encore en plein air dans la cour, ou bien avec ses camarades. Si le temps est froid, ils s'entassent les uns presque sur les autres pour se tenir chaud, comme vous avez pu voir de jeunes cochons sur le fumier d'une ferme. J'en ai souvent trouvé une demi-douzaine ainsi ramassés sous eux comme des chiens au bas d'un escalier, et toujours je les prenais, au premier coup d'œil, pour de véritables animaux. C'est de cette manière que de petites maisons basses à un seul étage, qui, en Europe, ne seraient supposées pouvoir tenir, terme moyen, que quatre ou cinq personnes, en tiennent à Rio de dix à quinze. Beaucoup de maisons aussi sont assez vastes pour que, comme celles de Paris, on les loue à trois ou quatre familles différentes.

Presque tous les gens qui promènent des légumes par les rues, ou qui les y vendent à des places fixes, sont des nègres affranchis. Quelques-uns d'entre eux ont, dans les vilains quartiers, des chambres où les autres viennent manger et loger. Une petite pièce de douze pieds carrés recevra dix, douze, quinze de ces nègres, dont chacun n'a droit qu'à l'espace de plancher que couvre son corps quand il se couche. Ils ont pour lit une natte de cinq pieds sur trois, et la chambre se loue à autant de personnes qu'elle peut contenir de nattes. La population noire s'est considérablement accrue au Brésil

dans ces derniers temps. Comme l'époque approchait où la traite doit être tout-à-fait abolie, on a partout employé les capitaux à acheter des nègres, au point que, pendant l'année 1823, il en est entré quarante-cinq mille dans la capitale seule. Sans doute, beaucoup ont été, sur ce nombre, disséminés dans les campagnes; mais assurément, beaucoup aussi sont restés dans la ville, pour subvenir aux besoins de la population blanche qui croît sans cesse, en sorte que leur nombre a dépassé toutes les proportions ordinaires. Enfin, mes yeux s'étaient tellement familiarisés avec les visages noirs, que la rencontre d'une figure blanche dans les rues de certains quartiers me frappait comme une nouveauté.

De tous les étrangers qui ont établi domicile à Rio, les Français sont les plus nombreux. Ils y ont passé quelques-uns en 1814, à la première restauration des Bourbons, mais tous les autres en 1816. Ils forment à présent une petite communauté d'environ quatorze cents personnes, et leurs boutiques remplissaient plusieurs des principales rues, où elles sont les mieux fournies, les plus brillantes. On les distingue à leurs rideaux, à leurs pendules, à leurs glaces, à leurs beaux vases de porcelaine chinoise; et elles rendent fort gaies les rues où ils habitent, celles entre autres d'Ouvidor et d'Olivarez. Ils ont un bazar et au moins cent cinquante

magasins où ils exercent toute espèce d'états propres à leur nation. Par exemple, ce sont des boulangers, des doreurs sur métaux, des émailleurs, des liquoristes, des horlogers, des lampistes, des pâtissiers, des tapissiers, etc. Il y a, en outre, des marchandes de modes, des bijoutiers, des chapeliers, des coiffeurs, des bottiers, et plus de vingt marchands qui vendent une multitude de jolies inutilités sous le titre de *nouveautés françaises :* enfin, les Français sont les seuls libraires de Rio. D'après toutes ces données, je crois que la capitale du Brésil contient aujourd'hui environ cent cinquante mille habitans, dont les deux tiers au moins sont noirs.

Les manières des Brésiliens, quoique peu policées, sont douces et affectueuses. J'ai eu l'occasion d'en voir de tout rang, car, après être allé le matin me mêler aux gens du peuple sur les places publiques, j'allais souvent le soir dîner chez les ministres. Ceux-ci étaient généralement des hommes de petite taille, qui n'avaient en rien la fierté ni la morgue de leurs pareils en Europe. Presque tous ils s'étaient autrefois livrés au commerce; et se trouvant possesseurs de grandes richesses lors de la séparation du Portugal et du Brésil, ils étaient naturellement montés aux postes éminens jusque-là remplis par des seigneurs de la métropole. Ils étaient tous fort simples, fort gais, fort complaisans; ils se distinguaient néanmoins par un cos-

tume riche et coûteux, et quelques-uns portaient de grosses clefs d'or qui, attachées comme de petites épées à leur côté gauche, annonçaient qu'outre leurs charges de ministres, ils remplissaient encore celles de chambellans auprès de l'empereur. J'ai aussi vu, à plusieurs bals, les dames qui composaient le beau monde de Rio. Comme les hommes, elles sont d'une taille beaucoup au-dessous de la moyenne et très pâles de teint; mais elles ont les yeux et les cheveux noirs. Elles portent leurs coiffures extrêmement hautes, et les embellissent avec diverses productions du pays, entre autres avec les coquilles d'une très jolie espèce d'escargot, qui sont d'un vert plus vif et plus brillant que l'émeraude. Elles dansent bien, valsent encore mieux, et ont d'autant plus d'amabilité qu'elles ne sont aucunement prétentieuses.

Mais les gens des classes secondaires, les boutiquiers, par exemple, ne vous offrent jamais un visage bien avenant. Ils craignent si fort de se donner de la peine, que souvent l'acheteur, vexé qu'on l'accueille avec tant d'indifférence, se retire sans rien acheter. Ils aiment à la passion les jeux sédentaires de hasard, tels que les cartes et les dames, et ils s'y livrent presque sans cesse à leurs comptoirs. Je suis quelquefois survenu dans un de ces momens pour faire une emplette : or, les marchands étaient si intéressés à leur jeu, qu'ils ne

voulaient pas le quitter pour s'occuper de moi et me vendre ce dont j'avais besoin. Ils sont cependant probes, fidèles à leurs sermens, et pleins de moralité. Leur charité aussi est sans borne, comme le prouvent les sommes considérables que les irmandades dont ils font partie dépensent en bonnes œuvres. Ils sont encore, à ce que j'ai entendu dire, généralement bons maris, bons pères, et ils élèvent leurs enfans d'une façon irréprochable. Il est charmant de voir tous les membres de ces familles se promener ensemble. En tête marchent le chef et sa digne moitié, l'un et l'autre ordinairement d'un bel embonpoint; puis viennent les garçons et les filles par rang d'âge, et les domestiques forment l'arrière-garde. Les femmes, qui sont folles pour le noir, ne portent pas de chapeaux, mais en général jettent sur leur tête un voile de cette couleur qui leur retombe sur le sein et les épaules. Cette coiffure serait assez gracieuse, si l'étoffe qu'elles y emploient n'était d'une part très transparente, de l'autre, surchargée de broderies mates qui font que de loin elles ont l'air d'avoir la figure couverte de petites taches noires. Toujours elles sont chaussées avec un soin et une propreté rares; toujours elles portent des bas et des souliers de soie, car elles s'enorgueillissent à juste titre et de leur jambe qui est bien faite et de leur pied qui est petit. Les jeunes gens de cette classe sont d'une obéissance

extrême : lorsque je leur voyais entre les mains quelque objet qui me semblait curieux, et que j'exprimais le désir de l'examiner, aussitôt ils exigeaient que je l'acceptasse, et paraissaient enchantés de pouvoir m'être agréables.

Dans leurs embarras et leurs dangers de toute nature, les Brésiliens ont coutume de faire vœu d'accomplir certains actes, s'ils se tirent heureusement d'affaire, en signe de leur gratitude envers la Providence : ils ne manquent jamais de tenir ces promesses, et quelquefois s'attirent ainsi de grands chagrins. Le patron d'une chaloupe que je louais souvent pour traverser la baie avait tout-à-fait la mine d'un brave homme. Un jour, par une affreuse tempête, il avait chaviré au même endroit, et solennellement promis, s'il atteignait le rivage, d'épouser la première fille qui se trouverait sur sa route. Il fut fidèle à son serment, se maria sans le savoir à une personne de la plus mauvaise réputation, et son bonheur domestique fut à jamais empoisonné.

Les Brésiliens ne sont pas plus hospitaliers qu'il ne faut. Ils acceptent toujours l'invitation d'un étranger, mais ils ne l'invitent que rarement à leur tour. La cause en est, je crois, au déplorable état dans lequel ils sentent eux-mêmes que leurs ménages sont tenus. Jamais, en effet, ils n'ont au logis aucune espèce de provisions. Les gens même les

des marins étrangers, particulièrement des Anglais et des Américains du nord, qui souvent m'attaquaient en se plaignant insolemment d'être sans travail. Ils avaient tous l'air de mauvais gredins, adonnés au vice, et dont la pauvreté était leur propre faute. Les naturels nécessiteux sont nourris et vêtus par les différentes irmandades de citoyens, ou par les couvens; et c'est un agréable spectacle que de voir les marches des édifices religieux remplis à certaines époques de pauvres gens, accablés les uns d'âge, les autres d'infirmités, et les bons samaritains se promener parmi eux, leur distribuant la nourriture et les vêtemens dont ils ont besoin. Ce qu'il faut encore louer, c'est que jamais non plus, ni le jour ni la nuit, on ne rencontre dans les rues des femmes de mauvaise vie, de manière à les reconnaître comme telles. La décence et la moralité de la capitale du Brésil est surtout frappante sous ce rapport, quand on est habitué au hideux spectacle de prostitution qui vous assiége dans les rues et sur les places de Paris et de Londres.

En face de la Miséricordia est l'hospice des Enfans-Trouvés, où sont reçues sans formalité ni enquête toutes les pauvres créatures qu'on dépose à la porte. Toutes sont nées d'esclaves, et ainsi traitées par l'avarice des maîtres de leurs parens. Aussi, un décret de l'année 1775, portait-il que les enfans abandonnés seraient affranchis par le fait même

de cet abandon; mais il était tombé en désuétude, et beaucoup de personnes venaient réclamer les malheureux orphelins. On les leur livrait, pourvu qu'elles consentissent à payer les frais d'éducation, et ils étaient ainsi frustrés du bénéfice de l'affranchissement. Mais on pensa avec raison que c'était violer le décret, et en 1823 parut une ordonnance déclarant qu'il y avait inhumanité à souffrir que des maîtres pussent abandonner les fils et les filles de leurs serviteurs, les faire élever par l'État, puis de nouveau leur imposer la servitude; qu'en conséquence ils seraient regardés comme sans père ni mère, gratifiés du titre de citoyen, et jouiraient sans aucun obstacle de tous les priviléges appartenant aux hommes libres. C'est, à ce qu'il semble, une anomalie extraordinaire que la circonstance qui, en d'autres pays, rejette le fruit d'une union illégitime dans les derniers rangs de la société, l'élève au Brésil à une faveur qu'il n'eût peut-être jamais obtenue s'il n'avait été de basse naissance, et déposé à la porte de l'hospice. Tel est le bizarre résultat de l'esclavage : le bâtard devient libre, et l'enfant légitime reste esclave.

Il n'y a non plus à Rio ni tavernes, ni cabarets, ni autres lieux de ce genre où les habitans puissent se livrer à l'intempérance. Leurs seuls moyens de plaisir et de réunion, après les églises, sont le théâtre et les jardins publics. Le jardin le plus fré-

quenté est celui qu'on appelle le *Passeio,* c'est-à-dire la Promenade. Il est situé au bord de la mer entre l'église de Calabouça et celle de Nossa-Senhora da Gloria, et consiste en de larges allées d'arbres énormes, les uns indigènes, les autres exotiques, qui forment un épais et délicieux ombrage, et qui circonscrivent des carrés dans lesquels sont ou des vergers, ou des arbustes et des buissons à fleurs. Dans les premiers compartimens on remarque des mangas, des yambos, et des grumixams, qui donnent, quand viennent leurs saisons, d'excellens fruits, que chacun a permission de cueillir et de manger; dans les seconds, vous admirez la princiana, dont les fleurs jaunes et oranges sont magnifiques, le coralier avec ses longs épis de fleurs écarlates, aussi gros que ceux du marronnier d'Inde, et le superbe bombax, couvert, à une époque, d'une profusion de grandes fleurs pourpres semblables à de riches tulipes, et à une autre d'énormes écheveaux de soie pendante. Vers le milieu du jardin est un temple octogone qui, dans l'origine, servait de local à un cours de botanique, où le professeur expliquait la structure et les vertus des diverses plantes d'alentour; mais aujourd'hui il tombe en ruine.

Cette promenade serait charmante, si elle n'était séparée de la mer par une haute et longue jetée artificielle, qui non-seulement ôte la vue, la ma-

gnifique vue de la baie, mais encore empêche que les pures et salutaires brises de l'Océan parviennent jusqu'aux promeneurs. Chaque soir cependant le jardin est encombré de citoyens avec leurs familles, et ils ont l'esprit de gravir la jetée pour y respirer un air meilleur. J'allais souvent m'y asseoir, et j'en prenais occasion, quand j'étais avec quelques-uns de mes amis brésiliens, pour leur faire remarquer un phénomène qui est fort commun le long des côtes, mais qu'on n'a jamais expliqué d'une manière satisfaisante. Toujours trois vagues venaient régulièrement l'une après l'autre frapper le rivage; puis succédait un intervalle, où, par comparaison, l'eau demeurait calme, jusqu'à ce qu'elle réunît assez de force pour lancer trois vagues nouvelles, et ainsi de suite. La première vague était basse et faible; la seconde, un peu plus forte; mais la troisième avait une grosseur considérable : elle s'élevait perpendiculairement à sept ou huit pieds, et retombait avec une horrible violence, ébranlant toute la jetée.

Les habitans de la capitale aiment aussi beaucoup l'opéra, quoiqu'à ce théâtre se rattachent des circonstances qui ont fortement blessé les gens pieux. A l'époque où l'on construisit la salle, il y avait dans le voisinage une église en construction. Or le public était si pressé de voir le nouveau théâtre fini que non-seulement on arrêta les tra

vaux de l'église, mais que même on en abattit une partie pour employer les matériaux à terminer l'autre édifice, qui fut ouvert avec une grande pompe le 12 octobre 1813, jour anniversaire de la naissance de don Pedro. Cette sacrilége déprédation d'une église, pour achever une salle de spectacle, choqua, comme de juste, les dévots, et ils prédirent que malheur arriverait au profane monument. En effet, quelques années après il brûla, et les bonnes gens de la ville sont fermement convaincus que c'est Dieu qui a voulu ainsi montrer et punir l'impiété des entrepreneurs. Le théâtre cependant s'est relevé, comme un phénix qui renaît de ses cendres; mais l'église reste toujours dans le même état de ruine, démolie presque jusqu'aux fondemens. Il est d'ailleurs une considération qui a rendu l'opéra cher aux Brésiliens, c'est que tous leurs graves événemens politiques des vingt dernières années y ont été accomplis, ou annoncés du moins; et cette pensée seule suffirait pour les y attirer, indépendamment de la bonne musique et de la danse. L'empereur l'aimait avec fureur, et ne manquait presque aucune représentation. Il avait une loge qui occupait toute la largeur du fond de la salle, et il la remplissait d'officiers de sa cour qui se plaçaient derrière lui, tandis que lui-même s'asseyait sur le devant avec toute sa famille. Vers la fin de son règne, l'enthousiasme qu'on

lui avait d'abord témoigné toutes les fois qu'il entrait dans la salle, cessa; et jamais, moi présent, les spectateurs ne battirent des mains à son arrivée. Pendant le carême, l'opéra ferme, et le peuple trouve son plaisir à des spectacles d'un genre différent: je veux parler des églises et des processions. Dans l'intervalle, les Anglais montent souvent des pièces au bénéfice des pauvres.

Le théâtre de Rio est en partie soutenu par des loteries, et les diverses irmandades augmentent leurs fonds par les mêmes moyens. Bien que ce soient seulement des entreprises particulières, elles se renouvellent si souvent à Rio, que cette peste n'y est pas moins nuisible que dans les pays où le gouvernement lui-même en a le monopole. Le bénéfice des entrepreneurs est de douze pour cent. Ils mettent d'ordinaire 7,500 billets, parmi lesquels il y en a un tiers de gagnans. Les billets, placés au prix de 20 milreis chacun, en rapportent 150,000, qui, déduction faite des douze pour cent, c'est-à-dire des 18,000 que la compagnie empoche, en laissent encore 132,000, pour payer les 2,500 primes, dont la plus forte est de 20,000 milreis, et la plus faible de 20. Des annonces de pareilles loteries, dont le but est de produire un argent qui sera employé en œuvres charitables ou en plaisirs, sont chaque jour affichées dans les rues ou les boutiques, et toujours les billets s'écoulent prompte-

ment, parce que toujours les banquiers paient les gains avec exactitude, et qu'on ne cite parmi eux aucun exemple de faillite.

Les bureaux de la poste sont situés, à Rio, immédiatement sous la salle de séance de la Chambre des députés, et font partie du même édifice. Les lettres ne partent de la capitale, pour les différentes villes de l'intérieur, que tous les dix jours. On ne les expédie pas dans des malles comme en Europe, mais ce sont deux nègres qui les portent sur leur dos, renfermées dans de longs sacs. Ils voyagent à pied, faisant une lieue et un quart à l'heure. Sans aucune escorte, sans autre moyen de défense que le bâton, en travers duquel est placé leur porte-manteau, ils craignent cependant si peu d'être dévalisés, que j'ai souvent vu leur précieux fardeau déposé au bord de la route, où personne ne le surveillait, tandis qu'ils avaient eux-mêmes été se rafraîchir à quelque cabaret éloigné. Du reste, je n'ai jamais ouï dire qu'on leur eût rien pris. Lorsque ces facteurs (car on ne peut leur donner le nom de couriers) reviennent dans la capitale, on ne distribue pas à domicile les lettres qu'ils apportent, si ce n'est celles des maisons de commerce, qui paient une certaine somme pour cette faveur : on affiche une liste des autres. Dans l'administration des postes, qui occupe le rez-de-chaussée, est une vaste salle, entourée de placards sur lesquels sont écrits

les divers endroits d'où il vient des lettres, et, au-dessous, par ordre alphabétique, les noms des personnes à qui elles sont adressées. En regard de chaque nom est un numéro : quand donc vous attendez une lettre, au lieu de la demander aux commis, vous consultez les placards ; et si vous y êtes nommé vous retenez le chiffre correspondant, que vous allez dire au bureau de distribution. Vous recevez alors une lettre qui porte non votre adresse, mais le numéro que vous demandez, et souvent elle est pour un autre que vous. Dès qu'il y a erreur reconnue, vous énoncez votre nom, on vous présente un paquet de lettres, et vous y prenez celle qui vous convient. De graves inconviens résultent de cette méthode : beaucoup de gens, par curiosité, ou par des motifs pires, prennent des lettres qui ne leur appartiennent pas ; et chaque jour les feuilles publiques regorgent d'avis que font insérer, tantôt des gens qui n'ont pu trouver un paquet inscrit à leur nom sur le placard, tantôt d'autres individus qui en ont pris un ne leur appartenant pas, et qui engagent le propriétaire à venir le réclamer chez eux. J'eus la curiosité de compter un jour les lettres dont les divers placards donnaient l'indication, et en voici le nombre. Il y en avait cent soixante-sept de France et d'Angleterre ; cinq mille huit cent soixante de Lisbonne ; mille cent soixante-six d'Oporto ; cinquante-cinq d'Asie ; cent six du Bengal ;

huit cent trente-quatre d'Angola; cent cinquante-trois de Mozambique; cent de Fayal; cent trente-trois de Monte-Video; trois cent deux de Maranhao; cinq cent quarante-deux de Campos; huit cent quatorze de Saint-Paul; deux cent trois de Sainte-Catherine; deux cent quarante-quatre d'Ilha-Grande; trois mille six cent trente de Minas-Geraes; un mille trois cent onze de Fernambuco; un mille cinquante-deux de Bahia; un mille quatre-vingt-deux de Rio-Grande; enfin un mille cent quatorze de Figueira. En tout elles s'élevaient à environ dix-huit mille.

L'administration de la justice au Brésil est le plus grand fléau dont peut-être le peuple ait à gémir. Les juges, en effet, reçoivent de si minces émolumens, qu'ils sont tous accessibles à la séduction. Il y avait néanmoins, sous le règne de Jean VI. et sous celui de don Pedro, un tribunal auquel on pouvait porter plainte, et que n'atteignait pas le soupçon de vénalité : c'était le trône lui-même. Chaque samedi au matin, ces monarques tenaient une audience où il était permis au plus humble de leurs sujets de venir en personne présenter ses réclamations. La seule formalité requise pour l'admission était qu'on portât un chapeau à cornes. Si même on n'en avait pas, il suffisait de laisser à la porte sa coiffure ordinaire, et de s'avancer hardiment. Toujours on était écouté avec bienveillance. Mais, sou-

vent la faveur avait à la cour le même résultat que l'argent ailleurs. Témoin, entre autres, l'aventure suivante. Un personnage bien connu, d'un rang et d'une importance considérables, était devenu amoureux de la femme d'un certain Juiz da Flora, qui rejetait ses propositions. Bientôt après, le mari de cette dame fut assassiné, et l'on attribua ce crime à l'amant rebuté, comme s'il avait pu croire qu'elle ne lui résistait que par attachement pour son époux. Dans cette conviction, la veuve se rendit immédiatement au palais, se jeta aux pieds de don Jean, raconta son histoire, et demanda justice. Le monarque promit qu'elle lui serait rendue prompte et bonne. Toutefois, occupé alors d'affaires très importantes, il oublia sa promesse, et la veuve se présenta une seconde fois devant lui en grand deuil. Choqué de son oubli, il l'assura par serment qu'elle serait vengée. Mais comme les amis du coupable étaient puissans à la cour, et que sans cesse ils entouraient le monarque, on ne négligea rien, à ce qu'il paraît, pour détourner son attention d'un tel sujet. La veuve revint donc une troisième fois, et tirant de dessous son voile un linceuil, elle le déploya, elle l'agita devant le roi, en lui disant, avec les termes les plus sévères, qu'il le porterait bientôt, et qu'en conséquence il devait se rappeler quel châtiment attendait dans l'autre monde les souverains parjures qui refusaient justice à leur peuple. Le

bien intentionné mais timide monarque fut profondément affecté de cette accusation, et, l'esprit tout troublé, assura qu'il punirait le coupable sans plus de délai. Mais la veuve mourut au bout de quelque temps, don Jean fut rappelé en Portugal, et jamais on ne tira l'affaire au clair.

La police de Rio est faite par un corps nombreux et spécial de soldats qui portent des jaquettes bleues avec des fournimens en peau de buffle, et qui ressemblent beaucoup à des gendarmes français. Ils ne se distinguent ni par leur bonne discipline ni par leur tempérance, et ce sont les seuls indigènes que j'aie jamais vus ivres. Se commet-il un délit, ils arrêtent, non l'auteur, qui généralement a le temps de s'échapper, mais l'individu qui se trouve le plus près du lieu et qui ne passe que par hasard. Un jour, un homme fut renversé par un cheval devant la porte de notre maison, et on l'entra demi-mort sous notre vestibule. La police arriva bientôt, et s'empara d'un individu de bonne mine qui suivait tranquillement son chemin. Il eut beau prétendre n'avoir pu renverser personne, puisqu'il n'avait pas de cheval, on l'emmena néanmoins en prison.

Quelques circonstances curieuses accompagnent au Brésil la condamnation d'un criminel. Aussitôt qu'il est condamné, l'irmandade de la Miséricorde le prend sous sa protection, et le garde pendant trois jours dans une chapelle, où il est visité par de

pieuses gens qui tâchent, à force de soins, à force de douceurs, à lui faire oublier sa malheureuse situation, et qui enfin lui apportent certaine chemise indispensable pour la fatale toilette. Le nombre onze, appliqué à un individu est regardé comme une injure proverbiale tant à Lisbonne qu'à Rio. Dans la première de ces deux villes, dire de quelqu'un qu'il est un homme de *onze lettres* est une insulte, parce qu'il a existé un scélérat fameux dont ce nombre était nécessaire pour écrire le nom. Dans la seconde, il est également injurieux d'appeler un individu *homme de onze aunes*, parce qu'on est censé prétendre par-là qu'il est condamné à une mort ignominieuse. Lors en effet qu'un criminel monte à l'échafaud, il porte une chemise de la longueur en question. L'irmandade pourvoit aussi à la corde qui doit le pendre. Quelquefois ses agens la trempent dans un violent acide qui la ronge et la rend si incapable de supporter ce poids, que souvent elle rompt avant que le condamné soit mort. Dans ce cas, ils accourent, agitent une bannière sur le corps, et le réclament comme leur propriété. D'après la loi, on leur permet de l'emporter, et plus d'une fois ils sont ainsi parvenus à conserver la vie au malheureux.

Beaucoup de gens à Rio font commerce d'acheter pour une modique somme des esclaves mutins dont les maîtres ne peuvent rien tirer, de les mettre à la raison, et de les revendre ensuite très

cher. Un cordonnier, qui se livrait avec succès à ce genre de spéculation, en acheta un jour deux; mais il était d'une si impitoyable sévérité, et il les traita si cruellement qu'ils tombèrent à la fin sur lui avec leurs couteaux et qu'ils le tuèrent dans sa boutique. Il y avait dans ce crime quelque chose pourtant qui en diminuait l'odieux, et les frères de la Miséricorde s'intéressèrent à tel point aux criminels, qu'ils offrirent un fort dédommagement pécuniaire à la veuve pour qu'elle se désistât de poursuites contre eux. Mais, au Brésil, les femmes sont proverbialement attachées à la mémoire de leurs maris : elle refusa donc, et livra les assassins à la justice. Dans toutes les exécutions capitales, l'usage est que l'exécuteur se tienne sur l'échelle au-dessus du condamné; et quand le prêtre arrive à cet endroit du *Credo* : « Je crois en Jésus-Christ, » l'échelle se dérobe, le bourreau se laisse tomber sur les épaules du pendu et tous deux se balancent en l'air. Lorsqu'on exécuta le premier des deux esclaves dont il est ici question, la corde, qui avait été préparée à dessein, se rompit à cause du double poids, et l'assassin tomba à terre avec l'exécuteur. Les membres de l'irmandade vinrent alors, bannière au vent, demander le corps. L'officier de justice qui présidait, devinant la supercherie, leur répliqua fermement qu'ils pouvaient le prendre si bon leur semblait, puisqu'ils en avaient le droit, mais que d'abord

il allait lui faire couper la tête et les mains. Comme les bonnes gens n'y trouvaient plus leur compte, ils se désistèrent de leur prétention; l'homme fut de nouveau pendu, détaché comme mort, et jeté au bas du gibet, tandis que son camarade subissait aussi la sentence de la loi; mais avant que cette opération ne fût terminée, la respiration revint à l'autre, et on le vit remuer à plusieurs reprises. La corde lui fut donc passée au cou de nouveau, et on la lui laissa jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir, en sorte que le pauvre diable se trouva avoir été trois fois exécuté pour un seul et même crime. Les habitans de Rio en furent très choqués; et quand la veuve, qui fut réduite à la pauvreté par la mort de son mari, s'en alla par les rues demandant l'aumône afin de payer des messes pour le repos de l'âme du défunt, elle fut froidement refusée par tout le monde. On oublia avec quel désintéressement elle avait refusé une somme considérable pour laisser assoupir le meurtre de son époux, et on ne se rappela que l'animosité, disait-on, peu chrétienne de sa vengeance contre les meurtriers.

C'est aux funérailles que les Brésiliens déploient le plus de luxe et de pompe. Quand le mort appartient aux premières classes de la société, on l'enterre toujours pendant la nuit, et à la lueur de grosses torches en cire, que portent non-seulement les parens et les amis, mais encore tous les étran-

gers à mine respectable qui se trouvent passer devant la maison mortuaire. Un des directeurs du convoi se tient exprès à la porte pour les y inviter. Une fois au moins par semaine, j'étais ainsi arrêté au passage; et, comme un refus équivaut à une malhonnêteté, je m'enhardis enfin à passer l'autre côté de la rue pour n'être obligé ni d'accepter ni de refuser.

Le cercueil ouvre la marche, et les porteurs de cierges le suivent en une longue procession jusqu'à l'église. On l'y dépose sur un catafalque qui a été d'avance dressé dans le chœur; des prêtres viennent chanter l'office funèbre au son de l'orgue; et quand ils ont fini, on ôte quelques dalles pour enterrer le cadavre dessous, ou bien on l'emporte dans le cloître, et là on ouvre dans une muraille de clôture un petit réceptacle pareil à un four, afin de l'y enfoncer. Auparavant, on lève le couvercle de la bière, et on y jette quantité de chaux vive, pour, quand les chairs auront été ainsi décomposées, recueillir les os dans un petit coffre à serrure. Malgré cet usage pieux, les Brésiliens ne traitent pas avec beaucoup de respect la dépouille des morts. Très peu de parens, si même il en vient un seul, assistent aux funérailles; et la plus grande indifférence, pour ne pas dire la gaîté, règne non-seulement parmi les amis, mais encore parmi les membres eux-mêmes du clergé. En quelques occasions, quand

c'est un tout jeune enfant qui meurt, le cercueil est une élégante caisse drapée de broderies dans laquelle on le dépose au milieu de fleurs artificielles, et quand elle est placée sur le catafalque, on dirait une corbeille à ouvrage sur la toilette d'une dame. Les cloîtres qui reçoivent ensuite ces jolies bières sont parfaitement secs, parfaitement propres : sans cesse on en repeint et reblanchit les murs; et, d'ordinaire, au centre est un délicieux jardin rempli de plantes et d'arbustes aromatiques, en sorte que dans ces charniers tout flatte l'odorat et la vue. Combien cette magnificence ne contraste-t-elle pas avec les enterremens des nègres ! Chaque jour on rencontre leurs corps nus, qui, roulés dans une vieille natte, d'où souvent les bras et les jambes sortent, et suspendus à un bâton que portent deux de leurs semblables, s'acheminent solitairement vers le cimetière de la Miséricorde pour y être jetés dans la fosse commune.

Lorsqu'on dépose le corps sous le parquet de l'église, un horrible spectacle s'offre habituellement aux yeux des spectateurs. La terre est partout si gorgée d'os humains, qu'elle peut à peine en recevoir de nouveaux. A peine trouve-t-on la place parmi les nombreuses fosses pour en creuser une nouvelle. Elle est toujours si étroite, que le cadavre, quand on l'y place, dépasse infailliblement le niveau du sol. Alors le sacristain empoigne une demoiselle de

paveur, et, de l'air le plus calme du monde, frappe sur le mort jusqu'à ce que, bon gré mal gré, il entre dans sa dernière demeure. Quoique les assistans regardent alentour avec la plus complète insouciance, rien n'est assurément plus hideux à voir, et cette agglomération de cadavres produit de fétides et dangereuses exhalaisons qui forcent les fidèles à se retirer avant la fin des offices.

Les héritiers du mort regardent comme si essentiel de distribuer des cierges à toutes les personnes qui l'accompagnent en terre, que souvent ils s'excusent par la voie des journaux d'avoir été contraints, malgré leur bonne volonté, de manquer à cet usage. J'ai, par exemple, vu un jour dans le *Diario* l'avis par lequel un nommé Jean-Bernard Neguero faisait savoir que « dans la triste obligation d'enterrer le lendemain son grand-père, il avait invité diverses personnes aux funérailles, mais qu'il était désolé de ne pouvoir leur fournir à toutes des cierges. La faute en était au curé de Santa-Rita, qui avait promis de lui en procurer. Non pourtant qu'il doutât que celui-ci n'eût dessein de tenir sa promesse; mais comme quelques jours avant il avait enseveli un singe en terre sainte à la lueur des bougies, il se trouvait n'avoir plus de cire pour le moment. »

Nul endroit de Rio ne présente peut-être à l'étranger une meilleure occasion d'étudier les mœurs

populaires, que les alentours de la fontaine qui orne la place de Carioca. C'est un édifice demi-circulaire, auquel on monte par cinq marches, et qui a onze tuyaux de cuivre d'où l'eau jaillit sans jamais s'arrêter : le surplus coule dans un vaste réservoir de pierre. Vous voyez là des multitudes de noirs des deux sexes qui viennent emplir leurs cruches ou laver du linge, car c'est leur grand point de rassemblement. D'un côté, rangées le long du mur, sont trois ou quatre files de gens assis sur leurs seaux, avec cinq ou six officiers de police, qui, à coups de crosse, les maintiennent dans l'ordre; plus près de la fontaine, sont deux ou trois autres files d'expectans, qui, dans la même posture, forment de vastes demi-cercles, sur les marches mêmes : c'est parmi la foule un combat à qui s'emparera des divers tuyaux. Quand une division de puiseurs a rempli ses vases et se retire, les soldats font avancer, pour prendre leur place, le premier rang des individus qui tout à l'heure se tenaient assis, et que le second remplace eux-mêmes, ainsi de suite sans interruption. De l'autre côté, le réservoir est encombré de femmes de toutes couleurs qui lavent avec de l'eau jusqu'aux hanches, et souvent des poupons noirs ou basanés sur le dos. De temps en temps aussi, des troupes de chevaux et de mulets viennent passer la tête entre elles. Vers le milieu de la place est un poteau auquel on attache

les nègres pour les fouetter; et à l'entour sont de petites boutiques, où du poisson, de la viande et des fruits, qui ne brillent pas par la mine, attendent pour acheteurs les gens de basses classes, qui continuellement couvrent la place mêlés avec les noirs. Aussi est-ce d'ordinaire sur le Carioca que les émeutes de Rio éclatent.

Les vivres abondent toujours dans la capitale. D'immenses troupeaux de bœufs y arrivent sans cesse de l'intérieur, mais on ne voit de mouton chez aucun boucher, car les habitans ont contre cette viande la prévention des Juifs contre celle de porc. Celle-ci, au contraire, ils l'aiment avec fureur et en consomment d'effroyables quantités. Le poisson n'est jamais rare; mais il n'a rien qui puisse flatter le palais d'un gastronome. Les Brésiliens trouvent délicieux le pain de froment; quoique leur sol ne produise pas cette céréale, il le leur faut de première qualité. Aussi le mange-t-on excellent à Rio, meilleur même qu'en aucun autre pays. Comme les farines se tirent de l'étranger, ce pain est toujours fort cher et uniquement consommé par les gens riches. Non plus que les pauvres, les esclaves n'y goûtent jamais : ils le remplacent par diverses substances farineuses qu'ils obtiennent surtout d'une espèce de haricots noirs, du maïs, et d'une racine appelée *mandioca*. On vend beaucoup dans les boutiques une noix nommée *min-*

doubi, qui pousse au pied d'une petite plante. On en extrait une grande quantité d'huile; mais on s'en sert aussi comme nourriture, et rôtie elle est fort bonne. Il y a toujours dans les rues des négresses qui les épluchent et en font rôtir.

Les marchés de la capitale sont toujours couverts des fruits les plus savoureux. On doit en première ligne citer l'ananas qui est indigène au Brésil, et qui ne coûte jamais plus de quelques sous. Vient ensuite, par ordre d'excellence, le manga : c'est un fruit plus gros qu'une pomme, dont la peau reste constamment verte. Avant la maturité, il exsude un jus clair aussi fort et aussi piquant que l'esprit de térébenthine dont il ne perd jamais le goût. Lorsqu'il est mûr, l'intérieur offre une belle couleur orange, mais le noyau est entouré de longues fibres, aussi dures que de gros crin, qui pénétrent dans la chair et qui rendent difficile de l'en détacher. J'ai souvent regretté de ne pouvoir, par cette raison, manger que la moitié du fruit. Les Brésiliens mangent aussi les graines de trois espèces de myrtes, auxquelles ils donnent les noms de *grumixam,* de *pitanga,* et de *cambuim.* Surtout, ils en font d'excellentes conserves. Le *mamoun,* autre fruit indigène qui mérite d'être mentionné, a presque la grosseur d'un ananas. Il pousse en paquets au faîte d'un arbre qui a le tronc pareil à une tige de choux, et de très larges feuilles angulaires. Aux environs de la

capitale, vous rencontrez à chaque pas un mamouneiro, et c'est un des traits caractéristiques de la contrée. Le fruit a un goût très succulent, analogue à celui de la viande ou plutôt de la moelle : ce qui sans doute lui a valu sa dénomination, car, dans la langue du Brésil, *mamoun* signifie proprement moelle.

Le *maracuja* est encore un fruit dont il se fait grande consommation, et les habitans l'honorent d'une sorte de vénération sainte, parce qu'il présente divers emblèmes relatifs à la passion de Jésus-Christ. La dévotion y voit figurée une couronne d'épine, une croix, des blessures, des clous, une lance; et sa couleur blanche tachetée de violet rappelle le sang divin du sauveur.

On est moins intempérant à Rio dans le boire que dans le manger. Le vin rouge d'Oporto y trouve peu d'amateurs, parce qu'il est trop chaud pour le climat. Celui qu'on estime le plus, du moins qu'on boit en plus grande quantité, se tire de Catalogne, et il s'en fait chaque année une exportation considérable. Le bas peuple, et particulièrement les nègres usent de *caxas* ou *cachaça*, inférieure espèce de rum qu'on extrait de la canne à sucre. Il se vend à si bas prix que les étrangers, surtout les marins, y prennent aisément goût. Ce n'est d'ailleurs pas une liqueur ou mauvaise à la santé ou désagréable; et, tant l'hiver que dans la saison pluvieuse, c'est

souvent un salutaire préservatif du froid et de l'humidité.

Départ pour l'intérieur des terres. Multitude de crabes. Aspect du pays. Diverses espèces d'auberges. Un dîner brésilien. Les carapatoos. Belle ferme brésilienne. Singulière négresse. Convoi de muletiers. Forêts vierges. Étrange déclaration d'amour. La rivière Porahiba. Le vampire. Les singes et les perroquets. Ville de Valença. Savon du pays. Un marché à esclaves. Une dame indigène.

Après avoir vu en détail toutes les curiosités de Rio, je profitai avec empressement d'une occasion qui s'offrit à moi de visiter l'intérieur du pays. L'inspecteur-général des mines de Saint-Jozé, dans la province de Minas-Geraes, qui se trouvait alors dans la capitale, et qui allait retourner à son poste, me proposa de l'accompagner; et nous partîmes, dès le jour suivant, à neuf heures du matin, suivis ou plutôt précédés d'une mule chargée de notre bagage, que conduisait un *pardo* ou mulâtre.

Nous eûmes d'abord à longer la baie et à traverser le village de Saint-Christorao. Lorsque nous dépassâmes ensuite des marres d'eau bourbeuse laissées par le reflux, je fus surpris d'en voir remuer toute la surface, comme si elles eussent été pleines d'êtres animés qui se dirigeaient vers nous. M'approchant davantage, je trouvai que c'était en effet des crabes de différentes tailles, mais tous armés d'énormes bras. Quand ils marchaient, tous

les brandissaient avec violence, et ils avaient réellement l'air de formidables assaillans. Les Brésiliens mangent une immense quantité de ces animaux, quoique pour ma part jamais rien ne m'ait semblé plus hideux et plus dégoûtant. La route que nous parcourûmes au-delà ne fut, pendant près de cinq lieues, qu'une suite non interrompue de *chacaras* et de *quintas,* deux noms qui servent indifféremment au Brésil à désigner les maisons de plaisance des riches. En général, elles étaient situées au milieu d'un enclos de terres labourables dont la culture paraissait bien entendue, et l'on y arrivait par de larges portes couvertes d'ornemens qui la plupart semblaient repeints de la veille. Beaucoup de ces résidences avaient été bâties par des négocians retirés, même par d'anciens boutiquiers de Rio, qui, après avoir gagné leur fortune dans la ville, la dépensaient à embellir les champs d'alentour : preuve à la fois de l'opulence qui se répand dans la capitale, et du bon goût inné aux habitans. La plus grande partie de la belle campagne que nous traversions avait été, au souvenir des jeunes gens, obstruée de broussailles vierges.

Il y a sur les routes du Brésil quatre sortes d'endroits où les voyageurs font halte. C'est d'abord un *rancho,* terme qui littéralement signifie une réunion de personnes, et qui de là s'applique au lieu où elles s'arrêtent. On s'en sert pour désigner un vaste

hangar, contenu par des poteaux, entièrement ouvert des côtés, et qui ne présente que l'abri de son toit pour les mulets et les muletiers. Vient ensuite une *venda*, c'est-à-dire une boutique, où l'on vend à boire et à manger. Il en dépend d'ordinaire un *quarto*, en d'autres termes une chambre à coucher, qui cependant n'est pas toujours garnie de *camas*, ainsi qu'on appelle les lits. La troisième espèce d'asile est une *estalagem*, ou hôtellerie proprement dite, dans laquelle on trouve à peu près toutes les commodités d'usage; mais rien de plus rare que d'en rencontrer une. Enfin c'est une *fazenda*, ou ferme. La plupart du temps, le *fazendeiro*, ou fermier, est aubergiste aussi. Il débite ses denrées de cette manière, et loge les voyageurs dans sa propre maison; mais quelquefois il ne vend ni les vivres qu'il vous sert, ni le gîte qu'il vous donne, et reçoit les étrangers pour l'amour de Dieu. Cette généreuse hospitalité n'est nullement rare au Brésil, je vous le jure.

Nous débridâmes vers une heure après midi, à la *venda* d'Iraja, qui était distante d'environ cinq lieues. Une douzaine d'autres individus devaient, comme nous, y passer la nuit. Nous dînâmes donc tous ensemble, et, pour la première fois, je vis un véritable dîner à la brésilienne. Il se composait de quatre plats, pour ainsi dire égarés sur une immense table, dont deux contenaient un hachis de

poisson salé et de différens légumes. Le troisième renfermait une purée de haricots noirs, fricassés au *toucinho*, c'est-à-dire au lard, et était flanqué d'une grande écuelle de *mandioca*. Cet aliment avait l'air de boue, quant à la couleur, et de sciure de bois pour la consistance. On y mêla bientôt la purée, ce qui n'en améliora guère la mine, et ce ragoût tint lieu de pain. On imaginera sans peine qu'il ne devait être ni bien délicat ni bien savoureux. Pour boisson, toutefois, nous eûmes du porter et du vin rouge d'Oporto, en bouteilles, ainsi qu'une énorme cruche de cette liqueur indigène, appelée *caxas*, dont j'ai déjà parlé. Le maître du logis m'assura que c'était un excellent cordial quand on la buvait pure, mais qu'il fallait bien se garder de la mêler avec de l'eau.

En face de la venda s'étendait une vaste plaine, couverte de broussailles: j'y entrai un moment pour recueillir des plantes; mais on me rappela aussitôt en me criant que je m'exposais. Je crus qu'il était question de serpens, et je fis une retraite précipitée. Mais j'appris que le péril avait une cause plus petite, quoique à peu près aussi sérieuse. Parmi les insectes de la contrée, il en est un qu'on nomme *carapatoo*. C'est une espèce extrêmement venimeuse. Elle a six pinces crochues et percées qui lui permettent de s'attacher facilement à tous les objets qu'elle rencontre; elle est armée d'une trompe de

la plus bizarre structure. Je veux désigner ainsi une mèche de poils très fins, dentelés en dedans comme une scie, et formant une tarière, dont elle perce, en moins d'une seconde, la peau de tel animal que ce soit, pour enfoncer ensuite sa tête dans la blessure. Quand elle y est entrée, les poils se séparent, et il en résulte un trou dont la base est intérieure, de sorte qu'il oppose à l'extraction une résistance qu'on ne peut quelquefois pas surmonter. Si on la laisse en repos, elle se gorge de sang, et acquiert bientôt une grosseur effrayante; si on l'arrache par force, de manière à séparer la tête du corps, cette tête se pourrit dans la plaie, et, par suite du virus violent qu'elle y développe, cause une forte inflammation, qui ne tarde pas à dégénérer en un dangereux ulcère. Souvent la simple piqûre du carapatoo injecte dans le corps un poison que les glandes absorbent, et qui les faisant gonfler les rend fort douloureuses. Ces horribles insectes, qui sont le fléau du pays, deviennent parfois si abondans que des troupeaux entiers périssent de leurs attaques. Ils sont trop durs pour qu'on les écrase, trop pleins de vie pour qu'on puisse les noyer, trop tenaces pour les forcer à lâcher leurs victimes. Aussi est-ce peine perdue que de mener les bestiaux se baigner et de recourir à tout autre expédient. Lorsque je sortis des broussailles, on me trouva au cou un carapatoo qui avec sa trompe travaillait à m'entrer

dans la chair, mais il n'en eut pas le temps, et on l'extirpa sans peine. Il avait à peu près la taille d'une grosse punaise, avec une peau d'un gris tacheté qui était si coriace, si épaisse, que nous ne pûmes l'écraser et qu'il nous échappa. On en prit plusieurs autres le même soir, et on les détruisit par la seule méthode qui soit infaillible, c'est-à-dire en les tenant au bout d'une épingle à la flamme d'une chandelle.

Aux approches de la nuit, nous vîmes passer devant la porte de la venda, où nous étions assis, un cavalier de bonne mine, qui, sans nous connaître, nous salua poliment. Il avait la figure basanée, et portait un vaste chapeau de paille, entouré d'un large ruban de diverses couleurs, une jaquette de superbe indienne à ramages, un pantalon blanc et des bottes de cuir jaunâtre avec de grands éperons d'argent. C'était, nous dit-on, un gentilhomme campagnard du voisinage, et son genre de vie caractérisait admirablement les Brésiliens de sa classe qui demeuraient aux environs de la capitale. Il possédait une vaste étendue de terres, et entre autres cette plaine couverte de broussailles aussi vieilles que le monde, où les carapatoos avaient élu domicile en si grand nombre. Le reste de son domaine était de même en état de nature, et ne lui donnait aucun profit, ne servant qu'à nourrir quelques vaches, qui seules, avec trois ou quatre esclaves, lui

procuraient le moyen de vivre. Chaque matin, il envoyait leur lait à Rio, dont la distance était de quinze milles, sur la tête de ses nègres, qui revenaient le soir avec le produit de la vente, et rapportaient chacun la valeur de 3 ou 4 francs. La fatigue de ces voyages était si grande que les noirs y succombaient souvent et mouraient en route; mais leur maître se contentait du chétif revenu qu'il obtenait ainsi, lorsqu'en se livrant à l'agriculture il pouvait amasser une fortune considérable.

Nous quittâmes Iraja le jour suivant à cinq heures du matin; mais au bout de quelques milles, notre guide disparut à un détour de la route, et avec lui la mule qui portait les bagages. Vainement tâchâmes-nous de le retrouver; et alors, n'osant nous engager seuls dans un pays inconnu, nous préférâmes retourner sur nos pas. Mais nous perdîmes notre chemin, et bientôt nous arrivâmes en face d'une haute montagne conique qui nous barrait le passage. Au pied était une immense ferme, dont les bâtimens considérables et bien entretenus s'élevaient au milieu de plusieurs centaines d'acres entièrement défrichés, tous cultivés avec soin, et couverts de tous les divers produits de l'agriculture brésilienne. Il y avait d'abord des champs de *capim* ou foin de Guinée, précieux fourrage qui fut importé, avec des esclaves d'Angola, sur la côte d'Afrique. Cette plante a les feuilles larges de deux

pouces et longues d'un pied, la tige haute de dix à douze : elle donne chaque année plusieurs abondantes récoltes, et est si pleine de sève que, dans les plus rudes saisons, elle offre toujours une fraîche verdure. Plus loin était une grande plaine de *mandioca,* qui, avec ses tiges branchues, s'élevait à quatre ou cinq pieds du sol, et, garnie d'un large feuillage dentelé, ressemblait à un bois d'arbres à huile de castor. Sur le devant de la montagne se développait une vaste plantation de *canas* ou cannes à sucre. Quand l'homme, pour conquérir sur la nature sauvage un terrain montagneux, en a brûlé les bois, c'est à cette plante utile qu'il demande d'abord la récompense de son travail; et on la voit qui projette de toutes parts ses vastes tiges parmi les cendres noires et les troncs à demi-brûlés. Au premier coup d'œil, vous diriez des touffes d'aloès: dans cet état les sucrières sont magnifiques à voir, et celle qui s'offrait alors à nos regards avait l'air d'un bois de la plus riche verdure, destiné à décorer un parc. A coté, sur la même pente, était une plantation de café, dont le feuillage noirâtre et luisant formait un bizarre contraste avec le vert tendre des cannes à sucre. Il y avait en outre des champs de maïs, et, d'espace en espace, de longues rangées de bananes. Enfin, dans une vaste jachère, nous aperçûmes quatre-vingts ou cent nègres des deux sexes, qui, placés sur une seule ligne, pré-

paraient la terre à recevoir de nouvelles semences. Ils enfonçaient et retiraient leurs pioches tous ensemble, avec la régularité de soldats qui font l'exercice. A leur travail présidait un homme de mauvaise mine, vêtu d'une jaquette de coton, coiffé d'un grand chapeau de paille, et armé d'une canne dont il se servait pour stimuler les paresseux.

Nous appelâmes cet inspecteur, qui aussitôt vint vers nous avec politesse, et nous enseigna notre chemin que nous avions entièrement perdu. Après avoir doublé la base de la montagne et marché environ une heure, nous atteignîmes la venda de Jacotinga, où il nous parut temps de déjeuner. Mais, hélas! nous n'y trouvâmes pour tout potage que du pain; et encore il était si dur, quoique fraîchement cuit (car pour qu'il se conserve mieux on le laisse se dessécher au four) que nos dents purent à peine le broyer. La boutique était bien fournie cependant de toutes les espèces de marchandises qui convenaient aux agriculteurs des environs, et même nous y remarquâmes avec surprise une assez nombreuse collection de livres. Dans le nombre, je comptai quarante exemplaires de l'*Ancien Testament* et du *Nouveau*, plus deux ou trois des *Mille-et-une-Nuits*, en portugais, que le vendeiro nous assura être une précieuse acquisition pour sa librairie. Après notre frugal repas, nous remontâmes à cheval, et nous rejoignîmes bientôt la grande route près

de Venda-Nova. Nous espérions trouver notre mulâtre à cette auberge, mais on ne l'avait pas vu. Comme peut-être nous suivait-il de près, nous résolûmes de l'attendre quelque temps, et nous demandâmes du café; mais, chose singulière, au milieu d'un pays où des milliers d'acres étaient couverts de cette plante et de cannes à sucre, on n'en trouvait pas un grain, pas un morceau, dans les hôtelleries. On nous persuada d'essayer d'un peu de *carne secco*, de viande sèche, qu'on nous accommoda; mais, après une inutile tentative de mastication, nous y renonçâmes de désespoir, car ce qu'on nous avait servi était aussi dur que la semelle de nos bottes. Pour remédier à ce malheur, un nègre alla chercher une corbeille pleine d'écrevisses de terre. Ces dégoûtans animaux qu'on avait pêchés dans les marais salins, où, la veille, nous en avions tant vus, avaient une forme cylindrique, une longueur d'un demi-pied, une couleur verdâtre comme celle de la plupart des poisons, et de molles coquilles pulpeuses; mais ils se distinguaient surtout par leurs grands bras et leurs gros yeux saillans qu'ils agitaient dans toutes les directions. On les vida dans une marmite d'eau bouillante; mais ils ne nous parurent pas plus appétissans, lorsqu'ils furent cuits, que lorsqu'ils étaient crus. Sur ces entrefaites, arriva une vieille négresse libre, suivie d'une jeune fille de sa couleur, qui était son esclave

et qui portait un pesant fardeau. La maîtresse était d'une loquacité extrême; et quand elle sut que j'avais l'Angleterre pour patrie, elle se mit à nous estropier, les uns après les autres, les noms de tous les Anglais qu'elle avait connus à Rio, comme fière du grand nombre de ses connaissances et de l'étendue de son savoir. Sa jeune esclave était son seul bien au monde; mais elle en retirait de bons bénéfices, la louant comme bête de somme à quiconque en avait besoin, et pour quelque emploi que ce fût. Beaucoup d'invidus, blancs et noirs, aux environs de Rio, vivent de la même manière. Ils possèdent un unique esclave, qu'ils envoient le matin chercher de l'ouvrage, et de qui, le soir, ils exigent une certaine somme d'argent. Eux-mêmes ne font rien; ils paressent toute la journée, et se nourrissent des sueurs de leur victime. Quand celle-ci peut gagner quelques réis au-delà de ceux qu'elle doit rapporter au logis, elle les garde et s'en sert pour acheter des habits et des alimens, car jamais son maître ne lui en fournit. Ce mode de spéculation donne lieu à une infinité de petits larcins, parce que, sous peine du châtiment le plus sévère, l'esclave doit se procurer, *per fas atque nefas,* la somme à laquelle il est imposé.

Notre guide n'arrivant pas, il nous fallut en louer un autre qui nous conduisît à Sao-Pedro, au pied de la grande Serra, où notre intention était de

passer la nuit, et où il pouvait encore s'être rendu. Nous y parvînmes à sept heures du soir, mais personne ne sut nous donner de ses nouvelles. L'auberge dans laquelle nous logeâmes était fort misérable, quoique tenue par le propriétaire en personne, un senhor Francisco, cousin d'un marquez bresilien. C'était lui-même un homme merveilleusement beau, haut de six pieds six pouces, et vigoureux en proportion; mais il avait le costume et l'air d'un mendiant. Sa jaquette d'étoffe brunâtre, et sa culotte de coton sale étaient tellement trouées, que des lambeaux de sa chemise en sortaient de toutes parts. Sa tête était coiffée d'un vieux chapeau de paille sans forme, et il n'avait ni souliers ni bas. Malgré sa taille athlétique, ses mouvemens étaient d'une lenteur et d'une nonchalance inconcevables, et il ne connaissait pas de plus grande jouissance que de rester étendu au soleil. Néanmoins, il avait des manières distinguées, et causait bien. Son hôtellerie n'offrait pas plus d'ordre que sa personne. L'établissement se composait, au centre, d'une sale boutique, dans laquelle les denrées de tout genre étaient entassées pêle-mêle avec de vieux habits; à droite, d'une ignoble cuisine, où se tenaient deux ou trois dégoûtantes négresses; et à gauche, de la chambre à coucher, où il y avait des sacs, des barils, des monceaux d'ordures, et pour tout lit un antique fauteuil dans un coin. La totalité du misérable

édifice était bâtie de perches enfoncées perpendiculairement dans la terre, auxquelles des bambous fendus étaient horizontalement attachés avec du *sipo*, espèce de lierre fort dur que dans le pays on emploie à cet usage, et qu'en conséquence on appelle le clou brésilien. Les intervalles avaient été jadis remplis par des briques grossières cuites au soleil; mais, peu à peu, elles étaient presque toutes tombées, et il en résultait de longues ouvertures par lesquelles entrait le jour et soufflait le vent. Les domestiques étaient en parfaite harmonie avec la maison et le mobilier: la cuisinière surtout, petite négresse, baptisée sous le nom de *Luzia*, qui était âgée de vingt ans, et n'avait que quatre pieds de haut. Elle était tatouée d'une bizarre manière. La chair de son front avait été de telle sorte travaillée, que, d'une tempe à l'autre, elle offrait une ligne de protubérences, grosses comme des pois, et que du milieu de celle-ci s'en détachait une seconde tout-à-fait pareille, qui se prolongeait jusqu'au bout du nez. On aurait dit deux morceaux d'un collier à gros grains noirs; et, pour rendre la ressemblance plus complète, une parure de même genre lui entourait le cou. Ces singulières tumeurs étaient aussi dures que des verrues, et la malheureuse devait avoir horriblement souffert pendant l'opération; mais elle était si jeune lorsqu'on la lui avait faite, qu'elle ne s'en souvenait pas. Sa chétive per-

sonne était d'une saleté affreuse, et son seul vêtement consistait en une chemise qui, puante et déguenillée, était aussi noire que de la suie. Voilà pour son extérieur, que je ne saurais comparer mieux qu'à un torchon. Quant à ses goûts, ils semblaient à l'avenant, car, tandis qu'elle nous préparait une volaille, je la vis mettre soigneusement les entrailles de côté pour elle avec un air d'affection toute particulière. Cette créature, à ce que l'hôte m'apprit, était native de Mozambique, et appartenait à cette petite race du sud de l'Afrique, qui joint la taille des pygmées aux habitudes des Hottentots.

A peu de distance de l'hôtellerie s'élevait un large *rancho;* et comme cette route est celle qu'on suit le plus souvent pour franchir les montagnes, il était plein de muletiers. Alentour il y avait une multitude de pieux auxquels étaient attachés les mulets, mangeant leur provende. Sous le hangar, on voyait leurs *cangalhas,* ou paniers, remplis les uns de sel, les autres de café, tous rangés dans le plus grand ordre, afin qu'au moment du départ le chargement des animaux pût s'effectuer avec promptitude. Au milieu, et par terre, brûlait un grand feu sur lequel était suspendu, par le moyene de trois bâtons, la marmite où cuisait le repas des hommes. A côté, était le *tropero,* ou chef, dans son hamac qui descendait du toit, et son monde couché sur la dure l'entourait. Comme le rancho était vaste,

et qu'il abritait plusieurs de ces groupes, c'était autant de tableaux pittoresques.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous revînmes voir ces muletiers se préparer à partir. Combien nous aurions voulu les accompagner! mais nous n'avions toujours pas entendu parler de notre mulâtre; et déjà, croyant bien qu'il nous avait volés, ou que du moins il était tombé sous le poignard d'un assassin, nous reprenions tristement le chemin de Rio, lorsque tout à coup nous l'aperçûmes qui, sain et sauf, galopait vers nous avec sa bête. A ce qu'il paraît, celle-ci s'était trouvée trop lasse, peu après que nous avions quitté Iraja, pour continuer la route, et se couchant, selon l'usage de ces animaux, elle avait refusé de bouger. Notre homme, qui connaissait ses habitudes, s'était couché près d'elle, et avait tranquillement attendu qu'elle se relevât. Il avait alors gagné Sao-Pedro, dans l'idée que nous y serions parvenus nous-mêmes. Au lieu donc de retourner à Rio, nous ne songeâmes plus qu'à escalader la masse de montagnes qui s'élevait devant nous. Les muletiers se mettaient en route, et nous partîmes tous ensemble. La marche était ouverte par le mulet conducteur, grand et majestueux animal, tout chargé de rubans et de banderolles, de rosettes et de chapelets dorés, qui avait en outre d'harmonieux grelots suspendus à chaque côté de la tête, et un panache pyramidal entre les

oreilles. Il était suivi par tous ses camarades qui s'avançaient à la file les uns des autres, et qu'accompagnait de quatre en quatre, un nègre ou un mulâtre qui, coiffé d'un chapeau de paille et vêtu d'un pantalon de coton, tenait dans sa main une calebasse pleine de haricots noirs, mêlés à du mondioca, et mangeait chemin faisant. A l'arrière-garde était le *tropero,* brésilien basané, qui montait un petit cheval, et qui avait un chapeau de feutre à larges bords, avec un long *puncho* qui retombait sur lui et sur sa monture, et de grands éperons d'argent à ses talons nus. Il tenait, placée horizontalement sur sa selle, une longue carabine dont la bouche et la crosse sortaient, l'une à gauche et l'autre à droite, de dessous les plis de son manteau. Rien n'était plus pittoresque que de voir ces caravanes gravir à pas lents la route tortueuse de la montagne, et que d'entendre l'harmonieux tintement des sonnettes se répéter dans le creux des vallons. Parmi les voyageurs qui passaient la Serra, il y avait une dame et son domestique. Elle était vêtue d'une cape et d'une jupe de nankin, portait un grand chapeau de paille, noué non pas sous le menton, mais en travers, se plaçait en selle, jambe de-çà, jambe de-là, et portait dans ses arçons une paire de pistolets. Elle était, non suivie, mais précédée d'un nègre en livrée, sur un autre cheval. Sans être ni grande ni robuste, elle avait l'air bien por-

tant et déterminé; elle mettait pied à terre comme un homme devant nous, sans le plus petit embarras; prenait un verre de caxas à la venda, pour se fortifier contre l'air de la montagne, remontait, examinait ses pistolets pour voir si, en cas de besoin, elle pouvait compter sur eux, et repartait sans s'inquiéter de personne. De telles figures ne sont point rares dans le pays. Souvent les femmes de fazendeiros qui restent veuves continuent cependant à diriger elles-mêmes leur ferme et leurs esclaves, et s'assimilent en tout à leurs défunts maris.

De l'océan Atlantique à Angra, se prolonge une chaîne irrégulière de montagnes, décrivant un contour semi-circulaire d'environ cent cinquante milles, coupant les terres les plus basses et les plus fertiles de la côte, et formant la première grande barrière de l'intérieur. On l'appelle différemment selon les différens points. A celui où nous la franchîmes, on la nomme *Serra d'Estrella,* quoique ce nom s'applique en particulier à la partie la plus orientale de la chaîne. Cette Serra, qui pourtant n'est éloignée de la capitale que d'une cinquantaine de milles, est encore presque en état de nature. J'entrai alors pour la première fois dans ces forêts d'Amérique qui, contemporaines du monde, subsistent aujourd'hui telles absolument que les eaux du déluge les ont laissées en se retirant. J'avais beaucoup entendu parler de la sublime ma-

gnificence de ces bois; mais combien la réalité ne l'emportait-elle pas sur l'idée que j'en avais conçue! La route, ou plutôt le sentier que nous suivions, serpentait au bord d'immenses vallées et d'énormes précipices, du fond desquels les arbres s'elançaient à une hauteur extraordinaire, et souvent ils n'avaient pas moins de quatre cents pieds d'élévation. Il y a lutte perpétuelle pour la lumière et pour l'air dans le monde végétal; et lorsque des multitudes d'arbres sont réunies dans un étroit espace, ils rivalisent tous à qui dépassera ses voisins. Puis, quand ils sont parvenus à cette prééminence, beaucoup d'entre eux commencent alors, mais non avant, à projeter des branches latérales. Dans cette région du Brésil, où la force vitale des végétaux est si puissante, la végétation se poursuit avec une merveilleuse vigueur, et la sève monte à une incroyable distance de la racine. En quelques endroits où la forêt, soit à dessein soit par accident, était devenue la proie des flammes, un arbre solitaire avait échappé à l'incendie, et, d'autant plus magnifique dans son isolement, s'élevait au plus profond d'une vallée. C'était alors surtout que ses proportions gigantesques et la forme curieuse que le hasard avait donnée au développement de la végétation paraissaient remarquables. J'eus la curiosité de m'écarter un peu de la route et de galoper jusqu'à un de ces géans pour l'examiner de

plus près. Le tronc s'était dressé vers le ciel sans jeter une seule tige de côté, jusqu'à ce qu'il eût monté au-dessus de ses compagnons; mais alors il en avait laissé partir d'horizontales formant un dais sur leurs têtes, et tandis qu'elles avaient été toutes brûlées, le dais verdoyant demeurait encore, mais à une si grande hauteur que je ne pouvais pas voir distinctement la partie du tronc d'où les rameaux s'élançaient, et qu'on aurait dit une petite forêt suspendue en l'air. Quelquefois aussi ce grand arbre avait du haut en bas perdu ses branches par le feu ou par une autre cause, et l'immense tronc était couvert de plantes grimpantes qui, s'élançant du sol, avaient atteint le faîte où elles se terminaient en pointe, de sorte que c'était un cône effilé de végétation qui ressemblait beaucoup à un cyprès démesurément haut; mais le long échalas, qui soutenait tant de verdure, n'avait plus lui-même ni sève ni vie. Quelques-unes de ces lianes s'étaient attaquées à de jeunes arbres; elles avaient grandi en même temps qu'eux, et leurs deux tiges étaient devenues d'égales grosseurs; puis, bientôt la première avait dépassé la seconde comme le mât de hune dépasse le grand mât.

Arrivés au sommet de la chaîne, nous remarquâmes encore une circonstance qui montre l'étonnante fertilité du sol de ce pays. A l'endroit où la végétation cesse dans la plupart des autres con-

trées, c'était là que dans celle-ci elle déployait sa plus riche magnificence. Ces vastes montagnes, comme il me fut aisé de le reconnaître, ne sont pas des blocs de rochers, mais d'énormes monceaux d'argile qui ont une couche de sol végétal profonde au moins de mille pieds. Il n'est donc nécessaire que d'incendier les bois qui encombrent leur surface, et partout leurs flancs peuvent être convertis en de féconds jardins. La cime même venait d'être ainsi déblayée par le feu, et nous sortîmes d'une forêt vierge pour entrer dans une superbe plantation. Beaucoup des arbres brûlés obstruaient encore la terre; mais entre les troncs qui gisaient étendus pêle-mêle, le mandioca, le caféier et la canne à sucre jetaient déjà leurs tiges pleines de vie et resplendissantes de verdure. Après avoir admiré quelque temps ce curieux spectacle, nous descendîmes la Serra, et nous parvînmes à la vallée délicieuse qui s'étend de l'autre côté. Derrière la première grande chaîne s'en élève une seconde plus humble qui enclot une plaine demi-circulaire de petite dimension, mais d'une richesse et d'une beauté surprenantes. Au milieu serpente une rivière assez considérable qui la fertilise de son eau pure et limpide. Non loin de ses rives, nous atteignîmes vers le soir le vaste *rancho* de Botaes, et dans le voisinage était le manoir d'un fazendeiro qui voulut bien nous donner chez lui une chambre

à coucher. Pendant que mon camarade et moi nous soupions, une jeune négresse, qui nous servait, ne cessa de cligner des yeux en nous regardant, de nous montrer, avec des sourires, ses deux rangées de dents blanches, et quand son maître ne la voyait pas, de nous faire des signes que ni l'un ni l'autre ne pouvions comprendre. Son air enfin était mystérieux comme celui d'une personne qui a une importante nouvelle à communiquer. Le repas fini, l'explication du mystère ne se fit pas attendre, et l'on trouvera sans doute fort curieux ce trait des mœurs brésiliennes.

Le fermier et sa femme n'avaient pas d'enfans. Ils avaient donc appelé près d'eux une nièce pour qu'elle leur tînt compagnie, et les secondât dans les soins du ménage. Cette jeune demoiselle était charmante; et prévoyant que l'héritage de son oncle lui reviendrait tôt ou tard, elle cherchait quelque joli garçon qui fût digne de le partager avec elle. Or, la belle Victorina avait jeté les yeux sur mon ami, comme réunissant toutes les qualités requises; et ne pouvant trouver moyen de lui parler elle-même, elle le fit instruire, par l'intermédiaire de la domestique, de l'étonnante prédilection qu'elle avait tout d'un coup éprouvée pour lui : c'est pourquoi, s'il payait sa tendresse de retour, elle lui donnerait, avec sa main, la moitié de la fortune que son cher oncle devait laisser. Quant à moi, cette

communication me surprit autant qu'elle m'amusa; mais mon camarade, qu'elle intéressait le plus, la prit autrement, c'est-à-dire au sérieux. Il savait, en effet, qu'elle n'avait rien d'extraordinaire dans un pays où les femmes sont très susceptibles d'amour, et où, par suite de la vie retirée qu'elles mènent à la campagne, elles n'ont que peu d'occasions de choisir un mari qu'elles croient devoir les rendre heureuses : lors donc qu'il s'en présente une, elles ne la laissent pas échapper, mais en profitent sur-le-champ. Cette violation de l'étiquette d'Europe ne doit pas faire crier au manque de délicatesse contre les Brésiliennes. Victorina était aussi modeste que jolie. Elle resta toute la soirée dans un appartement intérieur, se livrant près de sa tante à des occupations domestiques. Pour se faire voir aux étrangers elle était trop timide, et ne se souciait nullement d'exciter l'admiration d'autre personne que de l'homme sur qui elle avait placé son amour. Si mon ami avait voulu s'établir dans cette riche vallée, sans doute il aurait trouvé une aimable compagne dans la nièce de notre hôte; mais comme tel n'était pas son goût, il la fit remercier en termes respectueux de sa tendre proposition.

Moins élevée que la première, la Serra, que nous eûmes à franchir le matin suivant, était encore plus belle, et offrait encore davantage la trace

de cet esprit d'amélioration qui semble régner partout au Brésil. On avait, par le moyen du feu, défriché les flancs de la montagne, et aux arbres de la forêt substitué des végétaux dont les fruits pouvaient servir à la nourriture de l'homme. Tout le long de la route on bâtissait des *ranchos*, des *vendas*, des *estalagems;* et à chaque mille nous rencontrions des troupeaux de bétail ou des convois de muletiers qui se dirigeaient vers la côte. Quand je réfléchissais que cette voie de communication, si fréquentée maintenant, n'était ouverte que depuis peu d'années, et que la chaîne foulée par nos pas avait été long-temps une barrière insurmontable, derrière laquelle la riche province de Minas-Geraes s'étendait comme une espèce de terre inconnue où l'on n'arrivait que par un long chemin sinueux dans une autre direction, je ne pouvais m'empêcher d'être ébahi de l'état actuel des choses. Actuellement, en effet, ces montagnes, naguère si sauvages et si solitaires, sont peuplées d'autant de voyageurs et présentent autant de commodités que toutes les routes d'Europe qui n'avoisinent ni les capitales ni les grandes villes.

Descendant bientôt cette seconde chaîne, nous parvînmes à une contrée plus unie, formant la vallée de la rivière Parahiba. Quand nous approchâmes de ses rives, il faisait noir, et nous ne pouvions distinguer aucun objet; mais notre attention

fut éveillée par des sons d'industrie retentissant tout autour de nous. Ils semblaient provenir de forges où travaillaient de nombreux ouvriers, et nous entendions les coups continuels des marteaux sur les enclumes, nous voyions une multitude d'étincelles jaillir à chaque instant du fer rouge. Je questionnai notre guide, et il me répondit que c'était des *ferradors*, ou forgerons, qui faisaient tout ce tapage. Aussi me réjouissais-je déjà de voir un établissement si vaste d'artisans si utiles, et, quoique cette partie de la contrée fût si jeune de civilisation, d'y rencontrer en pleine activité une manufacture d'instrumens de fer. Mais lorsque nous fûmes plus près et que nous examinâmes mieux, nous ne découvrîmes, en place de forges au bord de la route, qu'un marécage qui s'étendait jusqu'à la rivière. Les forgerons étaient une espèce de grosses grenouilles appelées *ferradors* par les Brésiliens, à cause de l'exacte ressemblance de leur coassement et du bruit d'un homme qui martelle une barre de fer. De même, les bluettes de feu que nous avions vues n'étaient pas des étincelles provenant de l'opération, mais des mouches phosphoriques qui abondaient dans le marécage et que les grenouilles poursuivaient afin de les croquer. L'illusion était complète, et jamais, je crois, le fait de la nature ne ressembla tant à celui de l'art. On se permet quelquefois, m'a-t-on dit dans l'Amérique du sud,

un cruel amusement à l'égard de ces ferradors aquatiques. On en apporte un dans une forge, et on lui fait saisir de véritables étincelles provenant d'un fer chaud qu'on bat, car il les prend pour les mouches dont il se nourrit d'ordinaire.

Lorsque nous arrivâmes au pont du Parahiba, il se trouva être trop tard pour que nous pussions y passer. Au Brésil, tous les voyages doivent s'interrompre pour l'*Ave Maria*, c'est-à-dire pour l'office du soir, en l'honneur de la sainte Vierge, qui commence au coucher du soleil. Ce n'est pas le son des cloches qui en donne le signal dans ce pays, mais une circonstance simple et belle. A l'heure du crépuscule, de sa retraite sort un gros cerf-volant à ailes argentées qui annonce la prière par son bourdonnement solennel et sonore. Les Brésiliens voient quelque chose de sacré dans cette coïncidence, et regardent l'insecte en question comme le sacristain de la divine Marie. Je l'ai entendu un soir sur la montagne de Santa-Theresa, qui bourdonnait autour du couvent et joignait son harmonieuse basse aux douces voix des religieuses. En dépit du règlement, le gardien du pont, qui connaissait mes camarades de route, ne nous en refusa point le passage, et nous couchâmes à une venda située sur l'autre bord. Le Parahiba est en cet endroit large d'une centaine de verges, peu profond et plein de rocs. Néanmoins, lorsque la

crue arrive dans la saison pluvieuse, il coule avec rapidité, et emporte souvent le pont qui n'est que de bois. Cette longue et rapide rivière sort d'un petit lac peu éloigné de l'Océan, dans la province de Rio, à cinq lieues de Paraty et de la *Serra* de ce nom; puis, après avoir reçu les eaux tributaires du Parahibuna, du Piatanda et de plusieurs autres affluens considérables, après avoir formé plusieurs cataractes, particulièrement près de son embouchure, il se jette dans l'Atlantique au nord du cap Trio, décrivant ainsi de la mer à la mer un circuit de quatre cent cinquante milles, et arrosant presque toutes les parties de la province. Tout son cours se distingue par un lit rocailleux à peine navigable pour des canots, et par des plantations de canne à sucre qui ornent ses rives. La vallée du Parahiba qui s'étend à généralement parler, entre les chaînes parallèles de Paraty et de Martiquera, peut avoir vingt-cinq ou trente lieues de largeur, et est coupée par diverses branches moindres de ces grandes chaînes que nous allions franchir.

Le matin, au moment de nous remettre en route, je remarquai au cou de mon cheval une large blessure d'où le sang sortait en abondance. Craignant qu'on lui eût donné un coup de poignard ou qu'on l'eût blessé méchamment pour l'empêcher de me servir, je questionnai notre guide Patricio, et il m'apprit que c'était la piqûre d'un *morcego*.

Tel est le nom d'une grosse espèce de chauves-souris, qui, comme les diables de Surinam, piquent et les hommes et les animaux. En 1643, lorsque Cabeça da Vacca explorait les sources du Paraguay, elles l'attaquèrent une nuit, et s'attachèrent à l'orteil d'un de ses pieds. Quand il se réveilla, il trouva sa jambe engourdie et froide, son lit plein de sang. Elles avaient de même mangé les tettes de six laies. On raconte dans le pays que, pendant qu'elles sucent le sang par l'ouverture qu'elles ont faite, elles ne cessent d'agiter leurs longues ailes noires au-dessus de leur victime, pour la plonger dans un sommeil profond d'où elle ne doit jamais sortir. Au jour, on la trouve sans vie, et le plancher de la chambre est couvert de marres sanglantes, car le vampire dégorge quand il est repu, afin de pouvoir tirer le reste du sang jusqu'à la dernière goutte. Les morcegos ont quelquefois la grosseur de pigeons. C'était un de ces horribles oiseaux qui avait piqué mon cheval, et la pauvre bête serait infailliblement morte, si on ne l'avait secourue à temps.

Nous commençâmes bientôt à gravir la troisième chaîne de montagnes qui nous eût intercepté le passage, depuis notre départ de la capitale. Là parurent se terminer les améliorations que la surface du pays nous avaient offertes jusqu'alors. Les bois ne furent plus ni coupés, ni brûlés; et les flancs des collines, à peu d'exceptions près, ne nous pré-

sentèrent plus aucun vestige du travail des hommes. Aussi fûmes-nous bientôt, parmi ces lieux qui conservaient leur état primitif de nature, assiégés par des tribus de singes et de perroquets, qui sautant d'arbre en arbre, ou voltigeant sur nos têtes, nous étourdissaient les oreilles de leurs cris aigus, comme pour nous punir d'avoir mis les pieds sur leurs antiques domaines. Nous ne les voyions jamais seuls, mais toujours réunis en bandes nombreuses. La route était aussi toute perforée de galeries souterraines par les armadillos, que la culture n'avait pas encore expulsés de cette région. Tout le long du chemin, cependant, nous rencontrâmes des convois de mulets et des troupes de bestiaux. En trois heures nous escaladâmes la plus haute montagne de la chaîne, et, du sommet, nous vîmes, au milieu de la plaine qui s'étend de l'autre côté, la ville de Valença, premier rassemblement d'habitations qui se fût offert à nos yeux depuis que nous avions quitté Rio, dont pourtant la distance était de cent milles. Nous y arrivâmes avant midi.

Ce n'avait été originairement qu'une *aldéa*, c'est-à-dire un de ces villages où les Indiens civilisés sont établis par le gouvernement. Ceux qui ont consenti à se fixer en ce lieu appartiennent à quatre tribus différentes : ce sont les Puris, dont la peau est presque noire et la taille très petite; les Araxis, dont la couleur est plus belle, la charpente plus robuste

et plus haute, les Pittas et les Xumettos, qui tous, dans l'origine, habitaient la vallée du Parahiba. Ils conservent leur caractère distinctif, et l'on reconnaît facilement les Puris et les Araxis à leur stature et à leur teint. Comme marque de civilisation, ils taillent leurs cheveux courts, et ne les laissent plus tomber en désordre sur leurs épaules; ils ont aussi renoncé à leur costume national. La ville actuelle consiste en une église, et en cinquante ou soixante maisons bâties sans aucune régularité sur le penchant d'une colline. En bas était l'auberge, ou estalagem, comme l'appelait une enseigne placée au-dessus de la porte, et jusqu'à un certain point elle méritait ce nom. Ainsi on nous reçut dans une salle à manger où les siéges étaient des fauteuils verts à clous de cuivre, et il y avait des rideaux aux fenêtres, des glaces sur les murs, et la table était couverte d'une toile cirée. Mais, pour me rafraîchir, car la journée était fort chaude, je voulus me laver, et l'on me servit de l'eau dans une assiette; je demandai du savon, et l'on me donna gros comme un pois d'une substance qui avait l'air d'argile noire. Comme je n'en trouvais pas assez, on m'apporta un épi de maïs, et, ouvrant les feuilles, je le trouvai plein de la même matière, qui, me dit-on, était le *sabao* du pays. On le fabrique avec des cendres de bassura, espèce de genêt qui effectivement contient beaucoup d'alcali : toutefois, après nous en être

frotté la figure et les mains, nous craignîmes un instant de ne pouvoir en faire disparaître la trace.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, une scène hideuse pour des Européens, surtout pour ceux qui n'ont encore rien vu de pareil, s'offrit à nos regards. Nous avions dépassé sur la route plusieurs bandes d'esclaves, achetés à Rio, et qu'on promenait comme des moutons par la campagne pour les vendre dans les différens villages. Un marché s'ouvrit donc devant la porte de l'auberge, et l'on y amena une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfans. Le conducteur répondait bien à l'idée que je m'étais faite d'un tel scélérat : c'était un homme grand, cadavéreux, basané, avec une profusion de cheveux noirs qui encadraient une physionomie fine et résolue. Il avait pour vêtement une jaquette et une culotte bleues, avec des bottes molles en peau de buffle, ornées de grands éperons d'argent. Sur la tête il portait un immense chapeau, et dans sa main était un long fouet à deux lanières. Il le fit claquer à plusieurs reprises aux oreilles de son troupeau, et les pauvres noirs (quelques-uns, les enfans surtout, tremblant comme la feuille) se rangèrent tous de manière qu'on les pût examiner. Il s'en alla alors par la ville chercher des acheteurs, et quand il en eut trouvé la vente commença. Les esclaves de chacun des deux sexes furent promenés et mis à différens pas, puis tâtés et palpés absolument comme j'ai vu

des bouchers agir envers un bœuf ou un mouton. Parfois, le maître les fouettait, pour que par leurs sauts ils montrassent la souplesse de leurs membres, et par leurs cris la force de leurs poumons. Parmi les amateurs, qui étaient venus faire emplette, se trouvait une dame brésilienne qui était un modèle parfait des femmes de sa classe dans le pays. Elle avait un chapeau de feutre, rond comme celui d'un homme, et, dessous, un turban, ou plutôt un bonnet de nuit. Quoique la chaleur fût excessive, elle était enveloppée dans un large manteau de laine écarlate, que, toutefois, elle relevait assez haut pour nous montrer ses souliers brodés et ses bas de soie. Un domestique nègre l'accompagnait, tenant un parasol au-dessus de sa tête; et elle se promena long-temps d'un pas délibéré parmi les esclaves, comme si elle eût été jalouse de faire contraster son importance avec leur misère.

Rats et chauves-souris du Rio-Bonito. Magnifiques bambous. Croix au bord du chemin. Vautours. Village infesté de la *bexigas*. *Papos* ou goîtres. Apparition soudaine des *Campos*. Énormes fourmilières; migration des fourmis; superstition des nègres. Armadillos. Village de Bastioga. École d'Ilhéos. Absence totale de couteaux dans les maisons. Ablution de punch. Vue de la Serra et de la ville de Santo-Jozé.

Nous quittâmes Valença vers une heure, et, traversant une campagne romantique et variée, mais encore tout-à-fait inculte, nous parvînmes dans la

soirée au bord du Rio-Bonito, c'est-à-dire de la *Belle-Rivière*. Elle ne mérite pourtant pas ce nom, car elle est bourbeuse, noire, pleine d'arbres morts, et coule au milieu d'une plaine presque nue. La venda où il nous fallut loger était aussi des plus misérables, outre qu'elle fourmillait de chauves-souris et de rats. Les rats de ce pays sont de la plus sauvage espèce: vivant dans les forêts, ils y acquièrent la férocité des autres animaux de proie, et passent pour être très redoutables. Vingt nègres, appartenant à un planteur qui soupa avec nous, avaient été la veille presque mangés en vie par eux. Ces pauvres diables étaient si las et dormaient d'un sommeil si profond, que les maudites bêtes leur mangèrent le bout des pieds avant qu'ils se réveillassent; et de tels accidens sont très communs. A peine nous étions-nous mis à table, qu'elles commencèrent à sortir de tous les coins et à rôder autour de nous, attirées sans doute par l'odeur de la nourriture. Après le repas, nous étendîmes à terre une *corra* ou peau de bœuf, et ce fut notre lit. Dans un sale chandelier de cuivre accroché au mur, qui était en terre et à demi éboulé, brûlait un reste de chandelle, qui répandait une lumière sombre, mais suffisante pour nous permettre de voir dans quel horrible appartement nous étions renfermés. Bientôt nous aperçûmes des milliers de rats qui, arrivant par toutes les crevasses, trottaient autour de nous, et autant de

chauves-souris qui voltigeaient sur nos têtes. Il y en avait parmi elles beaucoup de l'espèce des morcegos, et quand on levait les yeux vers le toit, on ne pouvait se défendre d'une certaine frayeur. Ces horribles vampires décrivaient silencieusement leurs cercles multipliés, et sans cesse les larges ombres de leurs ailes lugubres passaient et repassaient tant sur les murailles que sur les poutres. Au bout d'une demi-heure, la chandelle consumée s'éteignit, et nous restâmes dans l'obscurité avec nos affreux compagnons, nous imaginant à chaque minute que nous sentions les rats nous mordre les talons ou les chauves-souris se poser sur nos figures. Aussi nous ne tardâmes guère à nous lever pour mettre nos bottes, nos bonnets de peau, et nos gants; mais, équipés de la sorte, bien enveloppés de nos manteaux, et surtout la fatigue l'emportant sur la crainte, nous parvînmes enfin à nous endormir pour ne nous réveiller qu'au jour sans avoir perdu de sang. Une vache, qui avait passé la nuit dans le même appartement que nous, ne fut pas si heureuse. Nous la vîmes le lendemain qui pouvait à peine se traîner, car les rats lui avaient déchiré les jambes, et les morcegos non-seulement presque mangé le pis, mais encore fait au cou plusieurs piqûres profondes qui saignaient en abondance.

Nous pensions alors ne plus trouver que des plaines devant nous, et avoir franchi toutes les

serras; mais en nous éloignant de Rio-Bonito, nous continuâmes à gravir, et le pays fut toujours une suite de chaînes couvertes de bois. Parmi les végétaux qui dans cette partie fixèrent notre attention, je citerai les différentes espèces de bambous. Les unes étaient d'une taille énorme, les autres d'une singulière beauté. Dans les premières, il s'en trouvait beaucoup qui avaient deux pieds de circonférence, et qui étaient garnis de branches latérales si grandes, qu'ils ressemblaient aux arbres d'une forêt. D'autres, de grosseur égale, mais sans branches, projetaient une seule tige, qui, lisse et régulièrement divisée en jointures, s'amincissait en pointe, jusqu'à ce qu'elle eût atteint une immense hauteur. Quelques-uns n'étaient pas si gros, mais grandissaient de manière à devenir si minces, que leur extrêmité, qui n'avait plus qu'une épaisseur de crin de cheval, se recourbait forcément, et qu'ils vacillaient au-dessus de la route comme de longues lignes à pêcher. J'en coupai un qui s'élançait du fond d'une vallée, par le milieu, où il n'était pas si gros que mon poing. Après l'avoir quelque temps porté sans qu'il me semblât plus lourd qu'un fouet de voiture, je le mis à terre, et le mesurant je trouvai que sa longueur était de quinze verges, ensorte que la plante entière devait avoir quatre-vingt-dix pieds de haut. Une quatrième espèce était plus petite que les autres, et de ses nœuds laissait

échapper une multitude de rameaux, qui, aussi fins que des cordes à violon, étaient armés à leur extrêmité de longues feuilles pointues. Elle était si prolifique surtout, qu'elle couvrait la surface entière de la forêt, montant au faîte des plus grands arbres, et le revêtant de la plus délicieuse verdure.

Nous rencontrâmes ensuite une croix, érigée au bord du chemin sur la souche à demi brûlée d'un arbre, et près de laquelle était déposée une offrande de fruits et de fleurs. Ces croix sont fort communes au Brésil, et on en a conclu que les routes n'y étaient pas sûres, qu'elles étaient infestées partout de voleurs et d'assassins. Mais rien n'est plus erroné qu'une telle conclusion. Souvent, sans qu'un endroit ait été témoin d'une mort, on y plante le signe du salut, soit pour indiquer le chemin, soit pour accomplir quelque vœu. Souvent aussi, à vrai dire, c'est parce qu'on y a trouvé un cadavre; mais la personne peut être morte naturellement, avoir péri par un accident, par un coup de tonnerre. Même, quand un meurtre se commet, le coupable est rarement un voleur: le crime provient plutôt de l'irritabilité des nègres, et plutôt encore de celle des mulâtres, qui accompagnent les *troperos*. Ils portent tous des *facas*, grands couteaux avec de larges lames terminées par une pointe très aiguë: il leur sert à tant d'usa-

ges que c'est un instrument presque indispensable, mais c'est aussi l'arme la plus dangereuse et la plus mortelle qu'on puisse imaginer. Il y a près du manche, dans la lame, une ouverture de la forme d'un cœur. Quand ils se querellent entre eux, ils commencent toujours par tirer leur couteau, et sur la moindre provocation ils l'enfoncent dans le corps de leur ennemi jusqu'à cette figure de cœur. A quelque distance de la croix, une volée de vautours noirs planaient au-dessus de la route, comme attirés par certain objet. Lorsque nous parvînmes à ce lieu, nous y trouvâmes un mulet mort. On fait souvent de pareilles rencontres. Quand un de ces animaux est trop chargé et qu'il s'abat, il ne s'en relève presque jamais. Alors les muletiers lui ôtent son *cancalha,* et le laissent devenir la pâture des oiseaux de proie. Avant que ceux-ci aient le temps de dévorer le corps, il pourit et répand l'odeur la plus infecte, mais personne ne songe à en débarrasser le chemin d'où il ne disparaît qu'à force d'être foulé par les pieds des passans.

Vers midi, nous atteignîmes le Rio-Preto, ou Rivière-Noire, qui a soixante-dix verges de largeur, et qui sur ce point fait la limite des provinces de Rio-Janeiro et de Minas-Geraes. Nous eûmes donc à ouvrir nos malles et à payer certains droits. Pendant que mon camarade se débattait avec les gens de la douane, je franchis le pont et j'allais en-

trer dans une maison du village qui s'élève à l'extrémité, pour demander quelque chose; mais un officier de police cria d'abord, puis courut après moi pour m'arrêter. Il m'apprit que la *bexigas,* ou petite vérole y était, ainsi que dans plusieurs autres, et qu'elles étaient toutes mises en quarantaine, car les gens du lieu avaient une terrible peur de la maladie. Néanmoins, ils conservaient encore un violent préjugé contre la vaccine, et la seule précaution que le gouvernement pût prendre était d'interdire tout rapport avec les habitations infestées. Poursuivant donc ma route, je fus surpris de rencontrer un jeune homme qui avait au cou une énorme tumeur, absolument pareille aux goîtres des Alpes. Elle semblait du reste produire le même effet sur lui que sur les habitans de ces montagnes, car il avait l'air stupide, la taille petite, et tout l'extérieur des crétins. Cette infirmité, me dit-on, était fort commune dans toute la province, où on l'appelle *papos,* et où généralement elle est accompagnée d'un semblable résultat, tant au moral qu'au physique. Elle attaque non-seulement les hommes, mais aussi les animaux, et des vaches en sont souvent affectées. Dans le pays, on l'attribue, comme d'usage, à quelque qualité de l'eau; mais certaines personnes l'expliquent avec autant de probabilité par le manque de sel, qui effectivement est fort rare dans cette région. Les riches, préten-

dent-elles, qui peuvent s'en procurer autant qu'il faut, ne sont pas, à beaucoup près, aussi sujets au *papos* que les pauvres; et elles me racontèrent maintes histoires de gens qui, atteints de ce mal dans l'intérieur des terres, en avaient été guéris par une excursion accidentelle vers la côte. Un individu, natif de Villa-Rica, qui est le chef-lieu du Minas-Geraes, fut à quelque occasion envoyé vers la capitale, avec une hideuse protubérance à la gorge. Parvenu au terme de son voyage, il but par hasard de l'eau de mer, dont il ne connaissait pas le goût, et la trouva si délicieuse parce qu'elle était salée, qu'il continua d'en boire toute la durée de son séjour à Rio. Or sa tumeur disparut peu à peu, et quand il retourna vers ses amis sa guérison était complète. Le mot européen *goître* est dérivé du mot latin *guttur*, gosier, et l'expression brésilienne *papos* a le même sens. On croit en Europe que ces tumeurs proviennent de l'eau de neige; mais il est impossible que telle en soit la seule cause, car elles sont innombrables dans cette contrée parmi des gens qui n'ont jamais ni vu de neige, ni peut-être entendu dire qu'il existât rien de semblable. Toutefois les goîtres semblent confinés aux régions montagneuses. Les Brésiliens y appliquent des cataplasmes de citrouille, et boivent comme un altératif l'eau qui a séjourné dans l'intérieur des fourmilières, sur une poussière fine qui s'y forme. Elle se

trouve en effet assaisonnée, par le mélange d'une sécrétion glutineuse des insectes, d'un goût acide qui peut avoir de grandes vertus médicinales. Généralement, néanmoins, on ne recourt à aucun remède contre ces excroissances, qui n'affectent pas toujours la santé, et qu'on ne regarde pas comme difformes. *Quis tumidum guttur miratur in Alpibus?* dit le poète. C'est particulièrement le cas des grosses ménagères du Minas-Geraes, et souvent elles y joignent la *majorem infante mamillam.*

Le soir, nous prîmes gîte dans une *fazenda*, dont l'exploitation était dirigée par une femme: depuis plusieurs années la mort lui avait ravi son père. Elle était de joyeuse humeur, et nous fûmes traités chez elle beaucoup mieux que nous ne l'avions été partout ailleurs. Sa vache avait récemment vêlé, de sorte qu'elle put nous donner du lait, bonheur qui ne nous était pas encore arrivé dans le cours de notre voyage; et nous fîmes du thé. Notre hôtesse nous demanda d'en goûter, car elle avait souvent ouï parler de ce breuvage, mais n'en avait jamais bu. Elle le prit sans crême ni sucre, puis nous pria de l'en gratifier d'une seconde tasse pour sa nièce qui était malade. Dans l'intérieur du Brésil, en effet, on ne regarde toujours le thé que comme un remède qui doit se vendre chez les apothicaires. Après souper, un voisin de la fermière vint la trouver, sa guitare sur le dos; et s'en allant

tous deux dans une pièce contiguë à celle où nous couchâmes, ils jouèrent tour à tour de cet instrument jusqu'au matin, sans s'interrompre une seule minute. Leur musique, qui était douce, quoique bizarre, m'endormit bientôt; mais je me réveillai plusieurs fois dans la nuit, et toujours les infatigables amoureux continuaient leur concert.

Le lendemain, nous eûmes à gravir la Serra-Negra, dont les bois et les montagnes nous présentèrent un aspect sombre et lugubre que nous n'avions encore vu nulle part. C'était, comme nous ne tardâmes guère à l'apprendre, qu'un orage nous menaçait. Bientôt des nuages épais couvrirent le ciel entier, et il éclaira, il tonna dans toutes les directions. Il ne manquait, pour compléter la sublimité des gigantesques forêts et des grands pics dont nous étions environnés, que l'explosion de la tempête. Les éclairs succédèrent alors sans intervalle aux éclairs, et ils étaient si vifs, que les bois paraissaient en feu, si promptement accompagnés par d'horribles coups de foudre, que la chaîne semblait ébranlée jusque dans ses fondemens. Les échos aussi étaient extraordinaires : ils rapportaient le son à nos oreilles comme s'il partait à la fois de tous les points de l'espace. Au tonnerre succéda une pluie des plus abondantes, et nous descendîmes le versant opposé de la serra, poursuivis par un véritable déluge. Le soir quand nous atteignîmes le Rio-

do-Pexe, c'est-à-dire la rivière du Poisson, nous étions mouillés jusqu'aux os. Je demandai du feu, car je grelottais : c'était la première fois que la chose m'arrivait au Brésil; mais du feu dans une maison ne s'était jamais vu dans un pays où il n'y a pas de cheminées, et quant à en allumer dehors (il pleuvait par torrens) il me fallut y renoncer.

Le matin suivant, l'eau tombait toujours. Nous continuâmes néanmoins notre marche, et, sans plus rencontrer aucun signe de culture, nous parvînmes au pied de la serra de Mantiqueira, dont les flancs escarpés n'offrirent à nos yeux, tant que nous les gravîmes, qu'un horizon d'épaisses forêts vierges. Mais, vers midi, arrivant au faîte, nous vîmes la face de la nature changer soudain d'aspect. De l'autre côté de la chaîne se développait un spectacle qui contrastait singulièrement avec celui que nous laissions derrière nous.

A partir de sa base il n'y avait plus ni montagnes ni forêts; et la contrée, aussi loin que nos regards pouvaient s'étendre, ne présentait pas une colline, pas un arbre. C'étaient d'ondoyantes plaines de diverses élévations, entièrement nues de bois, mais couvertes de la plus riche verdure; et la subite transition du premier de ces états de nature à l'autre était fort bizarre. On donne à cette région du Brésil le nom de *Campos*, et il nous fallait la traverser. La route par laquelle on y descend

est étroite, rapide, dangereuse, et nous eûmes besoin de quatre heures pour en atteindre le terme. Après nous être arrêtés quelque temps au pied de la serra, en un lieu appelé *Pisarao*, pour nous y rafraîchir, nous entrâmes enfin dans les plaines, et notre première impression fut celle de leur merveilleuse beauté. Loin d'être complétement plates, partout uniformes et ennuyeuses, elles formaient quelquefois des éminences considérables séparées par des vallons et des ravins. Les hauteurs étaient revêtues du plus riche gazon, et les creux, boisés de petits arbres ou de buissons à fleurs. Une autre circonstance qui rendait encore cette campagne pittoresque et fertile, c'était la multitude de rivières dont elle est coupée. Nous en passâmes cinq grandes, outre plusieurs ruisseaux moins importans, avant la fin du jour; et il nous sembla qu'une telle contrée, dans un climat si doux, devait être fort favorable non-seulement à l'agriculture, mais aussi à l'éducation des bestiaux de toute sorte. Cependant toute cette délicieuse région, que la nature paraissait avoir elle-même préparée pour que l'homme pût s'y établir sans travail, n'avait aucune espèce d'habitans. Excepté des fourmis et des armadillos, nous ne vîmes rien qui eût vie; mais nous éprouvâmes beaucoup d'intérêt à étudier, si l'on peut parler ainsi, les mœurs de ces animaux. Les fourmilières surtout, qui ne ressemblaient

nullement à celles d'Europe, nous parurent mériter notre attention. C'étaient de gros tas d'argile élevés en forme conique par l'industrie de leurs habitans, à une hauteur de dix ou douze pieds. Il s'en trouva sur notre passage qui étaient beaucoup plus hautes que les têtes de nos montures, et qui avaient neuf ou dix pieds de circonférence. Leur paroi extérieure est bâtie d'une argile dure et jaune; mais si l'on y pratique une section perpendiculaire, on en voit le dedans divisé en un grand nombre d'étages horizontaux dont les planchers, singulièrement minces, sont construits en une terre noire, quelquefois aussi brillante que de la porcelaine. Ils sont habités par des myriades de grosses fourmis brunes, qui peuvent, au moyen d'un fluide gluant qu'elles laissent échapper à volonté de leur corps, amollir convenablement la matière dont elles se servent pour bâtir. Certaines espèces établissent ainsi des chemins couverts, et on m'a montré des corridors, de véritables tunnels d'une longueur considérable par où elles passent et repassent sans être vues d'une habitation à une autre, celle-ci fort éloignée de celle-là.

Parfois elles émigrent, et leur marche est accompagnée de circonstances extraordinaires. Ainsi elles vont toujours droit devant elles, dévorant, comme une nuée de cigales, tout ce qu'elles trouvent sur leur route. Un jour, près de Rio, un jar-

din qu'entourait un fossé profond rempli d'eau, faillit les obliger à faire un coude. Cette nécessité, si contraire à leurs habitudes, les jeta dans une longue hésitation; mais à la fin elles découvrirent, posée par hasard sur l'eau, une branche qui leur servit de pont; et l'obstacle ainsi vaincu, elles réparèrent si vite leur perte de temps, que le jardin en fut inondé dans l'espace de quelques heures, et que toute verdure y disparut. De là elles poursuivirent leur route, et rencontrant bientôt l'hôtel du chargé d'affaires suédois, elles s'y frayèrent un passage. Il m'a conté avoir été tout d'un coup réveillé dans la nuit par une horrible sensation, et sautant à bas de son lit, s'être vu couvert de ces insectes dont les morsures avaient troublé son repos. La maison en était pleine de la cave au grenier. Poussés par quelque instinct bizarre, ils se succédèrent jusqu'à ce que toute la légion eût passé, et le matin suivant il n'en resta plus un seul. Chemin faisant ils dévorèrent tous les autres insectes. Les araignées, les punaises, les mouches enfin, les différentes vermines qui infestaient l'habitation devinrent leur proie, et elles avaient toutes disparu. Celles-ci établissent souvent leur domicile dans de gros bambous, et alors chaque nœud du long cylindre devient une colonie séparée qui, c'est bien le cas de le dire, fourmille de population. Les nègres attachent à ces fourmilières de Campos de

singulières idées de superstition. Ils les appellent des *capims*, et disent qu'elles contiennent un crapaud, un serpent, et un oiseau; que le crapaud mange les fourmis, le serpent le crapaud, et l'oiseau le serpent pour s'envoler ensuite, et laisser vides les capims. Nous en vîmes effectivement plus d'un dans cet état; l'intérieur tombait en ruine, et la croûte de dessus restait seule intacte; mais nous découvrîmes une autre cause à cet abandon et à ce délabrement. Les armadillos ont de toute part miné ces plaines, et leurs trous y sont aussi nombreux que les fourmilières. Ils creusent fréquemment jusque sous les capims, et pénètrent au centre, dévorent les fourmis, puis démolissent la structure de leur habitation. Nous surprîmes un de ces drôles en besogne : il décampa aussitôt, mais on le poursuivit. Je crois que je n'ai jamais vu de chasse plus amusante, car, avec la gaucherie de l'animal, qui est si mal fait pour courir et l'ardeur qu'il mettait néanmoins à la fuite, contrastaient l'adresse et l'acharnement des nègres, qui, à chaque minute, se jetaient sur lui pour chercher à le terrasser. Nous le capturâmes enfin. Il avait absolument la tête d'un cochon avec un groin plat et arrondi, qui lui sert cependant à fouiller. Son corps était couvert d'une peau épaisse et dure, qui, écaillée comme l'est le dos d'un crocodile, pendait le long de ses flancs comme les oreilles d'une selle, et res-

semblait tant à une cotte de mailles, qu'on l'a justement nommé *armadillos*, c'est-à-dire le porc en armure. Ses pates étaient en outre munies de fortes griffes avec lesquelles il remue la terre.

Le lendemain, vers midi, nous atteignîmes Bestiega, premier village que nous rencontrions, et, je crois, le seul qui existe dans cette partie des campos. Il ne consiste qu'en dix ou douze maisons, irrégulièrement disséminées sur la plaine; mais dans ce nombre se trouvait une bonne venda, et nous y déjeunâmes. Pendant que nous étions à table, entra une énorme négresse qui, s'asseyant, nous regarda manger sans dire mot. C'était la compagne ou plutôt la maîtresse de notre hôte, petit homme à peau blanche, et la mère d'une multitude de marmots mulâtres qui devaient un jour hériter de tous les biens de leurs parens. Une telle union, que ne sanctionne jamais le mariage, est un arrangement domestique ordinaire à tous les Brésiliens de cette classe, particulièrement dans l'intérieur. Le soir, nous parvînmes à Ilhéos, qui était encore un village bien peuplé. Il semblait remarquable que la population de ce pays augmentât à mesure que la capitale s'éloignait de nous, mais nous approchions alors du district qui renferme les mines; et comme il a été de bonne heure colonisé, la partie des campos qui l'avoisine avait plutôt reçu des habitans de ce côté que de celui de

Rio. Ilhéos était entouré de jardins dans lesquels le pêcher, la vigne, le chou, ainsi que divers fruits et légumes de l'ancien monde, étaient cultivés avec succès.

Une vaste chapelle s'élevait sur une éminence, et plusieurs maisons badigeonnées de blanc donnaient au village un air de vie et de gaîté. La venda était tenue par un savant homme qui tenait aussi une école; et quand nous entrâmes dans sa boutique, nos oreilles furent étourdies par les voix piailleuses d'enfans qui récitaient tous leur leçon à la fois dans une pièce de derrière. Nous pénétrâmes jusqu'à eux : ils étaient dix ou douze qui, décemment vêtus, et assis sur des bancs, lisaient ensemble à haute voix. Mais pour tout livre ils n'avaient que des lettres de commerce écrites à leur maître par ses divers correspondans; et chaque bambin, de peur de gâter les précieux manuscrits, ne les tenait que du bout des doigts. Le pédagogue était obligé de recourir à cet expédient, faute d'alphabets imprimés, et de la sorte ses élèves apprenaient à lire l'écriture avant l'imprimé. Beaucoup de ces lettres, sur lesquelles il les exerçait, étaient horriblement écrites, et je m'étonne encore qu'il pût les leur faire déchiffrer. Une chose non moins étonnante, c'est que, dans un pays où les presses sont aujourd'hui si nombreuses et où se publient tant de journaux, tant de gazettes, on

n'ait encore songé nullement à des livres élémentaires d'éducation.

Le souper nous fut servi dans un bien meilleur style que de coutume. Nous eûmes non seulement de l'argenterie, ce qui s'expliquait par le voisinage des mines, mais aussi des couteaux, ustensiles de luxe que nous n'avions trouvés dans aucune maison depuis notre départ de la capitale. Que les Orientaux qui mangent avec leurs doigts et se passent de fourchettes, n'aient pas besoin de couper leur viande, rien là de surprenant; mais que des Brésiliens, qui ne se servent pas de leurs doigts pour manger, qui au contraire portent soigneusement leur nourriture à leur bouche sur l'extrémité d'une fourchette, n'aient pas de couteaux pour la diviser en bouchées, c'est, il me semble, une bizarre contradiction. Chaque fois que sur la route nous en demandâmes, on nous répondit que la police en défendait l'usage. Cependant, lorsque tous les esclaves nègres ou mulâtres en portaient un à leur ceinture, un qui même avait une pointe aussi aiguë et aussi terrible que celle d'un poignard, il était étrange que les gens libres ne pussent garder un *faca da mesa*, un couteau de table, dans leur maison pour découper leurs alimens. J'eus aussi à Ilhéos la douceur inaccoutumée d'un lit. A la vérité il ne se composait que d'une paillasse de maïs, mais elle était recouverte de draps en mous-

seline brodée ainsi que d'une magnifique couverture de coton. Avant que je fusse couché, on m'apporta une immense écuelle remplie d'eau chaude et de caxas, espèce de punch avec lequel je me lavai la figure, les mains et les pieds, tout le corps enfin. C'est une opération souvent pratiquée dans les maisons brésiliennes, qui devait me garantir des fâcheux effets de l'humidité continuelle dont j'avais souffert depuis trois jours. Mais, malgré tous ces bons soins, je ne fermai pas l'œil de la nuit. A peine eus-je éteint ma lumière, que je fus attaqué par une légion de carapatoos qui se réveillaient au bruissement des feuilles sur lesquelles je me retournais sans cesse, et par une multitude d'insectes qui tombaient continuellement du plafond sur moi.

Nous partîmes encore le matin suivant avec un déluge de pluie. Nulle part, pas même en Russie, sous le 6e degré de latitude nord, et au cœur de l'hiver, je n'avais éprouvé un temps plus vilain et plus froid. Pourtant nous étions sous les tropiques et au cœur de l'été! Mais n'importe : nous résolûmes d'atteindre, ce jour-là, le terme de notre voyage, c'est-à-dire la ville de Santo-José. Les plaines prirent bientôt un caractère encore différent : elles furent parsemées de hautes montagnes, mais qui toujours étaient nues de bois. Il en est une, appelée *Monte-Video,* qui forme absolument un cône, et

dont le tracé de la route nous obligeait à franchir la pointe. En vouloir atteindre le sommet, lorsque tous les élémens paraissaient déchaînés autour de nous, c'était une périlleuse entreprise, et je doutais que nous pussions l'accomplir. Nous l'accomplîmes cependant, quoique non sans peine, et du faîte nous aperçûmes notre terre promise. Derrière nous, étaient les campos que nous venions de traverser, larges de soixante-dix milles; en face se présentait une région nouvelle, qui, par son aspect, différait absolument des deux contrées que nous connaissions déjà. En effet, ce n'étaient plus ni des montagnes d'argile couvertes de forêts, ni d'ondoyantes plaines nues, mais des champs de pierre stériles où d'immenses murailles de rocs s'élevaient perpendiculairement de terre, couraient en droite ligne à travers le pays, et le découpaient en vastes compartimens. Vis-à-vis de nous, se prolongeait une de ces hautes chaînes rocailleuses, terminant l'horizon, et tout au bas gisait Santo-José, qui de loin avait l'air singulièrement triste et sauvage. Faisant un dernier effort de courage, nous entrâmes dans le *Morro das Morcejas*, comme s'appelle cette partie du Brésil, et nous atteignîmes notre destination vers la chute de la nuit, à la fin du dixième jour, et après une pénible marche de douze heures, pendant lesquelles nous n'avions pris, hommes et bêtes, ni repos ni nourriture. Mais dans l'hospitalière mai-

son de mon ami, j'oubliai bientôt et la faim, et le froid, et la fatigue.

Santo-José. L'ecclésiastique musicien; son ignorance sous d'autres rapports. Bizarres notions des habitans de l'intérieur sur la chronologie et la géographie. Concert d'amateurs. Singulière musique d'église. Une soirée à l'européenne. La rivière des Morts. Stérilité de ses environs, et cause d'où elle provient. Santo-Joao d'el Rey; description de cette ville. Répugnance des indigènes pour le mouton. Exemple des déplorables résultats de l'esclavage. Fécondité des femmes du pays. Mariages disproportionnés d'âge. Naissances extraordinaires.

Santo-José gagne à être vu de près. Cette ville est, d'un côté, baignée par le Rio das Mortes dont elle occupe la rive droite, et, de l'autre, adossée, comme je l'ai dit, à une serra de rochers perpendiculaires qui porte le même nom. Elle est comparativement ancienne, puisqu'elle fut bâtie en l'année 1718, et consiste en trois ou quatre centaines de maisons. Celles-ci ne forment qu'un petit nombre de rues irrégulières, mais présentent un spectacle d'autant plus pittoresque; car elles sont toutes singulièrement propres, toutes badigeonnées de blanc, et la contrée environnante est bizarre et romantique. L'édifice le plus remarquable de la ville est la matriz, ou église métropolitaine de Santo-Antonio, qui est construite sur une éminence. Il y a en outre cinq chapelles plus ou moins grandes, et cela, pour une population qui ne dépasse guère deux mille âmes.

Le mauvais temps dura encore quelques jours, et nous retint au logis; mais nous ne manquâmes pas de visiteurs. De ce nombre fut un mulâtre qui desservait une des paroisses, homme qui, par la droiture de sa conduite et par la pureté de ses mœurs rappelait les anciens patriarches. Il était regardé comme un excellent musicien, et passait pour n'être pas moins fort sur la théorie que sur la pratique. Ses connaissances, néanmoins, sous d'autres rapports, étaient, on s'en doute, très limitées. Comme je ne causais pas facilement en portugais, je voulus lui parler en latin, présumant que cette langue était un moyen sûr de communication avec les ecclésiastiques de tous les pays; mais le digne prêtre ne put ni me comprendre ni me répondre. Je crus, un autre jour, lui faire plaisir en le gratifiant de quelques médailles d'empereurs romains, et d'une de Constantin surtout, le premier de ces monarques qui ait embrassé le christianisme. Je me trouvais avoir les pièces dans mon bagage, et probablement il n'en avait encore jamais pénétré de pareilles au Brésil, dans cette partie du moins. Mais quand nous cherchâmes à lui expliquer l'ère dans laquelle ces princes avaient vécu, et le nombre d'années qui s'étaient écoulées depuis que les médailles existaient, il eut l'air tout troublé, tout ébahi, et ne put concevoir l'idée d'une si haute antiquité. Les Brésiliens, en général, ne peuvent pas, dans

leur supputation du temps, remonter plus loin que l'arrivée de la famille royale parmi eux, qui est la grande époque de leur histoire, et ils ont quelque notion confuse que cet événement fut contemporain de la création du monde ou du déluge. Leur savoir en géographie n'est pas beaucoup plus vaste. La plupart des habitans de l'intérieur ont merveilleusement simplifié la science de la statistique tant géographique que politique, et ne reconnaissent que deux grandes divisions du globe, dont l'une comprend l'Amérique, l'autre le Portugal et ses dépendances. Ils ont à la vérité entendu dire quelquefois qu'il existe des contrées telles que la France, l'Angleterre, l'italie, etc.; mais, suivant eux, ce ne sont que des provinces portugaises. Il y aurait à citer mille exemples burlesques de leur ignorance. Ainsi, un jour, devant moi, on vint à parler de Napoléon. La renommée de ses exploits avait franchi l'Atlantique; « Mais n'était-ce pas, interrompit un des indigènes présens, un général portugais qui se révolta contre notre roi Jean VI? » Un autre, qui dans sa jeunesse était allé en Europe, croyait par cette raison devoir être beaucoup plus savant que le vulgaire, et passait aussi pour tel. La conversation tombant donc sur la Grande-Bretagne, le vieillard vanta long-temps la beauté, la civilisation et la grandeur de ce pays, sur lequel il nous disait avoir, pendant son séjour en Portugal, recueilli les

renseignemens les plus exacts. Mais, hélas! il finit par dire, pour donner une idée de son étendue, que, de ses nombreuses rivières, une, appelée *Mississipi,* était si vaste que l'œil n'en pouvait mesurer la largeur!

Le lendemain de notre arrivée à Santo-José, on nous régala d'une soirée musicale. Il y a dans cette petite ville beaucoup de gens qui s'occupent de musique, art dans lequel les Brésiliens déploient en général autant de goût que d'habileté. Ils se réunissent les uns chez les autres, et donnent des concerts d'amateurs, ce qui est un des principaux amusemens de l'endroit. Le soir en question, tout le beau monde semblait s'être donné rendez-vous. La plupart des officiers civils et militaires étaient présens avec leurs familles. Mais, chose qui me parut bizarre, les dames se tinrent constamment assises le long du mur, à l'un des bouts de l'appartement, et les messieurs à l'autre, en face d'elles. C'est toujours ainsi : jamais les hommes et les femmes ne correspondent de plus près qu'à travers la pièce. L'orchestre se composait de dix à douze individus, tous nègres et mulâtres qui jouaient de la clarinette ou du cor. Ils exécutèrent d'abord l'hymne national, dont les paroles et l'accompagnement sont dus, comme je l'ai dit, à l'empereur don Pedro, et que toute la compagnie chanta en chœur avec un vif enthousiasme. Vinrent ensuite plusieurs duos entre

un capitaine et un mulâtre. A minuit on se sépara, et nous fûmes reconduits jusque chez nous par les musiciens, dont le chef était notre digne curé. Il jouait lui-même de la flûte en cette circonstance, et le dimanche suivant nous allâmes l'entendre jouer de l'orgue à la cathédrale. Son exécution n'était pas mauvaise; mais malheureusement il avait reçu d'un ami de Rio divers recueils de musique française dont il ne comprenait pas plus les titres que la destination; et, sans douter de rien, il ne nous exécuta que des contre-danses, des walses et des galops.

Autrefois, à Santo-José, on ignorait ce que c'était qu'une fête, qu'un festin. Quand on avait visité ses amis le matin, et que le soir on leur avait offert par extra une tasse de thé, on croyait qu'il était impossible de faire davantage pour eux. Aujourd'hui, grâce à l'exemple des Anglais que l'exploitation des mines a attirés dans le pays, les indigènes semblent avoir pris quelque goût au luxe et à l'hospitalité. M. Milward contribua beaucoup à changer sous ce rapport leur manière de vivre, sinon à la rendre meilleure; et la première soirée qu'il donna surprit fort ses invités, non moins que lui-même pourtant. Dès trois heures de l'après-midi, la compagnie commença d'arriver, et, à quatre, une centaine de personnes, qui habitaient soit la ville soit les environs, se trouvèrent réunies. On ferma les

volets pour intercepter la lumière du jour, on alluma des bougies, et un brillant concert eut lieu. Entre les divers morceaux, on passa des plateaux de confitures, de fruits, de gâteaux, de vins, de liqueurs, de limonade et de punch, qui furent vigoureusement attaqués. A minuit, on servit un souper splendide; après quoi, on revint au salon. Mais en vain mon ami voulut-il faire danser : hommes et femmes se rassirent à distance respectueuse les uns des autres. On recourut donc encore à la musique, et surtout à la circulation des plateaux, qui parurent être accueillis avec autant de faveur qu'au commencement de la soirée. Trois heures du matin arrivèrent ainsi : il y en avait presque douze qu'on était rassemblé, les musiciens tombaient de fatigue, et la provision de confitures, de gâteaux et de vins s'épuisait. Comme cependant mon ami ne remarquait aucun symptôme de départ parmi ses hôtes, qui restaient tous assis en cercle avec autant de calme que s'ils fussent à peine arrivés, il imagina que peut-être, d'après l'usage du pays, était-ce à lui-même, quand il désirait qu'ils se retirassent, de les en avertir. Il demanda donc au *sargente-mor*, espèce de maire, à quelle heure les réceptions se terminaient ordinairement au Brésil. Le bonhomme tira sa montre, s'approcha des musiciens, et les pria de jouer une retraite. Ils obéirent à son injonction, mais n'eurent pas plutôt exécuté les deux pre-

mières mesures de l'air, que toute la compagnie se leva d'un mouvement spontané, fit ses adieux au maître de la maison, et se dispersa. En dix minutes le salon se vida.

La *chuva fria,* ou pluie froide, dont nous avions eu tant à souffrir, revient presque périodiquement tous les ans, et dure huit jours. A l'expiration de ce terme, elle fut suivie d'un temps délicieux, et j'en profitai pour parcourir les environs de la ville. Je dirigeai d'abord mes pas vers le Rio das Mortes, ou Rivière des Morts. C'est un large cours d'eau, qu'on traverse sur un pont de bois long de cent verges, et qui arrose une contrée de sa nature extrêmement féconde, mais rendue stérile par l'art de l'homme à y chercher de l'or. En effet, on sut dès 1543 que ce précieux métal existait dans le pays. Les Indiens l'employaient à fabriquer leurs hameçons de pêche, et c'est d'eux qu'on a appris qu'il se trouvait dans les lits des courans qui descendaient des montagnes. Mais le premier minerai trouvé dans cette région par un blanc ne le fut que dans l'année 1693, par Antonio Rodrigo, natif de Thaubate, dans la province de Saint-Paul. Depuis, on a bouleversé le pays dans tous les sens, car cette province a été long-temps regardée comme une des parties qui recélaient le plus d'or; et le voisinage principalement du Rio das Mortes atteste les vastes recherches auxquelles les indigènes se sont livrés. Ses bords sont coupés d'une

multitude de canaux et de rigoles dont jamais vous ne comprendriez l'usage, si on ne vous l'expliquait pas. Toute terre végétale a disparu, et il ne reste qu'une argile rouge dans laquelle sont creusées des espèces de fosses quadrangulaires, séparées les unes des autres par d'étroites chaussées. On détournait l'eau du fleuve, et on la faisait passer par ces fosses qui était toutes sur un plan incliné. Les parties les plus légères du sol étaient ainsi entraînées, tandis que l'or dont il était imprégné demeurait au fond. Après qu'on l'a recueilli, le résidu s'appelle du *pizarao*. C'est une substance complétement stérile, qui ne peut désormais par aucun moyen recouvrer le principe de fertilité; en sorte que, par leur acharnement à en extraire l'or, les naturels épuisent toutes les richesses du sol, et que la contrée entière ne sera un jour qu'une surface ingrate et nue.

Tout l'or qu'elle recèle provient, pense-t-on, des chaînes métalliques de rochers qui la coupent. C'est là qu'il se forme, là qu'en sont les mines; mais les pluies qui tombent en impétueux torrens sur leurs sommets, et qui pénètrent dans leurs entrailles, ressortent par leurs flancs, et, passant par les veines de métal, elles en entraînent avec elles toutes les petites parcelles pour les déposer dans le sol inférieur qu'elles arrosent. Voulant examiner une de ces chaînes, je gravis celle dont Santo-José occupe

la base. Elle est si perpendiculaire sur la plus grande partie de sa longueur, qu'il n'existe qu'un endroit, situé à environ une lieue nord-est de la ville, où on la puisse escalader. Sur ce point elle est beaucoup moins haute qu'ailleurs; et on y a autrefois pratiqué une route, mais on l'a tellement négligée, que nous ne la découvrîmes pas sans beaucoup de peine. Elle est pavée de larges pierres plates, qui forment une espèce d'*escala* ou escalier, d'une raideur extrême, et où les chevaux se tiennent si difficilement sur leurs pieds, que nous jugeâmes prudent de descendre des nôtres et de les traîner après nous. Long-temps il nous fallut monter les zig-zags à travers les rocs; enfin nous atteignîmes le faîte, et de là nous vîmes en perfection le nouveau cratère que cette partie du Brésil présente, et que nous avions déjà contemplé de loin. Dans l'espace des deux cents milles que nous avions parcourus depuis notre départ de Rio, à peine avions-nous vu une pierre se montrer à la surface du sol. Ici nous foulions une immense chaîne de rochers qui, absolument dépouillée de bois et d'herbe, étendait dans toutes les directions ses bras stériles et sourcilleux, et offrait un aspect bien différent de tout ce que nous avions encore rencontré. Ces ramifications, m'a-t-on dit, se continuent à une énorme distance vers l'ouest, et ne se perdent que dans le *Matto-Grosso*, comme on appelle les vastes forêts qui se

prolongent presque jusqu'aux Andes, montagnes qui sont en quelque sorte les grands dépôts métalliques d'où toute la contrée subjacente du Minas-Geraes s'imprégne d'or.

La ville de Santo-Joao d'el Rey est située à environ huit milles de Santo-Jozé, et nous la visitâmes le jour suivant. Elle fut bâtie vers le même temps que cette dernière : elle est le chef-lieu du *comarca* ou district de Rio das Mortes. Elle porta d'abord le nom de cette rivière, qui n'est distante que d'une demi-lieue; mais en 1712 Jean V le lui ôta pour lui conférer le sien. Elle repose au pied de la Serra do Lenheiro ou Montagne du Bûcheron, ainsi appelée quoique sur ses flancs on n'aperçoive pas un arbre, et est coupée en deux par une branche du Rio-Limpo, que nous avions traversé chemin faisant. La communication d'un côté à l'autre se fait au moyen de deux ponts de pierre qui sont à chaque bout de la ville. Celle-ci consiste en quelques rues escarpées qui gravissent les flancs des rocs à droite et à gauche de la rivière, mais que traversent d'autres rues plus unies parce qu'elles lui sont parallèles. Ces rues sont pavées de cailloux ronds, et généralement garnies de trottoirs dallés. Le rez-de-chaussée de presque toutes les maisons est une boutique bien tenue et bien approvisionnée de diverses marchandises provenant d'Europe ; mais on y remarque surtout des poteries et des cotons d'Angleterre. On y voyait aussi en-

tassés des ballots de cotonnade commune et de grossiers chapeaux de feutre, qui se confectionnent dans le Minas-Geraes, ainsi que d'autres objets qui constituent l'industrie de cette province. En somme, Santo-Joao avait l'air d'une ville propre et opulente. On évalue quelquefois à dix mille habitans sa population; mais il y a, je crois, exagération d'un tiers. Chaque jour cependant elle s'accroît. Elle est si bien située pour correspondre avec les diverses parties du Brésil, quoique dans l'intérieur des terres, que le marquis de Pombal conçut toutefois l'idée d'en faire la capitale. Elle compte sept églises et deux couvens, dont l'une a la plus élégante chapelle du Minas-Geraes. En outre, elle possède un excellent hôpital, une bibliothèque d'un millier de volumes, et, comme le chef-lieu de chaque district, une espèce de douane où doit être envoyée toute la poussière d'or que les particuliers recueillent. Là, on pèse le métal, on l'essaie, on en réserve le cinquième pour le gouvernement, et on le fond en lingots qui ne peuvent sortir de la province sans porter un certain marc.

Lorsque je fus de retour à Santo-Jozé, mon ami voulut, avant que j'en repartisse de nouveau, me faire dîner avec les principales autorités de l'endroit. Parmi les plats qui furent servis sur la table, il y eut un gigot de mouton. L'extraordinaire préjugé des Brésiliens contre cette viande est aussi

fort dans ce district que partout ailleurs. On y trouve quelques troupeaux de brebis, mais les habitans n'en tirent pas d'autre usage que la laine; et ils se détournent de leur chair avec le même dégoût que des Européens éprouveraient si des chiens, des chats et tels autres animaux impurs étaient placés devant eux. Vainement les Anglais, lors de leur arrivée dans le pays, voulurent-ils les guérir de cette sotte répugnance. En cette occasion, toutefois, les convives soutinrent bravement la vue du gigot, et l'un d'eux ne craignit même pas de le découper, ce qui est un acheminement vers une guérison complète. Parmi la compagnie, se trouvait un ancien colonel, nommé Joao Nepomusceno, qui, quoique encore de moyen âge, avait l'air d'un homme qui s'achemine prématurément vers la tombe. Son visage était jaune et maigre, sa chevelure rare, ses membres débiles et tremblans. On voyait, au premier coup d'œil que sa santé avait dû être ainsi altérée par quelque cause extraordinaire. Je questionnai un de mes voisins, et sa réponse confirma mes soupçons. Le colonel avait une esclave qui, pour se venger à tort ou raison de son maître, ou par espoir que sa mort la rendrait libre, résolut de le faire mourir, lui, sa femme et son enfant. Dans ce but, elle obtint de son mari la racine d'une plante qui renferme un violent poison, et qui n'est connue que des gens de sa race. Elle l'administra

d'abord aux animaux domestiques pour en essayer l'efficacité, et quand il eut produit sur eux ses mortels effets, elle le donna aux trois membres de la malheureuse famille. L'enfant mourut en quelques heures, la mère en quelques jours, et si le père leur survécut, encore portait-il en lui le germe d'une fin très prochaine. On suppose sans doute que la femme qui exécuta ce crime fut punie de mort, et que son châtiment fut accompagné de toute l'exécration qu'une pareille conduite devait naturellement exciter. Mais point. Un esclave, au Brésil, n'est pas toujours justiciable des lois. Souvent, de même qu'elles ne peuvent le protéger, elles ne peuvent le punir. Il n'est qu'une espèce de propriété, et les droits du propriétaire priment ceux de la justice. Son maître la vendit donc à un autre individu qui n'hésita point à l'acheter, et avec le prix de la vente il acheta une petite ferme dont le produit le fait vivre. La santé complétement délabrée de ce pauvre homme, dont la famille lui fut si vite ravie, et l'idée de savoir que l'assassin qui a passé seulement de son service à celui d'un de ses amis, vit encore, peut-être pour recommencer le même forfait, voilà de ces terribles malheurs qui n'arrivent que là où subsiste l'esclavage, et où la croyance égoïste que notre semblable nous appartient comme notre maison détruit le sentiment de la responsabilité morale.

A ce dîner était aussi la femme du sargente-mor, qui, quoique entrant à peine dans sa vingtième année, avait été déjà cinq fois mère. Les Brésiliennes sont en effet singulièrement fécondes, surtout dans ce district. Elles s'y marient dès l'âge de douze ou treize ans, et font des enfans jusqu'à celui de trente-cinq ou quarante. Des mariages, aussi, ont souvent lieu entre des personnes d'âges fort différens, et cette différence n'est pas regardée comme singulière. Des hommes qui touchent à la soixantaine épousent des filles six fois moins âgées qu'eux, et ils en ont une famille nombreuse, au milieu de laquelle vous prendriez leur femme pour une de leurs filles, et leurs enfans pour des petits-enfans. Lorsque les époux sont jeunes l'un et l'autre, les marmots se succèdent sans interruption jusqu'au nombre de quinze ou vingt; maintes fois ils arrivent par deux, par trois, par quatre, et d'ordinaire ils vivent tous. Il s'en voit du moins une foule d'exemples dans la ville de Santo-Jozé et dans le voisinage. J'ai aussi entendu citer des cas extraordinaires de superfétation, qui ne se présentent pas, je crois, en d'autres pays. Une femme accoucha au bout de neuf mois d'une fille, mais continua encore d'être grosse, et deux autres mois après, en mit au jour une seconde qui vécut comme la première. Un fait plus surprenant, c'est qu'une créole que j'ai vue donna, en une seule fois, naissance à trois garçons

de trois couleurs différentes, un qui était blanc, un autre qui était mulâtre, le troisième qui était noir, et qui avaient chacun tous les traits caractéristiques de leur race respective. Pareille chose, je pense, est généralement crue impossible en Europe; mais dans l'Amérique méridionale, ce n'est qu'une des preuves extraordinaires de cette fécondité presque surnaturelle, que déploient et le règne animal et le règne végétal.

Départ pour Villa-Rica. Horrible tempête. Innombrables et bizarres crevasses des campos. *Arrayal* de Lagoa. Olho d'Agoa. Les hôtes de Sua-Suci. Passage de la serra d'Ouro-Branco. Le serpent corail. Un repaire de brigands. Capao-da-Lana. Grenouilles de Boa-Vista; topazes à bon marché. Arrivée à Villa-Rica; description de cette ville; son ancienne splendeur: sa démoralisation et sa décadence; son état actuel, un peu meilleur. Retour à Santo-Jozé. Cavernes du voisinage.

Après avoir passé les fêtes de Noël chez mes bons amis de Santo-Jozé, je résolus de m'avancer plus loin dans le pays et d'aller au moins visiter Villa-Rica. Je partis donc le 28 décembre avec mon fidèle guide Patricio. Le temps avait été beau depuis quelques jours, et nous espérions qu'il se soutiendrait; mais à peine eûmes-nous franchi cinq ou six milles, qu'éclata un affreux orage où le vent, la pluie et le tonnerre semblaient rivaliser de violence. Jusqu'alors, j'avais toujours éprouvé une sorte de plaisir à entendre gronder la foudre et à voir briller les éclairs, car je sentais bientôt ma

vague appréhension du danger se perdre dans l'extase et le ravissement; mais, en cette circonstance, le spectacle des élémens en fureur, qui d'ordinaire ne me paraissait que magnifique et sublime, fut réellement si horrible, que je n'en pus pas mieux jouir que si j'eusse été sous le feu d'une batterie de canons chargés à mitraille. Je frisonne encore en y pensant. Il n'était que deux heures après midi; mais soudain nous fûmes environnés de profondes ténèbres, qu'interrompait de temps en temps une lueur rougeâtre, et, à chacun de ces courts intervalles de clarté, tombait une masse d'eau qui, pareille à une cataracte, nous renversa plusieurs fois de nos montures. L'explosion suivait immédiatement l'éclair; et c'était un bruit clair et sec qui ne ressemblait en rien au grondement monotone d'un tonnerre éloigné; mais on eût dit que les rocs se déchiraient jusque dans leurs entrailles pour se dérouler sur nous.

Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté que nous pûmes continuer notre route à travers ce déluge d'eau et de feu. Mais enfin l'orage s'apaisa, et nous entrâmes dans un vaste campos, semblable à celui que nous avions parcouru avant d'atteindre Santo-Jozé. Ces plaines nous offrirent d'abord un riant aspect, car elles étaient couvertes d'un épais herbage où paissaient de nombreux bestiaux; mais ensuite elles prirent un caractère des plus bizarres.

Elles se montrèrent coupées par une multitude de profonds précipices : les uns avaient une longueur considérable, et les autres étaient subitement formés. Poursuivant notre chemin, nous arrivâmes tout d'un coup au bord d'une de ces fissures, sans presque l'avoir vue. Elle était fort creuse, semblait avoir été récemment formée par l'affaissement soudain du sol, et nous barrait le passage sur un point où, quelques heures auparavant, nous aurions passé. Il nous fallut donc en faire le tour par l'extrémité de droite, car celle de gauche paraissait se prolonger à une distance infinie. On ne saurait se figurer combien l'intérieur de ces crevasses était beau et riche de ton. Elles laissaient partout voir, en effet, une terre d'un rouge brillant, varié des teintes les plus vives d'écarlate, de violet et d'autres couleurs étincelantes qui se mélangeaient comme celles de l'arc-en-ciel. Puis, il y en avait certaines dont le fond était entrecoupé par de petites chaînes raides et sourcilleuses, représentations en miniature des grandes qui entrecoupaient le pays; certaines, dont la profondeur et l'étendue étaient considérables; certaines, que l'œil pouvait au contraire mesurer dans toutes les dimensions; certaines enfin qui allaient se perdre dans d'immenses vallées. D'abord, nous ne pûmes aucunement nous expliquer d'où provenaient tous ces déchiremens du sol: ils semblaient produits par des

tremblemens de terre, et sans cesse il s'en formait de nouveaux. Mais après un examen plus attentif, nous découvrîmes que, dans le fond de chacune de ces crevasses, coulait une petite source qui entraînait tout le terreau, et laissait ainsi un vide que comblait un éboulement de la terre supérieure. Plusieurs lieues de pays semblent donc minées par des courans souterrains, qui avec le temps peuvent convertir cette verdoyante surface en une suite de ravins inaccessibles. A deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes une belle fazenda, seule habitation humaine que nous eussions rencontrée depuis le matin, et nous y déjeunâmes. Le soir, nous arrivâmes à l'arrayal de Lagoa, qui ne consiste qu'en une cinquantaine de maisons, formant une longue rue au faîte d'une colline, et qui cependant renferme trois églises, tant est grande la piété des indigènes. Le mot *arrayal,* par lequel on distingue au Brésil les villages de l'intérieur, signifie, à proprement parler, un retranchement, un camp, parce que ces villages ont été, dans l'origine, des postes où les Européens se fortifiaient contre les Indiens. J'ai remarqué que généralement ils sont situés sur des éminences, de manière à dominer le pays environnant, et à être facilement défendus en cas d'attaque.

Le lendemain, nous traversâmes des campos semblables à ceux des jours précédens. Vers midi nous parvînmes à un endroit appelé du bizarre nom

de *Olho d'Agoa*, ou OEil de l'Eau. Ces mots en portugais signifient source, et il y a effectivement dans le voisinage de cet arrayal une fontaine d'eau très pure. Mais nous ne trouvâmes d'autre asile que celui d'un misérable rancho, situé au plus haut sommet de la montagne, mais entre deux objets fort pittoresques, l'un, une charmante église, et l'autre, un superbe *figueiro*, ou figuier brésilien, qui avait seul échappé à la dévastation générale d'une forêt vierge. Nous ne pûmes nous procurer du maïs pour nos montures que chez le curé de la paroisse, qui, comme en beaucoup d'autres lieux, était le principal agriculteur, et seul avait quelques denrées à vendre. De là, nous aperçûmes la serra de Capa-Boa, s'étendant de l'est à l'ouest, et formant une autre de ces grandes barrières qui surgissent au milieu des immenses campos comme de vastes murailles, et qui les divisent en d'énormes enclos; puis, peu après, nous atteignîmes la fazenda de Mendoza, dont les bâtimens étaient si vastes, qu'ils ressemblaient à un village. Ils étaient à demi cachés dans des arbres, et des plantations de maïs et de cannes à sucre de la plus riche verdure couvraient les flancs inclinés en pente douce des montagnes environnantes. Au travers, sur un lit de cailloux, serpentait un clair ruisseau, et en somme ces lieux offraient un aspect enchanteur. C'était une de ces délicieuses vues, qui, au Brésil, se présen-

tent soudain à l'œil du voyageur pour le distraire de l'uniformité générale de la solitude qui l'entoure. Cette partie, en effet, du Minas-Geraes paraît peu fréquentée. Nous n'y rencontrâmes, en deux jours de marche, pas un seul tropero, mais une ou deux fermes.

Le soir, nous parvînmes à l'arrayal de Sua-Suci. C'est un long village, occupant la cime d'une montagne, et composé d'une quarantaine de maisons très distantes les unes des autres, dont la saleté passe toutes les bornes. Il y a cependant deux églises blanches qui le font distinguer de fort loin. Nous y fîmes halte dans une espèce d'estalagem, tenue par un vieux gentilhomme à longue barbe grise, et si poli qu'il ne nous laissa jamais un moment seuls. Son auberge semblait avoir été autrefois plus importante, et il avait encore quatre lits à offrir aux voyageurs, nombre que nous n'avions trouvé nulle part. Les lits étaient faits de *coiras*, ou peaux de bœufs, tendues autant que possible sur des châssis : ils étaient non-seulement aussi élastiques, mais aussi sonores qu'un tambour [1]. Notre hôtesse

[1] Ceci est préférable au *rancho* ou hangar dans lequel M. de Saint-Hilaire dit que l'on reçoit les voyageurs et leurs effets aux environs de Rio-Janeiro. Auprès du rancho est une *venda*, où le propriétaire fait vendre le maïs qui sert de nourriture aux mulets des voyageurs. Dans les vendas on débite aussi des boissons spiritueuses et des comestibles. Les marchandises sont placées sur des tablettes rangées autour des murailles, ou bien elles sont attachées aux solives. Comme dans toutes les boutiques, le marchand

était une grosse et majestueuse dame, avec un *papos* colossal au cou. Son communicatif mari, voyant que je regardais cette tumeur, me prit à part, et me dit : *Nao come sal :* ce qui veut dire qu'elle venait de ce que sa femme « ne mangeait pas de sel avec ses alimens », cause que j'avais déjà entendu assigner ailleurs. Le vieil hôte était un des remarquables et nombreux exemples de la salubrité du pays, car il conservait sa santé et sa vigueur jusque dans un âge fort avancé. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et était entouré d'une famille de jeunes enfans, dont l'aîné n'avait pas atteint sa dixième année. Le lendemain, avant que nous repartissions, une vieille négresse, qui nous avait servis, s'approcha de moi, et promenant les yeux autour d'elle avec beaucoup de précaution pour voir si on ne l'observait pas, elle figura un cercle avec le pouce et l'index de sa main droite. Comme je ne comprenais pas ce signe mystique, elle regarda de nouveau autour d'elle; puis, mettant son doigt dans sa bouche, elle se mit à le mâcher. Je compris alors qu'elle me demandait quelque argent pour acheter du tabac : je lui donnai donc un *cobre*, qu'elle reçut avec ravissement, et qu'elle se

se tient derrière un comptoir qui fait face à la porte, et c'est sur ce comptoir qu'il détaille aux buveurs le tafia appelé *cactraça*, dont le mauvais goût participe de celui du cuivre et de la fumée. A. M.

hâta de cacher dans son sein. Il n'est pas d'usage de rien donner aux domestiques, qui toujours sont esclaves : leurs maîtres ne le veulent pas, et disent que l'argent serait bu en *caxas;* mais probablement ils craignent plutôt que les noirs n'amassent un petit pécule, et ne puissent racheter leur liberté.

Au bout d'une heure, nous atteignîmes le Parahupeba, rivière considérable, qui arrose une contrée basse et plate, et que bordent à droite et à gauche de superbes prairies. C'était un spectacle nouveau pour nous; car, d'ordinaire, au Brésil, les cours d'eau sont encaissés dans des lits profonds. Les deux rives du Parahupeba sont bien peuplées et bien cultivées. Peu après l'avoir franchi, nous arrivâmes à l'arrayal de Redondo, qui semble être un très vieux village, et avoir été jadis plus respectable que maintenant. Une partie de la rue est encore pavée et garnie de trottoirs en pierres de taille. Aujourd'hui, il ne consiste plus qu'en quelques maisons de terre. Il a néanmoins une église, et est environné des plus riches plantations de cannes à sucre et de bananes. Un peu plus loin, gravissant une éminence, nous vînmes en vue de deux magnifiques serras. La première était celle d'Ouro-Branco, qui se prolongeait vers l'est, distante de sept lieues, et de l'autre côté de laquelle reposait Villa-Rica; la seconde, s'étendant presque du nord au sud, était celle de Congonhas, et avait à ses

pieds la ville de Congonhas-do-Campo. Le tout formait un grand cordon de montagnes rocailleuses, empilées jusqu'aux nuages, et comprenait tout une moitié de l'horizon. Après une autre heure de marche, nous passâmes le Rio des Congonhas. C'était en cet endroit un courant considérable d'une largeur de trente verges; comme le Parahupeba, il poursuivait sa route à travers de riches prairies, et son cours était visible très long-temps jusqu'à la ville de même nom, qui occupait les deux rives, et qui, avec ses maisons et ses églises blanches, avait l'air fort pittoresque.

Vers midi, nous déjeunâmes à la venda de Chepado-do-Mato, tenue par une vieille dame qui parut fort scandalisée de ce que nous préférions le café au vin; puis nous fîmes diligence pour franchir la serra d'Ouro-Branco, qui alors s'élevait devant nous. Cette serra, ainsi appelée des mines d'or blanc qu'elle renferme, n'est traversée dans cette direction que par une gorge sauvage et solitaire des plus mal formées. Capao-da-Lana, l'endroit où il nous fallait passer la nuit (car nous n'avions pas d'autre asile à espérer) était au bas du versant opposé et encore distant de quatorze milles environ. Le soir approchait cependant, et le soleil allait déjà se coucher lorsque nous entrâmes dans le vallon qui mène à la gorge. Bientôt Patricio, qui marchait en avant, s'arrêta soudain, se pencha sur

son cheval comme pour mieux regarder, et fixa son œil noir et brillant sur un buisson au bord de la route. Il me vint à l'idée que peut-être ce buisson recelait quelques-uns des nombreux brigands qui infestaient ce voisinage, nous avait-on dit, et à chaque moment je m'attendais à les en voir sortir; mais il n'en sortit qu'un animal, et le plus beau que j'aie jamais vu, je crois. C'était le serpent corail. Il avait une élégante forme ronde, et à peu près une verge de longueur. Sa peau luisante était bariolée de raies, les unes cramoisies, les autres bleues d'azur, qui changeaient de teintes, tandis qu'il décrivait sur l'herbe de nombreuses sinuosités; et ses yeux de diamant jetaient un éclat si vif, pourtant si doux, que ma première impulsion fut de ramasser la charmante bête et de la caresser sur mon sein; mais Patricio m'en empêcha. Lui-même il s'écarta à la plus grande distance, dont il pouvait atteindre le reptile avec son long bâton, et l'attaqua avec la férocité d'un tigre. Ses regards lançaient du feu à chacun des coups qu'il lui portait jusqu'à ce qu'enfin il le rendît immobile. Il paraît que cette jolie créature passe pour la plus redoutable de la tribu des reptiles, et que même elle est plus à craindre que le serpent à sonnettes, car on n'a point encore découvert d'antidote contre son poison. Quand don Patricio lui eut ôté la vie, il redressa la tête, de l'air d'un homme satisfait qui pense

avoir rendu un service à l'humanité. Ne voulant pas laisser derrière moi un si curieux objet d'histoire naturelle, je mis pied à terre pour le ramasser; mais mon fidèle guide s'élança vers moi, me tira précipitamment par mon habit, et ne voulut pas me laisser approcher. La queue de l'animal remuait encore de temps à autre : c'est pourquoi il l'attaqua de nouveau jusqu'à ce qu'il fût bien mort. Il allait alors le mettre en pièces avec son *faca;* mais comme je désirais le conserver, il prit un bâton, et y faisant une fente, il enserra le reptile par le cou, puis avec la plus grande répugnance me le passa de toute la longueur de son bras. Je l'emportai avec moi ainsi pendu par la tête, et le soir je l'embaumai dans une bouteille de caxas.

Après cet exploit, il était si tard, que nous désespérâmes de franchir la serra, et que nous tînmes conseil sur ce qu'il fallait faire. Patricio crut se rappeler qu'il existait une petite venda un peu plus loin, dans un lieu appelé *Rodéo.* La gorge avait une si exécrable réputation, que je lui demandai si nous serions en sûreté dans l'asile dont il parlait. « L'hôte, dit-il en levant les épaules, est un homme marié, ce qu'on regarde dans le pays comme une preuve d'honnêteté; mais je ne répondrais pas de lui. » Nous résolûmes donc de nous déterminer d'après l'apparence de la maison et la physionomie des habitans. La maison n'était qu'un misérable

taudis que déguisait un récent badigeonnage. Les habitans se composaient d'un vieillard et sa femme, avec deux fils, tous de la mine la moins prévenante. Ils nous engagèrent, avec l'empressement le plus officieux, à rester, amplifièrent le péril et la difficulté de la serra, où, disaient-ils, on ne pouvait que s'égarer la nuit; et comme nous le reconnûmes plus tard, exagérèrent la distance de Capao-da-Lana. Nous préférâmes cependant continuer notre chemin, Patricio pensant qu'il valait mieux coucher dans les montagnes que dans le repaire d'une famille de bandits.

Il ne nous arriva aucun accident, mais il faisait complétement noir quand nous atteignîmes la venda de Capao. Elle était fort vaste, car tous les voyageurs qui franchissent la serra s'y arrêtent. L'hôte était en même temps un fort fazendeiro et un riche propriétaire de mines à topazes. On l'appelait l'*homme à deux pères*, car deux opulens personnages des environs avaient prétendu qu'il était leur fils, et pour preuve de leur paternité lui avaient chacun légué une vaste ferme. Les différentes personnes de la maison étaient les plus grossières gens à qui nous eûmes à faire. Toutes les fois que je causais avec Patricio pendant notre souper, ils venaient, s'accoudaient sur la table, et nous regardaient la face. Un mulâtre, qui nous servait, était surtout importun sous ce rapport. Nous le chassâmes à plu-

sieurs reprises; mais il revenait toujours sans s'apercevoir qu'il nous gênait : stupide absence de tact que j'ai souvent remarquée parmi les Brésiliens de sa classe. A travers la vaste cour de la maison coulait un ruisseau dont nous espérions, en nous couchant, que le doux murmure allait nous endormir; mais aussitôt que tout fut silencieux dans la ferme, un effrayant vacarme des sons les plus discordans partit du bord de l'eau, et dura toute la nuit. Il venait d'une multitude de grenouilles, et c'était une troisième espèce de ramage absolument différente que ces animaux faisaient entendre à nos oreilles. Un jour, si on s'en souvient, nous avions rencontré des *ferradors* ou forgerons; une autrefois nous avions eu affaire à des *assobiadors* ou siffleurs; et en ce lieu retentissaient les coassemens des *grosnadors*. Celles-ci chantaient sur un ton de basse si fort, que tout vibrait en quelque sorte autour de nous. Cette variété extraordinaire, dans la voix d'animaux tout-à-fait semblables sous les autres rapports, dénotait dans la structure des muscles du larynx une bizarre différence qui pourrait être l'objet d'un curieux examen.

Le matin suivant, nous atteignîmes de bonne heure le village de Boa-Vista, qui n'était éloigné que de quatre ou cinq milles, et où est établi un marché pour les topazes. A peine y fûmes-nous arrivés, que des groupes de marchands entourèrent nos

montures et vinrent nous en offrir des tas. Elles n'étaient point de qualité supérieure, mais au contraire du prix le plus minime. On voulut bien nous les vendre cher d'abord, mais ensuite on nous laissa choisir pour une vingtaine de sous, et enfin nous les payâmes ce que bon nous semblait.

Le village consiste en quarante ou cinquante maisons, bâties à espaces irréguliers sur un plateau qui couronne une montagne, de manière à former une très large rue, au bout de laquelle s'élève une église blanche. Cet édifice est environné d'un nombre immense de croix en bois, de toutes tailles, et plantées dans toutes les directions, quelquefois même très éloignées. C'était un jour de fête, et les habitans, vêtus de leurs plus beaux vêtemens, étaient tous dehors. Ils sont en de telles circonstances singulièrement propres de leurs personnes. Leurs habits de coton blanc sont si purs, et les autres ont des couleurs si vives, que, quand ils marchent en groupes sur leurs prairies d'un vert très foncé, ils ont l'air fort pittoresque et ajoutent beaucoup à la beauté de la scène. Non loin du bourg de Boa-Vista est la serra de même nom qui consiste en une multitude de montagnes coniques, couvertes du plus riche gazon. Il en est une qui surpasse les autres, qui forme un immense cône régulier, et qui, élevant jusqu'au ciel sa cime verdoyante, offre de toutes parts un aspect d'une rare

beauté. Aussi lui a-t-on donné par excellence la dénomination de *Boa-Vista.*

Comme nous quittions le village, nous entendîmes de lointains murmures traverser l'atmosphère. Ce sont comme les mystérieux avertissemens d'une tempête qui se prépare, et jamais ils ne retentissent en vain. Si beau, si calme que soit le temps, lorsqu'ils se mettent à gronder, ils sont immédiatement suivis par une guerre des élémens et par un déluge de pluie. En un très court espace de temps, de noires masses de nuages s'avancèrent de tous les côtés et formèrent comme un dais au-dessus de nos têtes. Le fluide électrique se dégagea bientôt, et nous fûmes, comme d'usage, assaillis par des torrens d'eau froide qui nous accompagnèrent jusqu'à Villa-Rica. On ne saurait imaginer rien de plus triste que l'aspect délabré de cette ville autrefois si florissante. En bas d'une montée par laquelle on y arrive (car elle est située sur une montagne) nous vîmes les restes d'un immense édifice, avec une multitude de communs et de jardins dignes du palais d'un prince; mais le tout n'était plus qu'un monceau de ruines. En haut s'élevait un vaste bâtiment décoré d'une élégante façade, avec des corniches au toit, et des montures, des balcons et des galeries aux croisées: nous apprîmes que c'était l'estalagem. Nous montâmes à un long corridor, et une négresse vint avec une grosse clef m'ouvrir un large

appartement que je devais occuper; mais quel appartement! Les persiennes des fenêtres s'en allaient en poussière, le plafond et les murs étaient à demi éboulés, et le plancher était mouillé de pluie. J'en demandai un autre; mais tous les autres ne valaient pas mieux. La déplorable misère de ce lieu, alors que j'étais trempé jusqu'aux os, m'effraya. Nous sortîmes donc précipitamment du *grand hôtel* pour chercher un asile plus humble et moins humide, et nous eûmes le bonheur d'en trouver un du côté opposé de la rue.

Quand l'orage eut cessé, je me mis à explorer la ville. On peut la diviser en trois parties distinctes. Il y a d'abord une longue et presque interminable rue, faisant suite à la chaussée par laquelle nous arrivâmes, où résident surtout les artisans, et où sont divers ateliers qui confectionnent les objets d'industrie particuliers au pays. Cette rue se termine au centre de ce qu'on pourrait appeler proprement la cité. Là, on en trouve plusieurs autres qui se coupent et s'entrecoupent, et qui sont garnies de riches magasins où l'on trouve un assortiment complet de marchandises étrangères. Si l'on traverse ce quartier, on arrive à celui de l'aristocratie, où demeurent dans de jolies maisons les fonctionnaires publics et les gens qui, pour vivre, n'ont pas besoin de se livrer au commerce. Ce côté de Villa-Rica est réellement fort beau. Parsemées au

milieu de tout cet espace, sont neuf églises, qui, bâties sur des éminences détachées qu'on aperçoit de loin, donnent à la ville un air de considérable importance. Ces édifices sont effectivement un trait caractéristique de toutes les provinces du Brésil: c'est toujours sur eux que se portent d'abord les yeux du voyageur, et les cathédrales font d'ordinaire l'orgueil des habitans. Villa-Rica possède en outre un théâtre qui est ouvert à certains jours de fête, et plusieurs fontaines ornées de sculptures, d'où des dauphins et d'autres figures de bronze jettent continuellement une eau limpide. En somme, tout ce qui s'offre aux regards de l'étranger lui rappelle forcément qu'il considère les débris d'une cité jadis très opulente. Elle est encore pleine de vie, quoique bien tombée de son antique grandeur. Les maisons habitables sont au nombre de quinze cents, et la population n'est pas moindre de sept mille âmes. Il y a une imprimerie, et un journal appelé *O Universal,* mais point encore, que je sache, de bibliothèque publique ni de société littéraire.

Ce fut, dès son origine, à la différence de la plupart des autres villes, que Villa-Rica fleurit principalement. Alors, en effet, ses environs recélaient une assez grande quantité de celui des métaux réputé le plus précieux. Mais peu à peu cette source d'opulence s'épuisa, et les spéculateurs désappointés se ruinèrent. Quelques aventuriers heureux par-

vinrent à découvrir des filets d'eau qui roulaient de l'or en abondance, et élevèrent de superbes édifices; mais d'autres, comptant sur leur bonne étoile, firent de même par anticipation, et ne trouvèrent pas la moindre parcelle de minerai. Cependant les richesses certaines que renfermait la surface de la terre furent négligées pour les trésors imaginaires cachés dans ses entrailles; le sol végétal disparut, et il ne resta que du stérile pizarao. Des sommes immenses, qui auraient pu servir à fonder des établissemens industriels d'un revenu certain, furent dépensées en de visionnaires projets; et les habitans, sans terres labourables ou sans moyen de les cultiver, devinrent un nid de mendians. Enfin la ville devint un monceau de ruines, aussi infâme par ses crimes qu'elle avait été fameuse par ses richesses. Elle était remplie de spéculateurs nécessiteux; leurs habitudes morales, comme celles de tous les gens qui vivent au hasard, étaient totalement dépravées, et ils se firent voleurs et assassins. Il se passait à peine une nuit sans que des meurtres fussent commis dans les rues; et un respectable habitant m'a assuré que tous les crimes révélés dans le cours d'un an par les journaux de telle ou telle contrée de l'Europe n'égalaient pas ceux dont les ténébreuses ruelles de Villa-Rica étaient témoins. Par degré, pourtant, la ville fut purgée de tous ces coquins: ils furent tous tués, ou bien abandonnèrent

la place, et de trente mille âmes la population fut réduite à ce qu'elle est aujourd'hui. Les citoyens actuels, instruits par l'expérience, dirigent sagement leur attention vers des objets plus profitables que la recherche de l'or.

Je quittai Villa-Rica avec un autre déluge de pluie, pareil à celui avec lequel j'y étais arrivé, et qui dura pendant tout mon retour à Santo-José. Avant de prendre définitivement congé de cette dernière ville, j'allai visiter quelques cavernes situées dans le voisinage. Elles étaient formées dans une chaîne toute de pierre à chaux qui s'élevait au milieu d'une forêt vierge, et consistaient en plusieurs vastes et tortueuses excavations dans lesquelles nous entrâmes d'un côté, et ressortîmes par l'autre. La route était couverte de cônes pendants, dont les uns étaient des stalactites, les autres, des nids de *moribundos,* ou frêlons, qui ressemblaient à de longs sacs, et constituaient chacun une populeuse cité remplie de dangereux habitans. En beaucoup d'endroits aussi, cette route étaient comme soutenue par des piliers : c'était des stalagmites qui, commençant au plafond par une goutte, avaient peu à peu formé des colonnes dont la base s'appuyait sur le plancher. Elles étaient du carbonate de chaux le plus pur, et si nombreuses qu'elles donnaient aux cavernes, dans beaucoup de directions, l'air d'ailes de cathédrales gothiques. Les di-

vers embranchemens ouvraient dans de sauvages clairières, et chaque fois que nous regagnions le jour, c'était pour nous trouver dans quelque solitaire retraite du genre le plus romantique. Il y avait dans ces cavernes des traces de feu laissées par des esclaves fugitifs, et elles eussent admirablement pu servir de repaires à des bandits. Elles sont d'un aspect si effrayant qu'on n'ose y pénétrer pour peu qu'on soit peureux; et le nègre qui nous accompagnait avec une torche s'arrêta à l'entrée sans que nous pussions le décider à nous suivre. Nous le pressâmes long-temps de nous en dire la raison, et enfin il nous répondit que « ces souterrains avaient été creusés par Dieu, non par des hommes, et que, comme il ne savait pas à quelle intention, il ne se croyait pas permis d'y mettre le pied. » Cette vénération pour les cavernes est générale, dit-on, parmi les peuples en état de nature.

Départ pour Rio par une autre route. Corpulente hôtesse de Barroza. La rivière Cangayeta. Ville de Barbacena. Village de Registo; halte forcée de quatre jours; étonnante procession. Barda-do-Campo. Bal de famille. Pedro-Alvès. Diverses branches du Parahiba. Marmelo. Hospitalité d'une veuve brésilienne. Passage de la Parahibuna. L'hôte d'Ignacio. L'hôtesse de la Cruz. Semidouro. Salta. Estrada d'Estrella. Port de ce nom. Je m'y embarque pour la capitale.

Le 10 janvier, je repartis pour Rio; mais, au lieu de suivre une seconde fois la route par où j'étais venu, je pris celle de Barbacena et de l'Estrada-

d'Estrella. Patricio, qui avait alors quelque argent en poche, et qui se souvenait de n'avoir pas été très heureux dans la capitale, ne voulut pas y retourner avec moi, et je louai pour guide un nègre affranchi nommé Ricardo. Nous cheminâmes d'abord à travers une contrée qui annonçait quelques tentatives de culture, et nous y vîmes paître des troupeaux de chevaux et de vaches, plus nombreux que nous n'en avions encore rencontré nulle part; puis, gravissant une montagne que couronne la chapelle de Padre-Achepe, nous redescendîmes dans une vallée au fond de laquelle, sur les bords d'un ruisseau, est situé l'arrayal de Pinto, à douze milles de Santo-José. Les maisons étaient encloses de jardins, dans lesquels il y avait beaucoup de pêchers. Un petit garçon vint me demander si je voulais acheter des pêches, et il m'en montra plusieurs qu'il tira de dessous ses aisselles, où il les tenait afin, j'imagine, de les faire mûrir; mais, comme on pense bien, je refusai ses offres. Vers le soir, nous franchîmes la rivière de Widasmaoth, qui était large d'une trentaine de verges, et il faisait presque nuit quand nous arrivâmes, trempés comme d'usage, à la fazenda de Barroza. Elle ne valait guère mieux, sous le rapport de la propreté, qu'une étable à cochons, et était tenue par une mulâtresse si grosse, si extraordinairement grasse, que la peau de la partie supérieure de ses

bras formait des plis qui tombaient par-dessus ses coudes. En un mot, la rotondité de toute sa personne était telle, qu'il n'y a jamais eu, je crois, en Europe de foire où on ait montré un plus effrayant colosse.

Le lendemain, après huit milles de marche, nous atteignîmes la ferme solitaire de Cangayera, qui était exploitée par une dame dont Ricardo parlait en termes pompeux. Elle avait habité Barbacena et reçu ainsi une éducation de ville; elle était hospitalière et partageait volontiers son déjeuner avec un voyageur. Les bâtimens s'élevaient au milieu d'une jolie pelouse bordée par un bois, et ils me semblèrent somptueux, comparés au misérable asile où j'avais passé la nuit. J'entrai donc et demandai si je pouvais manger un morceau. La maîtresse elle-même arriva bientôt. Elle était jeune et déjà chargée d'embonpoint, mais avenante. Elle ne portait ni souliers ni bas, mais avait une robe de mousseline aussi blanche que la neige, une chaîne d'or et de gros pendans d'oreille de même métal. Ses manières étaient distinguées et affectueuses, mais modestes et convenables. Elle me fit dresser une table devant la porte, et me servit du lait, des œufs, du café, du sucre, dont je fis un excellent repas. Quelques milles plus loin, nous rencontrâmes la Cangayera, rivière dont la ferme tire son nom. Elle était profonde, rapide, et sans

pont. Nous y trouvâmes la route obstruée par six énormes chariots de planches traînés chacun par cinq paires de bœufs. Sur celui qui marchait en tête était la jeune dame à qui ils appartenaient. Elle était enveloppée d'une pelisse rose, coiffée d'un large chapeau de feutre blanc qu'entourait un crêpe noir, et assise jambe de-çà, jambe de-là, sur une planche comme sur un cheval. Dans cette toilette et dans un pareil carrosse, elle faisait la plus étrange figure qu'on se puisse imaginer. Pour bien conduire ces immenses et grossières voitures, il fallait beaucoup d'adresse. Elles avaient non-seulement à descendre une rapide montagne pour atteindre la rivière, mais encore, après l'avoir franchie, à en gravir une autre non moins raide, et cela, avec une charge des plus pesantes, à travers une vase profonde et presque impraticable. Les attelages entrèrent un à un dans le courant, où d'abord ils s'arrêtèrent tous quelques minutes, ne laissant passer que leur tête hors de l'eau. Quand ils s'étaient ainsi reposés, on les excitait par des cris, des juremens et des coups, à gagner l'autre rive; et lorsque le charretier en voyait faiblir un, tout de suite avec son fouet il lui redonnait de la force. Les six chariots passèrent de la sorte, et pendant ce temps-là il nous fallut attendre, parmi des broussailles, que notre tour vînt. Nos montures, dès le premier pas, perdirent pied, et nagèrent presque

d'une rive à l'autre. Nous ne pûmes d'abord nous défendre d'une certaine frayeur; mais nous en fûmes quittes pour être mouillés jusqu'à la ceinture.

Vers midi, nous atteignîmes la ville de Barbacena. Elle est située sur le penchant d'une montagne où ne pousse pas un arbre, pas un arbuste : elle présente cet aspect nu, désolé, qu'ont presque toutes les villes du Brésil. Les maisons qui en dépendent ne sont pas construites les unes près des autres, mais presque disséminées au hasard le long de deux larges rues qui se coupent à angles droits. Elle a cependant plus l'air d'une ville, que ne l'ont généralement celles de l'intérieur, et renferme plus de trois cents habitations, toutes badigeonnées de blanc, avec une vaste cathédrale qui la fit appeler dans l'origine *Igrega nova* ou l'Église neuve, et trois autres chapelles. Dans le district dont elle est le chef-lieu, on cultive quelques oliviers, on élève de nombreux bestiaux, et l'on se livre à d'autres branches d'industrie. Le premier Européen qui, je crois, ait pénétré jusqu'à Barbacena, fut un Anglais; et il n'excita que peu de curiosité parmi les habitans. Leurs boutiques étaient déjà, à cette époque, remplies de marchandises anglaises; mais ils n'avaient encore vu personne appartenant à la nation qui les fabriquait, et ils s'attroupèrent autour de lui comme autour d'un animal des plus rares. J'eus aussi cet

avantage : ils accouraient tous sur leur porte pour me voir passer. C'était un dimanche, et quoique parés de leurs plus beaux habits, ils ne restaient pas oisifs : plusieurs femmes armées de quenouilles filaient du coton pour en confectionner, au logis, l'étoffe dont elles se vêtent, et je vis une négresse qui travaillait à un métier de tisserand. Dévoré de soif, je m'arrêtai à une venda pour acheter quelques oranges. Il n'y en avait plus qu'une, et une très respectable femme venait de la prendre. Je m'en allais donc tout piteux; mais aussitôt elle s'approcha de mon cheval, me pressa si obligeamment de l'accepter, qu'il n'y avait pas de refus possible : elle ne voulut pas que je lui en rendisse le prix. J'ai sans cesse rencontré au Brésil, quoique étranger, pareille bienveillance de la part des indigènes, et souvent pour des choses qui n'étaient pas de si petite importance.

Comme il faisait encore clair, je ne m'arrêtai point à Barbacena, mais j'allai coucher à Registo, joli village situé à quelques milles plus loin dans une vallée charmante. Quand je voulus repartir le lendemain, mon cheval boitait tellement, que je fus obligé d'envoyer Ricardo à Santo-José m'en chercher un autre, et de passer quatre jours à l'attendre dans une misérable auberge, d'autant plus vexé qu'il tomba tout le temps un déluge de pluie et que je ne pus mettre le nez dehors. La seule cir-

constance qui varia un peu la monotonie de mon emprisonnement, fut le passage sous ma fenêtre d'une très bizarre procession. En tête venait une chaise à porteur tout entourée de rideaux, et portée sur des bâtons, non par des hommes, mais par deux mulets. A l'intérieur étaient une dame voilée et un enfant. Suivait immédiatement un grand, maigre et grave cavalleiro, avec un vaste chapeau rond à l'espagnole relevé par devant et orné d'un panache, un manteau court bordé d'un galon d'or, une large culotte bouffante, à crevés de soie amarante, des bottes jaunes, et d'énormes éperons d'argent. Il était accompagné de deux autres personnages presque costumés d'une façon aussi antique, et suivi par des chasseurs armés de bâtons qui menaient des chiens en laisse. Derrière ceux-ci marchaient un grand nombre de domestiques et d'esclaves. Le tout ressemblait exactement aux gravures qu'on voit dans les vieilles éditions de Don Quichotte ou de Gil Blas; et c'était un des nombreux exemples que j'avais remarqués, de la prédilection avec laquelle on conserve dans les montagnes du Brésil les vieilles manières et les vieilles modes, telles que les anciens colons les y importèrent, long-temps après qu'elles ont disparu dans la mère-patrie. A ce qu'il paraît, il s'agissait d'un baptême, et je vis en effet le cortége entrer chez le curé.

Lorsque Ricardo fut enfin de retour, je franchis

sur un pont le Rio das Mortes; et continuant ma route sur ses bords, à travers un pays bien cultivé, je parvins, au bout de quatre milles, à Barda-do-Campo. C'est un pauvre village de quelques maisons, qui cependant n'est entouré que de terres en culture; et il a tiré son nom de cette circonstance, qu'il s'élève au bord des Campos, lesquels commencent ici lorsqu'on vient de la mer. Là donc nous quittâmes les plaines et les chaînes rocailleuses où j'avais voyagé pendant trente-un jours, et nous pénétrâmes de nouveau dans les montagnes couvertes de forêts vierges pour en quelque sorte n'en ressortir presque qu'au terme de notre voyage. L'auberge où je logeai en ce lieu était tenue avec une propreté rare, et je n'y manquai de rien. Quand j'eus fini de souper, l'hôte m'invita à venir sous le porche prendre avec lui d'excellent café, et envoya un mulâtre, de ses serviteurs, s'asseoir sur un banc vis-à-vis de nous pour y pincer de la guitare. Puis il appela toute sa famille, et il me la présenta. Elle se composait de deux mères, l'une noire, l'autre blanche, et de douze enfans de toute taille, de tout sexe et de toute couleur. Ceux-ci avaient la chevelure laineuse et le teint brun, ceux-là avaient la peau blême et de longues tresses de cheveux noirs. Bientôt ils se mirent à danser. Le bal fut ouvert par la plus jeune des filles, Luzia, qui était âgée de quatre ans, et qui avait les yeux et les cheveux

du plus beau noir. A elle se joignit promptement une petite négresse, sa sœur, et toutes deux exécutèrent alors une espèce de boléro espagnol, imitant on ne peut mieux le bruit des castagnettes en faisant claquer leurs doigts. Les gestes qui accompagnaient cette danse n'étaient pas des plus décens, et, quand elles commencèrent, je crus découvrir en elles une certaine timidité, et comme la conscience qu'elles s'abandonnaient en présence d'un étranger à des mouvemens qui n'étaient pas convenables. Mais peu à peu cette délicatesse disparut; peu à peu tous les autres enfans, garçons et filles (et il y en avait de dix-sept et de dix-huit ans) prirent part à la fête, ainsi que les deux mères elles-mêmes de toute cette progéniture. Je n'avais jamais vu pareille scène. Elle réalisait complétement ce que j'avais entendu dire de l'état des familles au milieu des bois, lorsque, privées de tout rapport avec le reste de la société, leurs membres contractent pêle-mêle des unions les uns avec les autres, comme si l'on était encore aux premiers âges du monde et qu'il n'existât point d'autres humains auxquels ils pussent s'unir. J'avais ouï parler, et même j'en avais connu personnellement, de frères et de sœurs qui, sans scrupule, sans croire rien faire de honteux, vivaient ensemble, menant sous d'autres rapports la vie la plus morale: mais ici les choses étaient poussées au-delà de tout

ce que j'aurais supposé possible, et ces enfans précoces exécutaient entre eux des danses semblables à celles dont parlent les premiers voyageurs qui visitèrent l'île de Taïti. Je me retirai de bonne heure, mais le son de la guitare parvint encore long-temps à mes oreilles.

Le lendemain, nous cheminâmes à travers de basses éminences couvertes de buissons, qui, à certaine distance, s'élevaient en hautes montagnes revêtues de forêts. Nous dépassâmes successivement Batalha et plusieurs autres ranchos, et atteignîmes Mantiquiera vers midi. Comme la grande chaîne qui coupe la contrée sur une longueur de tant de lieues tire son nom de cette ville, je m'attendais à la trouver grande et belle; mais elle était des plus misérables, et nous ne pûmes nous y procurer ni maïs pour nos montures, ni café pour nous-mêmes. Environ une lieue plus loin, nous rencontrâmes le village de Pinho-Novo, situé dans une plaine bourbeuse et stérile. La venda s'élevait au milieu d'un marécage que nos bêtes ne purent traverser sans avoir de la vase jusqu'au ventre, mais du moins nous y donna-t-on à déjeuner. Nous continuâmes ensuite de faire route à travers des bois où ne se montrait nul intervalle de culture; mais, malgré la solitude générale et l'état sauvage de la contrée, à chaque quart de lieue nous apercevions dans un vallon un immense rancho, qui généralement était

encombré de muletiers. Nous vîmes de la sorte celui de Pinho-Velho, celui de Bernarda et plusieurs autres, à égale distance les uns des autres, tous dans des vallées, car le chemin n'était qu'une suite continuelle de collines. Le dernier de ces établissemens offrait un aspect enchanteur. Il était considérable, et occupait le fond d'un vaste creux entouré de montagnes dont les flancs inclinés en pente douce étaient revêtus des plus belles pelouses. A peu de distance s'élevait un magnifique bombax en pleine floraison. Il avait une immense taille, et avec son grand tronc droit hérissé de larges épines plates, avec ses vastes feuilles qui ressemblent à celles du palmier, avec ses brillantes fleurs rougeâtres qu'on prendrait pour autant de superbes tulipes, il était peut-être en cet état un des plus beaux arbres du monde. A ces fleurs succèdent d'énormes cosses aussi grosses que des têtes humaines, qui éclatent et laissent échapper de longues fibres soyeuses comme des cheveux pour envelopper sa graine. On les emploie à remplir les oreillers et à divers autres usages domestiques.

Dans la soirée, nous parvînmes à Pedro-Alvès, ville qui renfermait une cinquantaine d'habitations dans une verdoyante vallée remplie de jardins. Elle avait l'air tout-à-fait rustique. Ses blanches maisons étaient répandues à travers la pelouse, et entremêlées d'arbres qui donnaient au paysage

un caractère qu'on lui voit rarement au Brésil. Quand on y défriche un terrain, on brûle, on coupe tout; mais si par hasard un arbre échappe à la destruction, on prise beaucoup l'ornement et l'ombrage qu'il procure. A Pedro-Alvès, on en avait respecté un grand nombre, et ils ajoutaient infiniment à la beauté du lieu. Je remarquai surtout une espèce de cactus avec des tiges aussi grosses que la cuisse et montant à une hauteur de trente pieds : elles étaient profondément côtelées, et de ces côtes s'élançait une immense profusion de fleurs. On me servit à souper dans une galerie ouverte qui commandait tout le vallon, alors d'autant plus enchanteur qu'il était illuminé par les rayons bas du soleil couchant; et là, embaumé et parfumé, tant par les roses brésiliennes que par les belles et splendides fleurs des cactus, dont les pétales de neige commençaient à s'épanouir au déclin de l'astre du jour, comme pour me plaire davantage, je passai quelques-unes de ces heures qu'il est si agréable de se rappeler tout le reste de sa vie. J'eus à table pour compagnon un singe, qui, quoique sorti de la forêt voisine, était fort familier et m'amusa beaucoup par sa gentillesse.

Le jour suivant, après avoir marché presque sans interruption depuis le matin, nous perdîmes notre route vers le soir, et nous ne nous en aperçûmes qu'au milieu d'un bois épais. Dès lors je

demandai souvent à Ricardo s'il se reconnaissait, et toujours il me répondait oui. De cette manière, et tenant les deux bouts de son bâton passé en travers sur son épaule, avec les yeux levés au ciel, il continuait à s'enfoncer dans la forêt, de l'air le plus indifférent. Mais, s'il lui importait peu de dormir toute la nuit sous un arbre avec un déluge de pluie, je n'avais pas autant de résignation; et comme l'obscurité devenait de plus en plus profonde, je commençais à être inquiet: j'insistai donc pour revenir sur nos pas et chercher à regagner le véritable chemin. Heureusement, car, quand nous l'eûmes retrouvé, non sans beaucoup de peine, et que, gravissant une éminence sur laquelle il passait, je regardai derrière moi, je vis les bois dont nous étions sortis se prolonger à l'horizon aussi loin que l'œil pouvait atteindre. Il eût été fort possible, si nous n'avions pas changé la direction de notre marche, que nous partageassions le sort de tant de voyageurs qui se sont à jamais égarés. En effet, une fois parvenus au centre de la masse d'arbres qui alors s'étendait devant nous, les vallées profondes et les ravins dont ces forêts sont toujours entrecoupées, pour ne rien dire des obstacles que le luxe de la végétation nous aurait opposés à chaque pas, nous auraient environnés de barrières insurmontables.

J'avais alors quitté les hautes régions qui for-

ment la vaste chaîne où toutes les rivières du Brésil prennent leur source pour couler ensuite dans des directions opposées. Les courans que nous avions jusqu'alors franchis se dirigeaient généralement vers l'ouest et se jetaient dans quelque ramification de l'Uraguay ou Rio-de-la-Plata. Maintenant nous commencions à rencontrer ceux qui se dirigent vers l'est et forment les diverses branches du Parahiba. Il y en a, dans le nombre, un qu'on appelle *Parahibuna*, et notre route tantôt longeait presque parallèlement son cours, tantôt rencontrait à angle droit une sinuosité de son lit large et romantique. Dans cette rivière s'en déchargeaient beaucoup d'autres plus petites qui venaient à chaque lieue nous barrer le passage, et qu'il nous fallait guéer. Nous en atteignîmes une surtout, nommée *Caxoeira*, qui était extrêmement curieuse, extrêmement belle. Elle descendait en silence parmi des broussailles qui cachaient ses eaux, jusqu'à une chaîne de rochers qui formait un pont naturel sur la route; mais nous la vîmes tout d'un coup s'en élancer avec fracas sous nos pieds, et une masse d'eau énorme se précipitant au fond d'un vallon boisé, pittoresque et sauvage, par une chute de trois ou quatre cents verges, former une des plus magnifiques cascades qu'on puisse imaginer. Quand je passai sur ce pont de roc, les dernières lueurs du jour allaient bientôt disparaître; les hauteurs

environnantes commençaient à se revêtir de brouillards, et le douteux crépuscule donnait quelque chose de mystérieux tant au rugissement de l'onde qu'à l'écume blanchâtre dont, en bas, on la voyait indistinctement couverte. Il était tout-à-fait nuit quand nous arrivâmes au pied de la montagne, et là, dans une vallée à travers laquelle coulait la Caxoeira, nous tournâmes une ferme où l'on nous donna asile.

Le lendemain, notre route nous ramena plusieurs fois dans la journée sur les bords du Parahibuna. A un de ces points, tout près de l'eau et parmi les rocs, s'élève le village de Marmelo, qui a l'air complétement agreste, qui n'est composé que de huttes, et qui ne semble habité que par des nègres. Les flancs sombres d'une raide serra qui le domine, la rivière qui au-dessous ne poursuit son cours que par bonds, les huttes mêmes si grossièrement construites, et leurs noirs habitans, tout paraissait réuni pour m'offrir le plus frappant tableau de vie sauvage que j'eusse encore vu dans le pays. Pendant que nous gravissions la chaîne dont je viens de parler, un violent orage se préparait, et il éclata quand nous en atteignîmes le faîte. La nuit approchait alors, et nous heurtâmes contre une espèce d'éminence qui obstruait la route. C'était une tombe fraîche, qui, toute couverte de petites croix, annonçait que l'endroit avait été récemment

témoin d'une mort violente ou soudaine : mais était-ce un coup de foudre ou le poignard d'un assassin qui avait tranché les jours de la victime? nous n'en pouvions rien savoir. Dans tous les cas, l'apathie ordinaire de Ricardo fit place à un sentiment d'horreur; il se détourna le visage tout bouleversé, me dit à demi-voix : « *No ta bo, senhor, no ta bo;* ce n'est pas bon, monsieur, ce n'est pas bon; » puis il s'éloigna le plus vite qu'il put.

Nous redescendîmes dans une immense vallée, et, la pluie continuant toujours, nous allâmes demander asile à la ferme de Madeiras. Mais elle était en si pitoyable état qu'autant aurait valu coucher en plein air. Par bonheur j'aperçus à quelque distance une maison de bonne mine, qui, me dit-on, appartenait à la dona Theresa. Sans hésiter, je résolus de m'en remettre à sa miséricorde. Courant vingt fois risque de m'enfoncer dans la bourbe jusqu'au cou, j'arrivai enfin à la porte de cette dame. Mouillé comme la roue d'un moulin à eau, j'y frappai, et ce fut elle-même qui, se montrant à un balcon au-dessus, vint savoir ce que je souhaitais. Je rassemblai à la hâte tous les mots de portugais disséminés dans ma mémoire, et je lui adressai de dessus mon cheval une pathétique harangue. Je lui représentai la tempête, la pluie, l'obscurité, le délabrement de la fazenda voisine, et je finis par solliciter l'abri de son toit. Elle regarda successivement

le ciel, votre très humble serviteur, les montagnes, et le rancho, et cet examen prêta un utile secours à ma faible éloquence. Elle eut pitié de ma triste position, inclina gracieusement la tête, et me fit signe de monter. Un large escalier de pierre que je pris au hasard me mena dans la pièce d'où elle m'avait parlé; mais quand j'entrai sur le balcon elle avait disparu, et à la place était un nègre, qui, par le même balcon, me fit entrer dans un autre appartement muni d'un excellent lit. Je fus aussitôt entouré d'esclaves : l'un m'ôta mes habits qui étaient trempés, un autre m'apporta des serviettes, et un troisième une immense gamelle d'eau chaude et de caxas pour me laver. Quand ils m'eurent ainsi prodigué leurs soins, et que j'eus quelque peu réparé ma toilette, j'allai offrir mes remercîmens à ma bonne hôtesse. Elle les reçut avec courtoisie et simplicité, me demanda ce que je désirais pour souper, et à quelle heure je voulais me mettre à table : je la laissai maîtresse d'agir sur ces deux points comme elle l'entendrait, et elle se retira pour aller donner des ordres. C'était une veuve d'une trentaine d'années, un peu chargée d'embonpoint, comme la plupart des Brésiliennes le sont à cet âge, mais remarquable par l'élégance de son nez aquilin. Elle avait deux petites filles, deux charmantes créatures. J'en pris une dans chaque bras, et je me promenai ainsi de long en large dans la chambre pendant qu'on pré-

parait mon souper. Elles appuyaient leur figure olivâtre sur mes épaules, et tenant leurs grands yeux noirs constamment fixés à travers leur épaisse chevelure de la même couleur sur mon propre visage, elles restèrent long-temps sans proférer d'autres sons que de profonds et gros soupirs. La mère passa près de nous, vaquant aux devoirs du ménage, et parut ravie de ce qu'un étranger voulût bien faire quelque attention à ses enfans.

Une table fut dressée tout exprès pour moi sur le balcon, et, comme je ne sais quel héros des *Mille-et-une-Nuits*, six jeunes femmes esclaves habillées de blanc des pieds à la tête vinrent me servir. Trouvant qu'il faisait froid, et me sentant mal à mon aise par suite des averses que j'avais reçues toute la journée, j'eus envie de faire du punch, et je demandai en conséquence de l'eau chaude et du caxas. Sur une des cruches dans lesquelles on m'apporta cette liqueur, il y avait une inscription, et j'étais curieux de voir quel esprit les Brésiliens auraient déployé à ce propos; mais je fus extrêmement étonné d'y lire en anglais : « A tous les bons amis! » La cruche était en effet de fabrique anglaise, comme une multitude d'ustensiles qu'on rencontre dans cette partie de la contrée; mais la maîtresse de la maison ne comprenait pas le sens des mots. Je vis cependant les servantes sourire en me regardant, et chercher à s'en cacher,

de sorte que je les supposai plus savantes que la dona elle-même; mais leurs ricanemens avaient une autre cause, et c'était le caxas que la cruche renfermait. Je les laissai faire à leur guise, et elles en remplirent toutes les unes après les autres une jatte où l'on m'avait servi du sel, puis le burent comme de l'eau ordinaire, quoique ce breuvage fût presque aussi brûlant que de l'eau forte. La plus âgée de ces femmes n'avait pas quinze ans. La passion des noirs pour cette liqueur est une véritable rage. Dès qu'ils ont quelque argent, c'est pour en acheter. Quand ils vous demandent la pièce, ils vous préviennent toujours qu'ils en boiront à votre santé. Mais, chose bizarre, une même quantité ne semble pas produire sur eux, à beaucoup près, le même degré d'ivresse que sur les blancs.

En vue du balcon s'élevait une vaste grange. Vers neuf heures du soir, elle s'éclaira d'une brillante lumière, et je vis, j'entendis qu'on y travaillait. Curieux de connaître à quel genre de besogne, j'allai voir. C'était du maïs qu'on battait. Les épis étaient coupés à la main, posés ensuite sur une solide claie de bambous, et huit hommes avec des bâtons les frappaient en cadence. Les grains jaillissaient avec une grande force, et rencontrant les murs garnis de nattes, retombaient sur la claie, passaient à travers, et formaient un tas par dessous. Les cosses étaient alors brûlées, et produisaient la

vive clarté dont j'avais été surpris. Quand les esclaves eurent assez battu pour la consommation de la semaine suivante, ils s'arrêtèrent, allumèrent un grand feu devant la porte de la grange, en firent processionnellement le tour, et chacun d'eux, ramassant un tison enflammé, se dirigea vers sa propre hutte. Était-ce un simple usage de cette fazenda, ou quelque observance cérémoniale? je ne saurais le dire. Le lendemain au matin, je m'aperçus que mon hôtesse m'avait cédé sa propre chambre, son propre lit! La réception d'un étranger était une circonstance si rare, qu'on ne pouvait le loger autrement. Je fus, comme on pense, très chagrin d'avoir causé tant de gêne, et je ne savais trop comment prouver ma reconnaissance d'une manière convenable. Trouvant par hasard dans ma poche un souverain anglais, je résolus donc de le percer, et de le suspendre au cou d'un des enfans, comme en mémoire de moi : je n'aurais pas ainsi l'air de donner d'argent. Mais pendant que je suais à pratiquer mon trou, Ricardo vint me dire que la dona avait établi notre compte, et que je lui devais tant pour notre souper et notre coucher. Comme un rien suffit pour dissiper le rêve le plus romanesque! Je remis ma pièce d'or dans mon gousset avec un profond désappointement, et j'acquittai la carte. Elle ne se montait pas à une plus forte somme que si je fusse resté dans le misérable rancho; mais

quand on ne me l'eût pas réclamée, j'eusse volontiers payé dix fois davantage. En partant je remerciai la bonne veuve de mon mieux, et j'espère qu'elle aura compris n'avoir pas donné l'hospitalité à un ingrat, quoique l'illusion de châteaux forts, de nobles dames et de chevaliers errans fût complétement détruite. Il était d'ailleurs très déraisonnable de bâtir un tel roman dans un pays comme le Brésil, où de chaque fazenda dépend un rancho, et où chaque propriétaire tient, soit plus, soit moins, de l'aubergiste.

Pour continuer notre marche, nous eûmes encore des montagnes à gravir; mais au bout d'une heure nous redescendîmes dans une contrée plus unie; nous traversâmes le Biberao, qui va, par une suite de cascades, se jeter dans le Parahibuna, et dans l'après-midi nous parvînmes au bord de cette rivière même, qu'on franchit sur un magnifique pont. Il s'appuie sur des rocs qui, à droite et à gauche, garnissent les rives, et est soutenu par des piliers posant sur d'autres rocs, lesquels surgissent au milieu du courant, qui a deux cents verges environ de largeur. Il y a en cet endroit un assez joli village, mais où le voyageur ne trouve aucune espèce de logement; et nous eûmes encore à barboter comme d'usage avec du tonnerre, des éclairs et de la pluie, jusqu'à ce que nous rencontrassions un asile. Une demi-lieue plus loin, nous parvînmes au

rancho d'Ignacio, mais qui ne nous offrait absolument qu'un toit au-dessus de nos têtes. Passer la nuit par un temps semblable sous un simple hangar, c'était un peu triste, et, promenant les yeux autour de moi, j'aperçus en face une petite maison remplie de gens qui paraissaient s'y être réfugiés à cause du froid. Un d'eux, gros homme replet, avec un chapeau de paille dont les rebords avaient l'air d'un appentis, et sans bas ni souliers, était assis, armé de son long bâton, en travers de la porte, comme pour empêcher qu'il n'entrât plus personne. Il me dit d'un ton bourru que le rancho était le seul endroit où je pusse loger, à moins que je ne préférasse faire encore une ou deux lieues pour n'en trouver qu'un autre pareil. Je le priai de m'admettre dans la maison ; il répliqua qu'elle était aussi pleine que possible. « Mais, ajouta-t-il pourtant, si vous voulez vous y tenir debout toute la nuit, libre à vous, car il n'y a pas de place pour se coucher. » Je crus qu'il valait mieux demeurer sur mes jambes dans un appartement clos, que m'étendre en plein air quand il pleuvait à verse : je descendis donc de cheval, et j'entrai en me baissant. Il y avait neuf grands gaillards, un père et les huit fils, dans la petite chambre. Je changeai d'habits dans un coin, et bientôt je me fus fait au lieu et à la compagnie. C'étaient de rudes gens à l'extérieur, mais au fond pleins de bonté, et ils n'hési-

tèrent pas un seul instant à nous laisser, Ricardo et moi, partager leur repas du soir. Quand on eut enlevé le couvert, je me préparais à dormir en me couchant les bras sur la table et la tête sur les bras; mais on me frappa sur l'épaule, on me fit signe de venir dans une pièce intérieure que je ne soupçonnais pas, et j'y trouvai un bon lit préparé pour moi. J'appris ensuite que c'était celui du maître de la maison, qui l'avait cédé à l'étranger, quoiqu'il ne fût pas lui-même bien portant.

Le lendemain nous gravîmes la raide et sourcilleuse serra d'Entre-Rios, qui, comme le nom l'indique, se prolonge entre les deux rivières, le Parahibuna et le Parahiba, et occupe presque tout l'espace de l'une à l'autre. A mesure que nous approchions de la seconde, qui est la grande voie de communication pour cette contrée, la population devenant visiblement plus nombreuse, au bout de chaque demi-mille nous rencontrions des ranchos pleins de mulets et de marchandises. Quelques-uns de ces bâtimens, surtout celui de Rossigno-da-Negra, formaient de vastes quadrangles, et la route passait dessous. Les habitations devenaient aussi plus fréquentes; elles étaient même si peu éloignées qu'elles méritaient souvent le nom de villages. Ce fut à travers cette belle campagne que nous atteignîmes la ville de Parahiba, située sur les deux bords de la rivière. Elle ne renferme que de quatre-

vingts à cent maisons, bâties sans aucune régularité; mais tout y est vie et mouvement : sans cesse des convois partent ou arrivent, sans cesse on trouve sur son passage quelque escouade des nombreux officiers de la douane qui forment au Brésil la classe la plus grossière et la plus incivile. Nous passâmes d'une rive à l'autre dans un bac, car il n'y a point de pont; et dès que nous eûmes touché terre, nous fîmes diligence pour arriver, pendant qu'il faisait jour, au rancho de la Cruz, tenu, me disait-on, par un Anglais. Peine inutile: bientôt, en effet, la guerre habituelle des élémens commença, la plus horrible tempête gronda de toute part, et nous fûmes enveloppés de profondes ténèbres. Ricardo se prit à avoir grand'peur. Vainement cherchai-je à le rassurer. Il avait, à l'en croire, un motif tout particulier, mais qu'il n'avouait point, pour craindre de voyager la nuit sur une pareille route, et, après s'en être écarté plusieurs fois comme un fou, il se réfugia dans le premier rancho que nous rencontrâmes, et je ne pus le décider, ni par menaces ni par prières, à aller plus loin. C'était un taudis misérable, une écurie plutôt, où les voyageurs étaient reçus par une femme qui demeurait là avec cinq ou six nègres. Elle était jeune et assez jolie, mais tout-à-fait ivre quand j'arrivai. J'appris qu'habitant Rio elle y avait eu la plus mauvaise réputation, et deux enfans illégitimes. Elle louait ce

rancho, et prenait tour à tour un de ses noirs pour amant. De toutes les femmes qui ont jamais déshonoré leur sexe, celle-ci était assurément la pire. Après avoir vidé une bouteille de caxas, dont elle avait toujours, chaque fois que je passai devant sa boutique, le goulot entre les lèvres, elle sortit la face tout enluminée et un fouet à la main, vraie personnification de Tisiphone. Un de ses esclaves était un pauvre petit garçon d'une douzaine d'années, dont elle faisait son souffre-douleur. Jamais, quand il avait le malheur de se présenter sur son passage, elle ne manquait de lui appliquer des coups de fouet sur le corps et sur la figure, jusqu'à ce qu'il fût couvert de sang et qu'il poussât des cris lamentables; non que cet enfant se conduisît mal, mais elle avait besoin d'assouvir sur quelqu'un sa cruauté. Sa maison était comme elle, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de plus horrible. Je ne pus trouver à me nicher que dans une espèce d'étable parmi les nègres, et c'est là que, parmi la saleté la plus dégoûtante, on me servit mon souper. Il consistait en du porc rance et des fèves noires. Quand le jeune esclave que sa maîtresse avait fustigé si inhumainement le posa sur la table, il tremblait si fort qu'il renversa un peu de sauce. Elle le saisit à la gorge, le jeta à terre, et le piétina de toutes ses forces. J'intervins pour le malheureux, et, l'aidant à se relever, je le pris sous ma protection.

Il y avait près de mon assiette un *faca* pointu, un de ces terribles couteaux qu'on emploie dans le pays, en guise de poignard. Elle l'empoigna, et frappant sur la table avec la pointe, se précipita pour m'en percer moi ou l'enfant, lorsque je parvins à le lui arracher de la main. Sachant *quid furens fœmina posset*, et qu'elle avait à ses ordres une bande de nègres peu scrupuleux, je me tins toute la nuit sur mes gardes, pour, au lever du soleil, m'éloigner de cette mégère le plus vite possible.

Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs serpens très longs. Il y en eut un surtout d'une longueur telle, qu'il était couché en travers de la route comme un câble, et que pour passer il nous fallut lui jeter des pierres de loin, ainsi que le firent les soldats de Régulus sur les bords de la rivière Bagrada. Le pays que nous parcourûmes était en général fort joli et mieux cultivé, plus parsemé de troupeaux que je ne l'avais encore vu au Brésil. Nous aperçûmes beaucoup de jardins fertiles, beaucoup de chaumières pittoresques, et le soir nous arrivâmes à Semidouro, arruyal de vingt ou trente maisons avec rancho et une venda à chaque extrémité. Au premier de ces établissemens, nous ne pûmes obtenir de réponse à nos demandes. Le vendeiro jouait aux cartes sur son comptoir, et le jeu captivait si exclusivement son intérêt, qu'il ne nous honora d'aucune attention. A la seconde auberge, il n'y avait

ni chambres à coucher ni lits; et cependant nous étions alors sur une route très fréquentée, dans un district populeux, à peu de distance de la capitale, et dans un bourg où il y avait deux hôtelleries! Cet exemple, pris entre mille, démontre combien peu il est commode de voyager dans cette partie de l'Amérique. On nous adressa donc à Salta, village voisin, chez un riche fermier, qui ne put nous donner asile qu'en nous cédant son propre appartement; mais du moins n'y manquâmes-nous de rien.

Le jour suivant, pour la première fois, je voyageai avec des muletiers; et quand même je me serais senti des dispositions à la tristesse, elles se fussent bientôt évanouies au milieu de gens si gais. Mais, loin de là : j'étais moi-même plus joyeux que je ne l'avais été de long-temps, car la journée était magnifique, ce qui ne nous arrivait pas toujours. Puis, c'étaient de toute part les plus belles fezendas, les plus élégantes haies d'aloès américains. Ajoutez que nous approchions des Orguas, et que la cime de cette chaîne commençait à se montrer sous l'horizon. Vers midi, nous atteignîmes le village de Samambaya. Comme nous en approchions, j'entendis un bruit distinct, que je crus produit par des grenouilles; mais il venait d'une manufacture de *ferraduras* ou fers à cheval, et je pus alors comprendre pourquoi on appelait *ferradors* une certaine espèce de grenouilles. Plusieurs nègres entouraient une enclume, avec le

fer devant eux, qu'ils frappaient à coups mesurés; et le son métallique qui en résultait avait une exacte ressemblance avec les coassemens successifs de ces curieux animaux. Bientôt nous parvînmes au pied des monts que j'ai tout à l'heure nommés, et nous commençâmes à les gravir par la célèbre estrada d'Estrella. C'est une large route pavée qui s'étend la longueur de quatre milles sur une sorte de dépression de la chaîne entre deux hauts pics. Elle a trente pieds de large, et est divisée en trois compartimens par trois lignes parallèles de dalles étroites, qui se prolongent d'un bout à l'autre comme des cordons, une au centre et les deux autres de chaque côté. Ces compartimens sont garnis à droite et à gauche de parapets en pierre, pour empêcher qu'on n'en sorte, et pour forcer les voyageurs à tenir toujours le pavé, auquel ils s'estimeraient heureux de pouvoir se soustraire. Nous montâmes non sans peine par ce désagréable passage; mais parvenus au sommet, nous en fûmes bien récompensés par la magnificence de la vue qui soudain se developpa devant nous. De côté et d'autre s'élevaient des créneaux de granit, qui, minces et effilés comme des minarets turcs, allaient percer les nuages. A mesure qu'ils se retirèrent tant à droite qu'à gauche, ils nous laissèrent voir la riche plaine inférieure, tout ornée de villes et s'étendant jusqu'au bord de la baie. Là commençait cette belle nappe d'eau, dont

l'extrémité la plus voisine de nous était remplie d'îles verdoyantes, et la plus éloignée, de navires appartenant à toutes les nations. Au-delà était la capitale, qui se prolongeait à une grande distance sur la côte, parsemée de collines boisées dont les flancs étaient couverts de jolies habitations, et les sommets couronnés d'églises et de couvens. Par-delà encore s'élançait le Pao d'Assuear, le Corcovado, et d'autres montagnes à formes bizarres et fantastiques, qui donnent à l'entrée de la baie un caractère si particulier. Enfin, par-delà tout, apparaissait l'Atlantique azuré, qui n'avait pour borne que l'azur du ciel même.

Nous allâmes passer la nuit au pied des monts dans le rancho de Mandioca, et le lendemain nous atteignîmes vers midi le Porto d'Estrella, qui n'était distant que de deux lieues. L'aldéa ou village habité par des Indiens, qui porte ce nom, est situé sur la rivière Inhumerim, près de son confluent avec le Saramruna, à environ quatre milles de la mer. Il me parut assez misérable, et ne renferme guère que deux cents maisons; cependant on y trouve des magasins bien approvisionnés de toutes choses. La position est marécageuse, car le pays est tout entouré par les branches d'une multitude d'autres petites rivières communiquant avec l'Inhumerim, qui promène ses eaux lentes parmi des joncs et des rives de vase. C'est à ce port que toutes les

personnes qui viennent de l'intérieur par l'Estrada s'embarquent pour la capitale. Ainsi, en effet, on franchit en ligne directe une distance de trente-six milles, au lieu d'un long et ennuyeux voyage autour de la baie. Usant de ce moyen, je pris dans la soirée passage sur un petit navire, et le matin suivant je me retrouvai à Rio.

Caractère général des Brésiliens. Climat. Araignées extraordinaires. Palmier à chou. Oiseaux remarquables. Commerce d'esclaves. Les *ciganos*. Instrumens de musique des nègres. Leur amour de la danse. Leurs princes. Leur désir de recevoir le baptême. Leurs fuites fréquentes. Leur violente horreur pour leur condition. Grand nombre de noirs et de mulâtres libres. Un *senzalla*. Diverses espèces de serpens.

J'avais alors parcouru sept ou huit cents milles dans des régions lointaines et peu fréquentées du Brésil; chaque jour, pendant plusieurs semaines, je m'étais mêlé à différentes gens de chaque classe: je devais donc être à même de fixer mon opinion sur le caractère général des indigènes. J'avais été instruit à croire que je les trouverais rudes et grossiers dans leurs manières; remplis de violentes et absurdes préventions contre tous les étrangers; si indolens, qu'ils négligeaient tous les avantages de leur beau pays, et d'une ignorance telle, que non-seulement ils ne savaient rien, mais se souciaient peu de savoir; d'un naturel vif et irritable, toujours prêts à s'offenser et à se venger d'une offense par

un coup de poignard; si sensuels enfin, que, pour satisfaire leurs brutales passions, ils ne respectaient ni les lois divines ni les lois humaines. Mais, quoique bourrus et impolis de temps en temps, ils sont plutôt remarquables par leur affabilité: leurs vieux préjugés contre les gens des autres nations ne les rendent jamais ni hostiles ni même malhonnêtes. Au contraire, un étranger qui a besoin de leur assistance semble avoir pour eux quelque chose de sacré. On a vu, par la lecture des pages qui précèdent, combien souvent, quoique je voyageasse dans le plus modeste équipage, et que d'ordinaire ma toilette ne dût pas prévenir en ma faveur, j'ai néanmoins été accueilli avec bienveillance chez le riche et chez le pauvre, dans la plus belle maison de plaisance et dans la plus humble ferme. Si d'un autre côté on peut reprocher aux Brésiliens leur indolence, il en faut chercher la cause dans le manque d'un stimulant convenable, et particulièrement dans le déplorable résultat de l'usage qui veut que des esclaves accomplissent tous leurs travaux et pourvoient à tous leurs besoins. Pourraient-ils ne pas s'énerver avec de telles coutumes? Lors pourtant que tel ou tel aiguillon les pique, nul peuple ne déploie plus d'activité. S'ils sont ignorans, ce n'est pas faute du désir ou de la capacité d'apprendre. Quand la poste de Rio arrive à Santo-José ou en d'autres villes de pareille importance, les bu-

reaux sont obstrués par une foule d'individus qui viennent chercher leurs journaux et qui sont curieux de savoir ce qu'ils contiennent. Chaque chef-lieu de province possède aujourd'hui son journal. Partout s'établissent des bibliothèques publiques et des sociétés littéraires; partout, lorsqu'un assez grand nombre de maisons se trouvent réunies pour fournir au maître des écoliers, on ouvre une école, et telle est l'ardeur des enfans, qu'en plusieurs endroits, comme je l'ai dit, on leur enseigne à lire, non dans des livres, mais sur des manuscrits. Quand vous voyagez, tous les individus que vous rencontrez sont aussi contens de recevoir un avis utile, que disposés à vous en donner un. Si les Brésiliens sont emportés, irascibles, la faute en est au climat des tropiques, qui fait bouillonner le sang dans leurs veines. D'ailleurs, rarement se portent-ils à de coupables excès. Le duel, cette violation flagrante de toute loi morale et religieuse, ce crime si commun en Europe, est inconnu au Brésil, et on y parle d'assassinats plus qu'on n'y en commet. S'ils ne sont pas très empressés de recevoir chez eux leurs amis et leurs voisins, ni de les admettre à leur table, ce n'est point par égoïsme, mais parce que leurs maisons ne sont pas convenablement montées, ou que la coutume ne sanctionne pas de tels rapports. Leurs femmes mènent une vie de retraite et d'intérieur, et nos modes de réunions bouleverseraient

toute l'économie de leurs ménages. Ils sont cependant toujours heureux, toujours jaloux de répondre à une obligation par quelque autre service en leur pouvoir. S'ils ont presque tous des concubines, il ne faut pas perdre de vue qu'un des plus tristes effets de l'esclavage est de former ces unions illicites. Lors, en effet, qu'un Brésilien se trouve demeurer seul, être isolé dans un désert, et n'avoir pour le retenir aucune des entraves dont les opinions de la société entourent chacun de ses membres, il adopte aisément une coutume si commode, et vit avec ses femmes esclaves comme avec des créatures qui ne méritent pas qu'il se choisisse une épouse parmi elles. Quand il contracte une alliance légale, il respecte autant les lois du mariage que dans aucune contrée de l'Europe, et de sa compagne, qui d'ordinaire est aussi remarquable par la régularité de sa conduite que par son zèle à remplir les devoirs du ménage, il a presque toujours un grand nombre d'enfans légitimes. On a long-temps reproché aux Brésiliens d'épouser leurs nièces; mais la chose ne s'est-elle pas pratiquée depuis des siècles en Espagne et en Portugal? ne se pratique-t-elle pas aujourd'hui dans presque toutes les contrées européennes? A dire vrai, quelques liaisons entre parens d'un degré encore plus proche ont lieu, mais la chose est rare : on montre les coupables au doigt, et ils sont stigmatisés par la réprobation publique.

Quant au climat du Brésil, on n'en saurait trop louer la douceur et la salubrité. A Santo-José, sans doute, pendant la *chuva frio* et les deux ou trois semaines qui suivirent, j'éprouvai un froid assez vif, et le thermomètre de Fharenheit tomba à 64. Mais sans jamais tomber ni plus bas, ni s'élever plus haut que 79, il se tint généralement entre 69 et 70. C'était, il faut y songer, au cœur de l'été, et pour moi je trouvais néanmoins l'air d'une délicieuse fraîcheur.

C'était aussi la saison pluvieuse, époque mortelle dans toute autre région tropicale. De huit à neuf heures par jour, pendant à peu près un mois, je n'eus jamais qu'une chemise mouillée sur le dos, et les habits que je quittais le soir, je les remettais le matin sans qu'ils fussent secs. Lorsqu'il ne pleuvait pas, ce qui était fort rare, brillait un chaud soleil qui pompait avec tant de force l'humidité dont nous étions remplis, que nous fumions chemin faisant, comme si nous dussions nous en aller tout entiers en vapeur. Il n'est pas, en Afrique, sous une latitude correspondante, de constitution humaine qui puisse résister à un pareil temps; et presque tous les Européens qui ont eu à l'endurer en sont morts victimes. Mais au Brésil rien de semblable : personne n'y est affecté par ces états de l'atmosphère qui sont si mortels ailleurs. Moi-même, je ne fus jamais ni plus gai ni mieux portant que

dans ce voyage, où je fondais tour à tour au soleil et à la pluie.

Parmi les nombreux insectes du Brésil, est une espèce énorme d'araignée que je n'ai vue en aucun autre pays. Passant un jour entre quelques arbres, je me sentis la tête arrêtée par un obstacle assez fort, et en la retirant, mon léger chapeau de paille resta derrière. Quand je levai les yeux, je le vis suspendu en l'air, où le retenaient les mailles d'une immense toile d'araignée, qui avait de dix à douze pieds de diamètre, et qui, semblable à une pièce de gaze épaisse, était tendue des branches d'un arbre à celles d'un autre. Tous les alentours étaient couverts d'animaux pareils, mais de différentes tailles, et quelques-uns, quand leurs pates étaient allongées, formaient un cercle d'une circonférence de six ou sept pouces. Ils se distinguaient surtout par de brillantes tachetures. Les fils qui composaient leurs toiles étaient d'un jaune luisant, comme ceux des vers à soie, et également forts. J'en pelotonnai plusieurs sur une carte, et ils s'étendaient d'une longueur de trois ou quatre verges. Parmi les arbres qui peuplent les forêts vierges, et qui leur donnent aux yeux des Européens un caractère particulier, il n'en est pas de plus étonnans, de plus bizarres, que ceux de la nombreuse famille des palmiers.

On les voit s'élancer à une immense hauteur par-

dessus tous les autres, avec leurs longues tiges effilées que couronne un panache de feuilles qui, semblables à des plumes d'autruche, s'agitent à la moindre brise; et de toute la famille, l'assai est le plus élégant et le plus beau. C'est celui sur lequel on cueille le fameux chou dont les voyageurs parlent tant. Il a un tronc extrêmement mince, puisque son diamètre n'est à la base que de six pouces, et cependant il atteint quelquefois une élévation de cent pieds et plus. Ce tronc est divisé, de demi-pied en demi-pied, par autant d'anneaux que l'arbre compte d'années, et près du faîte se trouve un cylindre vert d'où sortent les feuilles au fur et à mesure qu'il grandit. Cette portion est fort tendre et d'un goût succulent : c'est aussi celle que l'on mange. Souvent, au milieu des bois du Brésil, parmi les arbres les plus hauts et dans les vallées les plus profondes, on entend un bruit tellement singulier, qu'il semble tout-à-fait surnaturel. C'est une espèce de son métallique, comme si deux morceaux de cuivre frappaient l'un contre l'autre; et quelquefois on dirait la lointaine et solennelle vibration d'une cloche d'église qui ne tinte qu'à de grands intervalles. Ce son extraordinaire provient d'un oiseau qu'on appelle *arapongo* ou *quirapongo*. Il a la grosseur d'un petit pigeon, le corps blanc et un cercle rouge autour des yeux. Il se perche sur les arbres les plus élevés au plus

épais de la forêt; et quoiqu'on l'entende toujours dans les lieux les plus solitaires, on ne peut l'apercevoir que rarement. On ne saurait imaginer rien d'aussi triste que le lugubre silence des bois, interrompu seulement par cet invisible oiseau, qui paraît avoir un bec de métal, et dont le cri étrange, inexplicable en quelque sorte, vient comme de l'air et vous suit partout où vous allez. J'ai cent fois promené attentivement les yeux dans toutes les directions, lorsque ce cri semblait retentir à mon oreille même, et je n'ai jamais pu qu'un jour en découvrir la cause. L'oiseau partit soudain du sommet d'un très grand palmier, comme un gros flocon de neige, et disparut aussitôt.

Les tribus ailées sont beaucoup plus nombreuses, et ont un chant beaucoup plus mélodieux, dans les taillis bas qui couvrent certaines parties des campos, que dans les épaisses forêts vierges. Une des plus communes et des plus jolies est celle des Joaos-de-Barros ou des Jeans-de-Boue, parce qu'ils se construisent des maisons régulières avec de la terre humide. Nous en vîmes beaucoup qui, pareilles à des cabanes irlandaises, étaient toutes bâties en dessus de grosses branches d'arbre non pas droites ou seulement penchées, mais tout-à-fait horizontales. Elles avaient le toit voûté et un long corridor ou portail, avec une porte à une cellule intérieure. Tel est l'instinct de ces oiseaux, qu'on a

remarqué que la porte était toujours du côté d'où le vent souffle le moins ordinairement, et l'édifice est si solide, si bien construit, que l'ingénieux architecte y peut loger plusieurs hivers de suite. Le jean est de la grosseur d'une alouette ou un peu plus gros, et on l'appelle quelquefois la *grive jaune.* Il est excessivement familier, et on le trouve en général près des ranchos et des villages. Toujours, quand nous approchions d'un endroit habité, nous l'apercevions qui, perché le long de la route, annonçait notre venue avec une note aiguë, mais harmonieuse, comme s'il eût été une sentinelle placée là pour avertir les habitans qu'il leur arrivait des étrangers. Son joyeux salut cependant ne retentissait à nos oreilles que près des habitations; mais souvent aussi nous l'entendions loin de toute demeure, dans les endroits les plus solitaires. Un autre oiseau peu fuyard et gai, c'était le *ben-le-ri* qu'on nomme de la sorte, à cause de l'exactitude parfaite avec laquelle il prononce ces mots : il a la taille d'un moineau franc, une couronne blanche autour de la tête, et le ventre jaune. Sur tous les chemins, lorsque nous passions, il sortait le bec d'un buisson, et nous regardant de dessous les feuilles, nous disait : « Ben-le-ri. (Oh ! je vous vois ! ») avec une expression maligne, comme s'il nous avait vus faire quelque chose de mal qu'il pouvait dire au cas où il le voudrait.

Un des objets qui excitèrent le plus particulièrement mon attention dans l'intérieur, ce fut l'état d'esclavage dans lequel végète la majeure partie de la population. Quand une cargaison d'esclaves arrive au Brésil, elle est généralement achetée en bloc, puis revendue en détail par des gens qu'on désigne sous le nom de *ciganos*, espèce de Bohémiens qui, en effet, ressemblent à presque tous les individus de cette race que j'ai rencontrés dans les différens pays du monde. Ils ont le teint olive, avec les yeux et les cheveux noirs, comme la plupart des Brésiliens, mais en outre un air de duplicité et une sinistre expression de physionomie, qui les font, au premier aspect, reconnaître pour une tribu à part. Puis, en toute occasion, ils déploient une dureté de cœur, une férocité et une sauvagerie de caractère qui trahissent leur lignage, et malheureusement les rendent propres au trafic qu'ils exercent presque seuls à Rio. Jamais, peut-être, rien ne m'a jeté dans une mélancolie plus profonde que la vue du marché où se vendent les nègres dans la capitale. J'y allai bien de mon propre mouvement, mais entraîné par une sorte de curiosité morbide, comme quand on regarde des objets qui intéressent avec force et qui cependant déchirent l'âme. Il a lieu dans une longue rue tortueuse qui avoisine la mer, appelée *le Vallongo*, et située à l'extrémité septentrionale de la ville. A droite et à

gauche de cette rue sont des magasins où les pauvres créatures sont exposées en vente comme d'autres marchandises. Ces magasins sont de spacieuses pièces qui contiennent souvent jusqu'à trois ou quatre cents esclaves à la fois, de tout âge et de tout sexe. Autour des murs sont des bancs sur lesquels s'asseient en général les plus âgés, tandis qu'au milieu se tiennent les plus jeunes, surtout les femmes, qui s'accroupissent à terre, serrés les uns contre les autres, avec leurs mains et leurs mentons appuyés sur leurs genoux. Pour tout vêtement ils n'ont qu'une petite ceinture de coton à raies, attachée au-dessus des hanches. La première fois que je traversai le Vallongo, je m'arrêtai devant une fenêtre pour regarder à travers le grillage, lorsqu'un cigano s'approchant me pressa d'entrer. Après avoir résisté long-temps, je cédai à la fin; et je fus particulièrement attiré vers un groupe d'enfans, parmi lesquels était une jeune fille qui avait dans la physionomie quelque chose de pensif et de prévenant. Dès qu'il s'aperçut que mes yeux se fixaient sur elle, le marchand lui appliqua un coup d'une longue houssine, et d'une voix la plus rauque que j'aie entendue de ma vie, lui ordonna d'avancer. Oh! ce fut un bien douloureux spectacle que de voir la pauvre petite se tenir timide et tremblante, debout devant moi dans l'état de la plus profonde et de la plus abjecte misère où puisse

se voir réduit un être humain, doué à ce titre d'un esprit raisonnable et d'une âme immortelle. Le Bohémien voulut, comme il me disait, me la montrer en détail; mais je le remerciai, et elle se retira timidement à sa place, contente, à ce qu'il me parut, de se cacher dans la foule. Beaucoup de ces jeunes négresses ont la figure aussi douce qu'agréable. Malgré leur teint, elles ont l'air si bon, si modeste, si touchant, qu'on ne peut hésiter, une seule minute, à les croire capables de toutes les bonnes qualités qui nous charment dans nos sœurs et nos filles. En général, les hommes paraissent moins intéressans que les femmes : tous, ils ont le visage sombre et farouche.

Les nègres apportent avec eux, de leur pays natal, leurs différens dialectes, leurs usages, jusqu'à leurs instrumens de musique. Ceux-ci sont de plusieurs genres : le premier est une guitare grossière qui consiste en une calebasse attachée à une barre de bois, laquelle sert de manche. D'un bout à l'autre est tendue une seule corde à boyau, et on y joue dessus avec un rude archet de crin de cheval. En faisant glisser le doigt le long de cette corde, on obtient trois ou quatre notes d'un son très plaintif. Le ménestrel est ordinairement entouré d'un groupe de ses compatriotes, qui, assis en cercle et unissant tous leurs voix, accompagnent en chœur ses accords. Il y a ensuite une moitié de calebasse,

dont l'intérieur renferme un certain nombre de petites barres de fer placées parallèlement, avec une extrémité plate qui présente une surface semblable à celle des clefs d'une harpe. L'exécutant la tient des deux mains, et avec les pouces presse successivement les barres de métal qui rendent un son criard, comme celui d'une épinette. Ces instrumens sont fort répandus. Chaque pauvre diable qui le peut s'en procure un ; et, tandis qu'il chemine chargé comme une bête de somme, il ne cesse d'en tirer de simples sons, qui néanmoins semblent avoir la vertu d'alléger un fardeau. Un troisième est encore moins compliqué, car il ne se compose que d'une corde métallique tendue sur un bambou formant arc, et d'une moitié de coco munie d'un trou au centre. On applique celle-ci sur la poitrine du côté concave, on insère l'extrémité de l'arc dans le trou, et, tandis qu'on fait courir les doigts sur la corde, on y frappe avec une badine. Ces trois instrumens se jouent seuls ou s'accompagnent de la voix; et, si je ne me trompe, on les désigne sous le nom commun de *mérimba*. Il en est d'autres qui servent spécialement à danser, car les nègres aiment la danse avec passion. Un de ceux-là consiste en un tronc d'arbre creux fermé d'une part avec une pièce de cuir qu'on tend aussi raide que possible. L'artiste se met à cheval sur cette espèce de tambour, et bat la peau avec les paumes de ses mains,

produisant ainsi un violent tapage qui s'entend à une distance considérable. Ce *gai boute-en-train*, comme on peut le dire, exerce un puissant empire sur tous les nègres aux oreilles de qui en parvient le son. Il y a, près de Santo-José, une petite pelouse où ils se rassemblent chaque dimanche au soir pour danser. Le joueur de tambourin n'a qu'à enfourcher son instrument, pour réunir aussitôt ses pratiques. Les premiers coups qui retentissent ont dans tout le voisinage un effet électrique. Les danseurs accourent de toutes parts, et en peu de temps on les voit se livrer à une gaîté qui tient beaucoup de la frénésie. Ils sautent, ils dansent, ils crient, ils hurlent avec un tel enthousiasme, qu'on peut les entendre d'un mille à la ronde. Quelquefois, pour remplacer ce tambour, ils emploient deux os qu'ils frappent ensemble. Tous les cavaliers ont les leurs, et, dans ce cas, ils sont accompagnés par un d'entre eux avec un instrument de la forme d'une poivrière qui renferme quelques graines sonores, des grelots peut-être. Il est attaché à un manche, et celui qui est en chargé l'agite au-dessus de la tête des autres; ceux-ci, pendant ce temps-là, font claquer leurs os, et la mesure est ainsi marquée.

Les danses, d'ordinaire, commencent par un mouvement lent de deux personnes qui s'approchent d'un air froid et défiant, puis se retirent comme honteuses et embarrassées; mais peu à peu

la cadence de la musique devient plus vive, la honte et la froideur s'en vont, et à la fin se commettent des indécences qu'il n'est bon ni de voir ni de décrire. Parfois le caractère des pas est tout-à-fait différent : alors les danseurs cabriolent, poussent des clameurs, élevant brusquement leurs bras au-dessus de la tête les uns des autres, et prennent les airs les plus sensibles, les plus farouches. Dans le premier cas, c'est une danse d'amour; dans le second, c'est une danse guerrière. Danser, telle est, à ce qu'il semble, la grande passion du nègre; telle est la seule consolation qui lui rende son esclavage tolérable. Chaque fois que j'ai vu un groupe d'esclaves se rencontrer, soit dans la rue, soit sur une route, soit à la porte d'une venda, tout de suite ils se mettaient en branle; et si par hasard ils n'avaient pas d'instrument avec eux, ce qui arrivait rarement, ils y suppléaient par la voix. Dans toutes les fazendas où se trouve réuni un plus ou moins grand nombre de noirs, la nuit du samedi est habituellement consacrée à un bal, après les travaux de la semaine. Un feu de bois ou d'épis de maïs est allumé dans une hutte où ils se rassemblent, et ils ne cessent de danser jusqu'au matin du jour suivant.

La hiérarchie patriarcale qui regarde une tribu comme une famille, les membres de cette tribu comme des frères, et l'homme qui en est le prince

comme un père, subsiste encore au Brésil parmi les nègres avec autant de force que sur la côte d'Afrique. Quand toute une de leurs tribus est emmenée en captivité, leur chef le plus souvent, soit captif lui-même, soit de son plein gré, les accompagne; sinon, ils en élisent un, et croient que nul changement de circonstances ne peut les dispenser de l'obligation de lui obéir, de même qu'un fils est toujours obligé à l'obéissance envers l'auteur de ses jours. On voit donc fréquemment de ces princes assis sur une pierre dans les rues, et entourés d'une multitude qui vient se faire juger par eux. Au coin de la travessa de Santo-Antonio, et de la rua do Cane, est une borne qu'on m'indiqua comme servant de trône à un prince africain d'Angola depuis beaucoup d'années. Chaque soir, après les travaux du jour, et les dimanches, les fêtes, à toute heure, on le trouvait en ce lieu, tenant sa cour, environné d'une foule de nègres qui en appelaient à sa justice et se soumettaient à ses décrets. C'était un athlétique et robuste jeune homme, d'une conduite généralement irréprochable, et qui exerçait son autorité royale avec esprit et noblesse. S'il jugeait qu'un noir, pour quelque offense commise envers un de ses frères, méritait d'être puni, une sorte d'exécuteur, qui se tenait près de lui armé d'un bâton, infligeait tout de suite la punition au coupable. Comme on le pense bien, il n'avait connais-

sance que des différents qui survenaient entre les nègres, et sa juridiction ne portait pas ombrage à la police, parce qu'elle était une garantie de bon ordre. Il avait, peu avant mon arrivée, abdiqué sa borne, et je ne pus savoir ce qu'il était devenu; mais son trône demeura vacant jusqu'à son retour. Certains voyageurs ont pu se moquer, comme d'une absurde fiction, de la présence d'un prince parmi presque toutes les cargaisons de nègres qui arrivent d'Afrique; c'est néanmoins un fait qui m'a été non-seulement assuré par de nombreux témoins oculaires, mais qui encore n'est nullement rare.

Beaucoup d'esclaves africains sont toujours attachés religieusement dans le fond du cœur aux superstitions païennes de leurs pères, quoique la majeure partie d'entre eux désirent paraître y renoncer et recevoir le baptême, parce que ce sacrement leur confère un certain degré de considération, et qu'avant d'aller à la messe et à confesse ils ne sont absolument regardés que comme des bêtes brutes. En général, on ne leur demande pas même s'ils veulent ou non être baptisés, mais on les baptise lors de leur débarquement comme une chose toute simple, car ils sont adultes pour la plupart, et d'un âge convenable. Cependant, quelques ecclésiastiques sont scrupuleux, et ne veulent accomplir la cérémonie qu'après qu'ils sont parvenus à les instruire un peu dans la nouvelle religion.

Dans le *Journal do Commercio*, et dans le *Diario*, il y a toujours dix ou douze avertissemens d'*esclavos fugidios*, c'est-à-dire d'esclaves fugitifs. Quand les nègres prennent la fuite, c'est ordinairement pour aller se cacher sur le Corcovado, ou dans les montagnes voisines; et là, armés d'épieux, ils attaquent les voyageurs et vivent de pillage. La belle route qui longe l'aquéduc d'où s'alimentent les fontaines de la capitale est infestée de ces fuyards qui deviennent de véritables sauvages, et sans cesse des vols y sont commis. Une compagnie des soldats de la police, aux ordres d'un officier qu'on appelle le *capitao do mato*, ou le capitaine des bois, est toujours occupée à leur donner la chasse; et souvent parmi les épaisses broussailles qui couvrent la chaîne à laquelle Rio est adossé, on trouve des colonies entières de ces malheureux dans la misère la plus profonde. Quand on les rattrape, outre qu'on leur inflige le châtiment de la flagellation, on les marque d'une manière très reconnaissable. On leur rive au cou, à demeure fixe, un collier de fer, duquel sort presque à angle droit une longue barre de même métal, terminée à l'autre extrémité par une croix ou par un large enjolivement qui ressemble à une fleur-de-lis. Le but en est autant de les stigmatiser comme *fugidios*, ou déserteurs, que de les mettre hors d'état de fuir une seconde fois, car, la barre de fer s'empêtrant dans les taillis, le collier les

étranglerait bientôt s'ils cherchaient à s'y frayer de force un passage. Quelquefois le bout de la barre se termine par cinq doigts, pour indiquer que l'esclave non-seulement a fui, mais encore qu'il avait emporté quelque chose à son maître, et qu'ainsi il a été *surripio*, ou voleur en même temps que *fugidio*. La multitude de nègres et de mulâtres, qu'on voit dans les rues cravatés de la sorte, prouve à la fois combien est grand le nombre de ceux qui cherchent continuellement à s'évader, combien est intolérable l'état d'existence dans lequel ils se trouvent.

Qu'on vienne ensuite me dire qu'ils finissent par se réconcilier avec leur sort, et qu'esclaves en Amérique, ils sont plus heureux que libres dans leur pays : je répondrai que rien n'est plus faux, que rien n'est plus absurde. Leur horreur en effet contre l'esclavage est poussée à tel point, que non-seulement ils se suicident pour y échapper, mais qu'aussi ils tuent leurs enfans pour les y soustraire. Il est bien notoire que les négresses sont les plus tendres des mères, et tout ce que j'ai moi-même vu me confirme dans cette opinion : pourtant elles commettent de nombreux infanticides, et c'est précisément un excès de tendresse qui les pousse à ce crime infâme. Beaucoup d'entre elles éprouvent la plus forte répugnance à devenir enceintes ; et lorsqu'elles le sont devenues, elles recourent à tous les moyens

pour ôter la vie à l'être qu'elles portent dans leurs entrailles, s'épargnant ainsi, comme elles disent, la douleur de mettre un esclave au monde. Puis, dans la soif de liberté qui les dévore, que n'entreprendraient pas les nègres pour la reconquérir? Pourvu qu'ils atteignent à ce but tant désiré, ils ne reculent jamais. Un planteur avait eu un fils d'une de ses négresses. On suppose sans doute que le jeune mulâtre devint libre par le fait de sa naissance, et que l'enfant d'un blanc ne put être l'esclave de son père. Mais point : il partagea le sort de sa mère; et le planteur le fit travailler tout comme un mulet. S'il le garda près de lui, ce fut qu'il manqua d'une occasion favorable pour le vendre. Tombant malade, toutefois, et croyant être en danger de mourir, il testa, légua à son fils la liberté, et l'instruisit de cette disposition. Au bout de quelque temps, il se rétablit, et venant à se quereller avec le jeune homme, il le menaça de changer son testament pour qu'après sa mort on le vendît avec le reste de ses gens. Mais celui-ci résolut de prévenir la chose, assassina son père dans un bois, réclama son affranchissement des héritiers légitimes, et l'obtint. Toutes ces circonstances étaient bien connues des personnes qui demeuraient autour de lui, mais aucune action criminelle ne lui avait été intentée. Je l'ai moi-même rencontré un jour, qui poursuivait tranquillement sa route comme le plus honnêt

citoyen du monde. Un fait qui m'a beaucoup frappé au Brésil, c'est le temps indéfini pendant lequel la postérité d'un esclave est, de génération en génération, soumise à l'esclavage. Il y a dans son sang comme une souillure qu'aucune suite d'années, aucun lien de parenté, aucun changement de couleur, ne peuvent effacer. De là vient que vous voyez gémir dans la servitude des gens de toutes les nuances de peau, depuis le noir de jais jusqu'au blanc le plus pur. Dans les domaines ecclésiastiques, on prend toutes les précautions possibles pour conserver la teinte originelle; et lorsque, par un mélange de sang blanc, le teint des enfans paraît devenir trop clair: on s'efforce de rétablir sa noirceur; on oblige en conséquence les esclaves, hommes ou femmes, qui ont blanchi, à en épouser d'autres qui soient plus noirs qu'eux; car les bons pères sont effrayés par la perspective de retenir dans la condition d'esclavage des individus qui auraient la face aussi blanche que la leur. Malgré tout, le nombre des noirs et des mulâtres qui jouissent de la liberté est déjà fort considérable au Brésil. On calcule que celui des premiers s'élève à cent soixante mille, et celui des seconds à quatre cent mille: c'est un total d'environ six cent mille gens libres qui ont été esclaves eux-mêmes, ou qui sont descendans d'esclaves.

Au commencement de février, je quittai de nou-

veau la capitale pour aller passer quelque temps chez un planteur de mes amis, qui demeurait à une cinquantaine de milles, derrière les monts Orgues. C'était plutôt une ferme qu'une plantation, car presque toute la surface de sa propriété, longue de seize milles, et large de cinq ou six, était couverte de riches pâturages, où paissaient par centaines les chevaux, les mulets, les bœufs, les brebis et les cochons. Pour prendre soin de ces divers animaux, il avait cent nègres qui habitaient sur plusieurs points. Les villages qu'ils forment ainsi s'appellent des *senzallas*. Nous en visitâmes un, qui ressemblait exactement à un kraal de Hottentots. Il consistait en quarante ou cinquante huttes formant un cercle, et entourant un espace vide où les habitans battaient et vannaient leur grain, trayaient leurs vaches, enfin se livraient aux différentes besognes de ce genre. Les huttes, grossièrement construites de bambous et recouvertes en feuilles de palmier, étaient si basses qu'on ne pouvait s'y tenir droit qu'au milieu. A l'intérieur, une cloison d'osier les divisait en deux compartimens. D'un côté, il y avait juste la place d'un lit, qui n'était qu'une espèce de claie, et de l'autre, un feu, que les nègres entretiennent toujours sous leur toit par le temps le plus chaud. L'entrée était fermée par une porte de petites branches entrelacées.

Nous tuâmes un jour, en nous promenant, un

jacaraca, serpent qui, dit-on, après l'arutu et le corail, est le plus venimeux reptile du pays. Il avait huit pieds de long, et six pouces de circonférence. Ses écailles étaient d'un vert sombre sur le dos, mais d'un gris brillant sur le ventre. J'eus la curiosité de le disséquer. Il appartenait à la famille des vipères, ou, pour parler plus clairement, des vivipares, et avait dans l'utérus vingt-quatre petits parfaitement formés, et longs de neuf pouces. L'estomac ne contenait que quelques feuilles de plantes, quelques brins d'herbe, mais aucune sorte d'insecte. Le cœur était fort petit, et n'avait pas de communication avec les poumons. Le mécanisme de l'épine dorsale était fort curieux : elle se composait de cent soixante-dix articulations merveilleusement emboîtées les unes dans les autres, et pouvant se mouvoir dans tous les sens, car aucun membre extérieur faisant saillie ne gênait leur flexibilité. Le boa, dit constrictor, était jadis l'habitant des bois les plus voisins de Rio ; mais à présent il s'est retiré loin des habitations humaines, dans les forêts vierges. Sa peau néanmoins sert à de nombreux usages : on la tanne, et on a un cuir presque aussi fort que celui de bœuf. J'ai souvent vu des chaussures et des selles qui en étaient faites. Malgré la quantité de serpens qui existent encore dans la contrée, et le venin qui rend plusieurs d'entre eux si redoutables, il est fort rare de rencontrer une

personne qui ait été mordue. Je passais à peine un jour, soit près, soit loin de la capitale, sans apercevoir un de ces animaux qui traversait la route, ou qui glissait le long, et les nègres entrent pieds nus dans les endroits où l'on sait qu'ils abondent; cependant je n'ai jamais ouï dire que leur morsure ait été fatale à quelqu'un.

Indice de l'approche du carême à Rio. Les œufs de cire. Procession du mercredi des Cendres. La Semaine-Sainte; cadeaux du mercredi; cérémonies du jeudi et du vendredi; réjouissances du samedi. Jour de Pâques. Ouverture de la session législative par l'empereur. Séance de la chambre des députés. Détails sur la vie domestique de don Pedro.

Lorsque nous redescendîmes à Rio, le carême approchait. Dans toutes les rues, chose qui, me dit-on, pouvait l'indiquer à défaut d'almanach, les boutiques n'étaient remplies que de boules en cire de couleur, rouges, vertes ou jaunes, de la forme et de la grosseur d'un œuf, et contenant de l'eau ordinaire ou parfumée. Il y en avait à chaque porte d'immenses corbeilles, et chacun paraissait se hâter d'en faire provision. Je ne pus cependant pas imaginer à quoi elles servaient, jusqu'à ce que je l'apprisse par expérience au bout de quelques jours. Comme tous les peuples qui habitent sous les tropiques, les Brésiliens, quand arrive le moment de la joie, s'y abandonnent corps et âme. C'est pendant le carnaval principalement qu'ils se livrent à la

gaîté, et alors les boules de cire jouent un grand rôle. Le jeu commence le dimanche de la Quinquagésime, et dure jusqu'au mercredi des Cendres. Ce dimanche-là, mon ami vint me prendre pour aller faire une visite, et le premier salut que nous reçûmes fut une pluie d'œufs de différentes couleurs qui nous furent lancés au visage par toutes les dames de la famille que nous visitions. Puis, on nous invita à venir sur les balcons qui ornaient les fenêtres, et nous vîmes tous ceux des maisons voisines, qui donnaient sur la rue, encombrés de jeunes filles qui épiaient avec des yeux en-dessous l'arrivée de quelque victime. Dès qu'un passant se montrait, aussitôt il était assailli dans toutes les directions, et il s'enfuyait tout mouillé, son chapeau et son habit tout couvert des coquilles de ces œufs postiches. S'il s'arrêtait un moment, lorsqu'il ne voyait personne, et ôtait sa coiffure pour l'essuyer, quelque rieuse demoiselle, perdue à une croisée de grenier, était prête avec une cruche d'eau qu'elle lui versait d'un seul coup sur la tête; si, pour l'éviter, il courait du côté opposé, il en recevait une autre; et s'il prenait le milieu de l'étroite rue il en attrapait souvent à droite et à gauche. En bas, dans les boutiques et derrière les portes cochères, se tenait une multitude de gens qui, armés de grandes seringues et de vastes écuelles contenant plusieurs litres, lui lançaient sans aucune interruption un courant d'eau

dans le visage et la poitrine; de sorte que, quand il arrivait au bout de la rue, il était trempé jusqu'aux os, comme si on l'eût jeté dans la baie. Malheur à lui si, au lieu de passer droit son chemin, il se retournait pour envoyer quelque juron, quelque insulte à ses persécuteurs! il était salué de battemens de mains et d'éclats de rire par des milliers de jolies personnes qui se montraient à toutes les fenêtres environnantes. Les jeunes Brésiliennes sont naturellement mélancoliques et amies de la retraite; mais, en cette saison de l'année, elles changent de caractère, et leur gravité, leur timidité, font place pendant trois jours à l'hilarité la plus folle. De pauvres diables sont quelquefois tellement aspergés, tellement pelotés, qu'ils se roulent à terre comme s'ils avaient perdu la raison. Quelquefois à l'eau et aux œufs on joint de la farine, et l'on en décharge tant et tant de corbeilles sur leurs vêtemens mouillés, qu'ils n'ont plus l'air que d'une croûte. C'est une plaisanterie qu'on emploie surtout à l'égard des nègres et des mulâtres, car, ornés de la sorte, ils font la plus grotesque figure qu'on puisse imaginer. Le théâtre est toujours ouvert à cette époque, et l'on y continue le même genre d'amusement, surtout des loges sur le parterre. Du reste, c'est le seul qu'on se permette pendant les jours gras : vous ne voyez à Rio ni masques ni rien de pareil.

Le mercredi des Cendres, nous fûmes témoins

d'une imposante cérémonie. Les moines d'un couvent de franciscains portèrent en procession à travers la ville les effigies de tous les hommes d'éminente piété que leur ordre avait produits. Le cortége sortit à cinq heures du soir de l'église de la Miséricorde, et s'étendit la longueur d'un mille dans la Rua Direita. Il se composait d'une trentaine de larges plates-formes en bois, recouvertes de riches tapisseries, portées à la file les unes des autres sur des brancards, et occupées par plusieurs statues qui, aussi grandes que nature, revêtues de costumes exacts, et placées dans différentes attitudes, représentaient les scènes principales de la vie des saints personnages. Il y avait tant de figures sur quelques uns de ces théâtres ambulans, et elles étaient si pesantes, qu'il fallait de dix à douze hommes pour les porter. Les porteurs étaient habillés de robes noires, et devant chaque groupe marchait une foule d'enfans qui, décorés de la façon la plus fantastique et conduits par des religieux, étaient censés figurer des anges. Ils avaient tous des jupons courts qui, soutenus par des paniers, boursouflaient extrêmement, et leurs ailes consistaient en des pièces de gaze de différentes couleurs, qui, tendues sur des cerceaux de cannes ou de bambous, leur faisaient en outre deux ou trois fois le tour du corps. Leurs cheveux étaient pommadés, poudrés, frisés, leurs joues peintes d'un rouge brillant; et dans leurs

mains ils tenaient tous des bâtons dorés, que surmontait un large écriteau indiquant de quels saints ils étaient les anges gardiens. La marche était fermée par un groupe qui portait un dais sous lequel marchait le supérieur de l'ordre, entouré de cierges et de lanternes, et suivis d'une escouade de soldats. La lourde procession mit trois heures à gagner le couvent de Santo-Antonio, où elle devait s'arrêter. Cette cérémonie, à entendre dire un vénérable ecclésiastique qui la regardait à côté de moi, était destinée à l'édification de la multitude; mais, je suis bien fâché de le dire, elle n'atteignait guère ce but. Lorsqu'une des saintes figures avait l'air grotesque (et j'avoue que c'était le cas du plus grand nombre) elle excitait de bruyans éclats de rire parmi les spectateurs, à mesure qu'elle passait devant eux. La gravité même de quelques-unes, avec leurs capuchons et leurs crucifix, ne paraissait que servir de matière aux plaisanteries de la populace, surtout des gens de couleur qui semblaient croire que le carnaval n'était pas terminé, et que cette solennelle cérémonie en dépendait.

La Semaine Sainte est fort intéressante à Rio. Tous les habitans de cette immense ville passent à se promener la nuit du mercredi au jeudi. Ils se parent tous de leurs plus beaux vêtemens, et comme il fait toujours clair de lune à cette époque, comme le temps y est généralement beau, ils courent les rues

jusqu'au matin. Il est aussi d'usage de s'envoyer, ce soir-là, des cadeaux entre connaissances. Pendant cette même soirée, les femmes esclaves sont libres d'employer leur temps comme bon leur semble, et voici de quelle manière la plupart d'entr'elles l'emploient. On leur a permis, les jours qui ont précédé, de confectionner divers petits objets qui peuvent être donnés en présens : elles vont alors les vendre à leur profit. C'est, d'ordinaire, devant les portes des églises qu'elles s'établissent. Là, les pauvres négresses, vêtues de leurs plus riches habits, et parées de leurs simples ornemens, étalent leur marchandise, les unes sur des tables recouvertes de serviettes, les autres à terre, parmi des lanternes de papier. Ce sont en général des amandes confites, renfermées dans des cornets ou dans de jolies corbeilles peintes, et parfois de petits personnages en sucre candi, qui ont l'intérieur plein d'une variété de bonbons. Jamais je n'ai fait d'emplette avec plus de plaisir qu'à ces saintes foires. instituées si humainement pour que les malheureuses esclaves recueillent quelque gain. C'est une, entre mille, de ces petites institutions qui prouvent que le caractère brésilien n'est pas dénué de toute bonté ; et l'on oubliait presque combien l'aspect de la servitude est hideux et repoussant ailleurs, quand on voyait, comme cette nuit-là, tant de femmes privées de la liberté, et cependant si propre-

ment mises, si gaies, même si heureuses en apparence.

Le jeudi, les fidèles s'acquittent de leurs dévotions, et visitent les différentes églises, où toute la vaisselle sainte est exposée aux regards du public. Le vendredi, à une heure, j'assistai dans la cathédrale au lavement des pieds par l'empereur don Pedro en personne; et j'y revins le soir pour être témoin d'un spectacle encore plus imposant. Les vastes ailes de l'édifice étaient presque plongées dans les ténèbres et pleines de monde. Un large rideau pourpre masquait entièrement le chœur. Bientôt un prédicateur monta en chaire, et prononça un éloquent discours sur la passion de Jésus-Christ. Après avoir expliqué comment les offenses des hommes avaient rendu nécessaire que le Fils de Dieu mourût pour les racheter, et de la mort la plus pénible, la plus ignominieuse, il s'écria soudain : « Voyez, voyez le Sauveur que vous avez assassiné ! » et aussitôt le rideau se leva, comme au moment où une tragédie va commencer, et montra par derrière tous les personnages qui devaient jouer un rôle dans le drame religieux. Le chœur était tendu de noir, et splendidement éclairé par une multitude de chandeliers d'argent massif. Au centre, s'élevait un riche mausolée sur lequel était étendue l'effigie du Seigneur. De chaque côté se tenaient de graves individus à longues barbes, représentant les disci-

ples, et richement mais grotesquement costumés. Par-devant était une bande de soldats romains, avec des casques et des cuirasses dorés, et un étendard au milieu duquel étaient brodées les quatre lettres d'usage S. P. Q. R. Enfin, tout-à-fait sur le premier plan, on voyait le centurion, homme d'un embonpoint énorme, qui avait de grands favoris noirs et l'air si féroce, que beaucoup de femmes se cachèrent la figure par peur. Il se forma alors une procession qui sortit dans la rue. Deux immenses candélabres, dans lesquels il y avait des cierges gros comme la cuisse, ouvraient la marche. Puis venait une croix colossale, portée par l'empereur et par ses ministres; puis un innombrable clergé, un innombrable bataillon d'anges avec des ailes d'oie à leurs épaules, des paniers sous leurs jupons, du rouge sur les joues et de la poudre sur leurs cheveux. Les uns portaient des torches allumées : les autres, différens objets emblématiques; celui-ci, les clous; celui-là, le marteau; un troisième, l'éponge; un quatrième, la lance; un cinquième, l'échelle; un sixième enfin, de plus grande taille que tous ses voisins, tenait un coq.

Vous ne savez peut-être pas que les Brésiliens (chose qui me fut souvent assurée) possèdent des descendans du véritable coq qui chanta lorsque Pierre renia son maître. Je fus un matin très surpris d'un son extraordinaire qui partait de la cour

d'une maison peu voisine de la nôtre : pourtant je reconnus, après avoir écouté attentivement, que c'était la voix d'un coq. Cet animal avait la plus singulière figure qu'on puisse imaginer : il était démesurément grand, presque tout en jambes et en cuisses, avec un fort petit corps, et aussi long qu'une grue quand il se dressait sur ses ergots pour chanter. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était son chant. Au lieu de le terminer comme les coqs ordinaires par une note d'éclat, il le prolongeait par un glapissement faible et triste qui semblait articuler un reproche. Un de nos domestiques, natif du Brésil, m'informa sur ces entrefaites qu'il était de la race de celui qui avait chanté pour Pierre, et que ce lugubre prolongement de son qui succédait à ses joyeuses fanfares était destiné à rappeler et à reprocher au disciple la faute qu'il avait commise.

La procession se terminait par le catafalque, précédé de nombreux pleureurs, avec leurs têtes enveloppées de capuchons blancs et noirs, et suivis des apôtres, des soldats, du centurion, d'une troupe d'anges, enfin de la vierge elle-même, dont par un violent anachronisme, on avait, selon l'usage, confié le rôle à une toute jeune fille. Que, pour la fête de la nativité, la chose se pratique ainsi, rien de mieux; mais on devrait songer que trente-deux ans se sont écoulés depuis : ce qui doit apporter quelque changement à une figure de femme. Une bande

bien fournie de musiciens exécutait une marche funèbre; et tout un régiment, les soldats avec leurs fusils renversés, les officiers avec des crêpes à l'épée et au bras, fermaient le cortége. Douze ou quinze cents personnes marchaient ainsi à la suite les unes des autres; plus de la moitié portaient des cierges, et elles se promenèrent l'espace de deux heures à travers les rues. Chemin faisant, le ciel se couvrit de sombres nuages d'où ne tardèrent pas à jaillir les plus vifs éclairs, et d'épouvantables coups de foudre dont ils furent accompagnés vinrent donner à la cérémonie quelque chose de vraiment solennel. Succéda un déluge de pluie, que la foule qui encombrait la voie publique reçut tête nue, et la procession n'en continua pas moins à se mouvoir lentement, comme s'il eût fait le plus beau temps du monde.

Si tout le carême a été un temps de tristesse, le Samedi-Saint ramène avec lui la joie. On l'appelle aussi le *jour de Judas*, parce que ce traître y joue un grand rôle, et que la populace témoigne de cent manières sa profonde horreur contre lui. C'était, dans l'origine, l'occasion d'une cérémonie religieuse aussi grave que solennelle; mais peu à peu elle a dégénéré en une suite de scènes bouffonnes et grotesques, qui sont un moyen de satire générale et particulière, et qui peignent les mœurs et les opinions brésiliennes d'une façon aussi curieuse

qu'intéressante. Vers dix heures du matin, nous parcourûmes les principales rues de la ville, et nous y vîmes partout un étrange spectacle. Après nous être promenés quelque temps, nous allâmes nous établir à une fenêtre de la Rua Direita, d'où l'on pouvait parfaitement l'embrasser dans toute son étendue; et pour donner une idée de ce qui se passait dans les autres, je décrirai en détail le bizarre aspect qu'elle présentait. Cette large rue était bordée, à droite et à gauche, dans toute sa longueur, de palmiers qui formaient une belle avenue. Du tronc d'un arbre à celui d'un autre étaient tendues des cordes, cachées par des guirlandes de fleurs, qui servaient à empêcher que la foule n'envahît le milieu de la chaussée. De semblables guirlandes étaient aussi attachées en travers à des balcons situés vis-à-vis les uns des autres, et soutenaient une multitude de vases peints, différens de formes et de grandeur, qui tous contenaient quelque chose. Mais que contenaient-ils? c'était ce qu'on ne pouvait imaginer. Entre ces vases pendaient une prodigieuse quantité de mannequins, tous richement costumés et aussi grands que nature, tantôt isolés, tantôt réunis en groupe, mais communiquant tous par des feux d'artifice et portant des écriteaux pour indiquer les personnages qu'ils représentaient. Les principaux paillasses étaient des Judas et des diables, avec une

variété de dragons et de serpens qui devalent, à un signal donné, prendre feu tous ensemble. A un carrefour surtout, au faîte d'un arbre immense, était un gigantesque Satan qui, environné de démons et prêt à fondre sur sa proie, dominait l'apôtre infidèle vêtu lui-même d'une robe blanche, et accroché aux branches inférieures. Outre ces deux personnages, qui étaient variés à l'infini et entourés de tous les agens infernaux imaginables, on en apercevait beaucoup d'autres qui n'avaient aucun rapport avec la position du traître, et qui étaient destinés à ridiculiser des masses ou des individus. Par exemple, il y avait une méchanceté contre le beau sexe. C'était un gros matou de l'air le plus patelin, et sous lequel on avait suspendu un placard en vers que des messieurs prenaient plaisir, d'une fenêtre où ils étaient, à lire et relire sans cesse aux dames placées en face d'eux :

Que je sois chat, que je sois chatte,
Qu'importe ? mais il est certain
Qu'aucune femme, humble ou catin,
Ne donne mieux un coup de patte.

Les hommes n'étaient pas épargnés non plus. Il y avait un soldat romain muni d'une lanterne, qui semblait chercher quelque chose, et qui portait écrit sur son dos le quatrain suivant :

Pour dépiter un traître, il faut, n'en doutez guère,
Même en plein jour, messieurs, avoir de la lumière ;

Ce traître est parmi vous : je dis, quand je vous vois :
« Qui ne serait, messieurs, embarrassé du choix ? »

Il y avait aussi maintes attaques contre les particuliers. Pour n'en citer qu'une, un mannequin, soigneusement habillé avec une figure grave, mais prévenante, avec une robe noire, une toque, un rabat, une longue barbe et des lunettes, tenant à la main un livre qu'il semblait lire avec attention, enfin représentant un *desembargador,* mot expressif pour signifier un avocat, était planté au bout d'un bâton, juste en face de la porte d'un individu de cette profession, qui ne passait pas pour un très honnête homme : il lui ressemblait trait pour trait. Au-dessous était cette épigramme, que la foule lisait avec de longs éclats de rire :

Des dehors si flatteurs ne prouvent pas toujours
Qu'il existe au-dedans une âme sans détours ;
Et quoique du pendard la figure intéresse,
Il médite, passans, quelque scélératesse.

Pendant ce temps-là, l'office divin se célébrait dans toutes les églises. Lorsqu'on en arrive à chanter une hymne, dont le mot *Alleluia* commence et termine chaque strophe, une fusée part du clocher de tous les saints édifices, et est pour les rues adjacentes le signal du commencement de la fête. Aussitôt les cloches, qui étaient restées muettes toute la semaine, sonnent à volée, des bandes de

musiciens exécutent les airs les plus gais, et des pétards font explosion de tous côtés. Les satans descendent en un clin-d'œil du haut de leurs arbres sur les pauvres Judas, ils les saisissent, et en un instant tous deux ne sont plus que flammes. Toutes les autres figures s'enflamment aussi comme par enchantement, et, lançant des gerbes de feu, accomplissent les plus risibles évolutions. Quand tout l'artifice fut consumé, on en enleva du milieu de la Rua Direita les divers débris qui jonchaient le pavé; et plusieurs chevaliers montant des coursiers fougueux, suivis d'écuyers et armés de lances, parcoururent l'espèce de lice que formaient les guirlandes de fleurs. Après l'avoir montée et descendue deux fois, ils se retirèrent à l'un des bouts, derrière une barrière. A un signal donné, elle s'ouvrit, et un des champions chargea, lance en arrêt, contre un des vases suspendus en l'air. Il le brisa, et l'on fit tomber ainsi un jeune cochon. Les spectateurs se précipitèrent à l'envi sur l'animal, malgré qu'il leur perçât les oreilles de ses cris aigus; et le premier qui eut le bonheur de saisir cette proie en demeura propriétaire. Le second chevalier s'attaqua à un autre vase, d'où il sortit un singe. La foule s'élança de même pour l'attraper, mais Jacquot était trop leste pour se laisser prendre; et, au moyen d'une corde, il se réfugia dans notre fenêtre. Tous les vases furent successivement brisés

de la sorte, et il s'en échappa un gros lézard, un chat, mille autres objets; mais il en restait encore un, et personne ne paraissait disposé à lui livrer bataille. A la fin pourtant, un chevalier, plus hardi que les autres, lui porta une botte, et n'eut que le temps de fuir pour ne pas être éborgné. En effet lorsqu'il fut rompu, on en vit jaillir un essaim de moribundos ou gros frelons qui nous couvrirent comme un nuage, se jetant avec la colère la plus furieuse sur quiconque se trouvait près d'eux. La rue entière fut alors pleine de mouchoirs blancs qu'on agitait de toute sa force, car chacun avait à défendre sa figure contre une demi-douzaine de ces redoutables insectes.

Pendant toute la durée de ce divertissement, les officiers de la police se tinrent sur pied, et leur commandant général lui-même, en grand uniforme, ne cessa d'aller et de venir par la ville. Ce n'était cependant qu'une simple mesure de précaution, et il n'y eut nulle part besoin qu'ils interposassent leur autorité. La foule était joyeuse, mais non jusqu'au désordre. Aucun individu, parmi toutes les folies qui se succédaient, ne paraissait chercher à en vexer un autre. Seulement, de temps en temps, lorsqu'un pauvre nègre osait prendre le milieu de la rue plutôt que de se ranger le long des murs, on le poussait, on le repoussait, on le bousculait sans pitié comme un être tout-à-fait indigne d'é-

gards et de considération. Vers une heure, la fête finit. La populace, comme c'est l'usage, se mit alors à détruire tout ce qui restait des décorations: les arbres furent arrachés de terre, les lambeaux de mannequins qui avaient échappé au feu, emportés comme trophées, et les rues, d'une extrémité à l'autre, semées de fragmens confus. Cette représentation scénique, qui réellement est fort amusante et même assez spirituelle, semble offrir beaucoup d'attraits aux Brésiliens, d'autant plus qu'excepté les processions et l'opéra, où tout le monde ne peut trouver place, ils n'ont pas d'autre amusement public. Aussi font-ils, en cette circonstance, les dépenses les plus folles : les habitans de chaque rue rivalisent entre eux de luxe et de richesse. Tout est payé au moyen de souscriptions volontaires, et dans la rua Direita seule, les frais s'élèvent à plus de 25,000 francs.

Le matin du jour de Pâques, dès quatre heures, la ville fut réveillée par de nombreux coups de canon que tirèrent tous les forts, et auxquels se joignirent les sifflemens de nombreuses fusées qui traversèrent les airs. Cette imitation des éclairs et de la foudre était destinée à annoncer aux chrétiens l'heure nouvelle de la résurrection de Notre Seigneur; et aussitôt après on put contempler, dans les différens quartiers de la ville, le consolateur qu'il a promis d'envoyer aux hommes. En me ren-

dant à l'église, je vis presqu'à tous les carrefours des gens qui étaient sur de longs mâts peints de brillantes couleurs, et décorés de rubans et de couronnes. Au sommet de ces mâts il y avait un vaste étendard rouge, qui, au lieu d'onduler, se tenait raide comme une girouette, et de même tournait à tous les vents. Au milieu de rayons qui partaient du centre était la colombe mystique descendant du ciel. Quand ils veulent représenter aux yeux les événemens de l'Écriture, les Brésiliens ne semblent pas faire grande attention à l'ordre des temps : j'ai souvent remarqué qu'ils anticipent sur les faits, ou qu'ils les confondent.

Je désirais bien ne pas quitter Rio sans avoir assisté, ne fût-ce qu'une fois, aux séances des deux assemblées législatives. Avant mon voyage dans l'intérieur, je n'en avais pas eu le temps; et lorsque j'en étais revenu, j'avais trouvé la session close; mais, le 2 avril, l'empereur se rendit en personne au sénat pour l'ouvrir de nouveau par le discours d'usage, et je fus assez heureux pour obtenir un billet d'entrée. La salle n'est, à proprement parler, que le salon d'une ancienne maison bourgeoise: elle n'est ni élégante ni vaste, car elle n'a ordinairement besoin que de contenir cinquante personnes. En cette circonstance, un double rang de fauteuils étaient disposés entre eux, et occupés tant par les députés que par les sénateurs, tous portant, non un

costume particulier, mais celui de leurs différentes professions, les militaires l'uniforme, les avocats et les ecclésiastiques la robe, et les particuliers le simple frac : les ministres même n'avaient que des habits bleus brodés. A l'un des bouts de la salle était le trône, et à l'autre, en face, la tribune des spectateurs. A une table, recouverte d'un tapis de velours vert, étaient assis trois députés avec une urne d'argent devant eux, où chaque membre nominativement appelé vint déposer son vote pour former une députation qui irait recevoir l'empereur à son arrivée. Pendant le scrutin, tous demeurèrent assis en silence et dans le plus grand décorum; mais quand il fut terminé, tous se levèrent, se promenèrent et se parlèrent à haute voix, comme la chose a lieu dans les chambres, soit de France, soit d'Angleterre, avant que le président ne monte au fauteuil. A une heure précise, nous entendîmes des fanfares, des trompettes et des piétinemens de chevaux, annonçant que don Pedro arrivait, escorté de sa garde d'honneur. Les membres reprirent alors leurs places, mais restèrent debout, et il entra bientôt parmi un nombreux état-major. Il portait de larges bottes molles qui lui montaient jusqu'aux genoux, par-dessus un pantalon blanc, avec une longue robe de velours vert parsemé d'étoiles d'or, et dont le capuchon était fait des belles plumes jaunes du Toucan, partie du costume

des anciens caciques du pays. La queue, d'une longueur démesurée, était portée par des pages. Sur sa tête il avait la couronne impériale du Brésil, dont la forme était un cône renversé, de sorte que le petit bout se trouvait en bas et lui couvrait à peine le front, et qui ressemblait à un calpac arménien bordé d'or. Il tenait à la main une grosse et longue baguette dorée que surmontait un griffon d'or, devise de la famille de Bragance. Dans la rue, à cheval, ou en voiture découverte, don Pedro avait absolument l'air et le corps d'un gentilhomme; mais, en cette occasion, les riches habits de cérémonie dont il était embarrassé ne lui allaient pas du tout, et il n'avait ni noblesse ni dignité. Lorsqu'il fut assis sur le trône, un secrétaire qui l'avait précédé avec un portefeuille de velours sur son coussin, le lui présenta. L'empereur l'ouvrit, et en tira plusieurs feuilles de papier, dont une contenait la harangue écrite qu'il allait lire. Tenant son bâton doré d'une main et le papier de l'autre, il lut avec emphase une vingtaine de lignes qui, selon l'usage, ne signifiaient presque rien. Il annonça ensuite que la session était ouverte, salua, se retira, après n'être pas resté plus de dix minutes.

J'allai, le lendemain, à la chambre des députés pour y entendre débattre l'adresse en réponse au discours de la couronne. Autant, la veille, j'avais peu rencontré de curieux autour du sénat, autant ce

jour-là, je trouvai de foule aux environs du palais où les représentans du peuple se rassemblent. Toutes les rues adjacentes étaient encombrées de gens qui paraissaient discuter avec chaleur; et dans le palais même une affluence inouie de monde envahissait toutes les cours, tous les corridors, tous les passages. La chambre est une pièce voûtée, soutenue par des colonnes, entre lesquelles, des deux côtés, sont des galeries s'élevant en gradins vers le toit, et capables de contenir deux ou trois cents personnes. Ces tribunes sont toujours ouvertes au public, sauf en certaines occasions déterminées, et il ne faut jamais ni billet ni faveur pour y être admis. Elles sont aussi libres que la rue, et constamment remplies, quelquefois de gens très communs, mais qui se garderaient bien de troubler l'ordre, tant ils prennent intérêt à toutes les discussions. Aux quatre angles sont quatre petites loges particulières, spécialement réservées aux membres du corps diplomatique, et au-dessous il y en a quatre autres avec des pupitres, où les sténographes des différens journaux sont parfaitement à leur aise, et peuvent aussi bien voir tout ce qui se passe qu'entendre tout ce qui se dit. Les députés sont assis sur des banquettes à dossier qui forment deux demi-cercles concentriques, et chacun d'eux occupe toujours la même place. En face, de l'autre côté, est un trône surmonté d'un dais avec les armes du Brésil.

Quand il plait à l'empereur d'ouvrir la session au sein de cette chambre, il occupe ce trône, qui du reste est toujours caché par un rideau. La première chose qui me frappa, lorsque j'entrai dans la salle, fut le grand nombre d'ecclésiastiques qu'il y avait parmi les députés, et qu'on reconnaissait à leur robe et à leur tonsure. Le président lui-même n'était autre que l'évêque de Bahia, homme petit et corpulent, revêtu de ses habits pontificaux. Les membres laïques ne se distinguent par aucun costume particulier, mais tous étaient mis avec soin, et surtout avec plus de propreté qu'ils ne le sont dans les chambres des divers pays représentatifs d'Europe. Ils avaient la tête découverte, politesse qui n'est pas observée en Angleterre. Pour parler, ils se levaient simplement et demeuraient à leur place, de crainte que l'enthousiasme du moment ne s'évaporât s'il leur fallait aller, comme en France, monter cérémonieusement les degrés d'une tribune. Je fus fort surpris de l'aisance, de la volubilité et de la chaleur avec lesquelles ils s'énonçaient. Tout ce qui sortait de leur bouche était aussi énergiquement dit que peu étudié; et s'il me fallait juger des Brésiliens d'après leurs représentans, je verrais en eux une nation d'orateurs. Ils semblent s'exprimer tous avec la même facilité. Quand quelqu'un se levait pour prendre la parole, il appuyait les mains sur la balustrade qui règne devant les banquettes, et atten-

dait un moment comme pour commander l'attention. Puis, commençant avec une gravité tranquille, il s'échauffait peu à peu, et, quand il était entré pleinement dans son sujet, alors il versait des flots d'une rapide éloquence, accompagnés des gestes les plus passionnés. Les répliques étaient aussi promptes, aussi coulantes que les discours, et je n'ai jamais entendu parler aucun membre qui parût avoir préparé sa harangue. Malgré la foule des orateurs, les débats se poursuivaient avec la plus parfaite convenance. Tout le temps que je passai encore à Rio, un intérêt aussi vif fut excité par les discussions de la chambre des députés, dont les galeries étaient encombrées chaque jour; mais celles du sénat étaient toujours vides, et sauf les domestiques qui avaient accompagné les voitures des sénateurs leurs maîtres, je n'y trouvai jamais personne.

J'eus aussi, avant de quitter Rio, l'honneur d'une audience particulière de Sa Majesté. Lors de mon départ d'Angleterre, l'idée m'était venue d'emporter avec moi quelques bons livres, comme les présens les plus agréables que je pusse faire dans une contrée jeune encore, où la littérature ne commençait qu'à poindre, et où la soif des connaissances semblait déjà être devenue générale. Ces livres étaient magnifiquement reliés, et dignes en tous points de figurer dans la bibliothèque de l'Empereur. Je les lui envoyai donc par l'entremise du

ministre des affaires étrangères : il les accepta, et me fit savoir qu'il serait bien aise de m'en remercier lui-même le lundi suivant à midi, dans son palais de Santo-Christorao. Ce palais, qui était la résidence d'été de don Pedro, est situé à environ trois milles de la capitale. Il couronne une éminence considérable près de la rivière Maracanam; derrière, s'élève une magnifique chaîne de collines ou plutôt de montagnes, formant une masse épaisse de lumière et d'ombre d'où sort un pic incliné qu'on appelle, à cause de sa forme, *Bico do Papagaio,* ou le Bec de Perroquet, et qui a presque dix-huit cents pieds de hauteur. De cette sombre et pittoresque chaîne, se détachent plusieurs monticules, plusieurs collines moindres, qui, revêtus de bois, présentent à l'œil mille teintes variées de la plus riche et plus vive verdure. En face, s'étend le golfe, tout parsemé d'îles; et tout-à-fait au-dessous de l'éminence sur laquelle la maison est bâtie, sont les délicieuses baies d'Alferes et de Gamboa. Rien assurément, même au Brésil, n'est plus beau pour la vue que cette position.

Je trouvai l'Empereur dans ses petits appartemens. Lorsque je l'avais vu au sénat sur son trône, avec sa jeune famille à côté de lui, il m'avait semblé être fort grand. Mais je reconnus, en le voyant cette fois de plus près, que sa taille était au-dessous de la moyenne, et qu'il avait le corps un peu

épais. Son visage était plein et comme marqué de petite vérole. Ses cheveux étaient noirs et lui cachaient une partie du front; il portait en outre de grandes moustaches, et n'avait ainsi l'air ni trop doux ni trop avenant. Ses manières, néanmoins, quoique sèches, étaient affables et courtoises. Quand je m'avançai vers lui, il me dit en français : « Je vous suis beaucoup obligé, monsieur, des livres que vous m'avez offerts. — Votre Majesté, répliquai-je, est infiniment bonne; j'espère qu'elle y a trouvé des choses qui méritent son approbation? — Oh! quant à cela, je n'ai pas encore eu le temps de les lire. D'ailleurs je ne comprends pas bien l'anglais. — On m'avait assuré que Votre Majesté le parlait couramment. — Non, non pas. Père Tilbury me l'apprenait, mais il est malade, le pauvre diable. » Ce Tilbury en question n'était autre qu'un des jockeis de l'Empereur; et comme il jurait beaucoup, comme il ne choisissait pas toujours ses expressions, son illustre élève avait adopté plus d'un de ses jurons et de ses gros mots sans connaître au juste leur signification. Il me demanda ensuite comment j'avais trouvé l'intérieur du pays que j'avais parcouru, et ce que je pensais du jardin botanique qu'il s'occupait de créer à Rio. Après diverses questions de ce genre, auxquelles je répondis avec un peu trop de franchise peut-être, je saluai, et me retirai.

Don Pedro menait une vie très active et très sobre. Il se levait tous les matins avant le jour, et lorsqu'il ne dormait pas lui-même, il ne voulait pas laisser dormir les autres. Il se mettait donc ordinairement, au sortir du lit, à tirer des coups de carabine dans le palais, jusqu'à ce que tout le monde fût levé. Il déjeunait à sept heures, et s'occupait, soit d'affaires, soit de plaisirs, jusqu'à midi. Il retournait ensuite se coucher jusqu'à une heure un quart. Il se relevait alors et s'habillait pour dîner. Les Brésiliens, à ce qu'il m'a paru, sont propres et soignés sur leur personne, et l'empereur se distinguait sous ce rapport. On ne lui voyait jamais ni linge sale ni habits fanés. Il dînait en famille à deux heures, faisait un frugal repas, ne buvait guère qu'un verre de vin, puis s'amusait avec ses enfans, dont il affectionnait par-dessus tout la société. Il était pour eux père rigide mais tendre, et ne leur inspirait pas plus de crainte que d'amour. A neuf heures il se couchait, et tout le monde devait se coucher aussi. Dans ses dépenses domestiques, il était excessivement économe. Pour remédier aux folles prodigalités du roi Jean, et au dérangement total des finances de l'État, il avait jugé nécessaire de donner lui-même au peuple l'exemple d'une vie simple et modeste. La liste civile que les chambres lui avaient accordée s'élevait au plus à un million de francs; et pour mener sa maison avec cette somme, il se

livrait à toute sorte de spéculations. Il adoptait en toute chose le plus sévère système d'économie : il avait à Santa-Cruz une ferme qu'il louait pour faire paître, à leur passage, les bestiaux qui venaient du Minas-Geraes vers la capitale, et recevait tant par tête des conducteurs. Ses esclaves coupaient du *capim*, et le vendaient pour son compte dans les rues, où on les reconnaissait à certaine plaque qu'ils portaient à leur chapeau. Il tirait aussi, m'a-t-on dit, un assez fort revenu de plusieurs débits de caxas dont il était propriétaire, et croyait, comme Vespasien, que l'argent conserve toujours sa vraie valeur par quelque intermédiaire qu'il passe. Dans son ménage il était rigide jusqu'à la parcimonie, ne donnait à son cuisinier qu'une très petite somme, exigeait de lui un détail minutieux de la manière dont il l'avait dépensée, et se mettait en colère lorsqu'il dépensait davantage, n'importe pour quelle raison. On dit même que ce fut souvent une cause de sa mésintelligence avec sa première femme, dont il ne pouvait contenir la générosité dans de justes bornes.

Retour en Europe. Rencontre d'un navire négrier. Horribles souffrances des esclaves à bord. Leur joie de nous voir. Quelques heures de liberté que nous leur procurons. Comme ils se battent pour une goutte d'eau. Les Açores. Saint-Michel. Habitans de cette île comparés aux Brésiliens. Origine probable des îles de l'Atlantique. Apparition et disparition de Sabrina.

Le 4 mai 1829, la frégate de Sa Majesté britannique, *l'Étoile polaire,* nous reçut à son bord pour nous reconduire en Europe. Les dix-huit premiers jours du voyage n'offrirent aucun incident remarquable; mais le dix-neuvième, c'est-à-dire le 22, comme nous naviguions par 4 degrés 43 minutes 8 secondes de latitude, et par 26 degrés 23 minutes de longitude occidentale, le parage de l'Océan qui peut-être est le plus infesté de pirates, et que nous causions en déjeunant, de la chance assez probable d'en rencontrer quelques-uns, au milieu de notre conversation un aspirant entra dans la cabine, et annonça, d'une voix tout émue, qu'on apercevait une voile au nord-ouest. Tous aussitôt nous montâmes sur le pont : on apporta des lunettes, on les braqua dans la direction indiquée, et nous vîmes un fort trois-mâts qui avait l'air de se diriger sur nous. On reconnut bientôt que c'était un pirate ou un négrier, ou plutôt l'un et l'autre, et le capitaine fit ses préparatifs pour l'accueillir convenablement. Mais, de son côté, le navire ne tarda guère à reconnaître que nous étions en état de lui opposer une vigou-

reuse résistance, et après cette découverte il se hâta de prendre la fuite. Sentant ainsi notre supériorité, nous le poursuivîmes tout le reste de la journée, toute la nuit, et toute la matinée suivante, mais sans pouvoir l'atteindre. A la fin, pourtant, vers midi, nous l'approchâmes à une portée de canon, et on lui envoya une bordée qui effleura l'eau le long de ses flancs. Dès-lors, pour la première fois, il se montra disposé à suspendre sa marche. Pendant que nous rechargions nos pièces, il mit en panne, et au bout de cinq minutes nous fûmes bord à bord. Nous lui avions donné la chasse pendant trente heures, et pendant ce temps nous avions parcouru un espace de trois cents milles.

On mit immédiatement notre chaloupe en mer; j'y descendis avec tous nos officiers, et on rama vers le navire. Dès que nous fûmes montés sur le pont, ce qui tout d'abord fixa nos regards, ce fut, sur le gaillard d'arrière, un canon énorme tournant sur un pivot, ornement habituel d'nn pirate, et sur celui d'avant une vaste chaudière pour préparer les vivres, accessoire ordinaire d'un négrier. Le *Veloz*, c'était ainsi qu'il se nommait, était effectivement plein d'esclaves qu'il transportait à Bahia. Il en avait chargé cinq cent soixante-deux sur la côte d'Afrique, trois cent trente-six du sexe masculin, et deux cent vingt-six du sexe féminin : mais alors il ne lui en restait plus que cinq cent sept; car pendant dix-sept jours

de navigation, il en était déjà mort cinquante-cinq qu'on avait jetés à la mer. Ceux qui avaient survécu étaient tous renfermés sous des écoutilles grillées, dans l'entre-pont. Leur prison était si basse, qu'il leur fallait rester assis entre les jambes les uns des autres, et si étroite qu'ils ne pouvaient ni se coucher, ni même changer de position, soit le jour soit la nuit. Comme ils n'appartenaient pas à une seule et même personne, mais qu'on les avait chargés au compte de divers marchands, ils portaient tous, comme des moutons, la marque distinctive de leurs propriétaires respectifs. C'était ou une croix, ou une ancre, ou une lettre de l'alphabet, gravées aux uns sur la poitrine, aux autres sur les bras, et à tous, comme un mousse m'en informa du ton le plus indifférent, *pelo ferro quento,* avec un fer rouge. Sur le grillage se promenait un drôle à mine féroce, tenant à la main un martinet formé de plusieurs lanières tressées ensemble : il était chargé de la surveillance des nègres, et chaque fois qu'il entendait le plus léger bruit sous ses pas, il faisait claquer son arme terrible sur la tête de ses prisonniers, et semblait épier attentivement l'occasion de leur asséner quelque coup. Aussitôt que les pauvres créatures nous virent les regarder dans leurs cachots, leurs sombres et mélancoliques visages s'éclaircirent. Elles aperçurent dans nos regards un air de sympathie et de bienveillance auquel on ne

les avait pas accoutumées, et devinant par instinct que nous étions des amis, elles se mirent sur-le-champ à crier et à battre des mains. Une ou deux, qui avaient retenu quelques mots portugais, répétaient de toute leur force, « viva! viva! » Les femmes particulièrement ne se possédaient pas de joie. Hommes et femmes, tous levaient les bras, et lorsque, nous penchant vers eux, nous leur serrâmes les mains, leur allégresse ne connut pas de bornes : ils cherchèrent à se lever sur leurs genoux malgré l'engourdissement de leurs membres, et à se hausser pour nous baiser les doigts; enfin nous comprîmes qu'ils sentaient que nous venions les délivrer. Plusieurs, cependant, penchaient la tête comme plongés dans un profond désespoir; quelques-uns étaient horriblement maigres; quelques-uns aussi, des enfans surtout, paraissaient mourans.

Mais la circonstance qui nous causa la plus grande surprise, ce fut comment il était possible à tant d'êtres humains de vivre ainsi pressés, ainsi foulés, dans de basses cellules qui n'avaient guère que trois pieds de haut, et dans lesquelles, sauf la partie immédiatement sous les grillages des écoutilles, ne pénétraient ni jour ni air, quand sur le pont de notre vaisseau le thermomètre, placé à l'ombre, marquait 89 degrés de chaleur. L'espace compris entre l'avant et l'arrière du négrier se divisait en deux compartimens d'une élévation de trente-neuf pouces:

l'un avait seize pieds sur dix-huit de large, et l'autre quarante sur vingt-et-un. Dans le premier étaient entassées les femmes et les jeunes filles; dans le second, les hommes et les jeunes gens. D'une part, deux cent vingt-six de nos semblables avaient été ainsi resserrés dans deux cent quatre-vingt-huit pieds carrés; et de l'autre trois cent trente-six dans huit cents: ce qui, terme moyen, donnait un espace de vingt-trois pouces à chacun d'eux, et seulement de treize à chaque femme, quoique beaucoup d'entre elles fussent enceintes. Nous trouvâmes à fond de cale des menottes et différentes espèces de fers; mais, à ce qu'il paraît, on les avait retirés aux esclaves avant que nous n'abordassions le navire.

La chaleur de ces horribles prisons était si grande et l'odeur si infecte, qu'il nous aurait été tout-à-fait impossible d'y descendre, quand même nous eussions pu y trouver une place où poser nos pieds. On ne les mesura, pour obtenir les dimensions que j'ai données ci-dessus, que quand les esclaves en furent sortis. Nos officiers insistèrent pour qu'il fût permis à ces malheureuses créatures de venir sur le pont respirer à leur aise, et boire un peu d'eau. Le capitaine du négrier et les gens de son équipage ne voulaient d'abord pas, déclarant (tant ils avaient la conscience de le mériter) qu'ils allaient être massacrés tous. Nous persistâmes cependant, et la permission fut accordée. On ouvrit

les deux écoutilles à la fois, et on ne saurait imaginer quelle éruption soudaine! Plus de cinq cents infortunés de tout âge et de tout sexe, les uns enfans et les autres adultes, ceux-ci dans la force de la vie, et ceux-là touchant presque à la vieillesse, tous dans l'état de nudité le plus absolu, se battaient à qui le plus tôt reverrait les cieux et respirerait un air pur. Il en sortit tant et tant, comme des abeilles qui s'élancent par l'ouverture des ruches, que le pont fut rempli à étouffer depuis la proue jusqu'à la poupe, et qu'il n'était possible de concevoir ni d'où était venu tout ce monde, ni comment on avait pu l'emmagasiner en si peu d'espace. Quand nous descendîmes alors dans l'entrepont, nous y trouvâmes encore quelques enfans le long des flancs du navire, dans les coins les plus éloignés des grilles: ils étaient restés là, les pauvres petits, dans un état presque complet d'insensibilité, tandis que tous les autres s'étaient hâtés de sortir. Ils semblaient se soucier aussi peu de la vie que de la mort; et quand on les porta sur le pont, plusieurs ne purent se tenir debout.

Après qu'ils eurent savouré quelque temps le bonheur, extraordinaire pour eux, de humer l'air en toute liberté, on apporta un peu d'eau. Ce fut alors que nous comprîmes réellement l'horreur et l'étendue de leurs souffrances. Ils se précipitèrent tous comme des fous sur les vases qui contenaient

le liquide. Ni prières, ni menaces, ni coups, ne purent les arrêter : ils criaient, ils se poussaient, se culbutaient les uns les autres pour obtenir une goutte du précieux breuvage, comme si en le voyant ils fussent devenus enragés. Il n'est rien dont les esclaves, pendant la traversée, souffrent autant que du manque d'eau. Souvent il arrive qu'on prend des barils pleins d'eau salée pour lest, et quand on reçoit des nègres à bord, qu'on les vide pour les remplir d'eau douce. En une occasion, un navire de Bahia omit de changer le contenu des barils, et au milieu de la traversée, on s'aperçut avec horreur qu'ils ne renfermaient que de l'eau de mer. Tous les esclaves qui étaient à bord périrent, et nous pûmes juger des tortures qu'ils endurèrent sans doute par le spectacle que nous avions alors sous les yeux. Tandis que j'exhalais l'horreur qu'il m'inspirait, et que je me récriais fort contre l'état d'un navire destiné exclusivement à transporter des cargaisons d'êtres humains, les marins de *l'Étoile polaire,* qui avaient long-temps navigué le long de la côté d'Afrique, et visité un grand nombre de négriers, m'assurèrent que ce même navire était un des plus commodes qu'ils eussent vus. La hauteur de l'entre-pont n'est quelquefois que de dix-huit pouces, en sorte que les nègres (cette élévation étant moindre que la largeur de leurs épaules) ne peuvent ni se retourner, ni même se mettre sur

le flanc; et d'ordinaire ils sont enchaînés par le cou et par les jambes. Dans un pareil lieu, tel est l'excès de leurs souffrances, que souvent ils deviennent frénétiques. Mes compagnons de voyage me contèrent qu'ils avaient un jour capturé, dans la rivière Bonny, un vaisseau faisant la traite : les esclaves y étaient entassés dans l'espace le plus étroit entre les ponts, et enchaînés ensemble. Ils entendirent sous eux un horrible vacarme, et ne purent d'abord imaginer d'où il provenait Mais ouvrant les écoutilles, ils l'apprirent bientôt, et laissèrent les malheureux qui s'y trouvaient renfermés monter au grand jour. Horreur! ils étaient tous garotés par deux, trois, quatre; et beaucoup, à différens degrés de suffocation; beaucoup, la bouche pleine d'écume et dans les dernières angoisses de l'agonie; beaucoup, morts depuis plusieurs jours. On hissait quelquefois un homme vivant, et son camarade de chaîne était un cadavre; quelquefois, sur trois individus qui se tenaient, il y en avait un encore plein de vie, un autre qui se mourait, et le troisième était complétement mort. Le tumulte qu'on avait entendu était produit par les efforts furieux et désespérés que les nègres, se voyant près d'étouffer, tentaient pour se débarrasser de leurs fers. Quand ils eurent tous été extraits de leurs cachots, on compta parmi eux quatre-vingt-dix morts. Beaucoup avaient tué un frère,

un ami, afin d'avoir la place de respirer; les hommes avaient étranglé leurs voisins, les femmes s'étaient enfoncé les ongles dans la tête les unes des autres. Beaucoup de ces infortunés, en d'autres occasions, profitaient de l'instant qu'ils pouvaient se jeter à la mer, et se délivrer ainsi d'une existence intolérable.

Hélas! après avoir examiné minutieusement les papiers du *Veloz,* il nous fallut, bon gré malgré, reconnaître que son capitaine s'était conformé en tout point aux traités qui permettent encore la traite au sud de la ligne, et par conséquent renoncer à l'espoir qui avait un instant fait battre nos cœurs, de rendre la liberté et la vie à tant de nos semblables. Les infortunés! quand on leur ordonna de redescendre dans l'entre-pont, pour n'en plus ressortir que dans plusieurs semaines, à moins que Dieu ne les prît en sa compassion, ils vinrent tous embrasser nos genoux, et nous remercier par les gestes les plus expressifs du soulagement momentané que nous avions apporté à leurs maux. Le soir, quand *l'Étoile* et *le Veloz* se séparèrent, de ce navire maudit partirent bientôt des cris et des gémissemens, comme si l'équipage, par quelque châtiment corporel, punissait les esclaves de l'intérêt que nous leur avions témoigné.

Le 19 juin, au lever du soleil, nous distinguâmes à l'horizon le groupe des Açores, îles les plus sep-

tentrionales de celles dont l'Atlantique est parsemé, et à midi nous mouillâmes devant la ville de Del Gado, chef-lieu de Saint-Michel, l'une d'elles, pour y relâcher quelques jours. Il était bien temps que nous atteignissions ce port, car nous n'avions presque plus d'eau, et toutes nos provisions fraîches étaient épuisées. Le nom d'*Açores* s'étend, comme chacun sait, à neuf îles, dont Angra, dans celle de Tercère, est la capitale et la résidence du gouverneur civil; mais Saint-Michel est la plus productive de toutes est le siége de l'évêché. Elle a trente-cinq milles de long, de l'est à l'ouest, et environ dix de large du nord au sud. La population ne s'élève pas à moins de cent mille âmes. Son sommet est généralement enveloppé tout le jour d'un brouillard, qui, la nuit, descend en pluie, et quand arrive le matin, remonte à sa première élévation, laissant au-dessus de lui le ciel clair et serein, et, au-dessous, la terre, qu'il humecte d'une fertilité et d'une verdure admirables. Cette humidité contribue aussi à la rapide décomposition des matières volcaniques qui abondent dans l'île. Les habitans les broient comme les laboureurs anglais font des ossemens, et dans cet état, lorsqu'elles reçoivent la double action de l'air et de l'eau, elles ne tardent pas à se changer en un riche engrais.

Parmi les divers avantages dont jouissent les Açores, il faut mettre au premier rang que l'escla-

vage y est prohibé; même, m'a-t-on dit, on chercherait vainement à Saint-Michel un nègre ou un mulâtre. Dans cette île, les salutaires effets d'un travail libre ne se reconnaissent pas seulement à l'aspect du sol, mais encore à celui des gens qui le cultivent. Les agriculteurs ne sont ni mous, ni blêmes, ni indolens comme leurs compatriotes du Brésil, qui mènent eux-mêmes une vie de paresse et ne comptent pour subsister que sur le travail de leurs esclaves. Hommes, au contraire, grands, vigoureux, bien faits, ils ont sans cesse les nerfs tendus et le sang purifié par la fatigue. Leurs enfans sont les plus jolies petites créatures qu'on puisse imaginer. Nous en vîmes plusieurs qui couraient dans les champs et sur les routes, généralement presque nus, et quelques-uns qui l'étaient tout-à-fait. Frais, vermeils et potelés, les joues roses, le menton en fossette, les cheveux bouclés, et toujours le sourire sur les lèvres, toujours de bonne humeur, qu'ils ressemblaient peu à ces enfans maigres, chétifs, pâles et méchans que nous avions vus au Brésil, toujours mordant et égratignant les nègres qui les portaient, toujours satisfaisant avec impunité leurs mille petits caprices sur ces malheureux qu'ils savaient être leurs esclaves, et ainsi obligés à tout souffrir. Quelques jeunes Saint-Micheliens avaient la peau si blanche, que nous n'hésitâmes point à les croire descendus des Flamands,

les premiers des Européens qui posèrent le pied sur les Açores. Deux particularités distinguent le costume des insulaires de Saint-Michel: ce sont les chapeaux des hommes et les capuchons des femmes. Ces chapeaux s'appellent des *carapous,* et ont une forme très singulière. C'est un feutre qui a par-devant un immense rebord, et par-derrière une espèce de longue basque qui retombe sur les épaules. Le rebord ne dépasse point les oreilles : là il se relève, et les coins se terminent par deux pointes aiguës qui ressemblent à des cornes de vache. Le tout, que recouvre habituellement une pièce de velvetine bleue, est fort lourd et fort embarrassant. Mais les habitans assignent sans peine des raisons de commodité à chaque partie de cette bizarre coiffure. Ils laissent, disent-ils, pendre la basque de derrière pour se garantir du vent lorsqu'il est froid, ou du soleil lorsqu'il est chaud, cas dans lequel ils roulent le rebord le long de leurs oreilles, afin que la brise les rafraîchisse. Quand ils jugent convenable de relever la basque, elle est alors retenue par les cornes, d'où elle retombe en formant des plis comme un rideau accroché à une patère. Ces divers avantages et plusieurs autres, un homme me les détailla, tandis qu'il tenait son chapeau dans la main et qu'il le contemplait d'un air admiratif, avec autant de sérieux et de précision que s'il m'eût démontré un problème d'Euclide. Les capuchons des

femmes sont d'une grandeur énorme, et presque aussi vastes que le reste du manteau : aussi, quand elles le baissent et qu'elles sont assises, on croirait voir sortir leur tête d'une capote de cabriolet. L'animal qu'emploient les paysans pour voyager est toujours un âne; et rien n'est plus drôle que de les voir aller au marché ainsi coiffés et ainsi montés, chassant d'ordinaire devant eux des cochons d'énorme taille, presque aussi gros que leur monture.

Lorsqu'on examine les nombreux groupes d'îles que renferment l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique, ils semblent, quelque semblable que soit aujourd'hui leur aspect, avoir dû leur origine à des causes très différentes. La formation des uns fut le lent et patient travail de petits insectes, celle des autres l'explosion rapide et soudaine de feux souterrains. Je pourrais citer en preuve les îles du cap Vert, les îles Canaries, l'île de l'Ascension, etc.; mais les Açores ont, de mémoire d'homme, et il y a peu d'années même, déployé tous les phénomènes qui pour beaucoup d'autres îles sont cachés dans la nuit des siècles. Elles montrent toutes plus ou moins, mais principalement Saint-Michel, des traces incontestables d'une existence peu ancienne. La surface de celle-ci présente une suite de montagnes coniques, et dans tous les endroits où l'industrie des habitans ne les a point couvertes de terreau, des

masses de rocs apparaissent à tous les degrés de la calcination, modifiées par les ingrédiens qui les composent. Les unes ne sont que des laves légères et poreuses; les autres se sont vitrifiées par la suite de la présence du silex et de l'alkali; d'autres sont métalliques et ressemblent absolument à des scories que forme l'écume du minerai de plomb ou de fer en fusion. Puis, dans l'intérieur, une chaîne de lacs circulaires qui s'étend d'une extrémité à l'autre, et chacun d'eux paraît n'être que le cratère d'un volcan éteint. Une preuve que le moteur qui d'abord poussa l'île du fond de la mer n'est pas rentré dans l'inaction, c'est la multitude des *coloeiros* ou sources d'eaux thermales qui bouillonnent en divers endroits, et qui sont assez chaudes pour cuire en quelques minutes des œufs et des légumes; ce sont aussi les colonnes de fumée qu'on voit sans cesse jaillir du faîte des montagnes et de leurs flancs, et monter, soit en magnifiques piliers vers les nuages, soit emportée horizontalement par le vent, comme la noire vapeur d'une vaste fonderie. Le long de la côte méridionale, juste en face de Villa-Franca est un roc d'un genre singulier. Il décrit un cercle vaste et parfait, enfermant ainsi un beau bassin qui est accessible aux navires par une étroite ouverture dans la muraille volcanique, et qui leur sert de havre. On l'appelle *Porto de Ilhéo*. C'est, à n'en pas douter, un volcan qui s'élance des abîmes

de l'Océan à une grande hauteur. Après s'être épuisé, son sommet et ses flancs s'affaissèrent en une cavité arrondie, l'eau de la mer y pénétra par une échancrure dont j'ai parlé, éteignit à jamais le feu, et laissa subsister ce bizarre port insulaire, comme monument de son ancien état. Nul doute que telle soit l'origine de ce bassin, puisque de pareils événemens sont arrivés sur d'autres points de l'île, dont un assez récemment pour que des personnes encore vivantes en aient été témoins. Depuis l'époque la plus reculée où les Portugais s'y établirent, l'île a subi de continuels changemens par l'action du feu; et ils étaient accompagnés par de si terribles phénomènes, que quelques auteurs les attribuent à l'œuvre surnaturelle des démons, et qu'ils désignent Saint-Michel sous le nom d'*Ilha Fatal.* En 1522, la ville de Villa-Franca, dans le voisinage de laquelle le Porto d'Ilhéo avait été vomi, fut totalement détruite par une semblable convulsion de la nature, avec des circonstances telles que les habitans y voient encore aujourd'hui le doigt de Dieu. En 1810, l'île fut agitée par des tremblemens de terre plus ou moins violens; et le 13 juin de la suivante année, ces terribles indications se renouvelèrent. Pendant plusieurs jours, de noires vapeurs sortirent de divers endroits, tant le long des côtes que dans la mer. Enfin, le 16, à l'extrémité occidentale de l'île, on vit s'élancer du sein des flots,

d'abord des colonnes de fumée blanche, ensuite d'énormes flammes; peu à peu, des cendres et des pierres qui jaillissaient avec un effroyable vacarme: il se forma un cratère, qui, le 18, fut très visible au-dessus de la surface des eaux environnantes. Le lendemain, à midi, il eut cinquante pieds de hauteur et trois quarts de mille d'étendue. Il continua ainsi à s'élever et à s'étendre par l'accumulation de matières calcinées jusqu'au 4 juillet. Le feu et la fumée cessèrent alors, et l'on put aborder dans cette île de création nouvelle, qui fut baptisée du nom de *Sabrina*. Mais à l'entour, à soixante ou soixante-dix verges de distance, l'eau était encore si chaude, qu'on ne pouvait y endurer la main. Cependant on la vit bientôt redescendre insensiblement au niveau de la mer, et, le 15 octobre, elle était entièrement disparue.

Lorsque nous voyons de tels bouleversemens de la nature se passer sous nos yeux, paraître et disparaître des îles qui n'ont pas de vaines illusions d'optique, mais bien des terres réelles et véritables, nous devrions, ce me semble, ne pas être si sceptiques au sujet de certaines îles qu'on dit avoir existé dans les premiers siècles du monde, quoique maintenant il n'en reste plus aucune trace. L'Atlantide est minutieusement décrite par Platon [1] comme un vaste continent qui existe par-delà les

[1] Platon, Timée, liv. XXXII, pag. 704.

colonnes d'Hercule: il avait reçu à ce sujet les renseignemens les plus précis de gens qui étaient alors les dépositaires de toute connaissance, je veux dire les prêtres du Delta et de l'Égypte. On en explique la disparition par un phénomène analogue à tout ce qui concerne Sabrina, et ce n'est pas sans raison qu'Akranase Kircher suppose que les différens groupes d'îles qui se voient actuellement dans l'Atlantique sont des fragmens de cet ancien continent. A une époque plus moderne, l'île de Saint-Brandon a de même apparu et disparu; et malgré les fables absurdes qu'on a débitées sur son compte, je ne regarde nullement comme improbable qu'elle ait eu jadis une existence, et qu'on pût la trouver dans cet Océan aussi bien que sur les cartes où elle a toujours été indiquée jusqu'en 1755.

Nous quittâmes Saint-Michel avec un vent favorable, et, le 29 juin 1829, nous débarquâmes à Portsmouth.

FIN DU VOYAGE DE WALSH.

MOLLIEN.

VOYAGE EN COLOMBIE.

(1822-1823.)

Après le triomphe de Bolivar, et la consolidation de la république de Colombie, le gouvernement français songea sérieusement à s'enquérir de la situation de cette nouvelle république. M. Mollien eut la mission de s'y rendre en qualité d'agent. Il passa d'abord aux États-Unis d'Amérique, où il fit voile pour Carthagène, ville située près de l'embouchure de la Magdaléna dans la mer des Antilles, et il y débarqua le 7 novembre 1822. De cette ville notre voyageur remonta le fleuve, et ne le quitta que pour aller par terre sur le plateau de la Nouvelle-Grenade, où est située la ville de Santa-Fé de Bogota, capitale de la Colombie. M. Mollien y fit un séjour de plusieurs mois. Il visita dans l'intervalle les principales contrées de la république, et regagna en 1823 la mer des Antilles, en partant de San-Buenaventura pour l'isthme de Panama, d'où il repartit pour la Jamaïque afin de retourner en Europe. Il remit le pied sur le territoire français le 13 février 1824.

Nous allons présenter une esquisse des principaux faits de géographie et de mœurs contenus dans le voyage de M. Mollien, en y entremêlant les notions que d'autres voyages nous ont fournies.

La république de Colombie comprend deux vastes contrées totalement différentes, la Nouvelle-Grenade et le Vénézuéla, ou Caracas. Elle est comprise entre le 12e degré latitude nord, et le 6e latitude sud; le 85e et le 60e longitude-ouest. Elle s'étend d'un côté, sur le grand Océan, l'espace de cinq cent trente lieues, et de l'autre côté, sur la mer des Antilles et l'Océan Atlantique, l'espace de sept cents lieues. Ses limites sont, au nord-ouest, l'Amérique centrale, autrement dite la république de Guatimala; au nord, la mer des Antilles; à l'est, l'Océan Atlantique et la Guiane; au sud, le Brésil et le Pérou, et à l'ouest, l'Océan Pacifique. Sa surface totale est de cent quarante-quatre mille lieues carrées, avec un circuit de deux mille trois cent quatre-vingts lieues, dont douze cent quatre-vingt-dix de côte. Sa plus grande longueur est de six cents lieues, et sa plus grande largeur de quatre cent soixante-dix lieues. Cette superficie, quatre fois plus grande que celle de la France, ne renferme qu'environ trois millions d'habitans, dont un tiers pour le Vénézuéla, et les deux autres tiers pour la Nouvelle-Grenade, y compris soixante mille habitans pour la province de Quito. Tout ce territoire, divisé en douze départemens, re-

pose entre les deux Océans, et se trouve ainsi traversé par la grande chaîne ou Cordilière des Andes, y compris le fameux Chimborazo, le second pic du globe en élévation, le point le plus élevé de la terre se trouvant en Asie.

La Cordilière des Andes, vers deux degrés au sud de la ligne équinoxiale, se partage en trois branches, dont la plus occidentale se prolonge vers l'isthme de Panama: les deux autres finissent par la mer des Antilles. Toutes trois, sous le rapport de la température, peuvent se diviser en quatre parties : terres chaudes, ou *tierras calientes,* comprenant les vallées des fleuves, ou les provinces voisines de l'Océan; terres tempérées, ou *tierras templadas;* terres froides, ou *tierras frias;* terres stériles ou *paramos.* Il y a en outre les terres couvertes de neige, ou *nevados.* La même montagne renferme toutes ces divisions, et l'homme peut ainsi changer de climat selon les forces de son tempérament.

L'aspect de ces monts n'offre pas moins de variété que leur température. A leur pied vous voyez s'étendre d'immenses pâturages ou des forêts impénétrables. Les vallées, en général, si l'on excepte celles des fleuves, se trouvent à une élévation considérable. Le climat des terres chaudes comprises dans la Cordilière est brûlant sans être malsain, parce que, de temps en temps, il est rafraîchi par des brises bienfaisantes. Les terres froides commen-

cent à quatorze cents toises au-dessus du niveau de la mer. Plus haut viennent les paramos, climat que l'Européen commence à trouver rigoureux; et il le trouve bien plus encore dans les nevados, où les vents glacés l'engourdissent. L'air qu'on respire est donc différent, suivant la hauteur où l'on est placé.

Dans la Cordilière on éprouve également quatre saisons différentes des nôtres, et analogues à celles des tropiques, c'est-à-dire que ce sont deux saisons sèches et deux saisons pluvieuses. Les premières commencent avec les solstices, les secondes avec les équinoxes. Deux degrés produisent une différence sensible entre le froid de l'hivernage et la saison sèche: cette différence est plus grande à mesure que l'on descend vers le pied des montagnes. Quoique les vents soient variables, il y en a deux qui sont généraux, celui du sud et celui du nord : le premier donne le beau temps, et le second la pluie et les orages. Les lieux situés en dehors des montagnes à l'est sont soumis aux vents des llanos ou plaines. Rarement il pleut dans la Cordilière pendant les saisons sèches; et rarement on voit un jour sans pluie dans les saisons humides; de manière que l'on peut ici, comme dans toutes les régions équinoxiales, compter six mois de pluie et six mois de sécheresse, bien qu'ils soient distribués différemment. Dans la partie même où l'on retrouve

l'Europe et ses productions, comme à Santa-Fé, on remarque cette influence tropicale. Les arbres y sont toujours verts, les moissons très abondantes, et varient bien rarement par l'inconstance ou la rigueur des saisons. Ainsi la terre ne trompe presque jamais l'attente du laboureur.

Dans les plaines brûlantes de la Magdaléna et du Cauca, on récolte de très bon tabac. Le bananier, la canne à sucre, le cacao et le maïs, s'y trouvent en profusion; on rencontre même le maïs presque partout où l'homme se fixe, car il prospère à côté du froment, de l'avoine et des pommes de terre, que l'on cultive dans la région des terres froides. Dans les lieux élevés on sème le froment au mois de mars; vers le milieu de la montagne, le maïs en juillet, et dans la vallée, en septembre. Les récoltes se font dans la vallée en janvier, plus haut en octobre, et près des paramos en août. Un grand nombre de rivières importantes arrosent le territoire de la Colombie. Le Zulia entre dans le lac de Maracaïbo, et l'Atrato dans la mer des Antilles, après avoir traversé une partie de la province de Choco. Le rio San-Juan, qui baigne la partie occidentale de cette province, débouche dans le grand Océan.

L'impétueux Dagua, dont la source est placée dans les hauteurs de Cali, se jette dans le même océan près de San-Buenaventura. Le rio de las Esmeraldas, qui vient des environs de Quito, et le

rio de Guayaquil, par lequel les provisions voisines du Chimborazo arrivent à la côte, vont également au grand Océan. Le Chagres, dont le cours est petit, mais important comme offrant un canal propre à joindre les deux Océans, traverse l'isthme de Panama de l'est à l'ouest, et, après avoir passé par Cruses et Chagres, il entre dans la mer des Antilles. Le Magdaléna prend sa source dans la Cordilière centrale, a plusieurs affluens, et après un cours assez étendu, débouche dans la mer des Antilles. Du revers de la chaîne orientale des Andes coulent des rivières plus larges et plus étendues que celles qui s'échappent de la Cordilière occidentale : elles vont porter le tribut de leurs eaux à deux grands fleuves, l'Orénoque et l'Amazone, qui débouchent dans l'Océan Atlantique. L'Orénoque, malgré l'immense étendue de son bassin, appartient entièrement à la Colombie : il a un grand nombre d'affluens et un cours de six cents lieues. Il traverse de superbes forêts et de vastes plaines. Dans la saison des pluies, il inonde de chaque côté ses bords à la distance de vingt-cinq à trente lieues. L'Amazone, ou le Maragnon, est encore plus grand : il a un cours de douze cents lieues, et une embouchure large de plus de soixante lieues. Le centre de cette embouchure est occupé par une grande île à l'orient de la rivière des Toquentins. A l'époque des marées, ce fleuve a, près de son embouchure, un promon-

toire d'eau de douze à quinze pieds de hauteur, qui s'élève dans le fleuve avec un bruit que l'on peut entendre à deux lieues de distance, et que les Indiens nomment la *Prororoca.*

Indépendamment des fleuves et des rivières, la Colombie offre des routes naturelles par les gorges et les ravins des Cordilières; car ce ne sont point des montagnes entièrement inaccessibles, comme leur aspect semblerait l'indiquer. M. Mollien remarque, avec justesse, qu'au moyen de la première rangée des hauteurs, l'homme trouve partout des rampes qui l'aident à escalader ces monts. A mesure qu'il avance, il rencontre des vallées que la nature a placées de distance en distance, et il arrive à ces plateaux qui, tels que ceux de Bogota et de Quito, forment le terme de tant de merveilles. Lorsqu'il parvient aux aramos où s'arrête la végétation, il ne se plaint pas de la rigueur du froid, en songeant que l'air qu'il y respire doit descendre en brises bienfaisantes pour épurer les vents chauds des vallées et des plaines.

Sous le rapport de l'abondance, le voyageur reconnaît que, outre les richesses de l'agriculture et de la végétation, le sein de la terre enferme des trésors inépuisables. Il est des provinces où le sol est, pour ainsi dire, tout d'or. Les métaux sont échelonnés : à cinquante toises, on commence à trouver la zône de l'or et du platine, plus haut

celle de l'argent, puis celles du cuivre et du fer.

Dans le voisinage des paramos il y a souvent de grands lacs, regardés comme des sources des rivières, et qui défendent les Andes de la sécheresse que le voisinage de l'équateur semblerait devoir produire.

Parmi les animaux de la Colombie, il en est un grand nombre d'utiles et un grand nombre de malfaisans. Entre les animaux malfaisans, il faut compter le jaguar, le cougouar, les serpens, les crocodiles, les mille-pieds, les scorpions, les crapauds, le garapata ou acarus dont la piqûre cause la chute des cheveux. Le voyageur ne sait, dans cette contrée, où marcher, où s'asseoir, où dormir. Le sifflement des vents ou le bruissement des feuilles peuvent lui faire croire qu'un serpent venimeux est dans le voisinage; les rubis et les mouches luisantes parsèment les bois pendant la nuit obscure, et lui paraissent les yeux flamboyans d'une couleuvre au poison mortel.

Tous les animaux domestiques d'Europe se sont très multipliés en Amérique. Il semblerait que l'élévation du pays eût dû arrêter la croissance, mais tout le contraire a lieu en Colombie : les animaux sont petits et indomptables dans les plaines; ils sont forts grands et dociles dans les montagnes.

Au pied des Cordilières s'étendent les plaines presque inhabitées qu'arrose le Meta et l'Orénoque,

et plus loin, vers le nord, les campagnes de Vénézuéla. Six mois de pluie, depuis avril jusqu'à novembre, et six mois de sécheresse, y partagent l'année. Dans les premiers six mois règne le vent d'est, et le vent du nord pendant les six autres. La nature étale ici toute sa magnificence tropicale: des forêts immenses, des savanes à perte de vue que traversent des fleuves emprisonnés pendant six mois dans leur lit, et débordés au loin pendant les six autres mois, tel est le tableau des provinces des blancs de la Guyane et de Casannare. Il faut, dit M. Mollien, rentrer dans celles de Caracas et de Cumana, pour échapper au déluge qui change tant de pays en marais et en lacs.

Ainsi, le territoire de la Colombie offre mille aspects différens. La population est rare, les espaces sont si vastes qu'on est souvent plusieurs journées sans rencontrer personne; les solitudes sont profondes, les forêts impraticables, les montagnes la plupart inaccessibles, les créatures en général mélancoliques, solitaires.

Les blancs de la côte ont les traits espagnols, ceux de la Cordilière ressemblent davantage aux Européens du Nord, sauf l'obliquité de l'œil, qui rappelle la race des Indiens sauvages. La plupart des Colombiens sont défigurés par la maladie vénérienne ou par le goître: les enfans en apportent le germe en naissant. La syphilis paraît endémique;

et comme elle est négligée par ceux qui en sont affectés, elle prend toutes sortes de caractères, sans avoir néanmoins la même violence qu'en Europe; et d'ailleurs tous les remèdes sont sous la main de l'homme pour la guérir ou l'arrêter. Rien, au contraire, ne peut guérir le goître, et il est des endroits où tout le monde en est affligé : on le remarque surtout dans les montagnes et dans les lieux éloignés de l'influence des brises de mer.

Les Indiens et les nègres sont plus fortement constitués que les blancs. Les nègres ont tous les caractères du visage de l'Africain. Parmi ceux de la Colombie sont les enfans de l'Indien et du noir, lesquels ont de beaux traits, une taille bien prise et les cheveux longs, ils ont reçu le nom de *Zambos*. Les Indiens ont de belles dents, et leurs cheveux ne blanchissent qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Leur sobriété est extrême, et cependant aucun aliment ne les incommode. Ils ont la figure ronde, le front aplati et garni de cheveux jusqu'à deux doigts seulement des sourcils, le crâne peu élevé, le nez petit et effilé, les yeux noirs et obliques sans expression, les pommettes des joues proéminentes, les lèvres un peu grosses. Ils n'ont point de barbe avant un âge fort avancé. Leur taille est moyenne, leurs jambes petites, et leur couleur cuivrée dans les montagnes, et bronzée dans les plaines.

Ceux de ces Indiens qu'on appelle *bravos* ou

sauvages, placent généralement leurs cabanes sur le bord des lacs et des marais, et font un usage immodéré de la chicha. Sur les sommets les plus élevés on rencontre de ces Indiens qui font paître leurs troupeaux ou qui vivent retirés dans leurs cabanes sans autres vêtemens qu'une chemise et une culotte de coton. Ils se chauffent rarement, et cependant ils ne jouissent presque jamais de la vue et de la douce chaleur du soleil: toujours enveloppés de vapeurs, au milieu des vents qui descendent des pics neigeux dont parfois seulement quelques toises les séparent, presque nus, mais habitués à une vie dure, ils passent leurs jours dans une liberté entière et sans envier le bonheur des vallées ou des plaines. De ces lieux déserts où la végétation expire, les Indiens sauvages regardent en pitié les vaines querelles qui agitent plus bas leurs semblables.

L'Indien, du reste, n'aime pas à vivre en grande société: il est mélancolique, et a rarement un voisin qui importune son repos. Il n'est pas bruyant dans ses plaisirs, quoiqu'il aime la musique et la danse; il marche lentement et avec mesure, il chante et écoute chanter avec le calme de l'air qu'il respire.

Toutefois, à mesure que l'on descend, si l'aspect de la nature change, les habitudes de l'homme changent aussi. Sur les bords des fleuves on re-

marque un autre genre de vie, un caractère brusque et emporté, outre que la couleur de la peau varie à l'infini. Dans les villes, la vivacité dégénère en grossièreté; dans los llanos ou plaines, elle se change en audace ou en courage. Le nègre libre ou le mulâtre dans les provinces maritimes, s'il n'est pas matelot, est ouvrier; celui des plaines aime à monter à cheval, à chasser, à combattre. Les Indiens de la Cordillière se plaisent aux travaux tranquilles de l'agriculture, sont attachés à leurs cases, supportent patiemment les fatigues, et craignent le danger : l'homme des plaines, au contraire, le cherche avec ardeur; il poursuit le jaguar, dompte un cheval fougueux, enlace un taureau sauvage avec le lacet de cuir qu'il lui jette à la course.

Ces Indiens des plaines ont toute la valeur des Arabes, et méprisent la nonchalance et la douceur de leurs frères des montagnes.

Le nombre des Indiens sauvages est considérable dans la Colombie, et ils se sont toujours maintenus libres, en dépit du joug espagnol. Les négresses se tiennent plus particulièrement, comme nous l'avons dit, dans les provinces maritimes; celles d'Antioquia, de la Magdaléna, du Cauca, de Guayaquil et du Choco en renferment beaucoup. Dans la branche orientale de la Cordillière on ne trouve que des blancs et des Indiens.

Dans la Nouvelle-Grenade on compte vingt-cinq

mille blancs, quatre cent mille métis de blancs et Indiens, quatre cent cinquante mille Indiens, cinq cent cinquante mille mulâtres, quatre-vingt-quinze mille nègres libres et esclaves. Dans la Vénézuéla, on compte environ neuf cent mille habitans, dont les deux tiers sont de couleur; de manière que, sur une population de près de trois millions d'habitans, le nombre des blancs est peu considérable.

Le climat, la prudence du clergé, l'éducation que les peuples ont reçue des Espagnols, et qui pendant trois siècles n'a subi aucune altération, tout semble avoir inspiré aux Colombiens un sentiment religieux assez profond. L'autorité des curés est absolue; et, malgré les désordres dont on accuse les prêtres, ils se comportent décemment dans les églises, ainsi que leurs ouailles.

Les femmes, comme en Espagne, ne peuvent s'asseoir que par terre, et doivent avoir la tête découverte. On ne peut pas se marier sans avoir juré qu'on n'est pas franc-maçon; dans les enterremens, on porte le corps à découvert et richement habillé; on a conservé la coutume indienne de danser et de se réjouir à la mort d'un enfant. Peu de villes ont encore des cimetières publics; on dépose les morts sous les pavés des églises.

En général, les Colombiens qui habitent les terres chaudes sont maigres, ont le teint fort jaune, une taille petite et rarement bien prise. Lorsqu'on s'é-

L'agriculture n'est pas très suivie, parce qu'elle manque de débouchés : la plus grande partie des terres est en friche. Dans les terres froides on emploie la charrue ; dans les vallées chaudes on n'emploie que la houe. Du reste, comme on le pense bien, la fécondité du sol varie suivant les élévations et les lieux. Le café est peu employé, mais le tabac est d'un usage universel.

Tout le commerce maritime se fait dans les ports de la Guayra, Rio de la Hache, Sainte-Marthe, Carthagène, Chagres, Porto-Bello, Panama et Guayaquil. Les étrangers fréquentent peu San-Thomé, Puerto-Cabello, Maracaïbo sur la mer des Antilles, et San-Buenaventura sur le grand Océan. La France a un consul général à Carthagène.

A ces généralités données sur la république de Colombie par M. Mollien, nous ajouterons quelques traits fournis par un autre voyageur qui a visité postérieurement ce vaste pays.

C'est à l'heureuse uniformité de l'atmosphère dans dans la Colombie que ses habitans doivent les riches moissons qu'ils peuvent faire, et ils sont redevables à la même cause de n'avoir pas à redouter les changemens soudains de la température européenne. Là, le laboureur ne craint point de perdre sa récolte au moment de la recueillir, et il varie à son gré les produits d'une terre fertile. On cultive du tabac dans les plaines brûlantes de la Magdaléna;

plus bas s'offrent aux regards du voyageur la canne à sucre, le bananier, le cacao, le coton, l'indigo et le maïs, céréale qui supplée au froment, d'ordinaire trop rare et trop cher. Ajoutez à ces produits ceux des mines, le quinquina, le bois de teinture, les écailles de tortue et la pêche des perles.

Le territoire de la Colombie est sillonné, comme nous l'avons déjà dit, par un grand nombre de rivières qui pourraient devenir, suivant l'expression de Pascal, les plus utiles chemins qui marchent. Les routes par terre sont d'autant plus faciles, comme nous l'avons déjà dit, que la Cordillière semble s'ouvrir d'elle-même devant les pas du voyageur.

Nous avons parlé des Indiens. Ceux des plaines sont remarquables par leur constance au travail, leur vigueur à supporter l'intempérie des saisons, leur patience dans les ouvrages qui en exigent beaucoup. Les autres, au contraire, ont transporté dans leurs montagnes le *far-niente* du ciel de l'Italie. C'est parmi eux que s'est conservée intacte cette mollesse des Indiens de la conquête. Enveloppés dans la vapeur atmosphérique des sommets qu'ils habitent, resserrés entre des barrières de neige, ils passent leur vie dans une liberté qui n'est dangereuse pour personne, ne se doutant pas, pour ainsi dire, qu'ils foulent aux pieds un monde si brillant, des passions si vives, et un esclavage si universel.

L'Indien des plaines est agriculteur. Ses champs

se couvrent des moissons de l'Europe. Il est mélancolique et soucieux, passionné pour la musique et la danse : il porte dans ses amusemens tout le sérieux de son âme; bien différent en cela du nègre, qui, jusque dans les fers, conserve ses plaisirs folâtres et sa gaîté bruyante.

Les habitans des plaines de l'Orénoque et de l'Apure sont d'un caractère vif et impétueux. Ce caractère se trouve encore dans les villes. Les Indiens sauvages n'ont ni la douceur des réduits ni l'audace des civilisés. Vivant de la pêche et de la chasse, ils éprouvent peu de besoins qu'ils ne puissent sur-le-champ satisfaire. Doués d'une férocité et d'un courage indomptables, ils ensanglantent par des guerres presque continuelles la portion du globe sur laquelle le sort les a jetés. Chaque peuplade obéit, dans le cas d'hostilité, à un chef appelé *cacique, quebi, tiva* ou *quayiro*, suivant l'idiome de la nation. Ce commandement n'est pas héréditaire, mais électif, et borné seulement à la durée des circonstances qui l'ont nécessité. Il est rare qu'on l'obtienne autrement que par des épreuves cruelles. Ce ne sont pas des actes de valeur, mais de patience; et l'on ne demande pas au candidat de se montrer en état de combattre, mais capable de souffrir. Il faut qu'il se prépare au rang suprême par un long jeûne, plus rigoureux que celui des fervens cénobites. Les vieillards s'assemblent ensuite. Chacun

d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet si vigoureusement appliqués, que tout son corps en est couvert de plaies; et si, durant cette pénible opération, il laisse échapper le moindre signe d'impatience ou de sensibilité, il est déshonoré et rejeté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il aspirait. Après un intervalle de repos, la patience du candidat est soumise à de nouvelles épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, et l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses dont la morsure cause des douleurs aiguës et produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent autour du hamac, et tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties naturelles du patient, il ne faut qu'un soupir, un gémissement, un léger mouvement d'inquiétude pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne. Mais tout cela ne suffit pas encore pour établir complétement le degré de mérite qu'on attend de lui. Il reste une dernière épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac et on le couvre de feuilles de palmier. On allume sous lui un feu d'herbes, disposé de manière qu'il en sente la chaleur, et qu'il soit enveloppé par la fumée. Quoique brûlé tout à-la-fois et presque étouffé, il doit continuer à rester toujours également insensible. On en

voit un grand nombre périr dans ce terrible assaut de fermeté, mais ceux qui le soutiennent avec courage reçoivent les marques de leur nouvelle dignité, et sont dès lors regardés comme des êtres d'une nature supérieure.

Quoique l'idée d'une propriété particulière appartenant à un seul individu soit presque totalement étrangère à ces sauvages, la plupart, cependant, connaissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrain de chasse, ils défendent avec une surveillance jalouse cette propriété nationale; mais comme leurs territoires sont fort étendus, et que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'élève de fréquens sujets de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoique très différens des nôtres, sont pourtant bien appropriés à leur état politique et au pays dans lequel ils font la guerre. Tout l'équipage du soldat, comme celui du général, ne se compose que d'un carquois bien garni, d'une massue, d'un petit sac de maïs, et quelquefois d'une natte. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front et à force ouverte : le surprendre, le détruire, voilà quel est le mérite du chef et de ses guerriers.

Ils portent à la guerre le même esprit et les mêmes ruses qu'à la chasse, et suivent leurs ennemis à la trace comme le gibier. Quand ils ne rencontrent pas de parti détaché, ils s'avancent dans les bourgades en se glissant à travers les broussailles et en marchant sur les pieds et sur les mains. Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes et massacrent les habitans dans leurs demeures embrasées. S'ils espèrent ne pas être poursuivis dans leur retraite, ils amènent avec eux des prisonniers qu'ils destinent au sort le plus affreux. Ces infortunés, en arrivant chez leurs vainqueurs, sont caressés et bien nourris. On leur envoie les plus belles femmes pour les soigner et les consoler. Tandis qu'on semble ainsi occupé à les attacher davantage à la vie en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble, le captif est amené en grande pompe, il voit les apprêts du sacrifice d'un œil aussi indifférent que s'il ne connaissait pas la victime : il attend son sort avec une fermeté inébranlable, et un seul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps et l'apprêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfans de son sang, pour allumer dans leur âme une haine implacable contre leurs ennemis, et toute la tribu se réunit pour dévorer

les chairs de la victime avec une avidité et des transports inexprimables. Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré comme le plus doux et le plus complet. Partout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent espérer d'échapper à la mort; mais ils sont rarement tourmentés. Les Indiens qui vivent dans les terres sont moins cruels que ceux qui approchent des côtes. Il y a très peu d'antropophages parmi les premiers; les seconds le sont presque tous.

Peu de traits physiques ou moraux conviennent à diverses nations d'Indiens. Ce qu'ils ont de commun dans leur structure, nous l'avons fait connaître plus haut. Nous ajouterons seulement que, pour ce qui est de la barbe, c'est à tort qu'on a prétendu qu'ils étaient imberbes. Leurs membres, gros et bien moulés, semblent annoncer au premier coup d'œil une grande force. Cette apparence est trompeuse. L'habitant du nord de l'Amérique méridionale est plus remarquable par son agilité que par sa vigueur, et il ressemble plus aux animaux de proie qu'aux animaux domestiques.

Les pensées et l'attention du sauvage s'étendent rarement au-delà du petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation et sa jouissance actuelle. La plupart des peuples de l'Amérique ont l'intelligence si bornée, qu'ils sont hors d'état de faire aucune disposition pour l'avenir. Ils

ne peuvent compter que jusqu'à trois, et n'ont pas de termes pour exprimer un nombre supérieur. Lorsqu'ils veulent donner l'idée d'une collection d'unités plus grande, ils montrent leur tête pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux. Nus, accroupis près du feu qu'ils allument dans leur chétive cabane, ils n'élèvent pas leurs pensées au-delà de ce qui intéresse la vie animale; et lorsqu'elles ne sont pas dirigées vers quelque objet d'utilité présente, leur esprit anéanti nage dans un vague absolu. Ils sont taciturnes, paresseux, menteurs, mais toujours sans motif, et par suite seulement de cette apathie originelle qu'il n'est pas en leur pouvoir de dominer.

On sent combien le système religieux de pareils hommes doit être incomplet, absurde et enveloppé de superstitions. Les gouvernemens primitifs du Mexique et du Pérou s'étaient étayés d'une espèce de dogme dont les pratiques, quoique barbares, roulaient au moins sur des principes qui étaient ceux de toute la nation; mais les peuplades de Terre-Ferme et de la Guiane, qui étaient à l'égard des Indiens de ces deux empires, ce que sont les Tartares à l'égard des Européens, n'avaient pas et n'ont pas encore la conception nécessaire pour méditer sur le sort de l'homme et sur l'existence d'un Dieu créateur et modérateur de l'univers. Dénués de presque toute faculté intellectuelle, ils sont des-

tinés à devenir le jouet et la proie de l'imposture et du charlatanisme. La plupart des nations sauvages admettent deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Les Indiens de la Terre-Ferme, en butte à d'affreuses maladies et aux ravages continuels des eaux, ne reconnaissent en général que le principe du mal, qui, dans sa colère, leur envoie la foudre, les tremblemens de terre et les ouragans, le seul par conséquent de qui il dépend de détourner les périls qui les menacent. Ainsi, chez les peuplades étrangères à notre civilisation, c'est presque toujours dans la peur qu'on découvre l'origine des premières pratiques religieuses.

Dans la Vénézuéla, le Maracaïbo et le Cumana, le culte qu'on rend à ce malfaisant génie est uni à l'art de guérir. Le même homme est à la fois prêtre et médecin, et on le désigne sous le nom de *piache*. Après lui avoir fait connaître les premiers élémens de la médecine et de la magie, on lui fait subir une réclusion de deux ans dans une caverne au milieu des bois. Il ne mange, pendant ce temps de retraite, rien qui ait été animé, et ne voit personne, pas même ses parens. Les vieux *piaches* vont l'instruire dans la nuit, et lorsqu'ils le croient assez savant et assez mortifié, ils lui confèrent le droit de guérir, d'évoquer les esprits des ténèbres, et de prédire l'avenir. Les remèdes ne consistent qu'en herbes et racines crues, cuites ou pilées avec de la

graisse; en bois et terres inconnus du vulgaire. L'application ne s'en fait jamais sans prononcer des paroles magiques. Si le malade guérit, on donne au piache tout ce qu'il y a dans la maison; si le malade succombe, le destin seul est coupable. Les piaches sont les confidens nés de l'avenir; ils annoncent s'il y aura guerre ou non, comment elle tournera, si l'année sera fertile, si la pêche sera abondante, si le poisson se vendra bien, s'il y aura des éclipses de soleil ou des comètes. Ils jouissent d'un droit positif et non contesté sur les prémices des jeunes femmes qu'on prend en secondes noces.

Parmi les Indiens de la Terre-Ferme, on invite à la cérémonie nuptiale les parens, les voisins et les amis des deux familles. Les hommes apportent le bois et la paille nécessaires pour construire la case des nouveaux époux. Les femmes apportent les fruits, le poisson et le breuvage du repas nuptial. Les hommes chantent la gloire de l'époux, et les femmes les vertus de l'épouse; on présente la fille au garçon, et la cérémonie est achevée au milieu des libations. La fête est à peu près la même chez l'Indien des bords de l'Orénoque; seulement les vieilles femmes cherchent à détourner la jeune fille de l'hyménée qui se prépare, et lui font entrevoir des chagrins nombreux, et une tyrannie continuelle, ce qui n'est d'ordinaire que trop vrai; car le jour des noces est à peu près le dernier jour

de bonheur pour la pauvre Indienne. Tous les travaux domestiques forment désormais sa tâche: malgré les embarras d'une pénible grossesse, malgré l'obligation d'allaiter ses enfans, elle doit tout supporter, le travail et la peine, tandis que son indolent époux, étendu nonchalamment dans son hamac, se gorge de liqueurs spiritueuses, ou se livre au sommeil. Elle n'est pas même admise au repas qu'elle prépare: debout, silencieuse, elle attend que son maître ait fini, pour dévorer les restes qu'il dédaigne, et jamais une parole de douceur ou de consolation ne vient adoucir l'affreux esclavage dans lequel elle gémit.

Chez les Indiens de Colombie, la nation des Otomaques est la seule qui n'admette pas la polygamie: toutes les autres prennent autant de femmes qu'il leur plait, et elles sont toutes également opprimées. Le mari ne connaît guère que la paresse et l'ivrognerie; il répudie, dès qu'il le veut, la femme dont il s'est dégoûté, car un seul mot suffit pour déterminer le divorce.

Suivant les Indiens de la Terre-Ferme, l'âme hors du corps ne peut se soutenir sans manger; aussi enterrent-ils le cadavre avec des vivres, ou bien on le dessèche au feu, et on le suspend à la toiture de la maison. Si le défunt est riche, on célèbre l'anniversaire de sa mort par une réunion de tous ses amis, et chacun y apporte une fraction du re-

pas. La cérémonie, ou plutôt l'orgie, se fait la nuit : on exhume le cadavre s'il a été enterré, et jusqu'au jour on danse, on boit, on hurle en sa présence.

Chez quelques Indiens des bords de l'Orénoque, on rend les honneurs divins aux crapauds ; on les garde soigneusement sous des vases pour en obtenir de la pluie ou du beau temps, et on ne manque jamais de les fustiger sévèrement, chaque fois qu'ils ne sont pas exacts à exaucer les prières qu'on leur adresse. D'autres Indiens regardent le soleil comme l'Être suprême; d'autres adorent la lune, et prennent les éclipses de cet astre pour des signes infaillibles de sa colère : alors ils se mettent à jouer de leurs instrumens, à brandir leurs armes et à couper du bois, s'imaginant, par ces exercices fatigans, prouver à cet astre qu'ils n'ont point mérité le reproche de mollesse. De leur côté, les femmes sortent des maisons, jettent vers le ciel du maïs, et, avec des cris lamentables, promettent de se corriger de leurs vices. Après l'éclipse, chacun se glorifie d'avoir trompé la lune : on danse et l'on s'enivre, comme aussi chacun s'abandonne au libertinage le plus éhonté.

Les Indiens de la Colombie croient que l'homme a une âme immortelle, mais ils associent la bête à cette prérogative. Les uns pensent que l'âme repose dans les bois, que le corps fréquentait pendant la

vie; d'autres qu'elles se rend à de certains lacs qui la portent à une terre délicieuse où elle passera son temps à danser et à s'enivrer. Lorsqu'un Indien tue une bête sauvage, il lui ouvre la bouche, lui fait avaler une boisson enivrante, afin que son âme apprenne aux animaux de même espèce le bon accueil qu'elle a reçu, et qu'elle les encourage à rechercher la même faveur. Les Indiens de la nation *Palengue* ne se trouvent jamais plusieurs à partager leur chasse, qu'ils ne fassent boire au plus vieux un ou deux pots de la plus forte boisson, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus contenir, il rende tout ce qu'il a pris. Alors on se promène en triomphe afin que son âme ivre qu'ils croient s'en aller par le souffle, fasse savoir aux bêtes qu'il y a aussi à boire pour elles.

Nous avons parlé des funérailles des peuples du nord de la Colombie. Esquissons rapidement celles des principales nations qui habitent les bords de l'Orénoque. La diversité des cérémonies prouve combien la religion est loin d'avoir un code général, et la divinité un hommage uniforme, chez tous ces enfans de la nature.

Les Indiens *Salives* placent leurs tombeaux au centre de leurs maisons, et les environnent de balustrades de diverses couleurs représentant tous les emblèmes de la tristesse. La veuve, sans ornemens, ne quitte pas le cadavre; chaque convive

pleure à chaudes larmes avant d'entrer; on lui répond dans l'intérieur, puis on se met à chanter, à danser et à boire au son d'instrumens funèbres qui font frémir. Après trois jours de ce violent exercice, tout le convoi se rend à la rivière, dans laquelle on jette la bière et tout ce qui a appartenu au défunt. Chacun se lave et revient chez soi.

Les *Troacas* ensevelissent leurs morts avec beaucoup de pompe; les armes du défunt sont mises en terre avec lui. L'un des points de leur grossière doctrine est que la terre ne doit pas toucher le cadavre : c'est pourquoi ils l'environnent d'une couche très épaisse de feuilles de bananier. Le sépulcre est surmonté d'un mur, dont chaque matin ils ferment soigneusement les fentes produites par la sécheresse, afin d'empêcher les fourmis d'inquiéter le défunt. Les *Bétoyes* et d'autres peuplades croient, au contraire, que les cadavres ne peuvent être assez tôt consumés par des insectes. Aussitôt qu'un *Guarono* a rendu le dernier soupir, ses compagnons jettent son cadavre dans l'Orénoque : ils le lient avec une corde qu'ils attachent à un arbre. Le lendemain, on l'en retire lorsqu'il n'est plus qu'un squelette bien net et bien blanc, parce que les poissons en ont mangé la chair. On détache les os, qu'on arrange artistement dans un panier, pour le suspendre au toit de la maison. Chez les *Caraïbes*, le cadavre d'un chef est suspendu dans un hamac :

il y reste une révolution de lune. Pendant tout ce temps, ses femmes font alternativement sentinelle pour empêcher qu'aucune mouche se pose sur le corps. Une de ces femmes est enterrée avec le défunt : c'est ordinairement celle qui en a eu quelque enfant. Au bout d'un an, on procède à l'exhumation, et les os, réunis dans un panier, restent, comme chez les Guaronos, suspendus au toit des maisons.

Les Indiens de la Colombie vivent généralement dans un état de nudité absolue; ils croient être vêtus en se peignant le corps avec de l'huile; les enfans à la mamelle en sont enduits deux fois par jour. Lorsqu'un étranger arrive dans une maison, les femmes lui ôtent la peinture salie par la boue et la poussière, et lui donnent une nouvelle couche. Les jours de fête, ces peintures présentent des dessins de différentes couleurs. Les hommes ajoutent à cette parure des plumes à la tête, des os ou des dents d'animaux dans de larges ouvertures aux oreilles, et de gros anneaux d'or aux narines. Quelques femmes ont un petit tablier de coton de six pouces carrés.

Quant aux maisons, quelques peuplades de la Colombie sont encore si rapprochées de la simplicité primitive de la nature, qu'elles n'ont d'autre abri que les arbres ou les grottes. Il en est d'ailleurs qui n'ont point de demeure fixe, et qui er-

rent de forêts en forêts. Les habitans des plaines inondées par les débordemens périodiques des fleuves ou des rivières bâtissent des cabanes sur des bases élevées et fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres, et se garantissent ainsi de l'inondation qui les environne. Ceux qui vivent dans les contrées hautes ont des huttes spacieuses.

Pour ce qui est des armes, les Indiens ont des massues faites de quelque bois pesant, des pieux endurcis au feu, des lances armées d'os ou de cailloux, des arcs et des flèches, avec une espèce de sarbacane, par le moyen de laquelle ils soufflent une flèche à plus de cent vingt pas. Ordinairement la flèche est petite, mais toujours elle est empoisonnée. Les Indiens qui habitent le bord des rivières se font des canots d'un seul tronc d'arbre creusé; on remarque surtout ces pirogues sur les rivages supérieurs de l'Orénoque. Les femmes et les enfans déchargent les canots remplis de poissons, et le repas du soir se prolonge fort avant dans la nuit. Toutes les hordes vagabondes qui errent sur les bords de la Méta mangent aussi de la terre. Il y en a, sur les rives du Casiquiare, qui se nourrissent de fourmis.

Il nous reste à parler du gouvernement colombien. Disons d'abord que l'armée se compose d'infanterie, de hussards, de lanciers et d'artilleurs; la

garde du président porte un uniforme, le reste s'équipe à volonté. Les lanciers n'ont pour arme que leur lance; les hussards portent des carabines avec le sabre. L'armée entière se compose de trente à quarante mille hommes, dont vingt-cinq mille fantassins. Il y a, en outre, une milice composée d'Indiens. C'est à la tête de cet ensemble de forces, en apparence si peu redoutables, que l'héroïque Bolivar sut accomplir la délivrance de sa patrie. La marine colombienne consiste en dix-neuf vaisseaux de guerre, la plupart montés par des étrangers. Partout le gouvernement lui-même se compose d'un pouvoir exécutif qui réside dans les mains du président de la république, et de deux chambres, dont l'une est composée de sénateurs; l'autre, de députés ou représentans.

En Colombie, la chambre des représentans se compose des députés des provinces, à raison d'un député par trente mille âmes; mais dans la prévision d'un accroissement de population, la constitution a statué que lorsque le nombre des représentans dépassera cent, la proportion se réduira à un député par cinquante mille âmes. Il existe, d'ailleurs, deux degrés d'élection. Les assemblées paroissiales se composent de tous les Colombiens mariés ou majeurs de vingt-un ans, sachant lire et écrire, et possédant un immeuble de la valeur nette de cent piastres, ou exerçant un office, métier, profession

ou industrie utile, sans être simple ouvrier ou serviteur à gages. Dans ces assemblées, on nomme les électeurs qui doivent concourir à l'élection des représentans de la paroisse. Ces électeurs doivent avoir la jouissance légale du droit d'électeurs de paroisse, savoir lire et écrire, être âgés de vingt-cinq ans, et posséder un immeuble de la valeur nette de cinq cents piastres, ou un emploi de trois cents piastres de traitement annuel, ou être usufruitiers d'une propriété qui produise un revenu de cinq cents piastres, ou professeurs d'une science quelconque, ou enfin revêtus d'un grade universitaire.

Pour être représentant, il faut, outre les qualités requises pour être électeur, être né ou avoir son domicile dans la province; de plus, avoir résidé sur le territoire de la république pendant les deux années qui ont précédé immédiatement l'élection, posséder une propriété foncière de la valeur nette de deux mille piastres, ou jouir d'un revenu net de cinq cents piastres, ou enfin être professeur d'une science utile. Ceux qui ne sont pas nés sur le territoire de Colombie ne peuvent être représentans, s'ils ne justifient d'une résidence de huit années et d'une propriété foncière de dix mille piastres. Il y a, comme au Mexique, une exception en faveur des Américains-Espagnols, nés sur un autre territoire affranchi. Ceux-ci ne sont tenus qu'à une

résidence de quatre ans, et doivent posséder une propriété foncière de quatre mille piastres.

En Colombie comme aux États-Unis, la chambre des représentans a le droit exclusif de mettre en accusation devant le sénat les principaux fonctionnaires de la république; son droit s'étend même à tous les fonctionnaires sur lesquels elle a une haute surveillance, et qu'elle peut mettre en accusation lorsque leurs actes tendent à compromettre l'indépendance, la fortune ou la tranquillité publiques.

Le sénat se compose de quatre sénateurs par département, et l'on sait qu'il y a en Colombie douze départemens subdivisés en provinces, celles-ci en cantons et en paroisses. Ils sont nommés directement par les assemblées électorales de provinces. Le renouvellement a lieu tous les quatre ans par moitié : ainsi la durée des fonctions de sénateur est de huit années. Pour être sénateur, il faut avoir trente ans, être né ou avoir son domicile dans le département qui nomme, avoir résidé trois ans sur le territoire de la république, immédiatement avant l'élection, et posséder une propriété foncière de la valeur nette de quatre mille piastres, ou un revenu annuel de cinq cents piastres, ou être professeur d'une science utile. Les étrangers peuvent devenir sénateurs après une résidence de douze ans, s'ils possèdent une propriété foncière de seize

mille piastres. Lorsque le sénat est appelé à remplir les fonctions de haute-cour de justice, les condamnations ne peuvent être prononcées qu'à la majorité des deux tiers : elles ne peuvent avoir d'autre effet que de priver le condamné de son emploi, de le rendre incapable de posséder quelque office d'honneur, de confiance ou de profit dans la république; mais l'accusé est renvoyé devant les tribunaux ordinaires pour y être puni selon les lois.

En Colombie, on écarte des fonctions de sénateur ou de représentant tous les individus qui occupent des emplois dépendans du gouvernement. Le président et le vice-président, les membres des hautes-cours de justice, les archevêques, évêques, ou vicaires-généraux, sont exclus de la députation et du droit d'être sénateur. Les représentans et les sénateurs reçoivent une indemnité sur le trésor public. Toutes les décisions sont prises à la majorité simple. L'inviolabilité des membres, pour leurs discours ou opinions, leur est acquise; ils ne peuvent être arrêtés ni durant la session, ni durant le temps nécessaire pour se rendre au congrès et retourner dans leurs foyers, si ce n'est pour le cas de trahison et de violation de l'ordre public.

En un mot, la constitution de Colombie semble calculée de manière à n'amener aux principales charges de la république que les hommes les plus recommandables par leurs talens, ou les plus in-

fluens par leurs richesses. Du reste, l'objet général du congrès est de défendre l'indépendance nationale, et de pourvoir à la conservation et à la sécurité de la nation dans les relations extérieures, de conserver l'union fédérale des états, comme aussi d'en maintenir l'indépendance entre eux, et de soutenir l'égale proportion d'obligations et de droits de chacun de ces états devant la loi. Le pouvoir législatif de Colombie étant concentré dans un congrès unique, ce congrès réunit toutes les attributions du congrès général des États-Unis et du Mexique. Du reste encore, pour qu'une résolution ait le caractère d'une loi et d'un décret, il faut qu'elle ait été discutée dans les deux chambres, adoptée à la majorité des suffrages, et approuvée par le président, à l'exception des cas prévus par la constitution.

Quant au pouvoir exécutif, qui réside dans les mains du président de la république, les conditions d'éligibilité sont les mêmes que celles des sénateurs, et les fonctions durent quatre ans. Le président et le vice-président ne peuvent être réélus qu'une fois sans intermittence. Le président est, de droit, le chef suprême des forces militaires de la république; mais il n'en prend le commandement qu'avec l'approbation du congrès. Le sénat lui est nécessaire pour la nomination des ministres. Il a le droit de grâce, concurremment avec les juges qui

ont prononcé sur le sort du coupable. Il propose les lois et rend compte à chaque session, au congrès, de la situation générale de la république. Il existe, en outre, un conseil de gouvernement, qui aide le président dans ses fonctions, et qui est composé d'un certain nombre de sénateurs.

Pour ce qui est du pouvoir judiciaire, le principe de l'inamovibilité des juges et de la publicité des débats a été consacré en Colombie, comme aux Etats-Unis et au Mexique. Il existe, dans les trois républiques, une cour suprême de justice, ayant des attributions pareilles. Les membres de cette haute-cour sont proposés en Colombie par le président de la république à la chambre des représentans, sur une triple liste, laquelle est envoyée réduite d'un tiers au sénat, qui prononce la nomination. Les conditions sont d'avoir trente ans, et d'être avocat et électeur. Viennent ensuite les cours supérieures de justice et les tribunaux ordinaires dont la compétence est réglée par la cour suprême de justice.

Comme aux États-Unis et au Mexique, la Colombie a aboli la noblesse, et proclamé le principe de la non-rétroactivité de la loi. Aux États-Unis, il est défendu de faire aucune loi pour établir aucune religion ou en prohiber une; en Colombie, la constitution a gardé le silence : mais au Mexique, la religion catholique, apostolique et romaine a été

déclarée religion de l'État. Aux États-Unis, il existe encore des esclaves noirs; mais en Colombie et au Mexique, tout homme libre, quelles que soient sa couleur et son origine, est citoyen.

Après ces généralités sur la Colombie, nous dirons quelques mots de ses principales villes, d'après les renseignemens fournis tant par M. Mollien que par d'autres voyageurs. Nous commencerons par la capitale.

Bogota ou Santa-Fé de Bogota, capitale de la Colombie, est située sur un vaste plateau, et au pied de deux montagnes assez élevées, qui l'abritent contre les ouragans de l'est, en lui versant des eaux toujours fraîches et pures. Le climat de cette ville est généralement pluvieux et froid; le ciel est toujours couvert, et l'on jouit peu de ces belles journées que, au milieu même de nos plus rudes hivers, nous avons en Europe. Cependant l'humidité excessive qui règne à Bogota jusque dans les maisons ne paraît point malsaine, et les Européens, s'ils ont la précaution de ne pas se mouiller les pieds, jouissent d'une bonne santé. La fréquence des tremblemens de terre a empêché que les maisons fussent élevées : elles ont des murailles très épaisses, afin de pouvoir résister aux secousses. Elles sont bâties en briques séchées au soleil, et couvertes en tuiles. L'escalier est communément en pierre, et gothiquement construit. Les places pu-

bliques sont spacieuses et ornées de fontaines. Les principales rues sont bien alignées, mais mal pavées. Parmi les édifices publics, on peut citer la cathédrale, le vaste palais du Gouvernement, le palais du Sénat, la Monnaie et le théâtre. Bogota possède plusieurs établissemens littéraires, entre autres une université très fréquentée. La population de la ville est d'environ quarante mille âmes.

Les dames de Bogota sortent rarement : elles ont des habitudes casanières, et sont souvent incommodées par l'abus de l'ail, du tabac, du porc et de la chica, ou bière indienne : elles sont d'ailleurs assez intempérantes.

Il existe beaucoup de pauvres à Bogota : on les voit le samedi assiéger les portes, et chercher à attendrir les riches par la vue des infirmités les plus dégoûtantes. Les environs de la ville présentent de fort belles promenades. Les divertissemens sont les bals, les combats de coqs et de taureaux, quelquefois le spectacle. La Fête-Dieu est celle que l'on célèbre avec le plus de pompe : cette fête est certainement la plus belle qu'on puisse voir en Amérique. Les habitans de Bogota sont doux, honnêtes et gais sans pétulance : il est peu de femmes qui ne soient jolies, et bien moins encore qui ne soient bien faites. Elles ont un costume qui leur est tout-à-fait particulier. Quant à leurs mœurs, nous venons de dire qu'elles sont un peu relâchées.

Après Bogota, la ville la plus importante de la Colombie est Quito, chef-lieu du département de l'Équateur, située à environ quinze cents toises au-dessus du niveau de la mer, dans un ravin, ayant à l'ouest le volcan de Pichincha, à l'est un rang de collines, et au nord et au sud une plaine. Le nombre de ses habitans est d'environ soixante-dix mille, dont les trois quarts sont Indiens ou métis. La plupart des maisons sont en briques séchées au soleil, et mal bâties. Toutes les rues sont tortueuses et construites sans ordre : il n'y a que les rues principales qui soient pavées. Les maisons des riches ont en général un premier étage, mais celles des classes inférieures n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les principaux édifices sont le palais du gouverneur, le palais de l'évêque et le palais de la cathédrale. La vie est assez chère à Quito : le bœuf y est de mauvaise qualité, ainsi que le mouton : le lait est sans crême, et le fromage détestable; comme on n'y met point de sel, il est presque toujours gâté, et cependant l'habitant de Quito en fait une grande consommation : il en mange avec la soupe, les confitures et le chocolat, le matin, le soir et à toutes les heures. L'eau de Quito est mauvaise; le pain ne vaut rien, parce qu'on y mêle de la farine de pois, de lentilles et d'avoine. Quito a quelques manufactures, mais les arts industriels y sont peu avancés.

La troisième ville en importance de la Colombie

est Caracas, chef-lieu du Vénézuéla, ancienne capitainerie générale, qui se tient aujourd'hui dans une sorte d'indépendance, et voudrait s'ériger en république séparée. Caracas est peuplée d'environ quarante-cinq mille âmes; elle est bâtie dans une vallée délicieuse, à quatre cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, et au pied du pic de la Silla. Elle est baignée par quatre petites rivières; elle a quelques belles rues, et est le siége d'un archevêché.

Viennent ensuite, dans un degré d'importance inférieur, les villes de Guayaquil, Popayan, Panama, Carthagène, Cumana, etc. Guayaquil, chef-lieu du département de ce nom, sur l'Océan Pacifique, réunit environ vingt-deux mille âmes. Cette ville n'offre aucun édifice remarquable, et est le principal arsenal maritime de la Colombie. Popayan compte sept mille habitans : elle est située sur le fleuve de ce nom, dans une charmante position, mais au pied de deux volcans; elle a un bel hôtel des monnaies, un évêché et une université de second rang. Panama, ville épiscopale, bien bâtie, au fond d'une vaste baie, et sur une péninsule formée par la côte méridionale de l'isthme de Panama, compte environ dix mille âmes. Carthagène, dont nous avons eu déja occasion de parler, a un des plus beaux ports de l'Amérique : elle est la station ordinaire d'une partie de la marine militaire de la Colombie, et la

première place forte de la république; mais ses fortifications sont délabrées, et cette ville offre un aspect lugubre à cause de ses rues étroites et sombres, et de ses terrasses trop saillantes qui dérobent la moitié du jour. Carthagène compte environ dix-huit mille habitans. Cumana, ville assez importante par ses fortifications, son commerce et sa baie superbe, a une population de dix mille âmes. Les dames de cette ville ont l'habitude de faire cercle avec une petite chaise dans l'eau jusqu'au-dessus des reins, sur le bord de la mer, en respirant la brise de l'Atlantique, si nécessaire pour combattre les chaleurs brûlantes de la ligne. Enfin, nous citerons encore Varinas, ville d'environ dix mille âmes, et Angostura, petite ville épiscopale située sur l'Orénoque, et la plus importante de toutes celles que baigne ce grand fleuve.

Après cette description rapide de la Colombie, de ses habitans, de leurs usages et de leurs villes principales, il ne sera pas hors de notre sujet de conduire le lecteur sur un des plus grands fleuves de cette république; et pour cela nous laisserons parler le voyageur anglais auquel nous empruntons cette digression [1].

« Je saisis avec empressement, dit-il, l'occasion de visiter les bords de l'Orénoque, et je m'embarquai pour Cumana. J'avais avec moi deux Zambos,

[1] Ce fragment a été reproduit dans *la Rev. brit.*

hommes braves et fidèles, qui devaient me servir de défenseurs contre les attaques des autres Zambos, leurs confrères, brigands redoutables, souvent assassins. Notre caravane était composée de dix mules, d'un guide indien, des deux Zambos et de moi. En une journée, nous franchîmes la chaîne des montagnes qui nous séparait des Llanos de Cumana, et nous nous trouvâmes en face de ces immenses savanes, plaines qui se déroulent comme un tapis égal et lisse, et qui fatiguent la vue de leur uniformité : rien de plus imposant, de plus monotone, de plus triste.

Nous étions au milieu de la saison des chaleurs. Plus de végétation : de petits amas de cendre indiquaient l'endroit où avaient fleuri des plantes maintenant calcinées. Point de vent : une brise légère, s'élevant de temps à autre à la surface du sol, et soulevant la poussière végétale, en accablait le voyageur. Nous contemplions d'un œil désolé cette étendue stérile. A peine un ou deux palmiers se dressaient çà et là, et indiquaient l'ancien lit d'une source maintenant tarie; partout une terre écorchée, un vaste miroir qui ressemblait à de l'acier bruni, et qui souvent trompait le regard par les illusions du mirage. La chaleur fatiguait les yeux; la poussière végétale, chargée de molécules âcres et mordantes, irritait la peau, et nous causait un vif sentiment de souffrance. Au loin, nous

apparaissaient des arbres et des sources fantastiques destinés à reculer sans cesse devant nos pas : phénomènes nés des jeux de la lumière et de l'ombre, peut-être aussi de notre imagination malade.

Les rayons du soleil, dont aucun nuage ne tempérait la violence, tombaient d'aplomb sur une surface polie, qui les réfractait et en doublait l'intensité. La désolation de ce paysage sans limites et sans accidens augmentait toujours. Nous n'aperçûmes plus de palmiers; il nous semblait que nous marchions sous la voûte ardente d'un four chauffé pour notre supplice. Enfin, cependant, un bosquet demi-circulaire se fit apercevoir à l'horizon : il nous fallut pour l'atteindre plus de trois heures de marche pénible.

A peine avait-on attaché les mules aux premiers arbres, je m'élançai : je franchis, au risque de me déchirer la peau, une haie qui entourait un petit étang, et je me plongeai dans l'eau, ou plutôt dans la vase : elle était tiède. Comme je sentais ma peau excoriée et brûlante, j'espérais que ce bain demi-liquide m'apporterait quelque adoucissement. Tout à coup une violente percussion frappa mon genou: c'était précisément l'effet d'une balle de fusil. Je regardai autour de moi : aucune détonation ne s'était fait entendre. Un second coup, plus vigoureusement asséné, paralyse une de mes jambes et

l'engourdit tout entière. J'ai peine à me soutenir; il ne me reste de force que pour appeler mes Zambos. Ces chocs électriques se succèdent avec rapidité : à la douleur âpre qu'ils causent succède un engourdissement total. Je ne puis bouger. Il me semble que de nombreux replis m'enlacent : en effet, les anneaux livides d'un serpent monstrueux qui continuait à m'entourer paraissent à mes yeux; je pousse des cris désespérés : les Indiens accourent et me jettent de loin leur lasso. Ce fut au moyen de cette espèce de lacet qu'ils m'arrachèrent à ma situation périlleuse. L'animal se déplia, reprit son élan, sauta dans le lac et disparut. Long-temps je restai étendu, complétement engourdi, à l'ombre des palmiers : trois heures après j'étais incapable de me tenir debout.

L'ennemi qui m'avait attaqué si subitement, et avec tant de puissance, n'était pas un serpent de race venimeuse. J'avais troublé le repos de l'animal singulier, que les naturalistes désignent sous le nom de *torpille*, ou d'anguille électrique. La vibration qu'elle imprime à ses victimes est si forte, que souvent les chevaux et les mulets périssent dans ses étreintes, en traversant les rivières et les lacs de la Nouvelle-Espagne. C'eût été fait de moi si elle avait eu le temps de m'entourer de quelques anneaux de plus. Quoi qu'il en soit, je restai deux jours auprès de ce lieu fatal, faible comme un en-

fant, incapable de marcher et même de me tenir sur une mule.

Quand nous reprîmes notre route, nous vîmes avec plaisir le terrain s'accidenter un peu. Çà et là, quelques maisons éparses appartenaient à des propriétaires de troupeaux : elles étaient situées sur les bords de sources maintenant desséchées, et dont les eaux se cachaient sous des ronces et disparaissaient sous le sable. Nous approchions rapidement de ces petites élévations qui bordent le Rio-Pao, et qui s'étendent jusqu'à l'Orénoque. Enfin, nous retrouvions de la verdure, du feuillage, des arbres; le paradis après l'enfer. Avec quel plaisir nous passâmes à gué le Rio-Pao! avec quel transports nous saluâmes la brise du fleuve, sans nous effrayer des crocodiles qui le peuplaient!

Nous voici sur les bords de l'immense Orénoque. Un bateau, traversant obliquement le courant, nous descend à Muitaca, où je restai jusqu'au milieu d'avril, toujours en proie à la fièvre intermittente que mon dernier voyage avait renouvelée.

Dès que je me trouvai mieux, je m'entendis avec le patron d'une grande chaloupe qui devait remonter l'Orénoque, et s'arrêter dans presque tous les établissemens qui en bordent les rives pour y vendre différens objets de manufactures européennes. Si l'expérience de la vie ne m'avait pas habitué aux événemens et aux caractères les plus

éloignés des mœurs sociales, je n'eusse pas commencé sans effroi une telle traversée. Le patron était un noir, véritable géant, bien proportionné, la tête couverte de cheveux crépus, l'œil ardent et fixe, la physionomie calme et déterminée. Sur sa poitrine découverte on apercevait plusieurs cicatrices, et l'on voyait bien qu'il n'y avait pas de périls qui pussent l'effrayer, pas de sentimens tendres capables d'ébranler cette âme accoutumée à tout braver et à ne jamais fléchir. En effet, le patron avait long-temps vécu parmi les hordes sauvages qui infestent les bords de l'Orénoque; il connaissait leurs repaires, parlait leur langage, et s'était lié avec leurs chefs. Son équipage se composait de huit hommes de toutes les couleurs et de toutes les races, vraiment dignes d'un tel maître. Pour moi, je n'avais aucune crainte : je savais que cette espèce d'hommes est fidèle aux promesses qu'elle a faites volontairement, et que le seul moyen de tirer parti de ces êtres que la société repousse, c'est de se fier à eux avec une confiance illimitée.

Le 20 avril, nous partîmes. Nous nous embarquâmes sur le glorieux et vaste fleuve, nappe d'eau immense, encadrée dans les plus merveilleux et les plus étranges paysages. La saison des chaleurs allait finir; les eaux, très basses, laissaient apercevoir de distance en distance des fragmens de rocs sur lesquels le soleil étincelait; d'épais taillis

bordaient les rives, et, par intervalle, on voyait les trouées que divers animaux y avaient faites pour venir étancher leur soif ou chercher leur proie; sur les deux bords, d'énormes crocodiles s'étendaient au soleil, et restaient immobiles. Ces monstres amphibies, dès qu'ils ont goûté de la chair humaine, refusent toute autre nourriture: aussi dans les villages exposés aux inondations de l'Orénoque, les voit-on, à l'époque des grandes pluies, attaquer et enlever hardiment la proie humaine qu'ils préfèrent.

Après nous être arrêtés sur plusieurs points, et avoir disposé de presque toutes nos marchandises, après deux ou trois escarmouches avec les bandits de ces parages, nous aperçûmes, le 10 mai, un petit roc de granit, qui s'élevait à pic du sein des eaux, et qui était situé à près de quatre cents toises de la rive septentrionale. Là nous amarrâmes notre petit vaisseau : les jaguars ou tigres, si communs dans ces contrées, ne pouvaient nous y atteindre. La saison des pluies allait commencer: elle s'annonçait par les éclats du tonnerre qui grondait tous les jours, par quelques ondées légères, par la teinte grisâtre qui s'emparait de l'atmosphère, par la lente élévation des eaux du fleuve, et par celle du Rio-Capanaparo, qui tombait dans l'Orénoque à peu de distance de nous, et qui avait déjà submergé ses bords. Au sud, nous apercevions

une mer de feuillages, terminée par de hautes collines; au nord, une masse angulaire de granits superposés, qui marquait la jonction des deux fleuves, et qui avait pour panache un dôme mobile de palmiers et de manguiers. Devant nous, l'écume du fleuve, qui se précipitait sur un lit de rochers, formait une vaste nappe et grondait sourdement.

Mille oiseaux de grandes espèces peuplaient l'air de leurs bataillons, et tournoyaient en cherchant leurs nids. La terre humectée livrait passage à des myriades d'insectes bourdonnans, dont les piqûres incessantes nous causaient une douleur aiguë. Pour me mettre à l'abri de cette torture, fatale surtout à ceux qui se tiennent rapprochés de la terre, j'avais fabriqué un hamac de cuir, que l'on suspendait ordinairement à la plus grande élévation possible.

Une fois les amarres de notre navire disposées, je me dirigeai à la nage vers cette pointe de granit que je viens de désigner. Je la gravis sans beaucoup de peine : elle n'avait pas plus de trente pieds d'élévation. Parvenu à la cime, je pus toucher de la main quelques-uns des rameaux supérieurs d'un manguier magnifique, remarquable par le diamètre de sa coupole, l'éclat lustré de son feuillage, et le nombre infini de ses branches gigantesques. J'en attirai à moi quelques-unes, qui, cédant à l'impul-

sion, entraînèrent d'autres branches plus fortes. Je m'y cramponnai : elles se redressèrent, et leur élasticité, m'enlevant au roc sur lequel j'étais stationné, me porta tout à coup au milieu de l'arbre géant. Quelle nuit délicieuse, me dis-je, on pourrait passer ici, au milieu de ce temple de fraîche verdure, hors de la portée des jaguars et des mosquites! Mon plan fut arrêté aussitôt : j'appelai mes Zambos, qui apportèrent mon hamac, m'aidèrent à le disposer au milieu des branches, et me promirent de revenir le lendemain matin, au lever du soleil. J'étais très fatigué : mes yeux se fermaient, le bruit lointain des rapides, le bourdonnement des insectes, les appels des jaguars et des singes, le battement d'ailes d'une nuée d'oiseaux formaient une espèce de murmure continu et monotone, ou, si j'ose le dire, une sorte de silence bruyant, favorable au sommeil. Je m'endormis en effet, et rien ne troubla plus mon repos.

Quand j'ouvris les yeux, un sentiment très pénible m'animait. J'étais mouillé jusqu'aux os; il avait beaucoup plu, et le cuir de mon hamac s'étant détendu, je me trouvai emprisonné dans une espèce de sac humide. J'essayai de me dégager de ce cachot, et je jetai les yeux autour de moi. Un brouillard épais cachait le soleil ; mes regards, en s'abaissant, ne découvrirent plus la terre : par tout de l'eau. Les rapides avaient disparu, la crue subite

du fleuve avait submergé le roc solitaire auquel notre vaisseau était amarré. Plus de chaloupe, plus de Zambos : tout avait disparu. Comment mes compagnons pourront-ils me retrouver ? Comment me découvriront-ils, perché dans cet arbre, au milieu des eaux ? La situation était embarrassante ; mais j'étais encore loin de m'attendre aux suites qu'elle devait avoir.

Examinons ma prison aérienne : elle est assez vaste, mais l'arbre sur lequel je me trouve n'est ni un bananier ni un arbre à pain ; et si la faim vient me saisir, je ne puis compter que sur les jeunes pousses des feuilles. Triste perspective pour un malheureux dont les membres sont raidis par l'humidité, et qui sent naître un appétit impossible à satisfaire ! Robinson Crusoé, dans son île, avait plus de ressources que moi dans mon arbre. Pour me distraire un peu de toutes les pensées douloureuses qui m'assiégeaient, je me mis à voyager le long des branches serrées, pressées, verdoyantes, qui, par leur grand nombre et leur enlacement, offraient à mes pas un appui presque solide. Tout à coup des yeux flamboyans et métalliques étincellent devant moi ; et je reconnais l'animal pour lequel, depuis mon enfance, j'ai l'aversion la plus irrésistible : un lézard, mais un lézard énorme, de l'espèce des iguanas, et dont les proportions colossales ne devaient pas me rassurer, moi qui trem-

blais quand j'étais enfant, et que je rencontrais le petit lézard de nos murailles. Cette créature, tout-à-fait innocente, me causa une peur horrible, et je rebroussai chemin; mais, à ma grande douleur, je trouvai de nouveau sur ma route un second iguana, dont la queue rayonnante décrivait de superbes spirales.

Fasciné pour ainsi dire par la vue de ces deux reptiles, je ne cessai pas de les regarder, et de surveiller leurs mouvemens avec l'attention la plus inquiète. Qu'on imagine l'horreur de ma situation: la fièvre me prit; assis sur une bifurcation de l'arbre, la tête posée entre mes deux mains, tremblant de tous mes membres, je cédai à un abattement d'autant plus profond, que, dans un tel isolement, tous les efforts du courage humain semblaient inutiles et perdus. Autour de moi, dans les eaux, dans ces forêts que je ne pouvais pas même atteindre, vivaient des populations d'animaux féroces. Jusqu'aux dernières limites de l'horizon, rien ne rappelait la présence de l'homme. Le peu d'endroits habités se trouvaient à de très grandes distances; toutes les campagnes se trouvaient submergées, et la vaste étendue de l'inondation ne permettait pas même à mes gens de s'orienter pour venir jusqu'à moi. Le point de jonction du Rio-Capanaparo et de l'Orénoque était totalement effacé. Les eaux, dans leur crue subite,

avaient entraîné notre navire, et le courant l'avait emporté avec l'équipage. Vers la fin de la journée personne n'avait encore paru. Je montai jusqu'à la cime de l'arbre. Un océan m'environnait; la pluie me battait le visage, la foudre roulait dans la nue. J'apaisai ma faim dévorante en mâchant quelques feuilles d'arbres; puis je me rassis au même endroit.

Il semblait que mes deux commensaux, les iguanas, devinaient mon désespoir, et que, malgré leurs habitudes timides, ils désiraient en profiter. Les deux iguanas s'approchèrent. Jugez de l'effet produit sur mon imagination, troublée par leurs dimensions gigantesques, leur prunelle ardente et les effets bronzés qui se jouaient sur leur vaste corps? L'un d'eux était à un quart de toise de moi, lorsque, rassemblant toute ma force et mon courage, je le frappai à la tête. Mes deux ennemis disparurent aveo une rapidité qui m'étonna.

Depuis ce moment, ils se tinrent à distance, et allèrent se poster de l'autre côté de l'arbre. Le jour finissait; sur ma tête planaient des nuées de vautours; des troupes de *chigruas* fuyaient à travers les eaux et réveillaient les alligators, qui, s'élançant pour les saisir, tombaient eux-mêmes sous la dent des jaguars. Au-dessous de l'arbre, une multitude de hérons se jouaient dans l'eau peu profonde, et d'immenses bataillons de tortues cou-

vraient de leurs écailles la nappe de l'Orénoque. Sans le danger imminent qui me menaçait, et les souffrances horribles de la faim qui me dévorait, j'eusse observé avec plaisir tous les acteurs de cette scène étrange; et les phoques, dont la masse difforme se roulant au milieu des rocs, mettait en fuite jaguars et crocodiles, et ces longues files de singes qui, hurlant de concert et se balançant à tous les arbres, formaient dans les branches agitées un immense ballet grotesque.

Hélas! rien de consolant ne se montrait encore. A mes acteurs de la soirée succédèrent de nouveaux acteurs : de grosses chauves-souris tournoyaient autour de moi, et des milliers d'insectes, allumant tour à tour et dans toutes les directions leurs petites lampes, semblaient changer tout l'espace en un vaste royaume de féerie. Les cris de ces animaux, qui cherchaient leur tannière, étaient adoucis et comme effacés par le perpétuel murmure des mosquites, des zangudos et des éphémères. Je me résignai à passer la nuit dans cette situation, espérant que l'isolement de mon arbre, et surtout la surface polie de son tronc élevé, me garantiraient des visites nocturnes. Je coupai plusieurs branches pour maintenir mon hamac, et je m'endormis.

Dès les premiers rayons du jour, les nombreuses tribus qui partageaient mon logement s'éveillèrent et m'éveillèrent. Je les vis d'un œil jaloux courir

de branche en branche, dévorant tantôt un insecte, tantôt une feuille, heureux dans leur sphère bornée, et jouissant de la renaissance de leur vie et du réveil de la nature. Le vent soufflait, l'onde bruissait, je jetai les yeux sur la vaste plaine liquide. Point de vaisseau, point de chaloupe, seulement un nuage de brume qui, épaississant par degrés, finit par tout envelopper d'un voile obscur, et cacha les arbres les plus voisins. Ce tourbillon ténébreux, en arrivant jusqu'à moi, fit frémir toutes les branches de l'arbre où je me tenais bloti. Je dis adieu à l'espérance. Un nouveau tombeau m'engloutit! Où mes compagnons pourront-ils me trouver? Comment réussiront-ils à me déterrer au milieu de ces feuilles épaisses et de cette brume impénétrable?

Le cri d'un enfant au sein de la tempête se serait plutôt fait entendre que ma voix dans le tumulte des eaux, dans le fracas des élémens. Mon courage, éprouvé par plus d'une circonstance périlleuse, commençait à faillir. J'étais là, sans nourriture, sans abri : je savais que ces brouillards duraient quelquefois plusieurs semaines, et à moins d'un hasard favorable, je périrais sans secours. Mes accès de fièvre augmentaient de durée et d'intensité. Quelle matinée de douleur je passai, parfaitement immobile, affaibli par la maladie, l'abstinence et la fièvre, entouré d'une obscurité profonde, sentant

les énormes gouttes d'eau qui, déposées par le brouillard, descendaient lentement sur mon front, et ne pouvant faire pénétrer mon regard jusqu'aux extrémités du domaine borné qui me servait d'asile et de cachot!

Tout-à-coup un grondement sourd et partant d'un point assez rapproché perça l'air brumeux, et frappa mon oreille. Je me levai. Je reconnus le cri du jaguar. Un bruit se fit entendre ensuite dans les feuilles, quelques rameaux se brisèrent, et quelque chose tomba sourdement. Je sentis le danger de ma situation, et je rappelai à moi mon énergie. Armé de l'une de ces branches que j'avais coupées la nuit précédente, je me dirigeai vers le point d'où le bruit semblait partir. Il redoubla. Les rameaux craquaient en s'abaissant, et après quelques momens de lutte, un être vivant tomba de l'arbre: je l'entendis se débattre dans les eaux. J'espérai que le gouffre s'était refermé sur sa proie, ou que les crocodiles en avaient fait justice. En effet, un jaguar ou tigre de la grande espèce, avait essayé de se procurer un logement sous le même ombrage, attiré sans doute par son instinct d'antropophagie. Cinq minutes après sa chute, il luttait encore en grondant contre les flots qui allaient l'engloutir. Tout retomba dans le silence, et je me crus délivré de cet agresseur si redoutable.

Dévoré par la faim, je résolus de détruire un des

grands lézards qui partageaient ma retraite; mais l'attaque du tigre les avait mis en fuite, et je ne pus les retrouver. Peu à peu le brouillard s'éclaircissait : je jetai les yeux sur le rocher fatal qui m'avait conduit à l'arbre dans lequel j'étais prisonnier, et je revis le jaguar que j'avais cru noyé et devenu la proie des caïmans. Ses prunelles fauves étaient fixées sur l'arbre; il était immobile et me guettait; il n'y avait pas entre lui et moi plus de six pieds de distance. Il semblait calculer la force et la portée de son élan, et craindre que les branches ne fussent trop faibles s'il essayait de les atteindre. Cependant il s'approcha du tronc, et tenta de le gravir. Alors je descendis avec précaution, armé d'une branche, que j'avais aiguisée, et de mon couteau que j'avais ouvert. L'animal enfonçait profondément ses griffes aiguës dans l'écorce polie de l'arbre. Son œil d'émeraude brillait d'une ardeur vive et sanglante en se fixant sur moi. L'haleine chaude qui sortait de sa gueule béante frappait mon visage, et déjà ses pates de devant étaient à portée de ma main. Je soulevai la branche, et lui en assénai un coup violent sur la tête. L'animal poussa un hurlement sourd, et sans perdre un pouce de terrain. Pour m'éviter il changea un peu de route, et plaça son museau sous une branche qui le couvrait et le protégeait. Alors j'enfonçai mon épieu dans sa gueule : je le fis reculer, mais je ne pus le précipiter. Il étendit une de ses

pates en avant; ses cinq énormes griffes touchaient mon genou, sa poitrine haletante annonçait l'effort vigoureux qu'il allait tenter. Je me penchai, le couteau à la main, et je plongeai la lame aiguë dans l'œil de l'animal. Il poussa un cri, essaya de me frapper de ses griffes, m'effleura seulement, et fit jaillir le sang de ma main. Le jaguar se retira un peu; je le suivis de l'œil, et, enfonçant l'épieu dans son orbite sanglant, je le forçai de reculer. Furieux, il voulut s'élancer de nouveau contre moi, mais je réussis à lui asséner sur la tête un coup de mon épieu qui le fit tomber dans le fleuve, où il fut bientôt dévoré par les crocodiles.

Je respirai enfin, et mâchai quelques feuilles d'arbre sans pouvoir faire autre chose que me remplir l'estomac et non satisfaire ma faim ni ma soif. La troisième nuit de mon étrange emprisonnement arriva. Que cette nuit fut longue ! pas de sommeil, et des douleurs aiguës; de temps en temps des cris de bêtes féroces qui jaillissaient du fond des bois et du sein des eaux. A ces cris de mort et de voracité succédait un silence qui rendait plus terrible encore le mugissement continu des vagues. L'aurore enfin reparut. Tout-à-coup une explosion d'armes à feu vint frapper mon oreille, et j'aperçus un canot qui tournait le rocher : c'était celui de mes Zambos fidèles qui vinrent me délivrer après avoir passé deux jours et deux nuits à me chercher

sur la vaste étendue des eaux de l'Orénoque.

Revenons maintenant à M. Mollien. Il était rendu à Panama; il passa de cette ville à Chagres, sur la mer des Antilles. Chagres est un petit bourg assez pittoresque, avec un château qui défend la rivière à son embouchure. La vie y est fort chère : une poule y coûte jusqu'à deux piastres. M. Mollien prit passage en ce port et se rendit à la Jamaïque, île dont nous dirons un mot.

Toutefois, nous donnerons auparavant quelques détails sur la république de Guatimala, attenante par l'isthme à la Colombie, et dont nous n'avons pas encore parlé.

La république de l'État de Guatimala est au centre de cet isthme qui, sous le nom de Panama ou de Darien, entre les deux continens américains, sépare l'Océan Atlantique de la mer Pacifique. La république de Colombie le borne au sud-est, le Mexique au nord et à l'ouest, et il confine avec la petite colonie anglaise de Belise à l'embouchure du golfe de Honduras. Ses frontières ne sont point parfaitement déterminées ; sa forme est presque triangulaire : on y compte seize mille sept cent quarante lieues carrées. Au centre s'élève une continuation des Cordillières. De nombreuses rivières qui en descendent fertilisent leurs rives, et se prêtent avec une merveilleuse facilité aux besoins de l'agriculture et de l'industrie, car plusieurs sont navigables.

La mer des Antilles avec ses enfoncemens reçoit la Sumasinta ou l'Usumasinta, le Rio-Grande, le Motagua, l'Ulua, le Yare, dit rivière Grand-Cap ou Herbias, le Nuevo-Segovia, et San-Juan. L'Usumasinta prend sa source dans le département de Verapas, peu loin de celle de Belise; il reçoit le tribut d'une multitude infinie de ruisseaux, et entre dans le pays des Mayas sauvages, où il reçoit le Chicsoï, importante rivière navigable venant du sud, et puis il se porte un peu au nord-ouest jusqu'à la mer. Le territoire des Mayas étant séparé du Mexique par une chaîne de montagnes, l'Usumasinta la traverse sur ce point, où sa navigation est interrompue par une cataracte considérable. Près de cette chute et dans un antre profond, il y a quelques ruines extraordinaires et magnifiques. Au-delà de cette même chute, et plus bas, le San-Pedro, venant de l'est, se jette dans l'Usumasinta, qui plus loin reçoit encore, 1° le Chacamas, dont la source est voisine des ruines de Palenqué; 2° le Tulya, remarquable par les ruines d'un beau pont en pierre; 3° le Tabasco, qui traverse la ville de San-Juan-Battista, autrefois Villa-Hermosa, chef-lieu de l'État de Tabasco. L'Usumasinta débouche dans la mer et la baie de Campêche.

Toutes les productions des pays chauds et des pays tempérés réussissent sur le territoire de Guatimala, les premières dans les plaines, les secondes

dans les montagnes; et la succession des fruits et des récoltes de toute espèce n'est pas interrompue par les saisons, car, tandis qu'un lieu est en fleurs, un autre est mûr. Les deux productions naturelles de ce pays les plus communes et les plus estimées sont l'indigo et la cochenille. La province de Socomesco fournissait jadis le cacao pour la cour de Madrid. Une partie du cacao de Nicaragua est exportée par la mer Atlantique, et les cotons des deux Etats sont exportés sur les deux mers. Les droits d'importation sont peu élevés : il n'en existe pas pour les objets d'art ni pour les livres. Le gouvernement s'est réservé le monopole sur la poudre de chasse et le tabac, qui forment une portion des revenus publics.

D'après les évaluations les plus récentes et les plus exactes, la population de la république dépasse deux millions d'habitans, dont les indigènes forment la moitié. Les métis et les blancs, à peu près en nombre égal, composent l'autre moitié; car ici les nègres sont si rares qu'ils ne valent pas la peine d'être comptés. Avec cette forte population, Guatimala a peu de troupes, mais beaucoup de milices, qui s'assemblent de temps à autre pour s'exercer: elles sont intermédiaires entre les troupes et la garde nationale, qui est composée de tous les citoyens.

Le nombre des habitans des principales villes

peut être présenté dans l'ordre suivant : Guatimala, siége du gouvernement, quarante mille âmes; Léon, chef-lieu de la province de Nicaragua, trente-cinq mille; San-Salvador, chef-lieu de l'État du même nom, vingt-cinq mille; San-José, chef-lieu de l'État de Castarica, vingt-cinq mille; Comayagua, chef-lieu de l'État du même nom, vingt mille âmes.

Guatimala est, de toutes les cités américaines, celle qui a éprouvé le plus grand nombre de vicissitudes. C'est aujourd'hui la quatrième de ce nom. La première fut cette Guatimala qui était la résidence des rois des *Rachiguètes*, et dont la destruction a été si complète, que les historiens espagnols n'ont pu reconnaître la place qu'elle occupait. La seconde fut construite entre deux volcans en l'année 1525 par Alvarado. Ce ne fut d'abord qu'un établissement provisoire, et qu'on devait abandonner pour un emplacement plus convenable; mais cet emplacement ne se trouvant pas, les habitans résolurent de se fixer où ils étaient, en appuyant un peu plus à l'est, au pied du volcan de *Agua*, situation fertile et agréable, où l'on trouvait une température modérée, un air salubre et une terre arrosée par des eaux fraîches et pures. Ce fut là que, le 22 novembre 1527, le conquérant Alvarado fonda définitivement la ville, qui fut peuplée par les Dominicains, les Franciscains, les reli-

gieux de la Merci, les ermites de Notre-Dame, les ermites mendians, ceux de la vraie-croix, et toute leur innombrable famille. La ville, avec une telle population, ne s'étendit que fort lentement. Dans la nuit du 11 septembre 1541 elle fut inondée par un torrent sorti du volcan, et qui détruisit tout, arbres, maisons, habitans. La ville fut rebâtie sous le nom de *Ciudad-Viaga*, mais plus près de l'ancienne *Guatimala*.

Une troisième Guatimala s'éleva dans une vallée agréable, entourée de bois et de collines toujours vertes, et jouissant d'une température aussi douce que salubre. Cette Guatimala, dont la cathédrale à peine bâtie reçut les dépouilles mortelles d'Alvarado, fut aussi colonisée par les Dominicains, les Franciscains, les pères de la Merci, les Jésuites, et autres ordres religieux, qui bâtirent de riches églises et de spacieux couvens. La ville fut ébranlée par de fréquens tremblemens de terre, dont quelques-uns faillirent l'anéantir; enfin celui de 1773 l'ayant en partie détruite, les habitans résolurent de s'éloigner assez du volcan pour n'avoir plus à craindre ses ravages : ils firent choix dans ce but de la vallée de Mizco, où, en 1776, s'éleva la nouvelle Guatimala.

La nouvelle Guatimala est la capitale de la république centrale; elle est bâtie dans une vaste plaine de cinq lieues de diamètre, arrosée et fertilisée

par plusieurs ruisseaux et par des lacs considérables. Le ciel y est pur, et le climat tellement tempéré, que, pendant toute l'année, on peut y porter indifféremment des vêtemens de laine ou de soie. Les rues de la ville sont étroites, passablement longues et en général pavées.

Les maisons, bien que construites à peu d'élévation, dans la crainte des tremblemens de terre, sont néanmoins commodes et jolies à l'extérieur; elles ont dans leur dépendance des jardins et des vergers. La place principale est un grand carré, dont chaque côté a cent cinquante verges d'étendue: elle est bien pavée et entourée de portiques; une de ses faces est occupée par la cathédrale et le palais archiépiscopal, et de l'autre par un des séminaires. En face de la cathédrale s'élève le palais du gouvernement, et tout au près le palais de justice: au milieu de la place est une fontaine légèrement sculptée. Les églises de Guatimala sont en général belles et bien construites. L'attention est particulièrement fixée par un superbe amphithéâtre de pierre, destiné à l'amusement barbare des combats de taureaux. Il y a dans la ville une université bien bâtie: on y enseigne le droit, la théologie, la médecine, les mathématiques et l'histoire naturelle. Une petite bibliothèque y est attachée, ainsi qu'un musée d'anatomie, qui renferme plusieurs modèles en cire. La ville possède en outre une académie des beaux-

arts et un hôtel des monnaies élégamment construit, mais non pourvu de machines employées dans les établissemens européens de ce genre. Le gouvernement a chargé une personne, qui se trouve en ce moment à Londres, d'acheter une des machines de Boston. Cette fabrique de monnaie a toujours été en grande activité.

La population de Guatimala, capitale que l'on nomme aussi quelquefois *Santiago*, est de plus de quarante mille âmes. Elle est située à neuf lieues espagnoles de l'ancienne Guatimala, à quatre-vingt-dix de la mer, du côté du nord, à vingt-six de l'Océan Pacifique, et à quatre cents de la cité de Mexico.

Le congrès fédéral et le sénat, qui exercent conjointement le pouvoir législatif, s'assemblent dans deux édifices séparés, bâtis sur l'emplacement de l'ancienne université. On compte quarante-six représentans et dix sénateurs. La chambre du sénat est décorée avec simplicité et noblesse; celle du congrès n'offre rien de remarquable: on y voit une galerie pour le public, et derrière le fauteuil du président une espèce de balcon d'où l'on peut assister aux débats. Un des premiers actes de l'assemblée fut l'abolition de l'esclavage, le 17 avril 1824.

L'instruction publique fait des progrès; il existe à Guatimala un grand nombre d'écoles où l'on ap-

prend à lire et à écrire. Une école militaire a été fondée. Guatimala compte plusieurs instituts littéraires, parmi lesquels se distinguent l'université, l'académie des beaux-arts et la société économique. Une blibliothèque publique annonce que la culture des lettres y est en progrès.

Dans l'intérieur des terres, et parmi les Indiens de la république de Guatimala, autrement appelée *Amérique du Centre*, on distingue les Valientes.

Les Valientes composent les tribus les plus braves et les plus policées de cette partie du Nouveau-Monde. Comme leurs aînés dans la civilisation, ils ont leur point d'honneur et leurs duels. Lorsqu'un Valiente se croit insulté par un Indien de sa tribu, il prend son fusil ou son coutelas, emmène avec lui un de ses amis, se rend chez son adversaire, et l'appelle au combat. Celui-ci accepte souvent le défi : sur-le-champ les gages sont donnés et reçus, et le duel ne finit jamais sans qu'un des deux, au moins, soit tué ou mis hors de combat. Dans l'attaque et la défense ils se servent du coutelas avec beaucoup de dextérité : il est rare de voir un Valiente qui n'ait pas des cicatrices à la tête ou sur le reste du corps. On ajourne quelquefois les duels, mais c'est toujours par l'entremise des seconds. Les Valientes ne sont pas très adroits dans l'emploi des armes à feu : ils le sont beaucoup plus avec l'arbalète et les flèches; ils montent très bien à cheval.

Les idées religieuses de ce peuple sont très bornées; cependant, quand il arrive un événement extraordinaire, ils disent toujours : « C'est Dieu qui l'a voulu. »

Leur manière de vivre est assez commode, la nature les ayant pourvus de tout ce qui peut la rendre douce, dans un état de civilisation aussi imparfait que le leur. La culture de leurs plantes exige peu de soins. Leurs forêts abondent en gibier de toute espèce; leurs rivières, en poisson excellent; leurs lagunes, en tortues magnifiques, en homards et en crustacés très recherchés. La saison des pluies est pour eux celle du repos et de la joie. Ils se réunissent alors pour boire une liqueur dont ils font une immense consommation. La préparation en est très simple : ils broient le fruit du coco entre deux pierres, de manière à en former une pâte, qu'ils délaient ensuite et font dissoudre dans de l'eau bouillante. Le liquide circule de main en main dans des calebasses qui contiennent environ deux litres: il y a des amateurs qui en boivent de seize à vingt. Leur passe-temps favori dans ces réunions est de réciter de longues histoires qu'on écoute avec un sang-froid imperturbable, quelque invraisemblables qu'elles soient.

La vanille aromatique abonde sur la rivière San-Juan. Cette plante, de nature rampante, vient s'entrelacer aux branches des arbres les plus éle-

vés; ses feuilles ressemblent de loin à celles de la vigne; sa fleur est d'un fond blanc nuancé de rouge et de jaune. A cette fleur succède une cosse dont les capsules s'enflent d'une manière sensible, et qui, dans sa parfaite maturité, est de la grosseur du doigt : cette cosse passe successivement du vert au jaune et au brun. Pour conserver le fruit on le cueille tandis que la cosse est encore jaune, puis on le met en tas pendant trois ou quatre jours, afin de le laisser fermenter; on le fait ensuite sécher au soleil, et quand il est à moitié sec, on l'aplatit et on le graisse avec de l'huile de coco ou de palmier; puis on achève de le faire sécher au soleil. On le graisse de nouveau avec la même huile, et on l'enveloppe en petits paquets dans des feuilles de plantain ou de roseau. On prend garde de ne pas laisser les cosses sur la tige après la maturité, car, dans ce cas, le suc balsamique, qui donne à la vanille le goût exquis qu'elle possède, s'échapperait par la transsudation.

C'est à l'aide de plusieurs des rivières qui découlent de la Cordillière, et se jettent, comme nous l'avons déjà dit, les unes dans l'Océan Atlantique, les autres dans la mer du Sud, et par le moyen de deux lacs, le golfe des eaux douces de l'Honduras et le Nicaragua, que l'on espère réaliser le projet d'ouvrir une communication entre les deux mers, ce qui accroîtrait immensément les avantages d'une

situation déjà très favorable au commerce. Les différences d'élévation et d'exposition du sol le rendent propre à une grande variété de culture.

Revenons à la Jamaïque, où M. Mollien s'est rendu en partant de l'isthme de Panama et du Rio de Chagres. Notre voyageur arriva devant cette île anglaise le 4 décembre 1823.

La Jamaïque, située dans la mer des Antilles, à l'est de Guatimala, à l'ouest de Haïti ou Saint-Domingue, au sud de Cuba, et au nord du continent colombien, fut découverte par Christophe Colomb en 1494, et les Espagnols y fondèrent une colonie en 1503. Elle est de forme ovale, et a environ soixante lieues de long sur seize de large, et cent cinquante de circonférence. Elle est traversée d'un bout à l'autre par une chaîne de très hautes montagnes. Quoiqu'on respire sur leurs sommets une fraîcheur délicieuse, on y compte peu d'habitans, parce qu'en général le créole n'aime pas à s'éloigner des côtes : il veut voir sans cesse les navires de l'Europe, et l'appât du gain, aussi bien que la crainte, le retient sur les plages malsaines de la mer.

Des brises de terre soufflent une partie du jour et toute la nuit. Ce bienfait est dangereux pour les Européens, car, en supprimant la transpiration, il cause la fièvre, et empêche les bâtimens d'entrer dans le port avant dix heures du matin, moment où commencent les brises du large.

Outre un grand nombre de hameaux qui remplissent la Jamaïque, il y a plusieurs petites villes, dont deux principales, qui sont Spanishtown et Kingstown. L'une est la capitale de l'île, l'autre est la ville du commerce. Celle-ci est fréquentée par les étrangers, ce qui lui donne beaucoup de vie; l'autre est assez triste. A l'entrée du port de Kingstown, on trouve le bourg du Port-Royal; près de là est le mouillage des bâtimens de guerre, et il y règne une grande activité commerciale, pendant que dans la ville on observe un mouvement non moins curieux. Les magasins sont encombrés des plus riches étoffes de l'Inde et de l'Angleterre, ou de cristaux, ou de verreries de toute espèce. Dans les rues sont les marchands de salaisons, qui forment la nourriture des habitans de la campagne. La foule qui circule dans les rues est très grande, ainsi que le nombre de cabriolets et de landaus qui se croisent en tous sens. Kingstown est très bien percée. Bâtie sur la pente peu sensible d'une montagne, elle a ses rues presque en ligne droite jusqu'à la mer : les maisons sont en bois et très propres. Dans les rues du commerce elles ont communément une galerie basse où l'on se promène à l'abri du soleil. La caserne et la salle de spectacle n'ont rien de bien remarquable. Il y a un temple anglican, une église catholique, deux églises écossaises, trois synagogues et trois temples de métho-

distes. Ces édifices ne se distinguent des autres maisons que parce qu'ils sont plus larges et plus vastes.

En voyant les villes, les établissemens, les maisons, les coutumes des peuples du continent, on s'aperçoit, dit M. Mollien, que tout y est tellement fixe, que le cours seul des siècles pourrait y amener des changemens. Il n'en est pas de même des Antilles, et par conséquent de la Jamaïque. Dans sa maison, dans sa vie intérieure, l'habitant de cet archipel a conservé toujours la physionomie de colon voyageur. Rarement il se marie, il est toujours prêt à partir; rien ne l'attache au sol, car ses vivres, ses navires, souvent sa maison, viennent du continent. Son caractère, formé de tous les contrastes possibles, mélange singulier de la cupidité sérieuse et calculatrice des Anglais, de la légèreté insouciante et mutine des Français, de l'esprit spéculateur et cupide des Juifs, de la fermeté froide des Danois et des Suédois, de la nonchalance des nègres, de l'orgueil des mulâtres, ne ressemble ni aux inclinations errantes des Llanos, ni aux habitudes des Andes, ni aux goûts mercantiles des Américains du nord. Cependant il en a retenu quelque chose, car l'homme des Antilles, à quelque caste qu'il appartienne, n'aime pas à rester en place : l'espace est trop resserré; il voyage d'île en île, il est avide de gain, de sorte que ce sentiment le dispose

toujours à se faire corsaire ou soldat, et le rend redoutable pour le continent, dont les armées, privées de leur puissant appui, qui sont les hommes de couleur, résisteraient difficilement aux habitans belliqueux des Antilles.

M. Mollien quitta la Jamaïque le 25 décembre 1823, pour revenir en Europe. Deux jours après, il passa entre les îles de Cuba et de Saint-Domingue; le 1er janvier 1824 il reconnut les Lucaies, et le 6 février suivant il revoyait les côtes de France.

FIN DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

VOYAGES EN AMÉRIQUE. — Dix-neuvième siècle. 1

MAW. (1827-1828.) Voyages de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique, à travers les Andes et le nord du Pérou, et en descendant le fleuve des Amazones. *Ib.*

Départ de Callao. Truxillo. Cascas. Condors. Passage des Cordillières. Vallée de Magdalena. Ville de Caxamarca. *Ib.*

Seconde Cordillière. Pueblo de Selendin. Balsas. Chemin en échelle. Leimabamba. Soutah. Levanto. Chachapoyas. 10

Passage périlleux. Singuliers chiens de bergers. Tambo. La Ventana. Clôtures. Rivea. Moyobamba. Danses. Luttes. 17

Balsapuerto. Indiens peints. Loi pour le travail des femmes. 28

Yurimaginas. Santa-Cruz. Mosquites. Indiens cannibales. 34

Pêche. Ourarinas. Coates. San-Régis. Omaguas. Iquitos. Oran. Pébas. Les Yaguas. Cochichenas. 39

Tabitinga. Combat d'un Indien avec un tigre. 47

San-Pablo. Urubus. Amazones. Les Brancos. Animaux. Égas. 53

Barra de Rio-Negro. Serpa. Villanova. Obidos. Santarem. Santa-Anna. 60

Para. Chevaux de Para. Départ pour l'Angleterre. 70

WALSH. (1828-1829.) Voyage au Brésil. 81

Rio-Janeiro. Madère. Funchal. *Ib.*

La ville de Rio. Nègres esclaves. Les *ruas* et les *travessas*. Le campo de Santa-Anna. 95

Limites du Brésil. Découverte du pays par Cabral. Don Pedro; sa jeunesse; ses goûts; sa mort. 111

Un postillon brésilien. Églises de San-Francisco, de la Candelaria et de Rosario. Couvens de Santo-Bento et de Santo-Antonio. Santa-Theresa. Boa Viagem. Santo-Domingo. Santa-Rita. L'Ajuda. Recolhimentos. Irmandade. 133

Instruction publique. Hôpital de la Miséricorde. Dissection des cadavres. Académie des beaux-arts. Muséum national d'histoire naturelle. Antiquités indiennes. 157

Journaux. *Noticias particulares. Correspondencia.* La Monnaie. Population de Rio. Nombre des Français qui l'habitent. 170

Pages.

Aspect vraiment moral de Rio. Hospice des Enfans-Trouvés. Opéra. Loteries particulières. Poste aux lettres. Vénalité des juges. Police. Exécution capitale. Funérailles des riches, des enfans, des nègres. La place de Carioca. Alimens des diverses classes. Fruits indigènes. Boissons. 191

Rats et chauves-souris du Rio-Bonito. Village infesté de la *bexigas*. *Papos* ou goîtres. Apparition soudaine des *Campos*. Armadillos. Village de Bastioga. École d'Ilhéos. 243

Santo-José. Une soirée à l'européenne. La rivière des Morts. Santo Joao d'el Rey. Fécondité des femmes du pays. Mariages disproportionnés d'âge. Naissances. 263

Départ pour l'intérieur des terres. Multitude de crabes. Aspect du pays. Diverses espèces d'auberges. Un dîner brésilien. Les carapatoos. Belle ferme brésilienne. Singulière négresse. La rivière Parahiba. Le vampire. Ville de Valença. Savon du pays. Un marché à esclaves. 273

Départ pour Villa-Rica. Horrible tempête. Innombrables et bizarres crevasses des Campos. *Arrayal* de Lagoa. Olho d'Agoa. Les hôtes de Sua-Suci. Passage de la serra d'Ouro-Branco. Le serpent corail. Un repaire de brigands. Capao-da-Lana. Arrivée à Villa-Rica. Retour à Santo-José. 279

Départ pour Rio par une autre route. La rivière Cangayeta. Ville de Barbacena. Village de Registo. Barda-do-Campo. Pedro-Alvès. Diverses branches du Parahiba. Marmelo. Passage de la Parahibuna. Semi-douro. Salta. Estrada d'Estrella. Port de ce nom. 296

Caractère général des Brésiliens. Climat. Grand nombre de noirs et de mulâtres libres. 325

Indice de l'approche du carême à Rio. Les œufs de cire. La Semaine-Sainte. Jour de Pâques. Ouverture de la session législative par l'empereur. Séance de la chambre des députés. Détails sur la vie domestique de don Pedro. 348

Retour en Europe. Rencontre d'un navire négrier. Horribles souffrances des esclaves à bord. Leur joie de nous voir. Les Açores. Saint-Michel. Origine probable des îles de l'Atlantique. Apparition et disparition de Sabrina. 374

MOLLIEN. (1822-1823.) Voyage en Colombie. 391

FIN DE LA TABLE.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

UN291915